


BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
6 B
7



LA

RHETORIQUE

OU

L'ART DE PARLER.

QUATRIE'ME EDITION

Revue & augmentée.

ã

LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER.

Par le R. P. BERNARD LAMY, Prêtre de l'Oratoire.

Quatriéme Edition, revûë & augmentée.



I-S-

A PARIS,
Chez DENYS MARIETTE, rue Saint Jacques, à S. Augustin.

M. DCCI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR LE DUC

DE CHARTRES.



*ONSEIGNEUR,*

Si l'entreprise n'avoit pas été au dessus de mes forces, au lieu de l'Art de Parler, j'aurois offert à

VOTRE ALTESSE ROYALE celui de faire des actions dignes de son rang. Mais Elle peut voir Elle-même dans la personne du Prince incomparable qui lui a donné la naissance, une image des vertus heroïques de ses illustres Ayeux, & en même temps les grands exemples qu'elle doit suivre. Le seul souvenir de la fameuse journée de Mont-Cassel, peut suffire pour lui representer ce que la prudence & la valeur peuvent faire, & ce qu'elle doit faire lorsqu'elle sera un jour à la tête des armées du Roi.

Il est donc plus à propos, MONSEIGNEUR, que je me contente d'offrir à VOTRE ALTESSE ROYALE l'Art

de Parler, à present qu'elle s'applique à l'étude des belles lettres. Je traite cet Art d'une maniere particuliere ; & ceux qui voudront bien jetter les yeux sur mon Ouvrage, reconnoîtront que le dessein que j'ai pris, peut être utile pour former l'esprit, & faire prendre l'habitude de juger des choses par des principes clairs & solides.

Ce n'est pas un grand mal de prendre dans la Prose ou dans les Vers, pour une veritable beauté ce qui n'est qu'un faux brillant; mais, MONSEIGNEUR, il n'y a rien de plus important à un Prince, que de s'accoûtumer de bonne heure à juger des choses par des principes solides. Je n'a-

vance rien dont je ne recherche les causes, dont je ne tâche de rendre raison. Peut-être que mes reflexions paroîtront trop élevées pour ceux qu'on instruit dans les Colleges ; mais, Monseigneur, VOTRE ALTESSE ROYALE *est aussi distinguée de ceux de son âge par son jugement & par sa vivacité, que par sa naissance : ce que je ne dis pas pour la loüer. Je sçai qu'elle n'aime pas les loüanges, & qu'elle est persuadée qu'un Prince les doit meriter, mais qu'il en doit faire peu de cas, puisque la plûpart de ceux qui le loüent, quand il fait bien, seroient souvent prêts à lui donner les mêmes loüanges s'il faisoit mal. Mais qu'il nous soit au moins permis*

d'admirer dans V. A. R. ces belles inclinations qui nous ſont conceuoir de ſi grandes eſperances. Il me ſemble voir dans un agréable Printemps des arbres couuerts de fleurs. On ne ſe peut rien imaginer de plus beau. Ces fleurs néanmoins ne ſont pas encore les fruits qu'on attend. Il y a bien des accidens à craindre.

Monſeigneur, V. A. R. eſt éleuée trop chrétiennement pour ne pas ſçauoir que ſi ſa condition l'éleue, elle l'expoſe à de grands dangers. Les obligations des Grands ſont grandes. Dieu n'a pas fait le reſte des hommes pour ſeruir à leur grandeur. Ils ne ſe doiuent regarder que comme de grands inſtrumens dont il ſe ſert pour faire

de grandes choses. Ses desseins sur eux sont admirables, puisque pour sanctifier tout un Royaume, en bannir les duëls, l'heresie, l'injustice, il suffit qu'il fasse naître un Prince qui ait de la pieté.

Vous le voyez de prés, Monseigneur, dans le plus parfait modele que V. A. R. se puisse proposer; & pour peu d'attention qu'elle fasse sur ses propres lumieres, elle verra elle-même toutes les veritez qu'elle doit connoître. C'est là son principal devoir, d'écouter Dieu qui l'instruit interieurement. Tout tire un Prince hors de lui-même, les affaires, les divertissemens; cependant ce n'est que dans le fond du cœur que s'entend la verité: les hommes l'ignorent, ou ils la ca-

chent ; il faut l'écouter elle-même, & se faire à son langage, qu'on comprend plus facilement lorsqu'on a pris l'habitude de la consulter dans les moindres choses. C'est à quoi pourra servir le petit Ouvrage que j'offre à V. A. R. J'espere qu'elle voudra bien s'en servir, & qu'elle le recevra comme une marque de mon zele, & du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

De Paris 1687.

Le tres-humble & le tres-obéïssant Serviteur, B. LAMY, Prêtre de l'Oratoire.

PREFACE.

LE mot de Rhetorique n'a point d'autre idée dans la langue Grecque d'où il est emprunté, que c'est l'Art de dire ou de parler. Il n'est pas necessaire d'ajoûter que c'est *l'Art de bien parler pour persuader.* Il est vrai que nous ne parlons que pour faire entrer dans nos sentimens ceux qui nous écoutent; mais puisqu'il ne faut point d'Art pour mal faire, & que c'est toujours pour aller à ses fins qu'on l'employe, le mot d'Art dit suffisamment tout ce qu'on voudroit dire de plus.

Rien de si important que de sçavoir persuader. C'est de quoi il s'agit dans le commerce du monde: aussi rien de plus utile que la Rhetorique; & c'est lui donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans le Barreau & dans les Chaires de nos Eglises. J'avoue qu'elle éclatte en ces lieux. C'est le plaisir d'entretenir un grand auditoire dont on est admiré, qui fait qu'on l'étudie, & qu'on recherche avec empressement les Livres qui l'enseignent. On s'en dégoûte bien-tôt de ces Livres, quand

on reconnoît que pour les avoir lûs, on n'eſt pas devenu plus éloquent; préoccupez mal-à-propos que cela devoit être, aprés avoir compris les preceptes de la Rhetorique, comme s'il ſuffiſoit de lire un Livre de peinture pour être un excellent Peintre.

Une Rhetorique peut être bien faite ſans qu'on en retire du fruit, lorſqu'on ne joint point à la lecture de ces regles celle des Orateurs, & l'exercice. Neanmoins on ne peut diſſimuler que de la maniere qu'on la traite, elle eſt preſque inutile; car outre qu'on n'y rend point de raiſon de ce que l'on enſeigne, il ſemble qu'elle ne ſoit faite que pour ceux qui parlent dans un Barreau, à qui même elle ſert peu, n'ouvrant leur eſprit que pour trouver des choſes triviales qu'ils auroient pû ignorer, & qu'il faudroit taire, comme nous le remarquons en expliquant ſommairement les Lieux Communs, qui font la plus grande partie des Livres de Rhetorique.

Quoiqu'il en ſoit de ces Livres, l'Art de parler eſt tres-utile, & d'un uſage fort étendu. Il renferme tout ce qu'on appelle en François *Belles Lettres*: en Latin & en Grec *Philologie*; ce mot Grec ſignifie *l'amour des mots*. Sçavoir les belles lettres, c'eſt ſçavoir parler, écrire, ou juger

de ceux qui écrivent. Or cela eſt fort étendu ; car l'Hiſtoire n'eſt belle & agréable que lorſqu'elle eſt bien écrite. Il n'y a point de Livre qu'on ne liſe avec plaiſir quand le ſtile en eſt beau. Dans la Philoſophie même, quelque auſtere qu'elle ſoit, on y veut de la politeſſe. Ce n'eſt pas ſans raiſon ; car, comme je crois l'avoir dit ailleurs, l'éloquence eſt dans les ſciences ce que le Soleil eſt dans le monde. Les ſciences ne ſont que tenebres, ſi ceux qui les traitent ne ſçavent pas écrire.

L'Art de parler s'étend ainſi à toutes choſes. Il eſt utile aux Philoſophes, aux Mathematiciens. La Theologie en a beſoin, puiſqu'elle ne peut expliquer les veritez ſpirituelles, qui ſont ſon objet, qu'en les revêtant de paroles ſenſibles. Certainement nous aurions un plus grand nombre de bons Ecrivains ſi on avoit découvert les veritables fondemens de cet Art.

Ce qui eſt d'une grande conſideration, c'eſt que l'Art de parler, traité comme il le doit être, peut donner de grandes ouvertures pour l'étude de toutes les langues, pour les parler purement & poliment, pour en découvrir le genie & la beauté. Car quand on a bien conçu ce qu'il faut faire pour exprimer ſes penſées, & les dif-

ferens moyens que la nature donne pour le faire, on a une connoissance generale de toutes les langues, qu'il est facile d'appliquer en particulier à celle qu'on voudra apprendre. Cela se verra évidemment dans la lecture de l'Ouvrage que je donne au public, dont voilà le plan.

J'explique d'abord comme se forme la parole; & pour apprendre de la nature même la forme que doivent avoir les paroles pour exprimer nos pensées, & les mouvemens de notre volonté, je me propose des hommes qui viennent nouvellement de naître dans un nouveau monde, sans connoître l'usage de la parole. J'étudie ce qu'ils feroient, & je montre qu'ils s'appercevroient bien-tôt de l'avantage de la parole, & qu'ils se feroient un langage. Je recherche quelle forme ils lui donneroient, & par cette recherche je découvre le fondement de toutes les langues, & je rends raison de toutes les regles qu'ont prescrit les Grammairiens. Cette recherche paroîtroit peu considerable, si l'on n'appercevoit pas qu'elle est utile pour apprendre les langues avec plus de facilité, & pour juger de leur beauté. C'est pourquoi je n'apprehende pas que ceux qui aiment qu'on traite les choses solidement, soient rebutez de voir qu'on parle dans le

premier Livre de noms ſubſtantifs, de verbes, de déclinaiſons, & de conjugaiſons. Il n'y a que ceux qui s'imaginent que l'Art de parler ne doit traiter que des ornemens de l'éloquence, qui puiſſent condamner la methode que je ſuis. Il ne faut pas commencer à bâtir une maiſon par le faîte. Quintilien, le premier Maître de Rhetorique, dit qu'il en eſt de ces choſes comme des fondemens d'un Edifice, qui n'en ſont pas la partie la moins neceſſaire, quoiqu'ils ne paroiſſent point.

Aprés que ces nouveaux hommes ont joüé leur perſonnage, je déclare quelle a été la veritable origine des langues. Je fais même dans la ſuite de mon Ouvrage un aveu qui ſemble être une contradiction à ce que je dis de ces hommes; car je demeure d'accord de ce qu'un Auteur habile vient de ſoûtenir, que ſi Dieu n'avoit appris aux premiers hommes à articuler les ſons de leur voix, ils n'auroient jamais pû former de paroles diſtinctes. Mais on ſçait que les Geometres ſuppoſent des choſes qui ne ſont point, & que cependant ils en tirent des conſequences fort utiles. Dans la ſuppoſition que je faiſois donc que ces hommes euſſent ſçu articuler, c'eſt-à-dire, prononcer les differentes lettres de l'alphabet, queſtion que je n'examinois point alors,

j'ai pû considerer quelle forme ils auroient donné à leurs paroles, pour marquer leurs differentes pensées.

Il est constant, & je le prouve, que ce n'est point le hasard qui a fait trouver aux hommes l'usage de la parole. Je fais voir neanmonis que le langage dépend de leur volonté, & que l'usage ou le consentement commun des hommes exerce un empire absolu sur les mots; c'est pourquoi aprés que j'ai montré quelles sont les loix que la raison prescrit, je donne des regles pour connoître quelles sont les loix de l'usage, & ce qu'il faut faire pour distinguer ce que l'usage autorise effectivement.

Je fais remarquer dans le second Livre que les langues les plus fécondes ne peuvent fournir tous les termes propres pour exprimer nos idées, & qu'ainsi il faut avoir recours à l'artifice, empruntant les termes des choses à peu prés semblables, ou qui ont quelque liaison & quelque rapport avec la chose que nous voulons signifier, & pour laquelle l'usage ordinaire ne donne point de noms qui lui soient propres. Ces expressions empruntées se nomment *Tropes*. Je parle de toutes les especes de Tropes qui sont les plus considerables, & de leur usage.

Le corps est fait de maniere que natu-

tellement il prend des postures propres à fuir ce qui lui peut nuire, & qu'il se dispose avantageusement pour recevoir ce qui lui fait du bien. Je remarque dans ce même Livre que la nature nous porte pareillement à prendre de certains tours en parlant, capables de produire dans l'esprit de ceux à qui nous parlons, les effets que nous souhaitons, soit que nous voulions les enflammer de colere, ou les calmer. Ces tours se nomment *Figures*. Je traite de ces Figures avec soin, ne me contentant pas de proposer leurs noms avec quelques exemples, comme on le fait ordinairement : je fais connoître la nature de chaque Figure, & l'usage qu'on en doit faire.

J'entre dans un grand détail dans le troisiéme Livre. J'explique encore avec plus de soin que je n'ai pas fait dans le premier Livre, comment se forme la parole & le son de chaque lettre. Ce n'est pas que je croye que sans cette connoissance on ne puisse point parler. On apprend la langue de son païs sans Maître, & il est plus facile d'en prononcer les termes, que de concevoir comment se fait cette prononciation. Cependant les reflexions que je fais sont utiles & necessaires pour avoir une connoissance parfaite de l'Art de parler. Je considere donc dans ce Livre la parole

en tant qu'elle est son. Je traite de l'arrangement des mots qui est necessaire, afin qu'ils se prononcent facilement. Je parle des periodes : j'explique l'Art Poëtique, c'est-à-dire, l'art de lier le discours à de certaines mesures qui le rendent harmonieux. Il n'y a rien dans cette matiere dont je ne fasse voir les causes avec assez d'évidence ; ce que je n'aurois pas pû faire si je n'étois entré dans un détail qu'on jugera utile, lorsqu'on appercevra combien il peut donner d'ouvertures pour l'Art de parler. La douceur de la prononciation est la cause de ce grand nombre d'irregularitez qu'on voit dans toutes les langues. Je le fais voir, & je découvre en même temps comment les differentes manieres de prononcer, corrompent une langue, & font que d'une il s'en fait plusieurs.

Le quatriéme Livre traite des stiles ou manieres de parler que chacun prend, selon les inclinations & les dispositions naturelles qu'il a. Je fais voir qu'il faut que la matiere regle le stile, qu'on doit s'élever ou s'abaisser selon qu'elle est relevée, ou qu'elle est basse, & que la qualité du discours doit exprimer la qualité du sujet. J'examine quel doit être le stile des Orateurs, des Poëtes, des Historiens, des Philosophes. Aprés quoi je traite des ornemens ; & je

montre que ceux qui ſont naturels, ſolides, veritables, ſont une ſuite de l'obſervation des regles qui ont été propoſées; qu'un diſcours eſt orné lorſqu'il eſt exact.

La fin de la Rhetorique c'eſt de perſuader, comme on l'a dit. L'experience fait connoître qu'il y a des manieres de dire les choſes qui gagnent les cœurs. J'explique ces manieres dans le dernier Livre; & c'eſt là que je rapporte en abregé tout ce qui fait le gros des Rhetoriques ordinaires. On y traite avec étenduë des choſes peu importantes. Je les paſſe legerement, & je m'arrête à d'autres plus neceſſaires, dont on ne parle point. Je fais voir que l'Art de perſuader demande des connoiſſances particulieres qu'il faut apprendre des autres ſciences. Mais quoi que je reconnoiſſe qu'on ne peut traiter cet Art à fond dans une Rhetorique, cependant j'indique les ſources, & peut-être que ce que j'en dis, ſatisfera autant que bien de gros volumes qu'on a fait ſur cette matiere.

Quand cette nouvelle Rhetorique ne donneroit que des connoiſſances ſpeculatives qui ne rendent pas éloquent celui qui les poſſede, la lecture n'en ſeroit pas inutile. Car pour découvrir la nature de cet Art, je fais pluſieurs reflexions importan-

tes ſur notre eſprit, dont le diſcours eſt l'image, qui pouvant contribuer à nous faire entrer dans la connoiſſance de ce que nous ſommes, meritent que l'on y faſſe attention. Outre cela, je ſuis perſuadé qu'il n'y a point d'eſprit curieux qui ne ſoit bien aiſe de connoître les raiſons que l'on rend de toutes les regles que l'Art de parler preſcrit. Lorſque je parle de ce qui plaît dans le diſcours, je ne dis pas que c'eſt *un je ne ſçai quoi*, qui n'a point de nom ; je le nomme, & conduiſant juſques à la ſource de ce plaiſir, je fais appercevoir le principe des regles que ſuivent ceux qui ſont agréables.

Cet Ouvrage ſera donc utile aux jeunes gens qu'il faut accoûtumer d'aimer la verité, de conſulter la raiſon pour penſer & agir ſelon ſa lumiere. Les raiſonnemens que je fais ne ſont point abſtraits. J'ai tâché de conduire l'eſprit à la connoiſſance de l'Art que j'enſeigne, par une ſuite de raiſonnemens faciles ; ce que les Maîtres ne font pas avec aſſez de ſoin. L'on ſe plaint tous les jours qu'ils ne travaillent point à rendre juſte l'eſprit de leurs diſciples ; ils les inſtruiſent comme l'on feroit de jeunes Perroquets : ils ne leur apprennent que des noms : ils ne culti-

vent point leur jugement, en les accoûtumant à raiſonner ſur les petites choſes qu'ils leur enſeignent ; d'où vient que les ſciences gâtent ſouvent l'eſprit, au lieu de le former.

Les exemples ſeroient neceſſaires ; j'en aurois donné davantage ſi je n'avois crains de groſſir mon Ouvrage. Les Maîtres pourront aiſément y ſuppléer, & ils le doivent faire ; car, comme ſaint Auguſtin le remarque tres-judicieuſement, quand on a un peu de feu, on profite beaucoup plus en liſant une piece d'éloquence, qu'en apprenant par cœur des preceptes. *Si acutum & fervens adſit ingenium, faciliùs adhæret eloquentia legentibus & audientibus eloquentes quàm eloquentiæ præcepta ſectantibus.* Il faut donc que les Maîtres faſſent lire à leurs diſciples les excellentes pieces d'éloquence, & qu'ils ne ſe ſervent de la Rhetorique que pour leur faire remarquer les traits éloquens des Auteurs qu'ils leur font voir ; ce qui ne ſe peut bien faire qu'en liſant les pieces toutes entieres. Les parties détachées qu'on en propoſe pour exemple, perdent leurs graces quand elles ſont hors de leur place : ſeparées du reſte du corps, elles ſont, pour ainſi dire, ſans vie. Mon Ouvrage,

comme je l'ai insinué, ne regarde pas seulement les Orateurs, mais generalement tous ceux qui parlent & qui écrivent, les Poëtes, les Historiens, les Philosophes, les Theologiens. Quoique j'écrive en François, j'espere que mon travail sera utile pour toutes les langues.

Au reste ce n'est pas seulement une nouvelle Edition, mais un Ouvrage tout nouveau que je publie. J'ai refondu l'ancien, je l'ai retouché par-tout, augmenté de nouvelles reflexions, d'exemples. Depuis l'Edition précedente, qui étoit la troisiéme, il a paru plusieurs excellens Livres dont j'ai profité. Je publiai la premiere fois cet Ouvrage lorsque j'étois jeune. Ce fut peut-être pour m'animer à travailler avec plus d'application, que des personnes d'un merite rare en approuverent les premiers essais. Mais enfin cela me donna la hardiesse de le faire paroître. C'est un avantage à un Livre que son Auteur survive assez de temps aprés les premieres Editions, pour qu'il le puisse corriger suivant les avis de ses amis, les sentimens du public; & ce que lui-même il peut penser ayant atteint un âge où il doit être plus capable de juger.

Oeuvres du P. Lamy de l'Oratoire, qui se trouvent chez les mêmes Libraires.

LEs Elemens de Mathematiques, ou Traité de la Grandeur en general, qui comprend l'Arithmetique, l'Algebre, l'Analyse, &c. *Seconde Edition revue & augmentée.* In 12. 3 l.

——— de Geometrie, ou de la Mesure des Corps, qui comprennent les Elemens d'Euclide, & l'Analyse, &c. *Seconde Edition revue & augmentée.* In 12. 50 s.

Traitez de Méchanique, de l'Equilibre des Solides, & des Liqueurs, &c. In 12. 30 s.

Harmonia, sive Concordia quatuor Evangelistarum. In 12. 50 s.

Traité Historique de la Pâque des Juifs, où l'on traite à fonds la question, Si notre Seigneur a fait la Pâque la veille de sa mort, &c. In 12. 50 s.

——— Second Volume, contenant ses Réponses aux Peres Mauduy, Daniel, Pezron, & à M. Tillemon, &c. In 12. 50 s.

Reflexions sur l'Art Poëtique; du plaisir que donne la lecture des Poëtes, & la maniere de les lire avec fruit. In 12. 30 s.

LA



LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER.



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des Organes de la Voix. Comment se forme la parole.



IL n'y auroit point de societé entre les hommes, s'ils ne pouvoient se donner les uns aux autres des signes sensibles de ce qu'ils pensent & de ce qu'ils veulent. Ils le peuvent faire avec les yeux & les doits, comme font les muets : mais outre que cette maniere d'exprimer ses pensées est tres imparfaite, elle est encore incommode; car l'on ne peut point, sans se fatiguer, faire connoître avec les yeux & les doits toutes les differentes choses qui viennent dans l'esprit. Nous remuons la langue aisément; & nous pouvons diversifier le son de notre voix en differentes manieres faciles & agreables : c'est pourquoy la nature a porté les hommes à se servir des organes de la Voix.

La disposition de ces organes est merveilleuse. La Trachée-artere ou l'âpre-artere, qui vient des poul-

mons & répond aux racines de la langue, eſt comme un tuyau d'orgue. Les poulmons ſervent de ſoufflets ; car ils attirent l'air en s'étendant, & le repouſſent en ſe reſſerrant. La partie de la Trachée-artere qui eſt proche de la racine de la langue, s'appelle le Larynx, qui eſt entouré de cartilages & de muſcles, qui ſervent à l'ouvrir & à le fermer. C'eſt en ce lieu-là que ſe forme le ſon de la voix. Quand l'ouverture du Larinx eſt etroite, l'air ſortant avec violence ſe froiſſe, & reçoit un tremouſſement ou une certaine agitation qui fait le ſon de la voix, mais qui n'eſt point encore articulée. Cette voix eſt reçue dans la bouche, où la langue la modifie, & luy donne diverſes formes, ſelon qu'elle la pouſſe ou contre les dents, ou contre le palais ; qu'elle l'arrête ou la laiſſe couler ; que la bouche eſt plus ou moins ouverte.

Les hommes trouvant tant de facilité à exprimer leurs ſentimens par la voix, ſe ſont appliquez à conſiderer toutes les differences qu'elle reçoit par les differens mouvemens des organes de la prononciation. Ils ont marqué chacune de ces modifications particulieres par une lettre ou caractere. Ces lettres ſont appellées les Elemens du langage, parce qu'il en eſt compoſé. L'union de deux ou de trois lettres qui peuvent ſe prononcer de compagnie diſtinctement & facilement, fait une ſyllabe. Une ou pluſieurs ſyllabes font un mot ou une parole. Dans la ſuite de cet Ouvrage je parleray des lettres, & de leur nombre, plus exactement que je ne fais pas icy : cependant je remarquerai en paſſant que quoy que le nombre des lettres ſoit petit, elles ſuffiſent neanmoins pour compoſer les termes, je ne dis pas ſeulement des langues qui ſe parlent aujourd'huy dans tout le monde, mais de celles qui ont été vivantes, & de celles qui pourront naître dans la ſuite des ſiecles. Car quand il n'y auroit que

vingt-quatre lettres differentes, l'on peut démontrer qu'en les combinant en toutes les manieres possibles, l'on peut premierement faire cinq cent septante-six mots de deux lettres; qu'en prenant ces vingt-quatre lettres trois à trois, l'on peut faire un nombre de mots de trois lettres, qui sera vingt-quatre fois plus grand, c'est à dire 13824. & qu'en les prenant quatre à quatre, cinq à cinq, six à six, le nombre des mots de cinq lettres sera vingt-quatre fois plus grand que celui de quatre : celui des mots de six lettres sera vingt-quatre fois plus grand que celui des mots de cinq lettres. Ainsi le nombre des mots de six, de sept, de huit lettres, & des autres suivans augmente dans la même proportion; ce qui va si loin que l'imagination se confond, & qu'elle ne peut comprendre ce nombre prodigieux de differens mots qui se peuvent faire de la combinaison de vingt-quatre lettres. Il est vrai que l'on ne pourroit pas se servir de tous ces mots, parce qu'il y en auroit plusieurs qui ne se pourroient pas prononcer distinctement, & facilement; mais enfin le nombre de ceux dont on pourroit se servir, est presque infini, & nous donne sujet d'admirer la sagesse de Dieu, qui ayant donné l'usage de la parole aux hommes, pour exprimer leurs differentes pensées, a voulu que la fecondité de la parole répondist à celle de leur esprit.

Les hommes auroient pû marquer ce qu'ils pensent, par des gestes. Les muets du Grand-Seigneur se parlent & s'entendent, même dans la plus obscure nuit, s'entretouchant de differente maniere. Mais, comme on a dit, la facilité qu'il y a de parler, les a porté à n'employer pour signes de leurs pensées, que des paroles, lorsqu'ils ne sont point contraints de garder le silence. On appelle signe une chose qui outre cette idée qu'elle donne quand on la voit, en donne une seconde. Comme lorsqu'on voit à la porte

d'une maiſon une branche de lierre ; outre l'idée du lierre, on conçoit qu'il ſe vend du vin dans cette maiſon. On diſtingue deux ſortes de ſignes : les uns ſont naturels, c'eſt à dire, qu'ils ſignifient par eux-mêmes, comme la fumée eſt un ſigne naturel qu'il y a du feu, où on la voit. Les autres qui ne ſignifient que ce que les hommes ſont convenus qu'ils ſignifieroient, ſont artificiels. Les mots ſont des ſignes de cette ſorte ; auſſi le même mot a differentes ſignifications, ſelon les langues où il ſe trouve ; & c'eſt de là que bien que tous les hommes ayent les mêmes idées, & que les choſes ne ſoient pas differentes ſelon la difference des climats, chaque langue a ſes termes. Il dépendoit des hommes d'établir quelque mot qu'il leur eût plû, pour être le ſigne de leurs idées, de celle par exemple qu'ils ont du Soleil. Dans la Perſe, dans la Judée, en Grece, en Italie, le Soleil eſt le même ; & cependant les Perſes, les Juifs, les Grecs & les Latins, n'ont pas choiſi les mêmes ſons pour être le ſigne de cet Aſtre. Il n'y a aucun rapport naturel entre ce mot *Soleil*, & l'Aſtre dont il donne l'idée ; s'il en a une à l'égard de ceux qui ſçavent le François, c'eſt parce qu'ils ſçavent qu'en France nous avons coûtume de marquer par ce mot cet aſtre qui s'appelleroit *Lune*, ſi l'on en eſtoit convenu.

Cette remarque nous donne lieu de diſtinguer deux choſes dans les mots, le corps & l'ame, c'eſt à dire ce qu'ils ont de materiel, & ce qu'ils ont de ſpirituel ; ce que les oyſeaux qui imitent la voix des hommes, ont de commun avec nous, & ce qui nous eſt particulier. Les idées qui ſont preſentes à nôtre eſprit, lorſqu'il commande aux organes de la voix de former les ſons qui ſont les ſignes de ces idées, ſont l'ame des paroles : Les ſons que forment les organes de la voix, & qui n'ayant rien de ſem-

blable en eux-mêmes à ces idées, ne laissent pas de les signifier, sont la partie materielle, ou le corps des paroles.

On ne pourroit pas croire, si l'experience ne le faisoit voir, que les hommes ne parlent souvent que comme des perroquets. Ils se servent de mots dont ils ne connoissent pas le sens. En parlant, ou entendant parler, & en lisant les livres ils ne s'appliquent qu'à la partie materielle du discours, sans faire de reflexion sur les idées dont les paroles qu'ils disent ou qu'ils entendent, sont les signes. De là vient que peu de personnes parlent raisonnablement.

CHAPITRE II.

La parole est un tableau de nos pensées. Avant que de parler il faut former dans son esprit le dessein de ce tableau.

PUisque les paroles sont des signes qui represen-tent les choses qui se passent dans l'esprit, on peut dire qu'elles sont comme une peinture de nos pensées, que la langue est le pinceau qui trace cette peinture, & que les mots sont les couleurs. Ainsi comme les Peintres ne couchent leurs couleurs qu'aprés qu'ils ont fait dans leur esprit l'image de ce qu'ils veulent representer sur la toile, il faut avant que de parler, former en nous-mêmes une image reglée des choses que nous pensons, & que nous voulons peindre par nos paroles. Ceux qui nous écoutent ne peuvent pas appercevoir nettement ce que nous voulons leur dire, si nous ne l'appercevons nous-mêmes. Nôtre discours est la copie de l'original qui est en nôtre tête : Il n'y a point de bonne copie d'un méchant original. C'est donc à cet original qu'il faut d'abord travailler. Avant que de remuer le pinceau, c'est à dire la lan-

gue, & que d'appliquer les couleurs qui ſont les paroles, il faut ſçavoir ce qu'on veut dire, & le diſpoſer d'une maniere reglée; de ſorte que dans le diſcours qui exprimera nos penſées, les Lecteurs voyent un tableau bien ordonné de ce que nous avons voulu leur repreſenter.

C'eſt à ceux qui traitent l'art de penſer, de parler de cet ordre naturel qu'il faut garder dans l'arrangement de nos penſées. Chaque art a ſes bornes qu'il ne faut pas paſſer; je n'entreprendray donc pas de preſcrire ici des regles touchant l'ordre qu'on doit donner aux choſes qui ſont la matiere du diſcours. J'avertiray ſeulement, qu'il faut mediter ſon ſujet, faire deſſus toutes les reflexions neceſſaires pour ne rien oublier qui puiſſe contribuer à ſon éclairciſſement; prenant garde auſſi de ne pas accabler l'eſprit des Lecteurs par une trop grande multitude de choſes, & de ne pas rendre ſon diſcours confus par des explications trop étenduës. L'Abondance cauſe ſouvent la ſterilité. Les Laboureurs la craignent; ils la previennent, & quand les blez ſont trop drus, ils font manger la pointe de l'herbe à leurs troupeaux.

Nous ne concevons jamais une ſcience, un raiſonnement, ſi nôtre eſprit ne ſupplée les choſes neceſſaires, & s'il ne retranche celles qui ſont ſuperfluës. Un Auteur doit épargner cette peine à ceux qu'il entreprend d'inſtruire. Un livre qui ne dit que la moitié des choſes, ne donne que des connoiſſances imparfaites; mais auſſi un grand volume eſt un grand mal, μέγα βιβλίον, μέγα κακόν. On s'y égare, on s'y perd, à peine a-t-on la patience de le feüilleter. Aprés avoir donc ramaſſé avec exactitude toutes les choſes qui regardent la matiere que l'on traite, il faut les reſſerrer, leur donner de juſtes bornes, & faire un choix ſevere de ce qui eſt abſolument neceſſaire, & rejetter ce qui eſt ſuperflu. Il faut enviſager continuellement le terme où l'on veut arriver,

& prendre le chemin le plus court, évitant tous les détours. Si l'on ne passe vîte par dessus les choses de peu d'importance, & qui ne sont pas essentielles, l'esprit du Lecteur est diverti de l'application qu'il doit donner à celles qui le sont.

Cette breveté si necessaire pour rendre un Ouvrage net & fort, ne consiste pas dans le seul retranchement de tout ce qui est inutile; mais dans le choix de certaines circonstances qui tiennent lieu de plusieurs choses que l'on ne dit pas. A peu prés comme fit Timanthe ce fameux Peintre de l'antiquité, pour representer dans une petite table la grandeur prodigieuse d'un Geant. Il le peignit couché par terre, dormant au milieu d'une troupe de Satyres, qui se joüoient autour de lui. L'un mesuroit sa tête, un autre appliquoit un Thyrse à son pouce, faisant connoître par cette invention ingenieuse quelle étoit la grandeur de ce corps, dont les plus petites parties étoient mesurées avec le Thyrse d'un Satyre. Ces inventions demandent de l'esprit & de l'application. C'est pourquoi un Auteur fort celebre qui avoit cette addresse de renfermer beaucoup de choses en peu de paroles, s'excuse agreablement de ce que l'une de ses lettres est trop longue, sur ce qu'il n'avoit pas eu le loisir de la faire plus courte.

CHAPITRE III.

La fin & la perfection de l'art de parler consistent à representer avec jugement ce tableau qu'on a formé dans l'esprit.

AVant que de passer outre, arrêtons-nous ici pour considerer quelle est la fin & la perfection de l'art que nous traitons, ou quelle idée nous devons avoir de la beauté naturelle d'un discours. Je ne

dirai point que la beauté en general consiste dans un *je ne sçai quoi*, car il me semble que je puis dire ce que c'est. La beauté plaît, & ce qui est bien ordonné plaît; ce qui me persuade que l'ordre & la beauté sont presqu'une même chose. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher la cause du plaisir qui se sent lors qu'on voit les choses bien rangées, comme un parterre bien ordonné. L'homme étant fait pour être heureux en possedant Dieu qui est essentiellement l'ordre, il falloit que tout ce qui approche de l'ordre, commençât son bonheur.

Or l'idée que nous avons de l'ordre, c'est que les choses ne sont bien ordonnées que lorsqu'elles ont un rapport à leur tout, & qu'elles conspirent pour atteindre leur fin. Quand cela arrive, les choses deviennent agreables quoi qu'elles ne le soient pas d'elles-mêmes; ce qui marque que nous sommes portez par une inclination naturelle à aimer l'ordre. La peinture le fait voir : il y a des tableaux qui ne representent que des objets dont on a de l'aversion. Cependant comme la fin de cet art est de representer les choses au naturel, si chaque trait qu'on apperçoit, exprime la pensée du peintre, & que tout corresponde à son dessein, son ouvrage charme. Ce n'est pas la veuë d'un serpent qui est peint; on fremit quand on en voit un; ce qui plaît donc, c'est l'esprit du peintre qui a sçû atteindre la fin de son art. Aussi ne prend-on plaisir à considerer son ouvrage qu'à proportion que se découvre cette addresse. Sans cela on n'est satisfait que de la vivacité des couleurs, qui font des impressions agreables sur les sens. Il en est de même de l'architecture. La veuë d'un Palais fait selon toutes les regles de l'art, ne plaît que lorsqu'on apperçoit la fin que l'Architecte s'est proposée; qu'on voit qu'il rapporte toutes choses avec esprit à cette fin : qu'on conçoit qu'il ne pouvoit pas y arriver par des voyes plus simples,

& qu'il n'a rien fait dont il ne puiſſe donner de bonnes raiſons.

Nous parlons pour exprimer nos penſées, & pour communiquer les mouvemens de nôtre volonté, car nous deſirons qu'on ait avec nous les mêmes mouvemens vers l'objet de nos penſées & le ſujet de nôtre diſcours. La beauté d'un diſcours ne peut donc conſiſter que dans ce rapport exact que toutes ſes parties ont avec cette fin. Il eſt beau lorſque tous les termes dont il eſt compoſé, donnent des idées ſi juſtes des choſes, qu'on les voit telles qu'elles ſont, & qu'on ſent pour elles toutes les affections de celui qui parle. C'eſt ſon jugement qui plaît quand il ne fait rien qu'avec raiſon, dans le choix, dans l'arrangement des mots, & qu'ils ſont tous propres. C'eſt ce que nous admirons dans un diſcours. Car enfin, ce n'eſt pas le ſon des paroles qui en fait la beauté; autrement on trouveroit plus beau le chant des roſſignols que les diſcours les plus éloquens. Bien qu'un Auteur ne rapporte que des bagatelles, s'il en fait une peinture exacte, & qu'ainſi il arrive à la fin qu'il a eu en veuë, ceux qui ſont capables d'appercevoir ſon art, prennent plaiſir à l'entendre.

Prevenons-nous donc de cette verité que c'eſt la juſteſſe qui fait la ſolide beauté d'un diſcours; que pour bien parler, il faut être ſage; car c'eſt la ſageſſe qui diſpoſe les choſes & les conduit à leur fin.

Scribendi rectè, ſapere, eſt & principium & fons.

Horace n'a jamais rien dit qui ſoit d'un plus grand ſens. L'imagination eſt neceſſaire: on ne peut exprimer que ce que l'on conçoit. Ce qui eſt maigre & eſtropié dans l'imagination de l'Orateur, l'eſt dans ſes paroles. Il faut donc ſe repreſenter les choſes dans leur état naturel, & concevoir pour elles des mouvemens raiſonnables; employant enſuite

des termes qui les portent à l'esprit de celui qui écoute, telles qu'on les pense. Personne ne parle bien, n'écrit bien qu'à proportion qu'il approche de cette fin. Il plaît à ceux qui découvrent qu'il ne pouvoit pas trouver des termes qui distinguassent mieux ce qu'il falloit marquer : qu'il ne pouvoit pas placer ses termes dans un lieu où ils fissent un plus grand effet ; où ils s'accommodassent mieux pour rendre la prononciation facile & coulante : qu'il a pris le tour le plus naturel & le plus court. Car outre qu'il ne faut rien faire d'inutile, il est certain que l'esprit n'aime pas qu'on l'amuse. Quelque vitesse qu'ait la langue, ses mouvemens sont encore trop lents pour suivre la vivacité de l'esprit. Ainsi c'est une grande faute que de dire plusieurs paroles lorsqu'une suffit.

Je ne puis donner d'avis plus important dans ce commencement, que celui-ci, que l'on n'est eloquent qu'aprés avoir acquis une grande justesse d'esprit : qu'on doit faire une attention continuelle en parlant, si l'on ne s'écarte point de la fin où l'on doit aller, si on y va effectivement. La raison nous éclaire, il faut marcher dans sa lumiere : tout ce que nous dirons dans la suite de cet ouvrage ne sera que pour faire remarquer ce qu'elle dicte. Je souhaitterois qu'avant de quiter ce chapitre on le lût plus d'une fois, & qu'on examinât si ce que je dis est solide, en faisant l'essai sur quelque expression qui passe pour élegante, comme est celle-ci du commencement de la Genese : *Dieu dit : Que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit : Que la terre se fasse, & la terre fut faite.* Longin ce celebre Rheteur, donne cette expression pour exemple d'une expression sublime. Or pourquoi l'est-elle sublime, c'est à dire excellemment belle, si ce n'est parce qu'elle donne une haute idée de la puissance du Createur ; ce que Moyse vouloit faire : c'étoit là sa fin.

Comme nous l'avons dit, il faut avoir de l'ima-

gination pour ſe bien repreſenter ce qu'on veut exprimer. Il faut ſçavoir la langue dans laquelle on écrit. Mais ce qui fait qu'entre ceux qui entendent parfaitement une langue, & qui ont une imagination vive & delicate, il y en a peu qui réuſſiſſent, c'eſt qu'on n'écrit pas avec tout le jugement qui ſeroit neceſſaire. Pour faire un diſcours, quand il ne ſeroit que d'une page, il faut y emploïer un grand nombre de mots qu'il faut placer à propos. Il n'y a que ceux qui l'aient experimenté, qui comprennent combien il faut d'étenduë d'eſprit; combien il faut d'application, à combien de choſes il faut faire attention en même temps: combien il faut faire de reflexions differentes pour ne rien dire que de raiſonnable. Il y a toûjours quelque petite choſe qui échappe. Auſſi on ne fait rien qui merite d'être lû, à moins que de paſſer les yeux pluſieurs fois ſur ſon ouvrage, & de conſulter en differens temps la raiſon pour voir ſi on a bien compris ce qu'on a crû qu'elle dictoit. Rien ne nous doit plaire que ce qu'elle approuve.

Pour rendre plus ſenſible cet avis important, conſiderons que ſi aujourd'hui nous admirons les anciens Auteurs, c'eſt parce qu'aprés un examen de pluſieurs ſiecles on a trouvé qu'ils ſont raiſonnables; au lieu qu'on ſe laiſſe aſſez ſouvent ſurprendre, eſtimant dans les Auteurs modernes ce qu'on ne pourroit ſouffrir ſi on les examinoit à loiſir. Ce n'eſt pas parce qu'Homere & Virgile ſont anciens, que tous les gens d'eſprit les admirent; c'eſt qu'en effet, comme le dit le celebre Traducteur de Longin: *Il n'y a que l'approbation de la poſterité qui puiſſe établir le vrai merite des ouvrages. Quelqu'éclat qu'ait fait un Ecrivain durant ſa vie, quelques éloges qu'il ait reçus, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que ſes ouvrages ſoient excellens. De faux brillans, la nouveauté du ſtile, un tour d'eſ-*

prit qui étoit à la mode, peuvent les avoir fait valoir; & il arrivera peut-être que dans le ſiecle ſuivant on ouvrira les yeux, & qu'on mépriſera ce que l'on a admiré.

Ce ſera ſans doute auſſitôt qu'on appercevra ce qui y choque le bon ſens, rien ne pouvant plaire long-temps que ce qui eſt raiſonnable. Car enfin l'illuſion ne dure pas toûjours. Chaque Auteur l'experimente dans ſes propres ouvrages. Dans la chaleur de la compoſition qui n'eſt pas content de ſoi-même? L'imagination eſt-elle refroidie, on eſt chagrin; parce qu'alors on juge mieux, & qu'on s'apperçoit de ſon illuſion. C'eſt pour cela qu'on ne doit pas ſe hâter de publier un ouvrage: il faut le revoir cent & cent fois; car je ne le puis trop dire, la difficulté de ne rien dire contre le bon ſens eſt inconcevable à tous ceux qui ne l'ont pas experimenté. C'eſt ce qui nous oblige de conſulter nos amis. *Nous avons beau être éclairez par nous-mêmes: Les yeux d'autrui voyent toûjours plus loin que nous dans nos défauts, & un eſprit mediocre fera quelquefois appercevoir le plus habile homme d'une mépriſe qu'il ne voïoit pas.* Auſſi ces excellens Peintres que l'Antiquité a admirez, les Apelles, les Polyctetes, ſelon la remarque de Pline, mettoient des inſcriptions à leurs ouvrages qui marquoient qu'ils n'étoient point encore achevez, & que ſi la mort ne les ſurprenoit, ils effaceroient & corrigeroient ce qu'on y trouvoit de defectueux. Pline appelle ces inſcriptions: *Pendentes titulos*, comme celle-ci: *Apelles faciebat aut Polyctetus: tanquam inchoata ſemper arte & imperfecta, ut contra judiciorum varietates ſupertuet Artifici regreſſus ad veniam, velut emendaſſero quidquid deſideraretur, ſi non eſſet interceptus.*

CHAPITRE IV.

La maniere la plus naturelle de faire connoître ce qu'on pense, c'est par les differens sons de la voix. Comment le feroient des hommes qui naissant dans un âge avancé, mais sans sçavoir ce que c'est que parler, se trouveroient ensemble.

COmme l'on ne peut pas achever un Tableau avec une seule couleur, & distinguer les differentes choses qu'on y doit representer avec les mêmes traits : il est impossible aussi de marquer ce qui se passe dans nôtre esprit, avec des mots qui soient tous d'un même ordre. Apprenons de la nature même quelle doit être cette distinction ; & voyons comment les hommes formeroient leur langage, si la nature les ayant fait naître separément, ils se rencontroient ensuite dans un même lieu. Usons de la liberté des Poëtes ; & faisons sortir de la terre ou descendre du ciel une troupe de nouveaux hommes qui ignorent l'usage de la parole. Ce spectacle est agreable : il y a plaisir de se les imaginer parlans entr'eux avec les mains, avec les yeux, par des gestes, & des contortions de tout le corps ; mais apparemment ils se lasseroient bien-tôt de toutes ces postures, & le hazard ou la prudence leur enseigneroit en peu de temps l'usage de la parole.

Il n'est pas possible de dire precisément ce que feroient ces hommes, en se formant un langage : quels sons ils choisiroient pour être le signe de chaque chose. Il n'en est pas des hommes comme des animaux, qui ont un cri semblable, tel que l'air le forme, en sortant de la même maniere de leur gozier. Tous les beufs *beuglent*, les brebis *bêlent*, les chevaux *hennissent*, les lions *rugissent*,

les loups *urlent*. Il y a des oiſeaux qui articulent, qui imitent la voix de l'homme : mais ce n'eſt qu'une imitation machinale. Les organes de l'oüie & de la parole ſont liez ; d'où vient qu'il eſt facile de prononcer ce qu'on entend. Les oiſeaux dans leſquels cette liaiſon eſt plus parfaite, ſe dreſſent aiſément à prononcer par ordre un certain nombre de mots. Ils le font, mais il eſt evident que ce n'eſt qu'une impreſſion corporelle qui les y determine. Auſſi la parole eſt une preuve ſenſible de la diſtinction de l'ame & du corps. Les mots ne ſignifient rien par eux-mêmes, ils n'ont aucun rapport naturel avec les idées dont ils ſont les ſignes, & c'eſt ce qui cauſe cette diverſité prodigieuſe de differentes langues. S'il y avoit un langage naturel, il ſeroit connu de toute la terre, & en uſage par tout.

C'eſt une fable ce qu'Herodote rapporte, ou ſi c'eſt une hiſtoire, on n'en peut rien conclure. Il dit qu'un Roy d'Egypte ayant fait nourrir deux enfans par des chevres dans une maiſon ſeparée, au bout de deux ans ces enfans en tendant la main à celui qui entra le premier dans le lieu où ils étoient, ils prononcerent ce mot *Beccos*. qui chez les Phrigiens, dit le même Auteur, ſignifie *du pain :* d'où le Roy d'Egypte conclut que le langage des Phrigiens étoit naturel, & que par conſequent ils étoient les plus anciens peuples du monde. Ce Roy raiſonnoit mal ; car il y a de l'apparence que ces enfans n'ayant jamais entendu d'autre voix que le cri des chevres qui les avoient allaictés, ils imitoient ce cri, auquel ce mot Phrigien ne reſſembloit que par hazard. Les Grecs nomment *βήκη Béché* une chevre, ſans doute à cauſe de ſon cri.

Quel rapport y a-t-il entre la plus grande partie des choſes & leurs noms ? Peut-on, par exemple, appercevoir une ſi grande liaiſon entre ce mot *Soleil* & la choſe qu'il ſignifie, que ceux qui ont

vû cet Aſtre ayent été déterminez à prononcer plûtôt ce mot *Soleil* qu'un autre ? Tout le rapport qu'il peut y avoir des noms aux choſes, c'eſt par leur ſon. En cherchant un nom pour une choſe, ſi elle fait un ſon, il ſe peut qu'on ſoit porté à lui en trouver un, dont la cadence exprime en quelque façon ſa nature. Comme lorſqu'on a voulu donner un nom Latin au *Canon*, on a choiſi ce mot *Bombarda*, dont le ſon imite celui que fait le canon. Mais ces mots ne peuvent être qu'en tres petit nombre, parce qu'il y a peu de choſes qui faſſent ſon. Celui de ces ſix lettres *S. o. l. e. i. l.* ſi les hommes ne l'avoient établi pour être le ſigne de cet Aſtre, reveilleroit auſſitôt l'idée d'une pierre. Deux perſonnes ſe communiquent leurs penſées avec toutes ſortes de mots barbares, quand une fois ils ſont convenus de ce qu'ils veulent faire ſignifier à ces mots.

Platon dans ſon Cratile dit qu'en impoſant les noms il faut choiſir ceux qui expriment veritablement la nature des choſes qu'on veut qu'ils ſignifient. Cela eſt fort bien, & poſſible en quelque maniere, prenant les noms qu'on fait de nouveau, des choſes mêmes avec leſquelles celle qu'on veut nommer a du rapport, & diſtinguant le nouveau nom par quelque changement, afin qu'il devienne propre. Mais la queſtion eſt ſi les premiers noms d'une langue, qui ſont comme les racines des autres, expriment naturellement ce qu'ils ſignifient. Cela ſe peut trouver en quelques-uns, comme nous l'avons dit. Les noms ſont des ſons; ainſi lorſqu'ils ne ſe peuvent prononcer qu'en faiſant le ſon de la choſe qu'ils ſignifient, on peut dire que ces noms ſont naturels, comme *Beuglement, henniſſement, rugiſſement, beugler, hennir, rugir*; mais je l'ay déja dit, le nombre de ces noms eſt tres petit. Tout ce qui ne ſonne point n'a point d'expreſſion naturelle en ce ſens. Outre que de quelque mot

qu'on se serve pour marquer ce qui a un son, on pourra toûjours en reveiller l'idée, si l'usage l'a autorisé. Celle du cri d'un animal se peut reveiller par un nom dont la prononciation n'a aucun rapport avec ce cri, si les hommes l'ont établi pour le signifier. La peine que prend Platon pour éclaircir cette question est donc inutile. Les étymologies ou veritables origines qu'il prétend donner de plusieurs noms Grecs, sont fausses. Il lui auroit été plus facile de les deriver de la langue sainte s'il l'avoit connuë. Il avouë qu'il y a de certains noms qui se doivent regarder comme les élemens de la langue, dont on ignore l'origine. Il ignoroit l'origine de l'homme que Dieu avoit formé de ses propres mains, & à qui il avoit donné un langage, dans lequel les Sçavans pretendent qu'on peut trouver l'origine de toutes les langues.

Quoiqu'il en soit de ce sentiment, qui s'accorde avec cette verité constante, que tous les peuples du monde tirent leur origine des trois enfans de Noé, il est évident que ces hommes sortis nouvellement de la terre ou descendus du ciel se seroient pû faire un langage dont chaque mot n'auroit point d'autre idée que celle avec laquelle ils l'auroient lié; sans qu'on pût dire que quelque impression corporelle les y eût obligez, ou que la seule disposition de leur organe les leur eût fait prononcer; ainsi que la voix ou le cri qui sort du gozier d'un cheval est un hennissement.

Concluons donc qu'il suffiroit que celui qui seroit le plus sage ou le plus autorisé de nôtre nouvelle trouppe, nommât, par exemple ce mot *Soleil* dans le temps qu'on seroit tourné vers cet Astre, & qu'on y feroit attention, pour faire qu'il devînt le nom de cet Astre; aprés quoi ce n'auroit plus été un vain son. Mais il faut avoüer que cette convention est difficile. Les Philosophes & les Historiens qui

veulent que les hommes ſoient nez de la terre comme des champignons, ont beau nous dire que la neceſſité de s'entr'aider les obligea de s'aſſembler, & de ſe faire un langage. Je ne ſçai ſi ne s'entendant point les uns les autres, ils ne ſe ſeroient pas plûtôt diſperſés; aimans mieux demeurer avec des bêtes, comme ſaint Auguſtin dit qu'on aime mieux converſer avec ſon chien qu'avec des hommes dont on n'eſt point entendu. Tant il eſt vrai qu'il faut reconnoître que ce n'eſt point le hazard qui a formé les hommes: qu'ils ont une premiere origine: qu'ils viennent d'un premier homme qui étoit l'ouvrage de Dieu; ce que nous dirons dans la ſuite avec plus d'étenduë. Cependant demeurons dans nôtre hypotheſe; conſiderons-la comme poſſible.

CHAPITRE V.

Ces nouveaux hommes pourroient trouver une maniere d'écrire. Celle que nous avons eſt duë aux anciens Patriarches.

SI ces hommes pouvoient ſe faire un langage, ils pourroient auſſi trouver des caracteres, ſignes de ce langage. C'eſt ce qu'il faut conſiderer ici. Les langues ne ſe ſont perfectionnées qu'aprés qu'on a trouvé l'écriture, & qu'on a tâché de marquer par quelques ſignes permanens ce que l'on avoit dit de vive voix, ou ce que l'on avoit ſeulement penſé. Le ton, les geſtes, l'air du viſage de celui qui parle, ſoutiennent ſes paroles, & marquent une partie de ce qu'il penſe; ainſi en l'entendant parler on conçoit aiſément ce qu'il veut dire. Un diſcours écrit eſt mort; il eſt privé de tous ces ſecours. C'eſt pourquoi à moins qu'il ne marque exactement tous les traits de la penſée de celui qui a écrit; que toutes

les paroles ne ſoient liées, & ne portent des marques du rapport qu'ont entr'elles les choſes qu'elles ſignifient, ce diſcours eſt imparfait, obſcur, inintelligible. C'eſt l'écriture qui fait appercevoir ce qui manque à une langue pour être claire : on voit en écrivant ce qu'il y faut ſuppléer, ce qu'il y faut changer. Les langues barbares peuvent ſuffire, quand il n'eſt queſtion que des beſoins de la vie animale, de la vente ou achapt de quelques marchandiſes, mais elles ne ſeroient pas capables d'un ſtile reglé dans lequel on pût expliquer les ſciences.

Or il en eſt de l'écriture comme du langage, & generalement de tout ce qui dépend du choix des hommes. Tous les animaux font la même choſe ; parce que c'eſt le mouvement de la nature, qui eſt la même en tous, qui les fait agir ; mais entre pluſieurs hommes qui entreprennent une même choſe, ils la font chacun d'une maniere particuliere. Comme ils peuvent choiſir quelque ſon que ce ſoit pour être le ſigne de leurs penſées, ils peuvent pareillement marquer ce ſon par quelque ſigne qu'il leur plaira, & cela fort differemment. La maniere dont nous écrivons, qui conſiſte dans les differens arrangemens d'un petit nombre de lettres, eſt une invention admirable qui ſe doit rapporter aux premiers Patriarches. Les peuples barbares, j'entends tous ceux qui ſe ſeparerent des enfans de Dieu & errerent en differens coins du monde, n'eurent l'uſage de l'écriture telle que nous l'avons, que fort tard ; Ainſi que les Americains, avant que nous les connuſſions, avoient ſeulement des figures ou images pour marquer certaines choſes ; ce qui eſt bien different de nôtre écriture. Avec vingt-quatre differens ſignes, ou lettres differentes, nous marquons ce que nous voulons. Ces lettres ſont ſimples, faites d'un ou de deux traits, ou au plus de trois. En les combinant il n'y a point de choſe qui ait un nom qu'el-

les ne marquent. Mais il n'en eſt pas de même de ces images des Americains, qui étoient proprement des ſymboles & non des élemens ; maniere d'écrire fort imparfaite, & qui ne merite pas le nom d'écriture. Celle des Chinois l'eſt encore plus : diſons hardiment qu'ils ne ſçavent point écrire. Il leur faut quarante ou ſoixante mille caracteres, & même juſqu'à quatrevingt mille, comme l'aſſeurent ceux qui ont été à la Chine. Combien faut-il de differens traits pour former & diſtinguer ces caracteres ? Le moyen de ſe les mettre tous dans la tête: de ſe ſouvenir en les voyant de ce qu'ils peuvent ſignifier ; & lorſqu'on ne les voit point, & qu'on veut exprimer la choſe qu'ils ſignifient, comment pouvoir tirer tous leurs traits ? L'Impreſſion qu'ont ces Peuples, eſt auſſi fort imparfaite, car pour chaque page de leurs livres il faut qu'ils gravent ſur une planche de bois les caracteres qu'ils y veulent repreſenter ; laquelle ne peut ſervir que pour faire cette page ; ainſi il faut autant de differentes planches qu'il y a de pages. Une planche ne ſe grave pas auſſi facilement qu'on aſſemble des lettres, outre que celles qui ont ſervi à une page, peuvent ſervir à tout un livre.

Rien donc de plus imparfait que toute la litterature Chinoiſe. Chaque caractere ſignifiant une ſeule choſe, il en faut connoître un nombre infini, dont il n'eſt pas poſſible de conſerver en ſa memoire la ſignification & les traits qui les diſtinguent. Ajoutez qu'ils ne marquent que les choſes, & qu'ils n'expriment ni les actions, ni les rapports. Auſſi les Chinois admirerent les Européens voyant qu'avec un petit nombre de differens traits ils pouvoient exprimer toute leur langue. Nos caracteres ſe nomment Elemens, parce qu'ils ſont en petit nombre, que tous les mots en ſont compoſez, & qu'il n'y en a aucun qui ne ſe puiſſe reduire à quel-

qu'une de nos lettres, comme à ſon principe; ainſi que toutes les choſes materielles ſe reduiſent aux premiers élemens.

En parlant de la veritable origine des Langues, nous verrons en quel temps à peu prés l'uſage des lettres a été connu. Nous verrons la preuve de ce que nous avons avancé, que c'eſt aux Patriarches qu'on eſt redevable de l'invention des lettres. Mais il faut remarquer que cette invention s'eſt beaucoup perfectionnée dans la ſuite des ſiecles. Si ce n'eſt qu'on veuille dire que dans les premiers commencemens on ſe contentoit d'écrire ce qui étoit abſolument neceſſaire, & qu'on ſupprimoit ce qui ſe peut ſuppléer. On n'écrit dans une langue que pour ceux qui la ſçavent; ainſi en voyant les principales lettres d'un mot, il eſt facile à celui qui connoît ce mot de deviner les autres lettres qui ne ſont point marquées. Les lettres qu'on nomme conſones, ne ſe peuvent prononcer qu'on ne faſſe en même temps ſonner une lettre voyelle. Ainſi un homme qui ſçait parfaitement l'Hebreu, quoi qu'il ne voye pas dans l'écriture toutes les voyelles, il les ſupplée aiſément. Que cela ſoit poſſible, on n'en peut pas douter, puis qu'encore aujourd'hui les Docteurs Juifs ne les expriment pas dans leur écriture, & que cependant ils s'entendent bien, & liſent couramment l'écriture les uns des autres.

C'eſt un fait appuyé ſur de bonnes preuves, que juſqu'au cinquiéme ſiecle aprés la Naiſſance de Jesus-Christ les Hebreux n'avoient point l'uſage de ce qu'ils appellent *points* qui tiennent parmi eux lieu de voyelles. Ils en avoient des voyelles; mais celles-là ils les mettent au nombre des conſonnes; & en les liſant, ils font ſouvent entendre le ſon d'une veritable voyelle qui eſt tout different. Auſſi il n'y a que ceux qui ſçavent l'Hebreu qui le puiſſent lire ſans points. Dieu le vouloit ainſi, afin que ſi les Livres de l'Ecriture venoient à tomber en-

tre les mains des nations étrangeres, ils ne fuſſent point entendus : De ſorte que non ſeulement l'intelligence, mais la lecture même de ces Livres dependoit d'une Tradition vivante ; l'Ecriture couvrant de cette maniere des myſteres qui ne devoient pas être connus de tout le monde.

Autrefois dans l'Hebreu & preſque dans toutes les Langues on écrivoit tout de ſuite, on ne diſtinguoit point les differens mots, par des points, par des virgules ; qui marquent quand un nouveau ſens commence, quand il eſt achevé. On ne ſçavoit ce que c'étoit de ſeparer les mots, de commencer toûjours un nouveau ſens par une grande lettre : de diſtinguer de même les noms propres. Dans les langues qui ont des tons differens, qui ont des accens, comme la langue Greque ; l'on n'a commencé de les marquer ces tons, ces accens, ces aſpirations que depuis que la langue a commencé de ſe corrompre ; que la prononciation s'eſt changée ; & qu'on a cherché des moyens de conſerver l'ancienne prononciation. On a mis des notes ſur chaque mot, qui ne ſe voyent point dans les anciennes inſcriptions, dans les Manuſcrits de la premiere antiquité. En écrivant on ne doit rien negliger de ce qui peut contribuer à la clarté du ſtile. Il y a des mots qui ont differentes ſignifications, ſelon leurs differentes notes ou accens. Il faut profiter de tout ce qu'on a trouvé dans la ſuite des ſiecles pour perfectionner l'écriture. Quant à la maniere de la ranger, elle n'eſt pas la même dans toutes les langues. Les Chinois rangent leurs caracteres par colomnes. Ils n'écrivent pas ſur une ligne tranſverſale, mais de haut en bas ſur une perpendiculaire : mettant les caracteres qui ſe ſuivent non côte à côte, mais les uns ſur les autres ; ce que ceux de l'iſle de Taprobane qui ſe nomme aujourd'hui Zeilan, faiſoient du temps de Diodore de Sicile.

Toutes les autres nations mettent leurs mots côte à côte, mais elles commencent differemment. Les Hebreux, les Chaldéens, les Syriens, les Arabes écrivoient & écrivent encore de la droite à la gauche. Herodote dit que c'étoit la maniere des Egyptiens. Les Grecs, les Latins dans la ſuite des ſiecles commencerent de la gauche à la droite; car il y a bien de l'apparence que dans les commencemens, comme c'eſt des Hebreux que leur eſt venu l'art de l'écriture, ils en avoient toutes les manieres. Ils ne les quitterent pas d'abord pour en prendre de contraires. Ils conſerverent la premiere en même temps qu'ils en prirent une nouvelle; car ils écrivirent de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite, joignans ces deux manieres. Ils faiſoient comme les laboureurs, qui ayant commencé de la gauche à la droite; quand ils ſont au bout du champ qu'ils labourent, ils recommencent de la droite à la gauche, & continuent de même. C'eſt à dire que les Grecs écrivoient par ſillons, ou comme les bœufs, qui en labourant recommencent où ils finiſſent; d'où les Grammairiens Grecs appellent cette ancienne maniere d'écrire βουστροφηδὸν.

On pourroit dire que les ieroglyphes des Egyptiens étoient une cinquiéme maniere d'écrire; car ces ieroglyphes ſont differents des caracteres Chinois, qui ne repreſentent rien. Ce ſont de ſimples traits; au lieu que les ieroglyphes des Egyptiens étoient des images d'animaux, ſymboles des myſteres que ces peuples vouloient ſignifier. Les caracteres du Perou, du Mexique, étoient plus ſemblables à ceux des Egyptiens qu'à ceux de la Chine; car c'étoient des images, des repreſentations, des peintures. Enfin nous pourrions compter entre les differentes écritures ces notes ou abregez dont ſe ſervoient les Romains, avec leſquelles ils écrivoient avec tant de celerité, que leur main étoit plus prompte que la langue de celui qui re-

citoit le diſcours qu'ils copioient, n'étoit agile. Ils avoient des notes pour chaque choſe, pour chaque nom, comme les Chinois. On en compte juſqu'à 5000. Gruter en a fait imprimer une partie.

CHAPITRE VI.

Pour marquer les differens traits du Tableau dont on a formé le deſſein dans l'eſprit, on a beſoin de mots de differens ordres.

NE conſiderons pas ſeulement ce que feroient ces nouveaux nés, ſans doctrine & groſſiers. Voyons ce que la raiſon preſcrit ; ou, ce qui eſt la même choſe, ce que ces hommes auroient fait s'ils avoient été Philoſophes, s'ils avoient conſulté la raiſon, & écouté ce qu'elle peut preſcrire pour marquer tous les traits de nos penſées, leur raport, leur ſuite. Suppoſons donc qu'ils ſoient raiſonnables ; car des Barbares qui ne vivent que ſelon l'impreſſion des ſens, ſans reflexion, ſans jugement, ſans raiſonnement, ſans entretien, ne forment aucune penſée reglée. Suppoſons, dis-je, que ces hommes ſont Philoſophes. Les operations de nôtre eſprit ſur ſes idées ſe reduiſent à trois ou à quatre. Il apperçoit ce qui eſt en lui-même, comme ſont les premieres veritez avec leſquelles nous naiſſons, & les choſes qui ſont hors de lui comme les aſtres, les plantes, les animaux, par la porte des ſens du corps où il eſt renfermé. Cette premiere operation de l'eſprit ſe nomme dans les écoles de philoſophie, *perception*. Lorſque nous avons apperçû un objet, que nous y faiſons quelque attention, que nous reflechiſſons ſur ce que nous y découvrons, nous en jugeons ; c'eſt à dire que nous lui attribuons quelque qualité en aſſurant qu'il eſt tel, ou qu'il n'eſt pas tel. Cette ſeconde operation de l'eſprit s'appelle

jugement, laquelle eſt ſuivie d'une troiſiéme qui tire des conſequences de ce qu'on a connu d'un objet par les deux premieres operations. C'eſt ce qu'on appelle *raiſonner*. Enfin ſelon la nature & les qualitez de l'objet de nos penſées nous ſentons dans la volonté des mouvemens d'eſtime ou de mépris, d'amour ou de haine, de colere, d'envie, de jalouſie; ce qui ſe nomme *paſſion*. Ainſi tout ce qui ſe paſſe dans nôtre eſprit, eſt *action* ou *paſſion*. Nous verrons dans la ſuite comment les paſſions ſe peignent elles-mêmes dans nos paroles. L'on appelle idée la forme d'une penſée qui eſt l'objet d'une perception, c'eſt à dire d'une penſée qu'on a à l'occaſion de ce qu'on connoit par la premiere operation de l'eſprit. Par exemple, lorſque le Soleil frappe mes yeux par ſa lumiere, ce qui eſt pour lors preſent à mon eſprit, & ce que j'apperçois en moi-même, eſt l'idée du Soleil, laquelle demeure dans ma memoire, lorſque cet aſtre diſparoiſt. Ainſi nous avons l'eſprit plein des idées d'une infinité de choſes materielles que nous avons vües. Nous avons auſſi les idées de pluſieurs veritez que nous n'avons point reçües des ſens.

Sans doute que ces nouveaux hommes donneroient leurs premiers ſoins à faire des mots pour être les ſignes de toutes ces idées, qui ſont les objets de notre perception, ou de la premiere operation de notre eſprit. Pour juger de ce qu'ils feroient dans l'établiſſement de ces ſignes, conſiderons que ces noms, quels qu'ils ſoient, en tant qu'ils ſont prononcez ou qu'ils le peuvent être, ſont des ſons que forment les organes de la voix. Or entre ces ſons il y en a de ſimples, auſquels on peut reduire tous les autres, qui en ſont ainſi comme les premiers elemens. Nous diſtinguons dans la langue Françoiſe, comme dans la Latine, vingt-quatre ſons ſimples qu'on marque par autant de lettres de differente figure. Ce nom *Dieu* eſt compoſé de quatre ſons differens ou lettres qui ont cha-

cune

cune leur ſon. Les diſpoſitions des organes de la voix peuvent être differentes & dans leur ſubſtance, & dans leur uſage, ce qui fait que la même lettre a un ſon different ſelon qu'elle eſt prononcée par differentes nations. C'eſt pourquoi ſi on vouloit conſiderer toutes les varietez & differences qui peuvent être entre les ſons qu'on appelle ſimples, ou elemens de la parole, on trouveroit bien plus de vingt-quatre lettres; car il y en a qui ne ſont uſitées que par certaines nations qui les multiplient, & y mettent des differences aſſez conſiderables, pour pouvoir être marquées par differens caracteres. Nous avons par exemple trois ſortes de *e* qui ont des ſons differens, & à qui nous pourrions donner differens caracteres, & ainſi augmenter le nombre de nos lettres. Entre les ſons qui ſont ſimples, il y en a qui ne ſont pas egalement faciles & agreables à tout le monde. Pour cela les uns les evitent, pendant que d'autres s'en ſervent. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner que tous les peuples du monde n'ayent pas un égal nombre de caracteres, que leur alphabet ſoit plus grand ou plus petit que le nôtre. Parlons de ces hommes que nous introduiſons ſur la ſcene, comme ſi le hazard faiſoit qu'ils ſe ſerviſſent des ſons ou lettres de nôtre alphabet.

Nous ne comptons que vingt-quatre lettres ou vingt-quatre ſons ſimples, ainſi cette nouvelle troupe ne pourroit ſe ſervir des ſons ſimples que pour marquer vingt-quatre choſes differentes; à moins qu'ils ne ſceuſſent differentier chacun de ces ſons par differens tons, par l'élevation ou la poſition de la voix, comme dans le chant on prononce differemment la même voyelle ſelon qu'elle eſt notée, ce qui n'eſt ni impoſſible ni incroyable; car nous verrons qu'il y a eu des peuples, & que les Chinois le font encore aujourd'hui, qui chantoient en quelque maniere en parlant: Mais enfin ſi nôtre nouvelle

trouppe prenoit nos manieres qui ſont naturelles, elle ne pourroit faire des vingt-quatre lettres que vingt-quatre noms. En compoſant des noms de deux lettres, elle en feroit vingt-quatre fois davantage, c'eſt à dire, cinq cent ſoixante & ſeize; & vingt-quatre fois encore davantage, c'eſt à dire, treize mille huit cens vingt-quatre en faiſant des noms de trois lettres, comme nous l'avons dit. Ainſi il leur ſeroit facile dans cette infinie varieté de trouver des ſignes particuliers pour marquer chaque idée, & lui donner un nom.

Comme l'on ſe ſert naturellement de ces premieres connoiſſances, nous pouvons croire que lorſque d'autres choſes ſe preſenteroient à leur eſprit qui ſeroient ſemblables à celles à qui ils auroient donné un nom propre, ils ne prendroient pas la peine de faire de nouveaux mots, ils ſe ſerviroient des premiers noms en les changeant un peu pour marquer la difference des choſes auſquelles ils les appliqueroient. L'experience me le perſuade : lorſque le mot propre ne vient pas aſſez-tôt à la bouche, on ſe ſert du nom d'une autre choſe qui a quelque rapport à celle-là. Dans toutes les langues les noms des choſes à peu prés ſemblables different peu entr'eux : Pluſieurs mots prennent leur racine d'un ſeul, comme on le voit dans les Dictionnaires des langues qui ſont connuës.

Un même mot ſe peut diverſifier en pluſieurs manieres, par la tranſpoſition, par le retranchement de quelqu'une des lettres qui le compoſent, ou par l'addition d'une voyelle ou d'une conſone; par le changement de la terminaiſon : de ſorte qu'il n'eſt pas difficile, lorſqu'on communique le nom propre d'une choſe à toutes celles qui lui ſont ſemblables, de marquer par quelque petit changement, ce que ces choſes ont de particulier, & en quoi elles different de celles dont elles ont pris le nom. C'eſt à dire

qu'il n'eſt pas difficile de leur donner des ſignes particuliers.

Aprés cet établiſſement, les mots qu'ils auroient choiſis, & qui par eux-mêmes ne ſignifioient rien, auroient la force d'exciter les idées des choſes auſquelles ils les auroient appliquez. Car les ayant prononcez, & entendu prononcer ſouvent lorſque ces choſes leur étoient preſentes, les idées de ces choſes & de ces mots ſe ſeroient liées : de ſorte que l'une ne pourroit pas être excitée ſans l'autre. Comme quand nous avons vû ſouvent une perſonne avec un certain habit, d'abord que nous penſons à elle, l'idée de cet habit ſe preſente à nous ; & la ſeule idée de cet habit fait que nous penſons à cette perſonne.

L'on ne peut point ſçavoir ſi ces hommes garderoient quelque regle en cherchant des termes pour s'exprimer. S'ils ne composeroient ces termes que d'un certain nombre de ſyllabes. Tous les mots des Chinois n'en ont qu'une. Les racines Hebraïques, & celles de la langue Grecque n'ont que trois conſones. La nature porte à cette ſimplicité. Plus le diſcours eſt court, il répond mieux à l'ardeur que nous avons de dire vîte ce que nous penſons : & il ſatisfait en même-temps au deſir impatient qu'on a quand on écoute, de ſçavoir ce que veut dire celui qui parle. Lorſque les langues ont commencé à ſe corrompre, les mots ſe ſont pour l'ordinaire allongez. Il ne ſert de rien qu'un mot ait un plus grand nombre de ſyllabes, lorſque deux ou trois ſuffiſent pour le faire diſtinguer de tout autre mot.

S'il étoit queſtion à preſent de faire de nouveaux mots pour en compoſer une nouvelle langue, il ſeroit bon d'obſerver quelques regles. La premiere devroit être de les compoſer d'un tres-petit nombre de ſyllabes. La ſeconde, de choiſir les ſyllabes dont le ſon auroit quelque rapport avec la choſe qu'on voudroit ſignifier ; car lorſqu'on cherche un ſigne, il eſt plus rai-

ſonnable de prendre les choſes qui ſemblent faites pour cela : c'eſt ce qu'on a fait pour exprimer le cri des animaux, on a dit *boare, hinnire, balare,* beugler, hannir, béler : ces termes ont un ſon qui approche de celui qu'ils ſignifient. La troiſiéme regle ſeroit de faire que les mots euſſent une liaiſon enſemble, ſelon que les choſes qu'ils ſignifieroient, auroient des liaiſons & des rapports. Il ne faudroit que les compoſer de lettres qui euſſent un ſon approchant, qu'il n'y eût entr'eux de difference que d'une ou de deux lettres ; ou que ce fuſſent les mêmes lettres ; mais rangées d'une autre maniere, comme on en voit pluſieurs exemples dans la langue ſainte. Mais il eſt inutile de donner ces regles, ſi ce n'eſt que cela nous fait comprendre en quoi peut conſiſter la ſimplicité & la beauté d'une langue. Nous ne ſçavons pas ce que feroient ces nouveaux hommes. Apparemment ils ne philoſopheroient pas beaucoup. L'empreſſement qu'ils auroient de parler feroit qu'ils ſe ſerviroient des premiers termes qui ſe preſenteroient ; & quand un terme eſt une fois établi, on ne s'aviſe guere d'en chercher un autre.

CHAPITRE VII.

Reflexion ſur la maniere dont en chaque langue on ſe fait des termes pour s'exprimer. Ces reflexions conviennent à l'Art de parler.

NOus ne pretendons pas apprendre l'Art de parler de cette ſeule troupe de nouveaux hommes que nous avons introduits ici. Nous ne pouvons ſçavoir que par conjecture ce qu'ils feroient. Nous voyons ce que les hommes ont fait en tout païs & dans tous les ſiecles, & il eſt bon de le conſiderer ; car il eſt de la derniere importance, pour connoître à fond la nature

du langage, de remarquer les manieres de parler de chaque nation. Bien des gens ſe trompent qui s'imaginent que la Rhetorique ne conſiſte que dans les ornemens du diſcours ; & que des reflexions ſemblables à celles que nous allons faire ne conviennent qu'aux Grammairiens. Ils jugent de l'éloquence, comme ceux qui ignorant la peinture, penſent que le coloris en eſt la principale choſe. Je ne m'arrêterai pas à leurs jugemens ; & quoi que je n'aye pas deſſein de faire une grammaire generale, je ferai cependant mes reflexions ſur les manieres qui ſont particulieres à de certaines langues, lorſque je croirai qu'il ſera neceſſaire de le faire pour découvrir les fondemens de l'Art de parler.

Nous avons vû comme la neceſſité auroit obligé nôtre nouvelle troupe d'établir des termes pour toutes les choſes dont il faut parler ſouvent ; mais il y a bien de l'apparence que leur langue ſeroit d'abord fort ſterile. Comme les pauvres ſe ſervent d'un même habit pour tous les jours ; que deux ou trois vaiſſelles font tous leurs meubles ; auſſi ceux qui n'ont pas de grandes connoiſſances n'ont beſoin pour s'exprimer que d'un petit nombre de termes, qui leur ſervent à toutes choſes. Les perſonnes groſſieres ne reflechiſſent preſque point. Leurs vuës ſont bornées : ils ne peuvent parler que de ce qu'ils connoiſſent, ils n'ont donc beſoin que d'un petit nombre de mots. Ils n'ont pas aſſez de delicateſſe pour diſtinguer dans les choſes ce qui met de la difference entr'elles ; c'eſt pourquoy elles leur paroiſſent ſemblables, ainſi les mêmes mots leur ſervent pour toutes. Cela ſe voit dans le langage des Barbares qui vivent comme des bêtes, & qui ne penſent qu'à boire & à manger. Ils n'ont des termes que pour marquer ces actions. Ceux qui ne connoiſſent point les ſimples, les regardent preſque toutes comme ſemblables ; & ces termes

generaux *d'herbe, de plante, de ſimple,* leur ſuffiſent. Les Medecins qui ont des idées diſtinctes de chaque ſimple en particulier, n'ont pû s'en contenter; ils ont cherché des noms propres à chaque eſpece.

Selon que les peuples ont donc fait plus d'attention aux choſes, leurs termes ont des idées plus diſtinctes, & ils ſont en plus grand nombre Une même choſe peut avoir pluſieurs degrez. Elle ſera dans ſon eſpece, ou une des plus grandes, ou une des plus petites. C'eſt pour exprimer ces degrez qu'on a fait les diminutifs, comme en Latin de *homo* on a fait *homuncio.* Les Italiens ont un grand nombre de diminutifs. Les Eſpagnols ont des diminutifs & des noms qui augmentent. De *aſne* nous faiſons *aſnon:* eux de *aſno* font *aſnillo* un petit aſne, & *aſnazo* un grand aſne. On peut regarder une même choſe d'une maniere generale, ſans faire attention à ce qui la diſtingue de toute autre, & s'en former ainſi une idée abſtraite. Les noms qui marquent ces idées s'appellent *abſtraits,* comme ce mot *humanité,* qui marque l'homme conſideré en general ſans qu'on penſe à aucun homme en particulier. Toutes les langues n'ont pas également des diminutifs ou des augmentatifs, & de ces termes qu'on nomme *abſtraits.* Il ne faut pas juger des langues étrangeres par la nôtre. Les uns peuvent obſerver ce que les autres negligent, & voir une choſe par un endroit que nous n'appercevions point. C'eſt pourquoi en traduiſant il n'eſt pas poſſible d'exprimer toujours mot pour mot ce qui eſt dans l'original; car chaque peuple conſidere les choſes d'une maniere particuliere, & comme il lui plaît: ce qu'il marque par un terme propre, qu'on ne peut par conſequent expliquer que par des circumlocutions & avec un grand nombre d'épitetes. Pour éviter cela, on eſt obligé de recevoir des termes étrangers, comme nous avons reçû *l'incognito* des Italiens.

Il dépend de nous de comparer les choſes comme nous voulons, ce qui fait cette grande difference qui eſt entre les langues qui ont une même origine. Ce que les Latins appellent *feneſtra*, les Eſpagnols l'appellent *ventana*, les Portugais *janella*. Nous nous ſervons auſſi de ce mot *croiſée* pour marquer la même choſe. *Feneſtra*, *ventus*, *janua*, *crux* ſont des mots Latins. Le François, l'Eſpagnol, le Portugais viennent du Latin, mais les Eſpagnols conſiderant que les fenêtres donnent paſſage aux vents, ils les appellent *ventana* de *ventus*. Les Portugais ayant regardé les fenêtres comme de petites portes, ils les ont appellé *janella* de *janua*. Nos fenêtres étoient autrefois partagées en quatre parties avec des croix de pierre: on les appelloit pour cela des *croiſées* de *crux*. Les Latins ont conſideré que l'uſage des fenêtres eſt de recevoir la lumiere, le mot *feneſtra* vient du grec φαίνειν qui ſignifie reluire. C'eſt ainſi que les differentes manieres de voir les choſes portent à leur donner differens noms.

La facilité & la douceur de la prononciation demandent une grande abondance de termes pour choiſir ceux dont le concours ſoit moins rude; ſans cela un petit nombre de termes ſuffiroit, qu'on pourroit accroître, ajoutant à quelques-uns de certaines ſyllabes, pour faire, par exemple, d'un primitif des derivez, ainſi que le font les Georgiens peuples de l'Aſie. Tous les noms derivez dans leur langue ne different des primitifs que par cette terminaiſon *jani*. Si ce ſont des noms de dignité, de charges, de quelqu'art, les derivez ajoutent aux primitifs *me*. Avec cette ſyllabe *ſa* qu'ils mettent devant le nom d'une choſe, ils font un derivé qui marque le lieu de cette choſe. Ainſi *thredi* ſignifie colombe, & *ſathredi* un colombier, *chueli* fromage, *ſachueli* le lieu où l'on garde le fromage. Les mêmes Georgiens font generalement un ſubſtantif d'un primitif qui eſt ad-

jectif, en lui ajoutant *oba*; de *sciani* noir, *scianoba* noirceur. Des adverbes primitifs ils font des adjectifs avec *mdeli* : leurs comparatifs avec la syllabe *si*. Les Turcs font à peu prés la même chose, ce que je rapporte pour montrer qu'on pourroit bien diminuer ce grand nombre de termes, & rendre les langues plus aisées. Mais il faut contenter les oreilles qui ne s'accommodent pas dans toutes les occasions de certains termes, & qui ne peuvent souffrir quand elles sont délicates, la repetition trop frequente des mêmes sons.

Un sçavant Anglois qui a fait une Grammaire Angloise raisonnée, montre comme les noms Anglois se forment aisément les uns des autres avec un leger changement, comme de *brasse* qui signifie *étain*, il font *to braze*, en Latin *obærare*. En ajoutant *y* au nom d'une chose, ils en font un qui marque l'abondance de cette même chose. Ainsi à *Wealth* qui signifie *richesse*, ajoutant *y* ils font *Wealthy*, *abondant en richesses*.

La terminaison *ly* marque ressemblance, comme *God* Dieu, & *Godly* qui est conforme à Dieu. *Ish* est une terminaison qui marque diminution. Car cet Auteur Anglois pretend que parmi les mots qui sont Anglois d'origine, plusieurs sont composez de lettres dont le son convient aux choses qu'ils signifient; que, par exemple, les mots qui commencent par *Str* marquent le plus grand effort de la chose qu'ils signifient, comme ceux qui commencent par *St* un moindre effort: que ceux qui commencent par *Thr* indiquent un violent mouvement, par *Vvr* une action oblique, qui n'est pas droite: par *Cl* une liaison, une adherence: il fait voir de même que le son des terminaisons en plusieurs noms s'accorde avec ce qu'ils signifient. Chacun peut faire de pareilles remarques sur les langues qui lui sont connuës; & il les faut faire quand on s'en veut ren-

dre maître, qu'on les veut apprendre, & s'en ſervir. Ainſi ce que nous diſons ici eſt de conſequence, quoiqu'il ne le paroiſſe pas.

CHAPITRE VIII.

Des Noms Subſtantifs & Adjectifs, des Articles. Du nombre & des cas des Noms.

LEs mots qui ſignifient les objets de nos penſées, c'eſt-à-dire les choſes, ſont appellez noms. On conſidere en chaque choſe ſon être, ou ſa maniere d'être. L'être d'une choſe, par exemple, l'être de la cire, c'eſt la ſubſtance de la cire. La figure ronde ou quarreée, laquelle ſe peut changer ſans qu'elle ceſſe d'être cire, ſont ſes manieres d'être. Etre ignorant ou ſçavant, ſont des manieres de notre être. Il faut neceſſairement qu'entre les Noms, les uns ſoient deſtinez à ſignifier la ſubſtance de l'être, & que les autres expriment la maniere de l'être. Nous appellons pour cela noms *Subſtantifs*, ceux qui marquent l'être abſolu d'une choſe : & *Adjectifs*, ceux qui n'en marquent que la maniere ; parce qu'ils ne ſubſiſtent que par le nom ſubſtantif auquel on les ajoute. Dans ces deux mots *Terre ronde*, le premier eſt un nom ſubſtantif, & le ſecond qui ne ſignifie que la maniere de l'être de la terre, eſt adjectif. Les noms ſubſtantifs deviennent adjectifs ; ou plutôt les choſes qui ſont des êtres abſolus & des ſubſtances, ſont exprimées par des noms adjectifs, quand elles ſont appliquées à d'autres êtres, dont elles deviennent la maniere d'être. Les Metaux ſont des ſubſtances, mais parce qu'on les applique à d'autres ſubſtances, on en fait des adjectifs, comme ſont ces adjectifs, *doré*, *argenté*, *eſtamé*, & les

autres. Au contraire les adjectifs deviennent substantifs, lorsqu'une maniere d'être se considere d'une maniere absolue. Ainsi *Couleur* est un nom substantif ; & ces noms adjectifs *blanc, noir,* deviennent substantifs quand on les considere en general sans les substances qui les soutiennent. *Le blanc, le noir* sont des substantifs ; comme sont en general tous les noms qui ont une idée qu'on peut considerer absolument sans rapport ; comme *le boire, le manger, le dormir.* Les Grecs, les Latins, en quoi nous les imitons, font leurs adjectifs du substantif, en changeant la terminaison. Les Anglois sont obligez de joindre au substantif un second nom. Ainsi *Full* qui signifie *plein*, leur sert à faire plusieurs adjectifs : par exemple, *Joy full*, plein de joye, pour joyeux. *Care full*, plein de soin, pour *sollicitus* inquiet. *Some* signifie *quelque chose* ; *Deligth, delectation* : ils disent *deligth some*, pour *delectable* : le mot *lesse* signifie *moins, petit* ; ainsi *Care lesse* c'est la même chose que *negligent.*

Les noms signifient ordinairement les choses d'une maniere vague & generale. Les articles dans les langues où ils sont en usage, comme dans la nôtre, & dans la Grecque, déterminent cette signification, & l'apliquent à une chose particuliere. Quand on dit, c'est une bonne chose que d'être *Roy*, cette expression est vague, mais si vous ajoutez l'article *le*, devant *Roy*, en disant, c'est un bonheur que d'être *le Roy*, cette expression est déterminée, & ne se peut entendre que du Roy de quelque peuple particulier dont on a déja parlé. Ainsi les articles contribuent merveilleusement à la clarté du discours ; parcequ'ils déterminent la juste idée qu'a celui qui parle. Aussi la langue Grecque & notre langue sont sans doute les plus propres à traiter les sciences qui demandent plus de precision.

Les differentes manieres de terminer un nom peuvent tenir lieu d'un autre nom. Nous voyons dans toutes les langues que les noms ont deux terminaiſons, dont l'une fait connoître que la choſe dont on parle eſt ſinguliere, c'eſt-à-dire ſeule en nombre; l'autre, qu'elle n'eſt pas ſeule, mais qu'elle fait partie d'un nombre:ce qui fait dire que les noms ont deux nombres; le ſingulier,& le pluriel. Ce mot, *homme*, avec la terminaiſon du nombre ſingulier, marque un ſeul homme;mais avec la terminaiſon du nombre pluriel, *hommes*, il ſignifie tous ou pluſieurs hommes. La conſonne *S*, qu'on ajoute à la terminaiſon du nombre ſingulier, tient lieu dans cette occaſion de ce mot *tous*, ou *pluſieurs*. Ainſi le ſingulier & le pluriel des noms ſervent à abreger le diſcours, & le rendre diſtinct. Les Hebreux, les Grecs, & encore aujourd'hui les Polonois ont un troiſiéme nombre, dans lequel le nom marque que la choſe qu'il ſignifie eſt double.

Nous ne conſiderons pas toujours ſimplement les choſes qui ſont les objets de nos penſées, nous les comparons avec d'autres; nous faiſons reflexion ſur le lieu où elles ſont, ſur le temps de leur durée, ſur ce qu'elles ont, ſur ce qu'elles n'ont pas, & ſur tous les rapports enfin qu'elles peuvent avoir. Il faut des termes particuliers pour exprimer ces rapports, & la ſuite & la liaiſon de toutes les idées que la conſideration de ces choſes excite dans notre eſprit. Dans quelques langues les differentes terminaiſons d'un même nom, qui font que les chutes ou finales en ſont differentes, ſuppléent à ces mots qui ſont neceſſaires pour exprimer les rapports d'une choſe. Le Grec, le Latin ſe ſert de ces terminaiſons differentes: notre François & les langues vulgaires, excepté la Polonoiſe, qui eſt une dialecte de l'Eſclavon, n'ont point ces terminaiſons. Elles marquent les rapports d'un nom avec des particules. Ces rap-

ports sont infinis. Les Latins les expriment avec six chutes, ou *cas* ausquels ils ont donné les noms des rapports les plus ordinaires. Ils ont, par exemple, appellé *Nominatif* le nom consideré absolument sans autre chute que celle qu'il a. Un nom au Nominatif marque simplement que la chose qu'il signifie est nommée : au Genitif, que cette chose engendre, ou est engendrée. Ce sont les Grammairiens qui ont donné ces noms aux differens cas pour les distinguer : mais ces cas ont d'autres usages que ceux que signifient ces noms de *Genitif* & de *Datif*. Il y a six cas en chaque nombre, dans le singulier & dans le pluriel. *Le Nominatif, le Genitif, le Datif, l'Accusatif, le Vocatif & l'Ablatif.* Un même nom, outre la principale idée de la chose qu'il signifie, enferme un rapport particulier de cette chose avec quelqu'autre, selon qu'il est ou au Genitif ou au Datif, &c. *Le Nominatif* signifie simplement la chose, *le Genitif* son rapport avec celle à qui elle appartient, *Palatium Regis* ; *le Datif*, le rapport qu'elle a avec celle qui lui est profitable ou nuisible, *utilis reipublicæ* ; *l'Accusatif*, le rapport qu'elle a avec celle qui agit sur elle, *Cæsar vicit Pompeium.* On met le nom au *Vocatif*, lorsqu'on adresse son discours à la personne, ou à la chose que ce nom signifie ; *l'Ablatif*, a une infinité d'usages. Il est impossible de les marquer tous.

Les langues dont les noms ne souffrent point ces chutes differentes, se servent de certains petits mots qu'on appelle Particules, qui font le même effet que ces chutes, comme sont en notre langue, *de*, *du*, *à*, *par*, *le*, *les*, *aux*, *des*, *&c.* Les Adverbes aussi ont un usage peu different de la chute des noms ; car ils emportent avec eux la force d'une de ces particules. Cet Adverbe *sagement*, a la force de ces deux mots, *avec sagesse*.

Les *Adverbes* sont ainsi appellez par les Gram-

mairiens, parce qu'ordinairement on les joint avec un Verbe, comme *courir vîte, parler sagement, parler lentement.* Ils tiennent lieu d'un nom, & d'une particule qui marque un certain rapport; c'est pourquoi dans des langues qui ont des cas il n'est pas necessaire que les Adverbes en ayent, parce que par eux-mêmes, sans chute, ils signifient la chose & son rapport : par exemple, *parler lentement.* Dans toutes les langues les Adverbes sont d'un tres-grand usage. Ce sont de petits mots qui ne se declinent point, & qui tiennent lieu de plusieurs paroles : comme en Latin ces Adverbes de temps, *diù, cras, nuper, dudùm* ; ceux-ci de lieu, *hic, intùs, foris* ; de quantité, *valdè, satis, perquam.* Les differens rapports que les choses ont entr'elles, de lieu, de situation, de mouvement, de repos, de distance, d'opposition, de comparaison, sont infinis. On ne peut parler un moment sans avoir besoin d'en exprimer quelqu'un à l'occasion des choses dont on parle. Nous ne pouvons donc pas douter que ces hommes que nous faisons trouver de compagnie, n'inventassent bientôt des moyens de marquer ces rapports, ou particules, comme dans notre langue dont les noms n'ont point ces chutes differentes, ou par les differentes terminaisons des noms des choses mêmes, comme dans la langue Grecque, dans la Latine.

Ils inventeroient des Adverbes, c'est-à-dire ces petits mots qui par eux-mêmes marquent des circonstances qu'autrement on ne pourroit signifier qu'en plusieurs paroles; aussi les Adverbes donnent beaucoup de force au discours en l'abregeant. Les Latins, les Grecs pour cela font presque des Adverbes de tous leurs noms, par une terminaison qui leur est propre ; ainsi de *justus* les Latins font *justè*, comme de *juste* nous faisons *justement*. Notre langue qui ne veut pas être si serrée, ne fait pas tant d'usage des Adverbes. Elle aime mieux mettre le nom avec la

preposition; ainsi en François on dit plus élegamment *avec sagesse, avec prudence, avec orgueil, avec moderation,* que *sagement, prudemment, orgueilleusement, modestement.* C'est, comme je le crois, que la terminaison des Adverbes dans notre langue les allonge trop, ainsi on ne gagne rien. Outre que le son de cette terminaison *ment* ordinaire aux Adverbes, n'est pas agreable. Aujourd'hui on la change: car au lieu de *parler justement, parler raisonnablement,* on dit *parler juste, parler raison*. mettant le nom au lieu de l'Adverbe. Les Hebreux n'ont point de declinaisons comme les Grecs & les Latins, mais aussi ils ont ce qui n'est point dans ces langues, sçavoir des *affixes*, c'est-à-dire certaines terminaisons qui tiennent lieu des pronoms, ce qui abrege & rend le discours plus net; ainsi *Thalmidi* c'est mon disciple, & *Thalmido* son disciple.

CHAPITRE IX.

Des Verbes, de leurs personnes, de leurs temps, de leurs modes, de leur voix active & passive.

Si nous faisons attention à ce qui se passe dans notre esprit, nous remarquerons que l'on considere rarement les choses sans en faire quelque jugement. Aprés que ces nouveaux hommes auroient trouvé des mots pour signifier les objets de leurs perceptions, ils chercheroient donc des termes pour marquer leurs jugemens, c'est-à-dire cette action de l'esprit par laquelle on juge, en assûrant qu'une chose est telle, ou qu'elle n'est pas telle. La partie du discours qui exprime un jugement, s'appelle proposition. Or une proposition enferme necessairement deux termes, l'un appellé *sujet*, qui est celui dont on affirme; le second qui est ce qui est affirmé. qui se nomme *l'attribut*; comme dans

cette propoſition, ***Dieu eſt juſte*, *Dieu*** eſt le ſujet ; ***juſte*** qui eſt le ſecond terme, eſt appellé attribut, qui eſt ce qu'on affirme, ou ce qu'on attribuë au ſujet de la propoſition. Outre cela une propoſition eſt compoſée d'un troiſiéme terme qui lie le ſujet avec l'attribut, qui marque cette action de l'eſprit par laquelle il juge, affirmant l'attribut du ſujet. Dans toutes nos langues nous appellons *Verbes*, les mots qui marquent cette action. Les Verbes, comme l'Auteur de la Grammaire generale & raiſonnée l'a judicieuſement remarqué, ſont des mots qui ſignifient l'affirmation.

Un ſeul mot ſuffiroit pour marquer toutes les operations ſemblables de notre entendement, tel qu'eſt ce Verbe *Eſtre*, qui eſt le ſigne naturel & ordinaire de l'affirmation ; mais ſi nous jugeons de ces nouveaux hommes par ceux qui ont vêcu dans tous les ſiecles paſſez, le deſir d'abreger leur diſcours les porteroit ſans doute à donner à un même mot la force de ſignifier l'affirmation & l'attribut, comme l'on a fait preſque dans toutes les langues, qui ont une infinité de mots qui marquent l'affirmation, & ce qui eſt affirmé ; par exemple, celui-ci, *ie lis*, marque une affirmation, & en même temps l'action que je fais lorſque je lis. Ces mots, comme nous avons dit, ſont appellez Verbes. Quand on leur ôte la force de ſignifier l'affirmation, ils rentrent dans la nature des noms ; auſſi on en fait le même uſage, comme quand on dit ***le boire*, *le manger***, ces mots ſont de veritables noms.

La repetition trop frequente des mêmes noms eſt deſagreable & choquante ; cependant on eſt obligé de parler ſouvent des mêmes choſes. On a donc établi de petits mots pour tenir la place de ces noms qu'il faudroit repeter trop ſouvent. Ces petits mots ſont pour cela appellez *Pronoms*. On

compte trois Pronoms ; le pronom de la premiere personne tient lieu du nom de celui qui parle, comme *Moi, je.* Le Pronom de la seconde personne tient lieu de celle à qui l'on parle, comme *Tu, Toi.* Celui de la troisiéme personne tient lieu de la personne, ou de la chose dont on parle, comme *Il Elle.* Ces Pronoms ont deux nombres, comme les noms; le Pronom de la premiere personne au pluriel tient la place des noms de ceux qui parlent, comme *Nous.* Celui de la seconde personne au pluriel tient la place des noms de ceux à qui on parle, comme *Vous*; & le Pronom de la troisiéme personne au pluriel tient la place des noms des personnes & des choses dont on parle, *Ils, Elles.*

Pour éviter encore la repetition ennuyeuse de ces Pronoms qui reviennent souvent, dans les anciennes langues on ajoute aux Verbes quelque terminaison qui tient lieu de ces Pronoms. C'est pourquoi un seul Verbe peut faire une proposition entiere. Ce Verbe *Verbero* comprend le sens de cette proposition : *Ego sum verberans.* Outre qu'il marque l'affirmation & la chose affirmée, il signifie encore la personne qui frappe, qui est celle qui parle d'elle-même ; parce que ce Verbe a une terminaison qui tient lieu du Pronom de la premiere personne.

Toutes les langues ont été tres-simples dans leur commencement. C'est le desir d'abreger qui a fait que de deux ou plusieurs mots on n'en a fait qu'un. Il y a de l'apparence qu'en Hebreu on a dit d'abord *pakad ata*, comme nous disons *tu as visité*, d'où ensuite on a fait *pakadta*, comme *pakadti* pour *pakad ani* j'ai visité.

Notre langue & les langues des nations voisines sont obligées d'exprimer à part les pronoms. Les Hebreux ont cet avantage pardessus la langue Grecque & la Latine, que non seulement leurs Verbes marquent par leur terminaison le pronom qui

en eſt le nominatif, mais encore celui qui en eſt le cas. Ainſi *pekado* ſignifie *ille viſitavit eum.* Comme il n'y a point de noms qui reviennent ſi ſouvent que les pronoms, les Hebreux donnent pareillement à leurs noms une terminaiſon qui en tient lieu. Ainſi *Thalmid* ſignifiant *diſciple*; *Thalmidi* ſignifie *mon diſciple.*

Ce que l'on aſſure du ſujet d'une propoſition eſt ou paſſé, ou preſent, ou futur. Les differentes inflexions des Verbes ont la force de marquer la circonſtance du temps de la choſe qui eſt affirmée. Les circonſtances du temps ſont en grand nombre. On peut conſiderer le temps paſſé par rapport au preſent, comme lorſque nous diſons: *Je liſois lorſqu'il entra dans ma chambre.* L'action de ma lecture eſt paſſée au regard du temps auquel je parle; mais je la marque preſente au regard de la choſe dont je parle, qui eſt l'entrée d'un tel. On peut conſiderer le temps paſſé par rapport à un autre temps paſſé. *J'avois ſoupé lorſqu'il eſt entré*, ces deux actions ſont paſſées l'une au regard de l'autre. Nous pouvons conſiderer le temps paſſé en deux manieres, ou comme défini, ou comme indéfini: marquer préciſément, quand une action s'eſt faite, ou dire ſimplement qu'elle s'eſt faite. S'il y a quelque temps, ou ſi c'eſt aujourd'hui, ce que nous diſtinguons. *Pierre eſt venu à moi, il m'a parlé*: n'eſt pas la même choſe que *Pierre vint à moi, il me parla.* Ces dernieres expreſſions marquent qu'on parle d'un temps paſſé indéfini. Les premieres définiſſent ce temps, & donnent à entendre qu'on parle d'un temps paſſé depuis quelques heures, ou depuis un jour. Nous pouvons conſiderer le futur en la même maniere, enviſageant un terme précis & défini dans le futur, & quelquefois n'y mettant aucunes bornes.

Nous ne pouvons ſçavoir ſi dans cette nouvelle langue dont nous parlons, toutes ces differentes

circonstances des temps y seroient marquées par autant d'inflexions particulieres; car nous ne voyons pas que les peuples ayent distingué avec la même exactitude toutes ces circonstances du temps. Les Verbes chez les Hebreux n'ont que deux temps, le preterit ou le passé, & le futur; ils n'ont que deux inflexions differentes pour exprimer la diversité du temps. Les Grecs sont plus exacts, leurs Verbes ont tous les temps dont nous avons parlé. Je ne doute point que les termes de ce nouveau langage ne portassent au moins les signes de quelqu'une de ces circonstances, puisque dans toute proposition il faut déterminer le temps de l'attribut, & que le desir d'abreger le discours est naturel à tous les hommes. Quand je dis, *j'aimerai*, l'inflexion du temps futur que je donne à ce Verbe *aimer*, me delivre de la peine de dire cette longue phrase: *il arrivera un temps que je serai aimant.* Quand je dis: *j'ai aimé* cette inflexion du preterit m'épargne ce grand nombre de paroles, *il a été un temps passé que j'étois aimant.*

Les Verbes ont des *modes*, c'est-à-dire qu'ils signifient outre les circonstances du temps, les manieres de l'affirmation. Le premier mode est *l'Indicatif*, qui démontre & indique simplement ce que l'on assure. Le second mode est *l'Imperatif*, dont le nom marque l'office, qui est de faire connoître que l'on ordonne à celui à qui l'on parle, de faire une telle chose. Le troisiéme est *l'Optatif*, qui ne se trouve que chez les Grecs: celui-là exprime le desir ardent qu'on a qu'une chose arrive. Le quatriéme mode est le *Subjonctif*, ainsi nommé, parce qu'il y a toujours quelque condition jointe à ce que l'on assure; *je l'aimerois s'il m'aimoit*: si cette condition n'étoit exprimée par le Subjonctif, le sens seroit suspendu. Le cinquiéme mode est *l'Infinitif*. Un Verbe dans ce mode a une signification

ſort étenduë & fort indéterminée, comme *boire*, *manger*, *être aimé*, *être frappé*. Nous verrons dans la ſuite que les Infinitifs ont la force de lier deux propoſitions, & que c'eſt leur principal uſage.

Le ſixiéme mode eſt le *Participe*. Un verbe dans le participe ne marque que la choſe affirmée, il ne ſignifie point l'affirmation. C'eſt pourquoi les participes ſont ainſi appellez, parce qu'ils tiennent du verbe & du nom, ſignifiant la choſe que le verbe affirme, & étant en même temps dépoüillez de l'affirmation. Le participe *frappé*, marque la choſe que ſignifie le verbe frapper : mais qui dit *frappé*, n'affirme rien, s'il n'ajoute ou ne ſous-entend *il eſt*, ou *il a eſté frappé*.

Tous les verbes, excepté le verbe *Eſtre*, *Sum*, *es*, *eſt*, renferment deux idées, celle de l'affirmation, & de quelque action affirmée. Or une action a ordinairement deux termes, le premier celui dont elle part, le ſecond celui qui la reçoit. Dans une action on conſidere celui qui en eſt auteur, qui agit, & celui ſur lequel on agit, qu'on appelle communément le *patient*. Il eſt neceſſaire de déterminer quel eſt le terme de l'action dont on parle : ſi c'eſt le ſujet de la propoſition dont on affirme cette action qui eſt agiſſant ou patient. C'eſt pourquoi dans les langues anciennes les verbes ont deux terminaiſons & inflexions differentes, qui marquent ſi le verbe ſe prend dans une ſignification active ou paſſive. *Petrus amat*, & *Petrus amatur* : Pierre aime, & Pierre eſt aimé. Dans la premiere propoſition le verbe qui eſt à l'actif, marque que c'eſt Pierre qui a de l'amour ; dans la ſeconde ce même verbe avec l'inflexion du paſſif, marque que c'eſt *Pierre* qui eſt le terme de l'affection dont on parle.

Il ſe pourroit donc faire que les verbes de la nouvelle langue auroient auſſi deux inflexions, une active, & l'autre paſſive. Peut-être qu'on y négligeroit de comprendre dans un ſeul verbe pluſieurs

autres circonstances d'une action : Si elle a été faite avec diligence, si l'auteur de cette action agit sur lui-même, s'il l'a fait faire par quelqu'autre ; ce que les Hebreux signifient par leurs verbes, selon les inflexions qu'ils leur donnent. Ils ont huit conjugaisons où leurs verbes ont differentes significations ; car ce n'est pas comme chez les Grecs & les Latins, dont les differentes conjugaisons n'ont aucune force particuliere, & qui ne conjuguent les verbes differemment, que parce qu'on ne pouroit pas leur donner à tous les mêmes inflexions sans en rendre la prononciation difficile. Le même verbe Hebreu, selon la conjugaison où il est, a sept ou huit significations differentes. Par exemple, ce verbe Hebreu *masar, tradere*, selon qu'on le conjugue, signifie 1. *Tradidit.* 2. *Traditus est.* 3. *Tradidit diligenter.* 4. *Traditus est diligenter.* La cinquiéme conjugaison répond à ce qu'on appelle *le medium* chez les Grecs, où le verbe a une signification active & passive. 6. *Fecit tradere*, 7. *Factus est vel jussus est tradere.* 8. *Tradidit seipsum.* Il y a cent manieres de s'exprimer qui ne sont pas essentielles, & qui sont particulieres à certaines langues. Je ne puis pas sçavoir si notre nouvelle troupe les négligeroit, & se contenteroit de celles qui sont essentielles, & sans lesquelles on ne peut se faire entendre.

Nous voyons tant de difference parmi les Nations en cela, que nous ne pouvons sçavoir à quoi ils se détermineroient, si ce n'est qu'étant encore sans doctrine, il y a de l'apparence qu'ils prendroient les manieres de s'exprimer les plus simples & les plus faciles. Les Turcs ont cela de particulier, que par l'insertion de quelques lettres ils multiplient leurs conjugaisons des verbes, & leur donnent plus de force que ne font pas même les Hebreux. Le même verbe, selon la conjugaison où il est, marque l'affirmation ou la negation, la possibilité ou l'impossibilité de l'action qu'il signifie. Les Persans ont

avec l'imperatif un autre mode qui deffend, comme l'Imperatif commande. Les Arabes ont aussi une conjugaison qui marque le rapport de deux personnes qui agissent ensemble.

Ces differentes conjugaisons, & tous ces modes abregent le discours. Les Grecs & les Latins n'ont point tant de conjugaisons que les Orientaux; mais aussi par le moyen des prepositions qu'ils lient avec les verbes, ils expriment une infinité de rapports de l'action ou de la passion que peut signifier un verbe, comme de *scribo* ils font ces verbes *adscribo, circumscribo, describo, exscribo, inscribo, interscribo, perscribo, transcribo*, qui marquent nettement des rapports particuliers de l'action que signifie *scribo*, avec les verbes simples. Nous avons pris de la langue Latine les verbes composez. Nous disons *écrire, récrire, circonscrire, décrire, inscrire, prescrire, transcrire*.

Notre particule *re* est d'un grand usagepour la composition des verbes. Quelquefois elle ne change rien en leur signification : *repaître* signifie la même chose que *paître*. Elle donne quelquefois plus de force; *reluire* dit plus que *luire*. Souvent elle marque une action qui se fait une seconde fois; *reconquerir*, c'est *conquerir de nouveau*. Elle donne aussi d'autrefois un sens tout contraire à celui du verbe simple; *reprouver* a un sens tout autre que *prouver*. Les Grecs qui ont un plus grand nombre de semblables particules ou prepositions, sont encore plus feconds que les Latins. On le voit dans les Dictionnaires Grecs qui sont par racines. D'un même verbe on en fait une infinité d'autres. Les Hebreux n'ont point de verbes composez : ils ne joignent point à leurs verbes, ainsi que le font les Grecs & les Latins des prepositions dont le nombre est petit en cette langue. Aussi il s'y trouve souvent des ambiguitez, parce que les prepositions déterminent pré-

cisément les rapports de ce qu'on juge, de ce qu'on affirme, &les manieres qu'on juge, qu'on assure, ou qu'on nie.

Chaque langue a ses avantages. Les Latins avec leurs *Gerondifs* marquent la necessité d'une action. *Amanda virtus* est la même chose que *necessarium est*, ou *oportet amare virtutem*. Leur supin marque l'intention de faire une action. *Eo lusum*, je vais dans l'intention de joüer. Ces differentes manieres de s'exprimer qui sont toutes belles & ingenieuses, sont des preuves sensibles de la fecondité de l'esprit humain, de sa spiritualité & de sa liberté. Les oiseaux d'une même espece n'ont pas un chant different, & presque autant qu'il y a de differentes nations, il y a de differentes langues, non seulement dans les termes, mais dans les manieres de s'exprimer. Il n'y en a aucune qui n'ait quelque chose de particulier.

CHAPITRE X.

Ce grand nombre de declinaisons des noms, & de conjugaisons des verbes n'est point absolument necessaire. Proposition d'une nouvelle Langue, dont la Grammaire se pourroit apprendre en moins d'une heure.

LEs hommes veulent s'exprimer d'une maniere prompte & facile: ce qui leur a fait introduire dans le langage cette grande diversité de declinaisons des noms, & cette multitude de differentes conjugaisons. Ils ont voulu qu'un même mot marquât plusieurs choses, afin qu'ils pussent s'exprimer plus promptement: pour cela ils ont donné plusieurs inflexions à un même verbe, comme nous venons de le voir. Ils ont eu aussi égard à la facilité & à

la douceur de la prononciation, ce qui a caufé dans les langues une infinité de chofes dont on fe pourroit paffer, s'il n'étoit queftion que de dire ce qu'on penfe. Les noms & les verbes ne peuvent pas être tous compofez des mêmes lettres. Or les mots qui ont des lettres differentes, ne peuvent fouffrir fans violence les mêmes chutes & les mêmes inflexions. C'eft pourquoi dans la langue Latine & dans la Grecque où les noms ont de differentes chutes ou cas, on voit plufieurs manieres de decliner les noms. Dans ces mêmes langues, & presque dans toutes les autres il y a une grande multiplicité de conjugaifons des verbes, que la feule douceur de la prononciation rend neceffaires: car elles ne marquent aucune circonftance particuliere de l'action que le verbe affirme. On peut compter trente-fix differentes conjugaifons dans la Grammaire Hebraïque. Il y a 13. conjugaifons des verbes reguliers chez les Grecs, dont chacune a trois voix, l'active, la paffive, & celle qu'on appelle le *medium*. Les verbes qu'on nomme anomaux ou irreguliers ont tant d'inflexions particulieres, qu'à peine les Grammairiens les peuvent-ils nombrer; il en eft de même de la langue Latine, & de plufieurs autres langues. C'eft ce qui groffit les Grammaires de ces langues, & en rend l'étude difficile.

Nous ne pouvons pas fçavoir, comme j'ai déja dit, fi ces nouveaux hommes ne fe feroient point une maniere de parler moins délicate, mais plus fimple. Les Tartares Monguls ou Mogols n'ont qu'une conjugaifon; tous leurs verbes n'ont que deux temps, fçavoir le paffé & l'avenir, qu'ils diftinguent par deux particules. *Ba* eft la marque du paffé, & *Mou* celle du futur. La marque de l'infinitif eft *Kou*; c'eft auffi celle du gerondif. La marque de l'imperatif eft *B*. Celle du participe adjectif eft *Gi*. Les premieres, fecondes & troifiémes perfonnes plurieles & fingulieres des verbes ne font

point marquées par des inflexions particulieres; on joint pour les distinguer les pronoms avec le verbe. Les noms n'ont point d'autre changement dans leur declinaison que celui qui marque la difference du singulier au pluriel. *Mouri* un cheval, *Mourit* les chevaux. Les comparatifs se forment en ajoutant la particule *Toutta*, qui signifie plus. Le *Mien*, le *Tien*, s'exprime de la sorte, *Mourini*, ou *Manai mouri*, mon cheval. *Nanai mouri*, ton cheval. *Teanai mouri*, son cheval. Les noms des ouvriers se terminent en *Gi*. Les diminutifs se forment en ajoutant *Gane*. *Mouri*, un cheval. *Mourigane*, un petit cheval.

L'on peut apprendre toute cette Grammaire en moins d'une heure. On a proposé quelquefois de faire une nouvelle langue, qui pouvant être apprise en peu de temps, devînt commune à tous les peuples du monde, ce qui seroit tres-utile pour le commerce. Pour faire cette langue, il ne faudroit point établir d'autre Grammaire que celle de la langue des Tartares; aussi avant que d'avoir vû une Relation de cette langue dans le Recueil des Relations curieuses que Monsieur Thevenot a fait imprimer, en parlant de cette proposition d'une nouvelle langue; voilà ce que j'en avois dit dans la premiere
„ édition de cet ouvrage. On a quelquefois propo-
„ sé de faire une nouvelle langue, qui pouvant être
„ apprise en peu de temps, devînt commune à toute
„ la terre. Je conjecture que le dessein de ceux qui
„ faisoient cette proposition, consistoit à faire que
„ cette langue n'eût qu'un petit nombre de mots. Ils
„ auroient marqué chaque chose par un seul terme,
„ & auroient fait que ce seul terme, avec quelque
„ petit changement, eût pû signifier toutes les au-
„ tres choses qui se rapportent à celles-là. Ils au-
„ roient fait tous les noms indeclinables, marquant
„ leurs differens cas par des particules, & les trois

genres

genres par trois terminaiſons. Ils n'auroient fait "
que deux conjugaiſons, l'une pour l'actif, & "
l'autre pour le paſſif: Encore chaque temps n'au- "
roit point eu ces differentes terminaiſons, qui "
tiennent lieu de pronoms: de ſorte que toute la "
Grammaire de cette langue ſe pourroit apprendre "
en tres-peu de temps.

La langue qu'on appelle le Franc eſt à peu prés ſemblable pour la Grammaire. Elle s'apprend aiſément, & s'entend dans toutes les côtes de la mer Mediterranée. Elle ne conſiſte que dans un petit nombre de mots Italiens, François, qui ſont neceſſaires pour s'exprimer groſſierement dans les affaires du commerce. Ces mots n'ont ni genre, ni nombre, ni cas, ni declinaiſons, ni conjugaiſons, ni ſintaxe: ainſi elle eſt bien-tôt appriſe.

Il y a autant de ſimplicité dans la Grammaire Chinoiſe, ſelon que Walton le rapporte aprés Alvarés Semedo. Les Chinois n'ont que trois cens vingt-ſix mots, qui ſont tous d'une ſyllabe. Ils ont cinq tons differens, ſelon leſquels un même mot ſignifie cinq choſes differentes; ainſi la diverſité des cinq tons fait que leurs 326. monoſyllabes ſervent autant que cinq fois 326. mots, c'eſt-à-dire 1630. Walton dit neanmoins qu'on ne compte en toute la langue que 1228. vocables, c'eſt-à-dire, noms qui diſtinguez par leurs lettres ou par leurs tons, ayent des ſignifications differentes. Comme ils n'ont pas l'uſage des lettres, chaque nom a ſon caractere; ainſi autant de noms, autant de caracteres; dont on fait monter le nombre juſques à 120000, Quand les Peres Jeſuites allerent prêcher à la Chine, & en eurent appris la langue, ils trouverent bien-tôt le moyen d'en écrire tous les noms avec les lettres de notre alphabet. Ainſi ils ſe delivrerent de l'embarras de tant de caracteres, ce qui ſurprit les Chinois. Pour les cinq tons, ſelon leſquels

un même mot a cinq ſignifications differentes, ils les diſtinguerent par ces cinq nottes ˆ ˉ ˋ ˊ ˇ Ainſi le monoſyllabe *Ya*, ſelon qu'il eſt notté de l'une de ces cinq notes, il a cinq differentes ſignifications. *Yâ deus, yā murus, yà excellens, yá ſtupor, yă anſer.* Il n'y a guere que ceux du païs qui puiſſent prononcer diſtinctement ces differens tons.

Les Chinois n'ont ni genre, ni cas, ni déclinaiſons. Les mots ſignifient ſelon qu'ils ſont placez. De deux mots mis enſemble, celui qui eſt le premier eſt regardé comme adjectif, ainſi *aurum domus*; c'eſt, *aurea domus*; & *homo bonus*, c'eſt, *hominis bonitas*.

Les mots ont auſſi la force du verbe, ſelon qu'ils ſont placez; un nom qui ſignifie une action, tient lieu du verbe quand il eſt ſuivi d'un autre nom, comme ſi l'on diſoit *ego amor tu*, pour dire *ego amo te*.

Le pluriel ſe diſtingue par une ſeule particule qu'il n'eſt pas permis d'ajouter à un nom lorſque dans le diſcours il paroît d'ailleurs qu'on parle de pluſieurs. Ces peuples n'ont point de conjugaiſons; ils ajoutent des pronoms aux noms qui tiennent lieu de verbe; ils y joignent la marque du pluriel quand ils parlent de pluſieurs perſonnes. Le preſent, le preterit & le futur, les modes comme l'imperatif, l'optatif, &c. ſe marquent par des particules. Le paſſif ſe marque auſſi par une particule, & quelquefois par la ſeule place que tient un nom; les noms ſervent auſſi de prepoſitions. Ainſi il n'eſt pas difficile de comprendre comme les Chinois peuvent avec un ſi petit nombre de termes s'expliquer ſur toutes choſes; car les Grecs, dont la langue eſt ſi feconde, n'ont pas deux mille racines.

C'eſt une queſtion ſi l'abondance des mots eſt une choſe avantageuſe. A quoi ſert, dit le Pere Thomaſſin dans la preface de ſon Gloſſaire, d'avoir

mille noms pour ſignifier une épée, & quatre-vingt pour un Lion, comme ont les Arabes? Mais il me ſemble que l'abondance dans une langue auſſi-bien qu'en toute autre choſe eſt un bien. Car en premier lieu il eſt certain que les choſes de même eſpece, de même genre peuvent avoir une difference qui leur eſt propre; *Veau, Taureau, Vache, Bœuf*, ſont les noms d'une eſpece d'animal, mais cependant ces quatre noms marquent quatre choſes fort differentes. Selon qu'on conſidere de plus prés les choſes, qu'on en fait differens uſages, on en connoît mieux les differences, qu'on ne peut exprimer que par differens noms. Ainſi les mêmes Arabes qui ſe ſervent beaucoup de chameaux, leur donnent plus de trente differens noms, qui diſtinguent les differens états d'un chameau. Lorſqu'il eſt dans le ventre de ſa mere, quand il eſt né, & qu'il tete, ſi c'eſt un mâle, ſi c'eſt un premier né, lorſqu'il commence à marcher, quand il eſt ſevré, lorſqu'il ſe met à genoux pour recevoir ſa charge, & ſelon d'autres particularitez ſemblables. Cette grande abondance de termes qu'on a dans la marine pour s'expliquer eſt-elle inutile? Et comment ſe pourroit faire la manœuvre d'un vaiſſeau, ſi chaque manœuvre n'avoit ſon nom? C'eſt une neceſſité d'avoir des termes differens pour exprimer des choſes differentes; c'eſt donc la delicateſſe du genie de chaque nation qui diſtingue mieux la difference des choſes qui font trouver tant de differens termes. Les Arts en ſe ſervant d'un plus grand nombre de differens inſtrumens, ont beſoin d'un plus grand nombre de differens termes. Auſſi les peuples qui les cultivent ont une plus grande abondance de termes.

Mais on replique, à quoi bon tant de ſynonimes ou termes qui ne diſent que la même choſe? Cette multitude de mots d'une même ſignification

que quelques langues ſe vantent d'avoir, en marque plûtôt, dit-on, la pauvreté que l'opulence; car elles n'auroient point tant de divers mots pour dire une même choſe, ſi elles avoient le mot propre pour la ſignifier. Je répond en premier lieu, qu'une langue eſt veritablement pauvre quand elle ne fournit pas des termes propres pour s'expliquer à ceux qui écrivent en cette langue. En ſecond lieu je dis que ſi on n'avoit point de ſynonimes en ne pourroit pas rendre un diſcours poli & coulant; car il y a des mots qui ne ſe peuvent joindre enſemble ſans en troubler la douceur. Il faut donc avoir à choiſir entre des termes ſynonimes ceux qui s'accommodent mieux. En troiſiéme lieu il n'y a rien de ſi ennuyeux que d'entendre trop ſouvent les mêmes termes s'ils ſont remarquables. La varieté dans le diſcours fait qu'on ne s'apperçoit preſque pas qu'on entend parler, on croit voir les choſes mêmes. Quand cela arrive, un diſcours eſt parfait; comme la perfection de la peinture, c'eſt qu'on la prenne pour les choſes mêmes qui ſont peintes. Or la varieté dépend de la fecondité d'une langue.

CHAPITRE XI.

Comment l'on peut exprimer toutes les operations de notre eſprit, & les paſſions ou affections de notre volonté.

NOus avons vû comment ſe marquent les deux premieres operations de l'eſprit, nos perceptions ou nos idées, & les jugemens que nous faiſons de ce que nous avons apperçu. Voyons de quelle maniere nous pouvons exprimer la troiſiéme operation qui eſt le raiſonnement. Nous raiſonnons lorſque d'une ou de deux propoſitions claires & évidentes,

nous concluons la verité ou la fausseté d'une troisiéme proposition obscure & contestée. Comme si pour montrer que Milon est innocent, nous disions : Il est permis de repousser la force par la force ; Milon en tuant Clodius, n'a fait que repousser la force par la force ; donc Milon a pû tuer Clodius. Le raisonnement n'est qu'une extension de la seconde operation, & un enchaînement de deux ou de plusieurs propositions. Ainsi il est évident que nous n'avons besoin que de quelques petits mots pour marquer cet enchaînement, comme sont les particules *donc*, *enfin*, *car*, *partant*, *puisque*, *&c.* Quelques Philosophes reconnoissent une quatriéme operation de l'esprit, qu'ils appellent *Methode*. Par cette operation on dispose & on ordonne plusieurs raisonnemens. On peut de même exprimer cette disposition & cet ordre par quelques petites particules.

Toutes les autres actions de notre esprit, comme sont celles par lesquelles nous distinguons, nous divisons, nous comparons, nous allions les choses, se rapportent à quelqu'une de ces quatre operations, & se marquent avec des particules qui reçoivent differens noms, selon leur different office. Celles qui unissent sont appellées *conjonctives*, comme *&* ; celles qui divisent *negatives* & *adversatives*, comme *non*, *mais*. Les autres sont *conditionnelles*, comme *Si*, *&c.*

Il y a des langues qui ont un plus grand nombre de ces particules. Il y en a pour l'affirmation, la negation, le jurement, la separation, la collection. Il y a des particules de lieu, de temps, de nombre, d'ordre, de commandemens, de deffence, de vœux, d'exhortation, qui marquent si on interroge, si on répond. Ces particules ont une tres-grande force ; elles ne signifient point les objets de nos pensées, mais quelqu'une de ces actions

dont nous venons de parler. Plusieurs d'entr'elles servent aussi à marquer les mouvemens de l'ame, l'admiration, la joye, le mépris, la colere, la douleur. Notre *hâ* marque la douleur. *Ha, ha, he*, la joye. Ces particules s'appellent *interjections*. O en est une qui sert à exprimer quelque mouvement de l'ame, une surprise, l'admiration, O *quel malheur! O la belle chose!* Ces particules *he, ho* sont aussi des interjections qui servent à exprimer des mouvemens de l'ame; quand on interroge avec action, qu'on exhorte: *He de grace dites-moi, Ho répondez-moi.* Nous avons plusieurs particules semblables qui ont differens usages. Toutes ne s'employent gueres que dans quelque mouvement; comme quand en nous plaignant nous disons, *hai, hai, vous me blessez.* Cette particule se prononce aussi lorsqu'on se met à rire. *Fi* marque qu'une chose est dégoûtante & vilaine, qu'on n'en veut point. Nous nous servons de cette particule *Helas* dans les lamentations.

Le discours n'est qu'un tissu de plusieurs propositions; c'est pourquoi les hommes ont cherché les moyens de marquer la liaison de plusieurs propositions qui se suivent. Notre *Que* François qui répond à l'ὅτι des Grecs fait cet office. Comme quand on dit: *Je sçai que Dieu est bon*, il est évident que ce mot *Que* unit ces deux propositions, *Je sçai*, & *Dieu est bon*: il marque que l'esprit les lie ensemble. Pour abreger, on met le verbe de la seconde proposition à l'infinitif; & c'est un des plus grands usages de l'infinitif de lier ainsi deux propositions: par exemple, *Pierre croit tout sçavoir*, pour *Pierre croit qu'il sçait tout.*

Nous sçavons de quelle maniere on peut signifier les actions de notre ame; voyons à present ce que la nature feroit faire à cette troupe de nou-

veaux hommes, pour donner des ſignes de leurs paſſions. Conſultons-nous nous-mêmes ſur ce qu'elle nous fait faire quand elle nous porte à donner des ſignes de l'eſtime ou du mépris, de l'amour ou de la haine que nous avons des choſes, qui ſont les objets de nos penſées & de nos affections. Le diſcours eſt imparfait lorſqu'il ne porte pas les marques des mouvemens de notre volonté; & il ne reſſemble à notre eſprit, dont il doit être l'image, que comme des cadavres reſſemblent aux corps vivans.

Il y a des noms qui ont deux idées. Celle qu'on doit nommer l'idée principale, repreſente la choſe qui eſt ſignifiée; l'autre que nous pouvons nommer acceſſoire, repreſente cette choſe revêtuë de certaines circonſtances. Par exemple, ce mot *Menteur*, ſignifie bien une perſonne que l'on reprend de n'avoir pas dit la verité; mais outre cela il fait connoître qu'on lui reproche de vouloir cacher la verité par une malice honteuſe, & que par conſequent on le croit digne de haine & de mépris.

Ces ſecondes idées que nous avons nommées acceſſoires, s'attachent elles-mêmes aux noms des choſes, & ſe lient avec leur idée principale, ce qui ſe fait ainſi. Lorſque la coûtume s'eſt introduite de parler avec de certains termes de ce que l'on eſtime, ces termes acquierent une idée de grandeur: de ſorte qu'auſſi-tôt qu'une perſonne les employe, l'on conçoit qu'elle eſtime les choſes dont elle parle. Quand nous parlons étant animez de quelque paſſion, l'air, le ton de la voix, & pluſieurs autres circonſtances font aſſez connoître les mouvemens de notre cœur. Or les noms dont nous nous ſervons dans ces occaſions, peuvent dans la ſuite du temps renouveller par eux-mêmes l'idée de ces mouvemens: comme lorſque nous avons vû pluſieurs fois un ami vêtu d'une certaine

maniere, cette ſorte de vêtemént eſt capable de nous donner l'idée de cet ami. De là vient que preſque tous les noms propres des choſes naturelles ont des idées acceſſoires ſales, patce que les débauchez ne parlant de ces choſes que d'une maniere inſolente & deshonnête, les ſales images de leur eſprit ſe ſont attachées à ces noms; comme un ſage Payen s'en eſt plaint il y a longtemps: Nous n'avons, dit-il, preſque plus de mots chaſtes & honnêtes. *Honeſta nomina perdidimus.*

Et c'eſt auſſi ce qui nous fait comprendre pourquoi avant la corruption univerſelle des hommes, ou dans le temps qu'on vivoit plus ſimplement, on avoit plus de liberté de nommer les choſes par leur nom, comme le font ceux qui ont écrit les Livres de l'Ecriture. Ce n'eſt pas que ces Autheurs ſacrez fuſſent moins chaſtes, mais c'eſt que les hommes ſont devenus plus malins, & qu'ils ont attaché de ſales idées aux choſes naturelles, dont on ne peut plus parler innocemment qu'en ſe ſervant de détour, c'eſt-à-dire, d'un long diſcours, qui en même temps qu'il fait connoître les choſes, en fait concevoir des idées honnêtes.

Les mots contractant d'eux-mêmes des idées acceſſoires, comme nous venons de le dire, c'eſt-à-dire les idées des choſes, & de la maniere dont ces choſes ſont conçûës, notre nouvelle troupe n'auroit pas la peine de chercher des noms pour marquer ces idées acceſſoires. Il ſe trouveroit ſans artifice, que dans cette nouvelle langue il y auroit des termes, qui outre les idées principales des objets qu'ils ſignifient, marqueroient encore les mouvemens de ceux qui ſe ſervent de ces termes. Comme on connoît que celui qui traite un autre de menteur le mépriſe, & l'a en averſion. Outre cela, comme nous ferons voir dans la ſuite de cet Ouvrage, les paſſions ſe peignent

elles-mêmes dans le diſcours, & elles ont des caracteres qui ſe forment ſans étude & ſans art.

CHAPITRE XII.

Conſtruction des mots enſemble. Il faut exprimer tous les traits du tableau qu'on a formé dans ſon eſprit.

APrés avoir trouvé tous les termes d'une langue, il faut penſer à l'ordre & à l'arrangement de ces termes. Si les mots qui renferment un ſens, ne portent des marques de la liaiſon qu'ils doivent avoir, & ſi on n'apperçoit où ils ſe rapportent, le diſcours ne forme aucun ſens raiſonnable dans l'eſprit de celui qui l'écoute. Entre les noms, comme nous avons remarqué, les uns ſignifient les choſes, les autres les manieres des choſes. Les premiers ſont appellez ſubſtantifs, les ſeconds ſont nommez adjectifs. Ainſi comme les manieres d'être appartiennent à l'être, les adjectifs doivent dépendre des ſubſtantifs, & porter les marques de leur dépendance. Dans une propoſition le terme qui en eſt l'attribut ſe rapporte à celui qui en eſt le ſujet : ce rapport doit donc être exprimé.

Dans pluſieurs langues les noms ſont diſtinguez par des terminaiſons differentes en deux genres. Nous appellons le premier le genre maſculin, le ſecond le genre feminin. La bizarrerie de l'uſage eſt étrange dans cette diſtribution, tantôt il a déterminé le genre par le ſexe, faiſant de maſculin les noms d'hommes, & tout ce qui appartient à l'homme : & de genre feminin les noms de femmes, & ce qui regarde ce ſexe, n'ayant égard qu'à la ſeule ſignification : & tantôt ſans conſiderer ni la terminaiſon, ni la ſignification, il a donné

aux noms le genre qu'il lui a plû. Les noms adjectifs, & les autres noms qui signifient plutôt les manieres des choses que les choses, ont ordinairement deux terminaisons, une masculine, l'autre feminine.

Cela est ordinaire dans le Grec & dans le Latin, & dans les langues qui en dépendent; ce qui contribue à rendre ces langues claires de quelque maniere qu'on range le discours, comme nous le dirons. Les noms Anglois n'ont ni cas, ni genre, comme si tous étoient adverbes, ce qui doit causer de l'obscurité dans leur langue. La langue Hebraïque a cet avantage, que ses verbes, aussi-bien que les noms, sont capables de differens genres. On voit si c'est d'un homme ou d'une femme dont il s'agit.

La difference de genre sert à marquer la liaison des membres du discours, & la dépendance qu'ils ont les uns des autres. On donne toujours aux adjectifs le genre de leurs substantifs; c'est-à-dire, que si le nom substantif est masculin, son adjectif a une terminaison masculine; & c'est cette terminaison qui fait connoître à qui il appartient. Lorsqu'un être est multiplié, ses manieres sont aussi multipliées; il faut donc encore que les adjectifs suivent le nombre singulier ou pluriel de leur substantif. Les verbes ont deux nombres, comme les noms: au singulier ils marquent que le sujet de la proposition est un en nombre: au pluriel leur signification enferme la pluralité de ce sujet; par consequent les verbes doivent être mis dans le nombre du nom exprimé ou sous-entendu qui est le sujet de la proposition.

Les hommes sont quelquefois si occupez des choses, qu'ils ne font pas reflexion sur leurs noms; ils ne prennent pas garde quel est le genre de ces noms, quel est leur nombre; ils reglent leurs discours par les choses: ils placent le verbe au pluriel, quoique le nom auquel il se rapporte soit

ſingulier, parce qu'ils conçoivent par ce nom une idée de pluralité. Ainſi Virgile dit : *Pars merſi tenuêre ratem*, pour *pars merſa tenuit ratem:* parce que, ſans avoir égard à ce nom, *pars*, qui eſt de feminin, & au ſingulier, il enviſage les hommes dont il parle. Nous diſons en François, *il eſt ſix heures*, conſiderant *ces ſix heures* comme un ſeul temps déterminé, qui eſt nommé ſix heures. Quelquefois on oublie un mot, parce que ceux à qui on parle peuvent le ſuppléer. On dit en Latin, *triſte lupus ſtabulis*, ſous-entendant ce mot *negotium*.

Il eſt évident que, comme le diſcours n'eſt qu'une image de nos penſées, afin que le diſcours ſoit naturel, il doit avoir des ſignes pour tous les traits de nos penſées, & les repreſenter toutes comme elles ſe trouvent rangées dans notre eſprit. Cela ſeroit ainſi dans toutes les langues, ſi le deſir qu'on a d'abreger, n'avoit porté les hommes à retrancher du diſcours tout ce qu'on y peut ſuppléer, & choiſir pour cela des expreſſions abregées ; ce qui ſe voit manifeſtement dans la langue Latine. Toutes ces expreſſions où il ſemble que l'ordre naturel n'eſt pas gardé, n'ont cependant rien de particulier, ſi ce n'eſt que l'uſage en a retranché quelque mot qui ſe ſuppléoit facilement. Cette maniere de parler, *pœnitet me peccati*, eſt la même choſe que *pœna tenet me peccati mei*. Comme celle-ci, *mea refert*, eſt la même choſe que *in mea re refert*. Sanctius dans l'excellent ouvrage qu'il a compoſé ſur cette matiere en expliquant la ſyntaxe Latine, montre que toutes les manieres de cette langue qui paroiſſent extraordinaires, ne le ſont en effet que parce qu'il y a quelque mot ſupprimé, & qu'ainſi il eſt facile de les rappeller à l'ordre commun.

Les Maîtres de l'art ont nommé figures les

manieres de parler extraordinaires. Il y a des figures de Rhetorique, il y a des figures de Grammaire. Les premieres expriment les mouvemens extraordinaires dont l'ame est agitée dans les passions, où elles forment une cadence agreable. Les figures de Grammaire se font dans la construction, lorsque l'on s'éloigne des regles ordinaires: Par exemple cette maniere de s'exprimer, *pars mersi tenuêre ratem*, dont nous venons de parler, est une figure que les Grammairiens appellent *Syllepse*, ou *Conception*; parce que pour lors l'on conçoit le sens autrement que les mots ne portent, & qu'ainsi l'on fait la construction selon le sens, & non selon les paroles. *Triste lupus stabulis*, est ce qu'on appelle *ellipse*, c'est-à-dire omission ou oubli de quelque chose, comme ici de ce nom, *negotium*. On appelle *hyperbate* le renversement de la maniere ordinaire d'arranger les mots. Ainsi *transtra per & remos* pour *per transtra & remos*, est une hyberbate. On peut quelquefois se servir d'expressions differentes qui donnent une même idée, de sorte qu'il semble indifferent de se servir de l'une plutôt que de l'autre, comme *dare classibus austros*, ou *dare classes austris*, exposer les navires aux vents, ou leur faire recevoir le vent, sont deux expressions peu differentes. Lorsque de ces deux façons de parler on choisit celle qui est moins ordinaire, cela s'appelle *Enallage* ou *changement*.

Le discours doit avoir tous les traits de la forme des pensées de celui qui parle, comme on vient de le dire; Il faut donc quand nous parlons, que chacune de nos idées que nous voulons faire connoître, ait dans le discours un signe qui la represente. Mais aussi il faut observer qu'il y a des mots qui ont la force de signifier beaucoup de choses, & qui, outre leurs idées principales, peuvent en reveiller plusieurs autres, du nom desquelles ils sont par con-

ſequent l'office. Lorſque toutes nos idées ſont exprimées avec leur liaiſon, il eſt impoſſible que l'on n'apperçoive ce que nous penſons, puiſque nous en donnons tous les ſignes neceſſaires. C'eſt pourquoi ceux-là parlent clairement qui parlent ſimplement, qui expriment leurs penſées d'une maniere naturelle, dans le même ordre, dans la même étenduë qu'elles ſont dans leur eſprit. Il eſt vrai qu'un diſcours eſt languiſſant quand on donne des termes particuliers à chaque choſe qu'on veut ſignifier. On ennuye ceux qui écoutent, s'ils ont l'eſprit prompt. Outre cela, l'ardent deſir de faire connoître ce qu'on penſe, ne ſouffre pas ce grand nombre de paroles. On voudroit, s'il étoit poſſible, s'expliquer en un ſeul mot ; c'eſt pourquoi on choiſit des termes qui puiſſent exciter pluſieurs idées, & par conſequent tenir la place de pluſieurs paroles : & l'on retranche ceux qui étant oubliez, ne peuvent cauſer d'obſcurité. La regle, c'eſt d'avoir égard à la qualité de l'eſprit de ceux à qui on parle : ſi ce ſont des perſonnes ſimples, il ne faut rien leur laiſſer à deviner, & leur dire les choſes au long.

L'Ellipſe, cette figure de Grammaire qui ſupprime quelques paroles, eſt fort commune dans les langues Orientales : les peuples d'Orient ſont chauds & prompts ; ainſi l'ardeur avec laquelle ils parlent, ne leur permet pas de dire ce qui ſe peut ſous-entendre. Notre langue ne ſe ſert point de cette figure, ni de toutes les autres figures de Grammaire. Elle aime la netteté & la naïveté ; c'eſt pourquoi elle exprime les choſes, autant qu'il ſe peut, dans l'ordre le plus naturel & le plus ſimple.

En parlant, nous devons avoir un ſoin particulier des choſes principales, & choiſir pour elles des expreſſions qui faſſent de fortes impreſſions, ſoit par la multitude des idées qu'elles contiennent, ſoit

par leur étenduë. Les Peintres grossissent les traits principaux de leurs Tableaux, ils en augmentent les couleurs, & affoiblissent celles des autres traits, afin que l'obscurité de ces derniers releve l'éclat de ceux qui doivent paroître. Les petites choses, & qui ne sont pas de l'essence d'un discours, ne veulent être dites qu'en passant. C'est une faute de jugement bien grande d'employer pour elles de longues phrases : c'est détourner les yeux du Lecteur de ce qu'il est important qu'il considere, & les attacher à une bagatelle. On peche en deux manieres bien differentes contre le juste choix que l'on doit faire d'expressions serrées ou étenduës, selon que la matiere le demande. Les uns sont diffus, les autres sont secs : les uns prodiguent les paroles, les autres les ménagent trop ; les uns sont steriles, les autres sont trop feconds. Les premiers ne representent que la carcasse des choses, & leurs ouvrages sont semblables aux premiers desseins d'un Tableau, dans lequel le Peintre n'a fait que marquer par un leger crayon la place des yeux, de la bouche & des oreilles du Portrait qu'il veut faire. La trop grande fecondité des derniers étouffe les choses. Il faut apporter un juste temperament. Aprés que le Peintre a tiré tous les traits necessaires, ceux qu'il ajoûte ensuite gâtent les premiers. Les paroles superfluës obscurcissent le discours ; elles empêchent qu'il ne soit coulant ; elles lassent les oreilles, & s'échappent de la memoire.

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

La politesse consiste en partie dans un retranchement severe de toutes ces paroles perdues qui en sont comme les ordures. Un corps n'est poli qu'aprés qu'on a ôté avec la lime les petites parties qui rendoient sa surface raboteuse.

Les Grammairiens appellent *Tautologie* cette repetition des mêmes choſes, qui ne ſert qu'à rendre le diſcours plus long & plus ennuyeux. Lorſque le diſcours eſt ainſi chargé de paroles ſuperfluës, ce défaut ſe nomme auſſi *Periſſologie.* Neanmoins on n'eſt pas obligé de ménager ſes paroles avec tant de ſcrupule, que l'on ne puiſſe mettre quelque mot de plus qu'il ne faut, comme quand on dit en Latin, *Vivere vitam, auribus audire.* Cette maniere de parler qui eſt figurée, ſe nomme *Pleonaſme* ou *abondance.*

Pour éviter les deux extrêmitez de dire trop ou de ne dire pas aſſez, il faut méditer ſon ſujet avec beaucoup d'application, pour s'en former une image nette, qui ait tous les traits qui lui ſont propres & eſſentiels. Dans le premier feu de la compoſition il ne faut point menager ſes paroles; mais aprés qu'on a dit tout ce qu'on pouvoit dire, il faut, s'il m'eſt permis de parler ainſi, mettre toutes ces paroles dans le preſſoir pour en exprimer le ſuc, & en retrancher le marc. C'eſt-à-dire qu'il faut retrancher ce qui eſt inutile, avec cette precaution qu'en coupant des chairs ſuperflues, on ne couppe point quelque nerf. Un diſcours doit être lié, une particule retranchée fait que la liaiſon ne paroît plus. La délicateſſe, & en même temps la force du ſtile conſiſte dans l'union & dans la liaiſon des parties du diſcours. Il ne faut point laiſſer aux lecteurs à deviner cette liaiſon; & ce ne ſont, comme je l'ai dit, que de petits mots qui la font; il faut donc bien prendre garde de ne pas les retrancher. Mais auſſi il faut avoüer que lorſque le diſcours eſt clair par lui-même, ces mots étant inutiles, ils ne font que l'embaraſſer. C'eſt pourquoi on a raiſon de condamner notre *car* en pluſieurs occaſions; par exemple en celle-ci, *il fait jour, car le Soleil eſt levé.* Cette conſequence eſt trop claire pour qu'il

ſoit beſoin de la marquer. Comme un Lecteur eſt bien aiſe qu'on ne l'oblige pas de deviner, auſſi tout ce qu'on lui dit de trop, l'importune. Il ne faut rien oublier pour atteindre la fin, mais ce qui ne ſert de rien eſt un embarras qui retarde.

CHAPITRE XIII.

De l'ordre & de l'arrangement des mots.

CE n'eſt pas une choſe auſſi aiſée qu'on le penſe, de dire quel eſt l'ordre naturel des parties du diſcours; c'eſt-à-dire, quel eſt l'arrangement le plus raiſonnable qu'elles puiſſent avoir. Le diſcours eſt une image de l'eſprit, qui eſt vif: tout d'un coup il enviſage pluſieurs choſes, dont il ſeroit par conſequent difficile de déterminer la place, le rang que chacune tient, puiſqu'il les embraſſe toutes, & les voit d'un ſeul regard. Ce qui eſt donc eſſentiel pour ranger les termes d'un diſcours, c'eſt qu'ils ſoient liez de maniere qu'ils ramaſſent & expriment tout d'un coup la penſée que nous voulons ſignifier. Neanmoins, ſi nous voulons trouver quelque ſucceſſion d'idées dans l'eſprit, comme l'on ne peut concevoir le ſens d'un diſcours, ſi auparavant on ne ſçait quelle en eſt la matiere, on pourroit dire que l'ordre demande que dans toute propoſition le nom qui en exprime le ſujet ſoit placé le premier; s'il eſt accompagné d'un adjectif, que cet adjectif le ſuive de prés: que l'attribut ſoit mis aprés le Verbe qui fait la liaiſon du ſujet avec l'attribut: que les particules qui ſervent à marquer le rapport d'une choſe avec une autre, ſoient inſerées entre ces choſes; enfin que tous les mots qui lient deux propoſitions, ſe trouvent entre ces deux propoſitions.

Auſſi voyons-nous que les peuples qui expri-

ment ſans art leurs penſées, ſe ſont aſſujettis à cet ordre. Les anciens Francs parloient comme ils penſoient. Ils ne cherchoient point d'autre ordre que celui des choſes mêmes, & les exprimant ſelon qu'elles ſe preſentoient à leur eſprit, ils rangeoient leurs paroles comme leurs penſées ſe trouvoient diſpoſées dans leur conception. On penſe d'abord au ſujet d'une propoſition : l'eſprit enſuite le compare, & en aſſure quelque choſe, ou il nie cette choſe ſelon le jugement qu'il fait ; ainſi le ſujet occupe la premiere place, enſuite l'action de l'eſprit qui juge eſt avant la choſe qui eſt niée ou affirmée. Dans notre langue le nom qui exprime le ſujet de la propoſition va devant ; aprés on place le verbe, & le nom qui marque l'attribut ſuit. Cet ordre eſt naturel, & c'eſt un des avantages de notre langue de ne point ſouffrir qu'on s'en écarte. Elle veut qu'on parle comme l'on penſe. Pour penſer raiſonnablement il faut conſiderer les choſes avec cet ordre, que premierement on s'applique à celles dont la lumiere ſert à faire découvrir les autres. Il faut donc que les paroles ſoient placées ſelon que leur ſens doit être entendu, afin qu'on puiſſe appercevoir le ſens de celles qui ſuivent. Le genie de notre langue, c'eſt qu'un diſcours François ne peut être beau ſi chaque mot ne reveille toutes les idées l'une aprés l'autre ſelon qu'elles ſe ſuivent. Nous ne pouvons ſouffrir qu'on éloigne aucun mot, qu'il faille attendre pour concevoir ce qui precede ; ennemis pour cela des parentheſes & des longues periodes. Auſſi notre langue eſt propre pour traiter les ſciences, parce qu'elle le fait avec une admirable clarté, en quoi elle ne cede à aucune autre. Il ne s'agit donc en enſeignant que d'être clair.

Mais auſſi il faut avoüer que ce n'eſt pas tant une vertu qu'une neceſſité à notre langue de ſuivre l'ordre naturel ; ce qui lui eſt commun avec toutes les

langues dont les noms n'ont ni genre ni cas. Il faut dans un diſcours qu'il paroiſſe où ſe doivent rapporter les parties dont il eſt composé. Nous ne parlons des choſes que pour marquer ce que nous en jugeons, à quoi nous les rapportons. Si cela ne paroît, le diſcours eſt confus. Qu'on diſe en Latin: *Deus fecit hominem*, ou *hominem fecit Deus*, il n'y a aucune ambiguité. On voit bien que ce n'eſt pas l'homme qui a fait Dieu, parce qu'*hominem* eſt un accuſatif qui marque que *Deus* qui eſt au nominatif agit ſur l'homme; mais dans notre langue, *Dieu a fait l'homme*, & *l'homme a fait Dieu*, n'eſt pas une même choſe. C'eſt le ſeul ordre qui diſtingue celui qui agit d'avec celui qui eſt le ſujet de l'action; quand on dit, *Dieu a fait l'homme*, l'on marque que c'eſt Dieu qui agit. Sans cet arrangement ces mêmes mots ont un ſens contraire; au lieu qu'en Latin *hominem fecit Deus*, ou *hominem Deus fecit*, ou *fecit hominem Deus*, ou *Deus fecit hominem*, eſt une même choſe.

Les Latins & les Grecs ne ſont donc pas obligez de s'aſſujettir comme nous à l'ordre naturel. Il y a même lieu de conteſter ſi c'eſt un défaut dans leur langue de s'en diſpenſer; car outre que ce renverſement, comme on l'a fait voir, quand il eſt reglé ne cauſe point d'obſcurité, on peut dire que le diſcours en eſt même plus clair & plus fort. Lorſqu'on parle on ne veut pas ſeulement marquer chaque idée qu'on a dans l'eſprit par un terme qui lui convienne; on a une conception qui eſt comme une image faite de pluſieurs traits qui ſe lient pour l'exprimer. Il ſemble donc qu'il eſt à propos de preſenter cette image toute entiere, afin qu'on conſidere d'une ſeule vûe tous ſes traits liez les uns avec les autres comme ils le ſont; ce qui ſe fait dans le Latin: tout y eſt lié, comme les choſes ſont liées dans l'eſprit. Dans cette expreſſion,

hominem fecit Deus, on voit que ce mot *hominem*, n'eſt pas là ſans ſuite, qu'il ſe doit rapporter à quelque nom ; & toute l'expreſſion *hominem fecit Deus*, repreſente la penſée de celui qui parle, non par parties briſées, mais toute entiere, & faiſant un corps comme elle le fait. Ce premier mot *hominem*, ne ſignifie rien ; il faut pour découvrir ce qu'il ſignifie, enviſager toute l'expreſſion ; ce qui oblige de conſiderer l'expreſſion entiere. On peut dire qu'en François chaque mot fait un ſens. *Dieu a fait*; cela a un ſens, mais ces mots *hominem fecit*, n'en ont aucun qu'aprés qu'on y a joint ce qui ſuit. En quelque langue que ce ſoit on n'apperçoit jamais parfaitement le ſens d'une expreſſion qu'aprés l'avoir entenduë toute entiere ; ainſi l'ordre naturel n'eſt pas ſi abſolument neceſſaire qu'on ſe l'imagine, pour faire qu'un diſcours ſoit clair. Celui qui dit *hominem fecit Deus*, ne conſidere l'homme que dans ce rapport qu'il a avec Dieu qui eſt ſon Createur. Cet accuſatif marque ce rapport. Ajoûtez que le retardement que ſouffre le Lecteur, & l'attente qu'on lui donne d'une ſuite, le rendent beaucoup plus attentif. L'ardeur qu'il a de découvrir les choſes s'augmente, & cette attention fait qu'il les conçoit plus facilement. Auſſi les expreſſions Latines ſont plus fortes étant plus liées. Le renverſement qu'on y fait lie une propoſition, & la ramaſſe en quelque maniere ; car le Lecteur eſt obligé pour l'entendre d'enviſager toutes les parties enſemble, ce qui fait que cette propoſition le frappe plus vivement. Encore une fois, tout eſt coupé en François. Nos paroles ſont détachées les unes d'avec les autres; c'eſt pourquoi elles ſont languiſſantes, à moins que les choſes dont on parle n'en ſoutiennent le tiſſu.

Je l'ai dit, il ne faut pas s'imaginer que l'eſprit forme ſes penſées avec tant de lenteur, que les choſes auſquelles il penſe ne ſe preſentent à lui que ſucceſſi-

vement. D'une seule vûë il voit plusieurs choses. On peut donc dire qu'un arrangement est naturel lorsqu'il presente toutes les parties d'une proposition unies entre elles comme elles le sont dans l'esprit. Cela s'accommode mieux à notre vivacité naturelle. On perd patience lorsqu'on ne nous dit les choses que l'une aprés l'autre, d'une maniere interrompuë, & par consequent ennuyeuse à un esprit qui voudroit qu'on lui dît les choses tout d'un coup, comme il les voit. Celui qui a écrit des avantages de notre langue n'avoit pas fait cette reflexion, lorsqu'il condamne la maniere dont les Latins pouvoient arranger leurs paroles. Il tâche de les rendre ridicules. Il rapporte ces paroles de Ciceron : *Quem enim nostrûm ille moriens apud Mantineam Epaminondas non cum quadam miseratione delectat?* Ce qu'il traduit ainsi : *Lequel car de nous lui mourant à Mantinée Epaminondas ne avec quelque compassion delecte-t-il point?* Sans doute que ce François est choquant, parce que ce n'est point ainsi qu'on parle en François, & que c'est l'ordre, comme nous avons dit, qui fait connoître où chaque chose doit se rapporter ; au lieu qu'en Latin ce sont les cas, les genres. Aussi quelque renversement qu'on trouve dans les paroles Latines de Ciceron, à moins qu'on n'ignore le Latin, on ne peut y trouver d'obscurité. C'est en vain que cet Auteur dit que les Romains pensoient en François avant que de parler en Latin. Car un François même ne tiendroit guere du genie de sa nation, s'il pensoit successivement & distinctement à toutes les choses qu'il ne peut exprimer que les unes aprés les autres. On le sçait si bien qu'un tour trop regulier rend le discours languissant. Quand on le peut on s'en écarte, & avec grace. *Il perit ce Germanicus si cher aux Romains, dans une armée où il eût eu moins à craindre les ennemis de l'Empire, qu'un*

Empereur qu'il avoit ſi bien ſervi. Cela a bien plus de grace que ce tour regulier : *Ce Germanicus ſi cher aux Romains perit dans une armée , &c.*

Neanmoins il ne faut pas conclure de tout cela qu'il ſoit permis aux Latins & aux Grecs de tranſporter leurs mots ſans aucune moderation. Il n'y a que de foibles Ecrivains qui prennent cette liberté, les bons l'ont condamnée ; car ſans difficulté un mot ne doit jamais être trop éloigné du lieu où il ſe rapporte. Quand on y manque, c'eſt un défaut qui ſe pardonne, mais c'eſt lorſqu'il eſt rare ; & alors les Grammairiens, comme nous l'avons dit, en font une figure qu'ils appellent *hyperbate* ; c'eſt-à-dire tranſpoſition, telle qu'eſt celle-ci dans ces vers de Virgile :

——— *Furit immiſſis Vulcanus habenis*
Tranſtra per & remos.

Diſons encore en faveur de la langue Latine, que cette liberté qu'elle a lui donne moyen de rendre le diſcours plus coulant & plus harmonieux. Elle peut déplacer un mot de ſon lieu naturel ſans que ce déplacement cauſe du deſordre, pour le mettre ailleurs où ſa prononciation s'accommodera mieux avec celle des mots qui le precederont ou qui le ſuivront. Nous ſommes extraordinairement gênez en François. Comme ce n'eſt que le ſeul ordre qui fait la conſtruction, c'eſt-à-dire qui fait connoître où chaque choſe ſe doit rapporter, le genie de notre langue nous aſſujettit à l'ordre qui eſt uſité, quand même il n'arriveroit aucune obſcurité ſi on ne le ſuivoit pas : c'eſt une même choſe que *blanc bonnet* ou *bonnet blanc*, *noir chapeau* ou *chapeau noir*, *blanche robe* ou *robe blanche*, cependant on ne peut pas dire l'un & l'autre. On eſt contraint de dire toujours *un bonnet blanc*, *un*

chapeau noir, *une robe blanche*, comme au contraire il faut dire *une belle femme*, il n'est jamais permis de dire *une femme belle*.

L'arrangement même, ce qui n'est point en Latin, change le sens des mots, car *sage femme*, & *femme sage*, *grosse femme* & *femme grosse*, *mort bois* & *bois mort*, ne sont pas une même chose.

Il y a pourtant de certaines occasions où le renversement de l'ordre naturel est une beauté. Cette expression, *comme disent les Philosophes*, est plus elegante que celle-ci *comme les Philosophes disent*.

Ce qui fait voir que si l'on ne peut souffrir les changemens qui ne causent point d'obscurité, c'est souvent un caprice. Les Italiens ne sont pas si exacts observateurs de l'ordre naturel que nous. C'est une beauté de leur langue que de dire, *il mio amore*, pour *l'amore mio*: ils ne se mettent pas en peine que cela fasse quelque équivoque. Ils disent *Alessandro l'ira vince*: ce qui peut avoir deux sens. La coûtume fait beaucoup. On conçoit aisément ce qui est dans les manieres ordinaires; ce qui fait qu'elles deviennent naturelles. Les Anglois arrangent leurs substantifs autrement que nous. *The Kinqs Court*, comme s'ils disoient *du Roi la Cour*.

CHAPITRE XIV.

De la netteté & des vices qui lui sont opposez.

L'Arrangement des mots merite une application particuliere, & l'on peut dire que c'est par l'art de bien placer les parties du discours que les excellens Orateurs se distinguent de la foule; car enfin les mots sont dans la bouche de tout le monde, les Orateurs ne les font pas; il n'y a

que la diſpoſition de ces mots qui leur appartienne, & qui faſſe dire qu'ils parlent bien.

Dixeris egregiè, notum ſi callida verbum
Reddiderit junctura novum.

Je ne parle pas encore ici de cet arrangement qui rend le diſcours harmonieux, mais de celui qui le rend net. La netteté & la clarté ſont une même choſe. Un diſcours eſt net lorſqu'il preſente une peinture nette & claire de ce qu'on a voulu faire concevoir. Pour peindre un objet nettement il en faut repreſenter les propres traits, donnant pour cela les ſeuls coups de pinceau neceſſaires. Ceux qui ſont inutiles gâtent l'ouvrage. La clarté dépend en premier lieu de l'arrangement des paroles. Lorſqu'on s'attache à l'ordre naturel on eſt clair, ainſi le renverſement de cet ordre, ou la tranſpoſition des mots *trajectio verborum*, eſt un vice oppoſé à la netteté. Notre langue ne ſouffre point de tranſpoſitions que rarement. Ce n'eſt pas parler François, dit Vaugelas, que de dire: *Il n'y en a point qui plus que lui ſe doive juſtement promettre la gloire:* Il faut dire, *Il n'y en a point qui plus juſtement que lui ſe doive promettre la gloire* C'eſt une tranſpoſition que d'éloigner trop un mot de celui qu'il doit ſuivre immediatement, comme dans cet exemple; *ſelon le ſentiment du plus capable d'en juger de tous les Grecs*, au lieu de dire, *ſelon le ſentiment de celui de tous les Grecs qui étoit le plus capable d'en juger.* Il faut placer chaque mot dans le lieu où il répand plus de lumiere. C'eſt une eſpece de tranſpoſition que d'éloigner deux mots qui doivent s'éclaircir. Afin que cela n'arrive pas, il faut couper une phraſe lorſque la fin eſt trop écartée du commencement; autrement quand le Lecteur eſt à la fin, il ne ſe ſouvient preſque plus du commencement.

Le ſecond vice contre la netteté eſt un embarras de paroles ſuperflues. On ne conçoit jamais nettement une verité qu'aprés avoir fait le diſcernement de ce qu'elle eſt d'avec ce qu'elle n'eſt pas, c'eſt-à-dire, qu'aprés qu'on s'en eſt formé une idée nette qui ſe peut exprimer en peu de paroles. Le froment tient peu de place aprés qu'il eſt ſeparé de la paille. Auſſi les paroles qui ne ſervent de rien retranchées le diſcours eſt court & net : par exemple ôtant de l'expreſſion ſuivante les paroles inutiles qui l'embarraſſent : *En cela pluſieurs abuſent tous les jours merveilleuſement de leur loiſir*; d'embarraſſée qu'étoit cette expreſſion vous la rendrez nette, la reduiſant à ces termes. *En cela pluſieurs abuſent de leur loiſir.* Il faut éviter de prendre de longs détours, il faut mener droit à la verité.

On doit être exact à obſerver les regles de la ſyntaxe, ou de la conſtruction. Ce n'eſt pas parler nettement que de dire : *Il ne ſe peut taire ni parler*; car on ne dit pas ſe parler : ainſi il faut dire, *il ne peut ſe taire ni parler.* Il y a des termes dont la ſignification vague & étenduë ne peut être déterminée que par leur rapport à quelqu'autre terme; ſe ſervir de ces termes, & ne pas faire connoître où ils ſe doivent rapporter, c'eſt vouloir uſer d'équivoques. Par exemple qui diroit : *Il a toûjours aimé cette perſonne dans ſon adverſité*, il feroit une équivoque; car le Lecteur n'apperçoit pas où le pronom *ſon* doit ſe rapporter, ſi c'eſt à cette perſonne, ou à celui qui a aimé : cette faute eſt tres-conſiderable. Or une des principales applications de ceux qui écrivent, doit être d'éviter de ſemblables équivoques, comme nous en avertit le plus judicieux de tous les Rheteurs, non ſeulement celles qui jettent le Lecteur dans l'incertitude, quel peut être le veritable ſens d'une expreſſion; mais celles même que

que la ſuite du diſcours éclaircit, & où perſonne ne peut être trompé. Il en donne des exemples pris de la langue Latine. *Vitanda in primis ambiguitas non hæc ſolùm quæ incertum intellectum facit; ut, Chremetem audivi percuſſiſſe Demeam; ſed illa quoque quæ etiam ſi turbare non poteſt ſenſum, in idem tamen verborum vitium incidit; ut ſi quis dicat, viſum à ſe hominem librum ſcribentem; nam etiam ſi librum ab homine ſcribi pateat, malè tamen compoſuerat, feceratque ambiguum, quantum in ipſo fuit.*

Comme dans le François nous ne marquons point les rapports des noms par des genres & par des cas, nous ferions à tous momens des équivoques, ſi nous n'employions les articles qui ſervent à déterminer le ſens du diſcours. Ce ſeroit une équivoque de dire *l'amour de la vertu & Philoſophie*; car on ne marque point le rapport de ce mot *Philoſophie*, s'il le faut joindre avec *la vertu*, ou avec *amour*. Cette ambiguité n'eſt point en Latin : quand on dit *amor virtutis & Philoſophiæ*, on voit que *Philoſophiæ* étant au genitif comme *virtutis*, il faut joindre ces deux choſes enſemble. Pour ôter cette équivoque dans cette expreſſion Françoiſe, il faut mettre l'article, *l'amour de la vertu & de la Philoſophie*. Dans l'uſage des articles il faut diſtinguer l'article indefini d'avec celui qui eſt défini, & ne pas mettre l'un pour l'autre. C'eſt mal parler que de dire *je n'ai point de l'argent*, lorſqu'on veut dire en general qu'on eſt ſans argent. En cette occaſion il faut écrire *je n'ai point d'argent*. Au contraire quand on ne parle pas en general, mais qu'on indique une choſe déterminée, c'eſt une faute de ſe ſervir de cet article indéfini pour celui qui eſt défini : Dire, par exemple, *donnez moi d'argent*, pour *donnez moi de l'argent*.

C'eſt la neceſſité qu'il y a d'éviter les équivoques qui nous fait rejeter les participes autant qu'on le peut, je dis autant qu'on le peut, car on eſt ſouvent obligé de s'en ſervir, parce qu'ils abregent le diſcours. Le ſens des participes eſt indéterminé dans notre langue, ils n'ont ni cas, ni genre: ainſi comme leur rapport ne paroît pas, il n'y a que la ſuite qui le faſſe appercevoir; c'eſt pourquoi ils cauſent des ambiguitez, comme dans cet exemple: *Je l'ai apperçû ſortant de l'Egliſe*, on ne ſçait ſi c'eſt moi qui ſortois, ou celui dont je parle. Cette équivoque ne ſe fait point en Latin, car ſelon ce que je voudrai ſignifier, je dirai, *vidi eum egredientem Eccleſiâ*, ou *vidi eum Eccleſiâ egrediens*. Pour éviter donc l'équivoque on eſt obligé de dire la choſe d'une autre maniere. *Je l'ai apperçû lorſque je ſortois de l'Egliſe*, ou *lorſqu'il ſortoit de l'Egliſe*, ſelon le ſens qu'on veut marquer. Vaugelas remarque fort bien que ce n'eſt pas aſſez de ſe faire entendre, mais qu'il faut faire en ſorte qn'on ne puiſſe point n'être pas entendu. Il n'y a rien de plus oppoſé à la netteté, que le ſont certaines expreſſions que ce même Auteur appelle louches, parce que l'on croit qu'elles regardent d'un côté, & elles regardent de l'autre, comme eſt ce vers de l'Oracle.

Aio te, Æacida, Romanos vincere poſſe.

Pyrrhus fils d'Æacidas, à qui s'adreſſoit cet Oracle, l'entendoit de cette maniere: *O fils d'Æacidas, je dis que tu pourras vaincre les Romains*, & le ſens étoit que les Romains remporteroient ſur lui la victoire. Les Grecs appellent ce vice *Amphibologie*. Les parentheſes trop longues & trop frequentes ſont auſſi oppoſées à la netteté: Les exemples n'en ſont pas rares dans les Auteurs.

L'avis que j'ai donné de placer les particules dans les lieux où elles sont necessaires, est tres-considerable. Comme nos membres ne feroient pas un corps s'ils n'étoient liez les uns avec les autres d'une maniere imperceptible : aussi des paroles & des phrases ne font pas un discours, si elles ne sont liées si étroitement, que le Lecteur soit conduit du commencement jusques à la fin, presque sans qu'il s'en apperçoive. Ce sont ces petites particules qui font cette liaison, qui font un corps de toutes les parties du discours, & en unissent les membres. Elles font la beauté & la délicatesse du langage : elles rendent le discours coulant & suivi : sans elles il est semblable à un corps disloqué, couppé & mis en pieces, à du sable sans chaux, *Arena sine calce*, comme l'Empereur Claude le disoit du stile de Seneque. Ce défaut rend & languissant & desagreable tout ce que l'on dit. Le ménagement des particules est un des grands secrets de l'éloquence, particulierement dans la langue Grecque & dans la Latine.

CHAPITRE XV.

De la veritable origine des Langues.

SI ce que Diodore de Sicile a écrit de l'origine des langues étoit veritable, ce que nous avons dit de ces nouveaux hommes qui se sont formez une langue, ne seroit pas une fable, mais une veritable histoire. Cet Auteur propose le sentiment de quelques Philosophes touchant le commencement du monde. Aprés que les élemens eurent pris leur place dans l'Univers, & que les eaux se furent écoulées dans la mer, la terre, disent-ils, qui étoit encore humide, fut échauffée par la chaleur du So-

leil, & devenant feconde, produisit les hommes, & les autres animaux, comme elle produit encore aujourd'hui des rats, des grenoüilles, & la plûpart des insectes, qui naissent, comme on le pense, de pourriture. Tout est faux dans ce que dit Diodore. Quel mouvement pourroit remuer les parties du limon, de sorte qu'en se froissant, en se coupant, elles prissent des figures justes pour composer la machine d'un animal? Je ne parle pas seulement de l'homme, je dis qu'il n'y a point d'insecte qui ne soit composé d'un nombre de ressorts qui ne se pourroient compter, quand ils seroient assez gros pour être sensibles. Si on ne peut donc nous faire comprendre que le hazard puisse former une montre d'une centaine de parties differentes, comment nous expliqueroit-on la composition d'un animal qui a des millions de ressorts? Mais achevons d'écouter cette fable que Diodore raconte. Il dit donc que les hommes nez de la terre, comme les herbes dans un jardin, les grenoüilles dans un étang, que ces hommes, dis-je, qui étoient dispersez de côté & d'autre, apprirent par experience, qu'il leur étoit avantageux de vivre ensemble pour se défendre les uns les autres contre les bêtes: Que d'abord ils s'étoient servis de paroles confuses & grossieres, lesquelles ils polirent ensuite, & établirent des termes necessaires pour s'expliquer sur toutes les matieres qui se presentoient: Et qu'enfin, comme les hommes n'étoient point nez dans un seul coin de la terre, & que par consequent il s'étoit fait plusieurs societez differentes, chacune ayant formé son langage, il étoit arrivé que toutes les nations ne parloient pas une même langue.

C'étoit là l'opinion des Grecs les plus polis, qui s'imaginoient être effectivement nez dans les païs qu'ils habitoient, se glorifiant d'être enfans de

leur propre terre, αὐτόχθονες *indigenæ.* Si la terre ne peut pas produire un insecte, ou qu'on ne puisse pas concevoir comme elle le pourroit faire, on ne concevra pas que l'homme soit sorti de la terre, ou qu'il se soit fait. Tous les anciens monumens de l'Histoire s'accordent avec l'Ecriture, qui nous apprend que Dieu créa le premier homme. Les Grecs n'avoient aucune veritable connoissance de l'Antiquité, comme Platon le leur reproche dans l'un de ses Dialogues, où il fait dire à Timée, que les Egyptiens avoient coûtume d'appeller les Grecs des enfans, parce qu'ils ne sçavoient, non plus que de petits enfans, d'où ils étoient sortis, & ce qui s'étoit passé avant leur naissance; ainsi nous ne devons pas nous arrêter à leurs contes.

Tous les anciens monumens de l'antiquité, comme je l'ai dit, rendent témoignage à la verité de ce que Moyse raconte dans la Genese de la naissance du monde, & des premiers hommes. Nous apprenons de ce Livre divin, de l'autorité duquel personne ne peut douter, que Dieu forma Adam le premier de tous les hommes; il le créa parfait, avec une compagne; il lui donna donc un langage qu'ils parlerent l'un avec l'autre. C'est cette langue qui doit être regardée comme la premiere. Les sçavans croyent avoir des preuves que c'est la langue Hebraïque dont Dieu s'est servi en parlant aux Patriarches, & dans laquelle Moyse & les autres Ecrivains sacrez ont écrit les saintes Ecritures. On croit donc que ce premier langage, qui fut ensuite celui des Hebreux, se conserva aprés le deluge jusqu'à la confusion qui survint dans le langage de ceux qui bâtirent la Tour de Babel. Ce n'est pas le sentiment d'un certain Auteur, (* *Joan. Petr. Ericus*) dont le Livre a été imprimé à Venise il y a quelques années. Il sou-

tient que la langue Grecque eſt la premiere de toutes les langues : qu'Adam a parlé Grec. Ces preuves ſont, qu'auſſi-tôt que ce premier Homme ouvrit les yeux, il admira la beauté des ouvrages de Dieu, & s'écria, O ; qu'ainſi il trouva l'ὦ Grec ; enſuite l'ὖ, lorſqu'aprés qu'Eve fut ſortie de ſon côté, en la ſentant il prononça ὖ ὖ. Il dit que le premier né d'Adam ayant pleuré en naiſſant, il fit entendre ἒ ἒ ἒ ἒ. Comme le ſecond enfant qui avoit, dit l'Auteur, la voix plus grêle, en criant prononça ἶ ἶ ι ἶ. C'eſt par de ſemblables raiſons qu'il prétend prouver que la langue Grecque eſt auſſi naturelle que certains chants à une certaine eſpece d'oiſeaux. Il tombe ainſi dans l'opinion de ces Philoſophes dont nous nous ſommes mocquez. Rien de plus ridicule ni de plus faux qu'un ſemblable ſentiment. Les Grecs mêmes, comme Herodote, ne font pas difficulté de croire que leur langue vient d'une langue plus ancienne.

Reprenons la ſuite conſtante de l'hiſtoire des langues. L'Hebreu, ou la langue des anciens Patriarches fut celle de toute la terre. Avant que les enfans de Noé euſſent entrepris de bâtir la Tour de Babel, il n'y avoit qu'une ſeule langue. Le deſſein de ceux qui voulurent élever cette Tour, étoit de ſe défendre contre Dieu même, s'il vouloit encore punir le monde par un déluge ; qu'ils eſperoient ne leur pouvoir plus nuire lorſqu'ils auroient achevé cet ouvrage. Dieu voyant cette entrepriſe temeraire, mit une telle confuſion dans leurs langues & dans leurs paroles, qu'il leur étoit impoſſible de comprendre ce qu'ils s'entrediſoient les uns aux autres. C'eſt ce qui les contraignit de laiſſer imparfait cet ouvrage de leur vanité, & de ſe ſeparer en divers païs.

L'opinion la plus commune touchant cette confuſion, eſt que Dieu ne confondit pas tellement le

langage de ces hommes, qu'il fiſt autant de differentes langues qu'ils étoient d'hommes. L'on croit ſeulement qu'aprés cette confuſion chaque famille ſe ſervît d'une langue particuliere : ce qui fit que les familles s'étant ſeparées, les hommes furent diſtinguez auſſi-bien par la difference de leur langage, que par celle des lieux où ils ſe retirerent. Il ſe pouvoit faire que cette confuſion ne conſiſtât pas en de nouveaux mots, mais dans le changement ou tranſpoſition, dans l'addition ou retranchement de quelques lettres de celles qui compoſoient les termes qui étoient en uſage avant cette confuſion. Ce qui le fait croire, c'eſt qu'on tire facilement de la langue Hebraïque, qui a été celle d'Adam, & qui s'eſt toujours conſervée, l'origine des anciens noms des villes, des provinces, & des peuples qui les ont premierement habitées, comme pluſieurs ſçavans hommes l'ont tres-bien prouvé, mais particulierement Samuël Bochard dans ſa Geographie ſacrée.

Il y a des Auteurs qui pretendent que ce que Moyſe dit de la confuſion des langues de ceux qui bâtiſſoient la Tour de Babel, ſe peut entendre d'une mes-intelligence qui ſe mit entre eux. Leur raiſon, c'eſt que les Orientaux aprés la diſperſion ſe ſont ſervis de diverſes Dialectes plûtôt que de diverſes langues : Que ſans une confuſion miraculeuſe de langues, l'éloignement des peuples, l'établiſſement des Empires & des Republiques, la diverſité des loix & des coûtumes, le commerce des nations déja ſeparées purent cauſer du changement dans le langage : Que la Grece, par exemple, a été habitée par les Pheniciens & les Egyptiens, de la langue deſquels le Grec s'eſt formé : Que la langue des Perſes, des Scythes, & celle des peuples Septentrionnaux, ont beaucoup de rapport les unes avec les autres, &

tirent toutes leur origine de l'Hebreu. C'eſt ce que le Pere Thomaſſin prouve dans ſon Gloſſaire.

Ainſi ce n'eſt point le hazard qui a appris aux hommes à parler ; c'eſt Dieu qui leur a donné leur premier langage ; c'eſt de la langue qu'il donna à Adam, que toutes les langues ſont venuës, celle-là ayant été, pour ainſi dire, diviſée & multipliée. De quelque maniere que cela ſe ſoit fait, la confuſion que Dieu mit dans les paroles de ceux qui vouloient élever la Tour de Babel, n'eſt pas la ſeule cauſe de cette grande diverſité & multiplicité des langues. Celles qui ſont en uſage aujourd'hui par toute la terre, ſont en bien plus grand nombre que n'étoient les familles des enfans de Noé lorſqu'elles ſe ſeparerent, & bien differentes de leur langage. Il ſe fait dans les langues, auſſi-bien que dans toutes les autres choſes, des changemens inſenſibles, qui font qu'aprés quelque temps elles paroiſſent tout autres qu'elles n'étoient dans leur commencement. Nous ne doutons pas que le François que nous parlons maintenant ne vienne de celui qui étoit en uſage il y a cinq cens ans ; cependant à peine pouvons-nous entendre le François qui ſe parloit il y a deux cens ans. Il ne faut pas s'imaginer que ces changemens n'arrivent que dans notre langue. Quintilien dit que la langue Romaine de ſon temps étoit ſi differente de celle des premiers Romains, que les Prêtres n'entendoient preſque plus les Hymnes que les premiers Prêtres de Rome avoient compoſez pour être chantez devant les idoles de leurs Dieux. Platon dans le Cratyle dit la même choſe de l'ancien Grec ; que veu les grands changemens qui s'y étoient faits, il ne falloit pas s'étonner qu'il differât autant du nouveau, que celui-ci du Barbare. *οὐδὲν θαυμαστὸν ἂν εἴη εἰ ἡ παλαιὰ φωνὴ πρὸς τὴν νυνὶ βαρβαρικῆς μηδὲν διαφέρει.* Platon ap-

pelle Barbare le langage des peuples qui n'ont aucune politesse, qui ne cultivent point ni les arts, ni les sciences.

La difference du langage, ou la ferocité des premiers hommes qui étoient corrompus, comme l'Ecriture le déclare, firent qu'en peu de temps aprés la confusion de la Tour de Babel, ils se separerent, ne pouvant vivre les uns avec les autres. Chacun se retira dans les lieux qui n'étoient point encore habitez, où il pouvoit vivre avec ses femmes & ses enfans, & regner seul. C'est le grand nombre d'idées, la diversité des affaires, le trafic, les arts, les sciences, qui ont fait trouver ce nombre prodigieux de mots dont une langue a besoin, & cette grande regularité dans la construction des paroles, afin qu'elles soient capables d'un stile clair, sans équivoques. Mais qui étoient-ils ces premiers hommes qui allerent habiter les differens climats de la terre? Des chasseurs qui n'avoient aucune occupation, ni entretien, ni commerce qui demandât de la fecondité dans les termes, de la regularité dans l'arrangement. Ils n'avoient besoin que d'un jargon, qui se multiplia & diversifia prodigieusement; car comme il ne consistoit que dans un petit nombre de termes, il se pouvoit changer facilement.

La difference du temperament & des climats fait qu'on ne prononce pas de la même maniere. Ainsi ceux mêmes qui avoient dans le commencement le même langage avant leur separation, pûrent dans la suite prononcer si differemment les mêmes mots, qu'ils ne parurent plus les mêmes. Ajoûtons que n'ayant eu qu'un tres-petit nombre de termes, quand ils se separerent, lorsqu'il en fallut trouver de nouveaux pour marquer les choses dont ils commençoient de se servir, ils ne pouvoient pas inventer les mêmes, étant éloignez les uns

des autres, & ne se connoissant plus. C'est ainsi qu'il y eut sur la terre autant de differentes langues que de contrées. Cela devoit arriver quand il n'y auroit point eu de confusion miraculeuse des langues parmi les entrepreneurs de la Tour de Babel; & que tous les hommes dans le temps qu'ils se disperserent se fussent entendus. Ils ont pû dans la suite changer si fort leur premier langage, qu'il s'en soit formé de nouvelles langues. L'inconstance des hommes en est une des principales causes. L'amour qu'ils ont pour la nouveauté leur fait établir de nouveaux mots en la place de ceux qu'ils rebutent, & introduire des manieres nouvelles de prononcer, qui changent entierement le langage, & qui en font un nouveau dans la suite des années.

Chaque peuple a ses manieres de prononcer, selon la qualité du climat. Ceux du Nort sont portez à se servir de mots composez de consones fortes, qui se prononcent du fond du gosier. Les Saxons changent les consones, que les Grammairiens appellent *tenuës*, dans les moyennes, & celles-ci en aspirées; ainsi au lieu de *bibimus*, ils prononcent *pipimus*, pour *bonum* ils disent *ponum*, pour *vinum*, *finum*. Il y a des Nations entieres qui ne peuvent prononcer de certaines lettres, comme les Ephraimites ne pouvoient prononcer le *schin* des Hebreux, & pour *schibboleth*, disoient *sibboleth*. Les Gascons & les Espagnols n'aiment point la lettre F. Ceux-cy disent *harina* pour *farina*, *habulare* pour *fabulare*: les Gascons disent *hille* pour *fille*. C'est ce qui fait que chaque Nation déguise tellement les mots qu'elle emprunte d'une langue étrangere, qu'on ne les connoît plus.

Aussi ceux qui recherchent l'étymologie ou l'origine des nouvelles langues, pour faire com-

prendre comment elles viennent des anciennes, ont ſoin de rapporter quelles ont été les manieres differentes de prononcer en differens temps, & comment par ces differentes manieres les mots ont été changez de telle ſorte, qu'ils paroiſſent tout differens de ce qu'ils étoient dans leur premiere origine. Par exemple, il n'y a pas grande conformité entre *écrire*, & le mot Latin *ſcribere*, d'où il vient; entre *établir*, & *ſtabilire*, voilà la cauſe de cette difference. Nos François avoient coûtume en prononçant cette lettre *S*, de faire ſonner devant elle un *E*, comme on le fait encore au-delà de la Loire. Ainſi au lieu de *ſcribere*, ils prononçoient *eſcribere* : *eſtabilire*, pour *ſtabilire*. L'on a pris la coûtume enſuite de ne point prononcer la letttre *S*, aprés *E*, au commencement des mots : ainſi on a dit *ecribere*, *etabilire*; & enfin en abregeant ces mots, ſont venus ces mots François, *écrire*, *établir*. Les changemens qui ſe ſont faits de cette maniere dans la prononciation, ont tellement déguiſé les mots Latins, qu'il s'en eſt fait une nouvelle langue. Il en eſt de toutes les langues comme de la Françoiſe. Notre langue, l'Eſpagnole, & l'Italienne viennent du Latin. Le Latin vient du Grec. Le Grec vient en partie de l'Hebreu, comme le Chaldaïque & le Syriaque. L'on s'étonne d'abord quand on fait venir d'une langue plus ancienne quelque mot d'une nouvelle langue, par exemple, un mot Latin d'un mot Hebreu, ſi leur difference eſt conſiderable. Cet étonnement vient de ce que l'on ne prend pas garde que ce mot Latin, avant que d'avoir la forme qu'il a, a paſſé par pluſieurs païs, & qu'il a été prononcé en differentes manieres qui l'ont défiguré.

Les peuples ont des inclinations particulieres pour de certaines lettres, pour de certaines ter-

minaiſons, ſoit par caprice ou par raiſon ; trouvant que la prononciation de ces lettres & de ces terminaiſons eſt plus facile, & qu'elle s'accommode mieux avec leurs diſpoſitions naturelles. Cela ſe remarque particulierement dans la langue Grecque ; & c'eſt ce qui a introduit dans l'uſage commun de cette langue ces particularitez qu'on nomme *Dialectes*. Les Attiques, par exemple, au lieu de σ mettent ξῖ, ρῶ, τοῦ. Ils ajoûtent cette ſyllabe ἂν, à la fin de beaucoup de mots : ils joignent ſouvent ι, à la fin des adverbes : ils abregent les mots ; au contraire les Ioniens les allongent. Les Dores, ou Doriens font dominer l'α preſque par tout Les Eoliens mettent un β avant ρ ; de deux μμ, ils font deux ϖϖ, ils changent le θ, en φ. Il en eſt de même de la langue Chaldaïque, au regard de la langue Hebraïque. Les Italiens, les François, & les Eſpagnols ont leurs lettres & leurs terminaiſons particulieres, comme on le peut voir dans les Grammaires, & dans les Dictionnaires de ces langues. Ces particularitez, comme il eſt manifeſte, changent beaucoup les langues, & mettent de grandes differences entr'elles ; de ſorte que bien qu'elles viennent d'une même mere, s'il m'eſt permis de parler ainſi, elles ne paroiſſent point ſœurs. Les langues Françoiſe, Eſpagnole, & Italienne ſemblent être ſorties de langues toutes differentes.

Si chaque canton de terre a eu dans ſon commencement un langage particulier, comment, me dira-t-on, ces langues generales, étenduës, & qu'on a nommé des langues meres, ſe ſeroient-elles pû former ? Cela eſt arrivé lorſqu'un homme qui avoit plus d'eſprit & de force de corps, ſoit par ſon ſçavoir-faire, ſoit par la force de ſes armes, a raſſemblé pluſieurs peuples qu'il a obli-

gé de vivre ſous des Loix. C'a été une neceſſité qu'ils convinſſent d'un langage. Les vaincus prirent celui des victorieux, à qui ils voulurent faire leur cour, & dont ils rechercherent les faveurs. Alors vivant enſemble, s'entr'aidant, bâtiſſant des maiſons, exerçant les arts, traſiquant; la neceſſité, le plaiſir, l'utilité, les ornemens, les affaires, les jeux, les converſations, firent qu'il leur étoit neceſſaire d'avoir pluſieurs termes pour s'expliquer. Soit par hazard, ſoit par choix, ils ſe ſervirent des termes les plus propres pour s'exprimer ſans équivoques & avec agrément. Or quand un terme eſt une fois reçû & autoriſé, il devient propre : l'uſage en eſt plus facile. Ce qui eſt facile plaît : on agit ſelon les habitudes. Ainſi dans un Etat il s'eſt établi une ſorte de langage qu'on a parlé plus volontiers.

La terre ayant été comme partagée en differens Etats & Empires, il s'eſt fait differentes langues. Il n'étoit plus poſſible que des peuples éloignez, ſous de differentes dominations, ſous differens climats, inventaſſent les mêmes termes, ſe formaſſent un même langage. Chaque peuple s'eſt ſervi des mêmes mots qu'il a trouvé établis : qu'il a allongé, abregé, changé pour ſignifier des choſes à peu prés ſemblables, ſelon qu'il s'eſt plû à certains ſons, à certaines lettres; ce qui eſt remarquable en toutes les langues; le ſeul ſon ou la ſeule terminaiſon d'un mot faiſant juger de quelle langue il peut être. C'eſt toujours ſelon une certaine analogie ou proportion que les hommes forment leur langage. On fait plus volontiers ce qu'on a coûtume de faire; on le fait plus aiſément; & enſuite preſque neceſſairement. De là vient que chaque langue a ſes mots d'un certain ſon, ſes termes particuliers, un certain tour.

L'établissement des Empires a été suivi, comme nous venons de le dire, de l'établissement des langues meres. Ce sont aussi les changemens qui sont arrivez aux Etats, qui ont causé des changemens dans le langage. Car dans ces changemens plusieurs peuples se lient ensemble, d'où l'on voit naître un langage bizarre. Ainsi notre François ne vient pas seulement du Latin, il est composé de plusieurs mots usitez aux anciens Gaulois, avec lesquels les Romains se mêlerent dans les Gaules. La langue Angloise a plusieurs mots François; ce qui vient de ce que les Anglois ont long-temps demeuré dans la France, dont ils possedoient une partie tres-considerable. Les Espagnols ont plusieurs mots Arabes, soûmis qu'ils ont été pendant plusieurs siecles aux Maures qui parlent Arabe. Les termes des Arts viennent pour l'ordinaire des lieux où ils ont été cultivez. Ainsi les Grecs ayant travaillé avec plus de soin à perfectionner les sciences, les termes des beaux Arts viennent presque tous du Grec. L'art de naviger a été fort cultivé dans le Nort; plusieurs de nos termes de marine viennent du Nort.

La langue Latine s'est corrompuë, & de sa décadence sont venuës les langues Italienne, Espagnole, & Françoise; ce qui s'est fait de cette maniere. Les Romains perdirent l'Empire par leur molesse. En degenerant de la valeur de leur peres, ils corrompirent leur langage avec leurs mœurs. Outre cela les Barbares s'étant rendus maîtres de l'Italie, de l'Espagne & des Gaules, il se fit un mélange de mots barbares avec le Latin qu'on parloit dans tout l'Empire. Les peuples devinrent grossiers & ignorans; ils ne penserent plus à parler correctement. La langue Latine ne se peut bien parler sans une attention particuliere, à cause de tous ses differens genres & differentes décli-

naiſons. Nous voyons que dans notre langue qui eſt ſi facile, le petit peuple ne peut s'aſſujetir aux regles; il dira plus ſouvent *j'allions, je fiſmes*, que *nous allions, nous fiſmes*; ainſi la langue Latine ne devint plus qu'un jargon; on prit les manieres des Barbares qui n'avoient point de déclinaiſons. Lorſque les Italiens, les Eſpagnols, les François commencerent à ſe relever, & qu'ils furent maîtres chez eux, ils travaillerent à dégroſſir ce jargon qui s'étoit introduit aprés la décadence de l'Empire & de la Latinité. Chacun commença à ſe faire des regles, & à s'y aſſujettir. Ce qui a fait les trois langues Italienne, Eſpagnole & Françoiſe.

Les Colonies ont fort multiplié les langues. On voit que les Tyriens qui trafiquoient autrefois par toute la terre, avoient porté leur langage de tous côtez. On parloit à Carthage, Colonie des Tyriens, la langue Phenicienne, qui eſt une dialecte de l'Hebreu, comme on le peut démontrer par pluſieurs argumens, mais particulierement par les Vers écrits en langage Punique ou Carthaginois, qui ſe liſent dans Plaute. Or ces Colonies multiplient une langue, comme nous venons de le dire, & d'une elles en font pluſieurs. Car outre que ceux qui vont en ces Colonies ne ſçavent pas aſſez exactement la langue de leur païs, pour la conſerver ſans la corrompre: cette langue recevant dans deux differens païs où on la parle des changemens differens, elle ſe diviſe & ſe multiplie neceſſairement. Il n'eſt pas difficile de trouver la veritable origine des langues, pourveu que l'on connoiſſe un peu l'antiquité; mais mon deſſein ne me permet pas de m'arrêter plus long-temps ſur cette matiere. De ce que nous avons dit, il ſuit clairement que l'uſage change les langues, qu'il les fait ce qu'elles ſont, & qu'il exer-

ce ſur elles un ſouverain empire, comme nous le ferons voir plus amplement dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XVI.

L'uſage eſt le maître des langues. Elles s'apprennent par l'uſage.

IL ne s'agit pas de faire une nouvelle langue, mais d'entendre celles dont on ſe ſert, & de les parler purement. Nous avons vû qu'originellement les hommes ſont maîtres du langage; qu'il dépendoit d'eux de choiſir comme il leur plaiſoit des ſons pour ſignes de leurs penſées; mais que c'eſt de la premiere langue que Dieu forma lui-même, que toutes les langues ſont venuës. Je ne peux donc m'empêcher de combatre ici l'impertinence d'Epicure, quoique je l'aye déja fait. Il prétendoit que les hommes étoient nez de la terre comme des champignons, & que les mots dont ils ſe ſont ſervis étoient naturels, & qu'il ne dépendoit pas de leur liberté d'en choiſir. Voilà comme le langage ſe forma ſelon ce mauvais Philoſophe: ainſi que les animaux à la preſence de quelque objet extraordinaire, font de certains cris, les hommes ayant été frappez par les images des choſes qui ſe preſenterent à eux; l'air qui étoit renfermé dans leurs poûmons ayant été déterminé à ſortir d'une certaine maniere, forma une voix qui devint le nom de ces choſes.

Il eſt tres-certain qu'il y a des voix naturelles, & que dans les paſſions l'air ſort des poûmons d'une maniere particuliere, & forme les ſoûpirs, & pluſieurs exclamations, qui ſont des voix veritablement naturelles. Mais il y a bien de la difference

entre ce langage qui n'eſt pas libre, & celui dont nous uſons pour exprimer nos idées. Il y a pluſieurs preuves pour prouver que les mots ne ſont point naturels. Premierement ils ne ſont pas les mêmes en toutes les langues, ce qui devroit être ſi la nature avoit trouvé elle-même les mots dont nous nous ſervons. Car les Turcs qui ne parlent pas François, ne ſoûpirent pas d'une autre maniere que les François. Toutes les brutes d'une même eſpece font le même cri; & communément nous ne voyons rien faire à un homme qui ſoit different de ce que nous faiſons, que dans ce qui dépend de ſa liberté. La nature agit de la même maniere en tous les hommes; les peuples ayant donc differens langages, c'eſt une marque aſſurée que le langage n'eſt point l'ouvrage de leur nature, mais de leur liberté. L'experience le montre. Tous les jours on fait des mots nouveaux; on en tire quelques-uns des autres langues; mais on en invente qui n'ont jamais été.

Ce n'eſt donc point la nature que nous devons conſulter pour apprendre d'elle quels termes on doit employer. L'uſage eſt le maître & l'arbitre ſouverain des langues, perſonne ne lui peut conteſter cet empire. Or cet uſage n'eſt rien autre choſe que ce que les hommes uſant de leur liberté, ont coûtume de faire. Un particulier s'aviſe de propoſer un certain terme, ſi pluſieurs veulent bien prendre la coûtume de ſe ſervir de ce terme, c'en eſt fait, ce n'eſt plus un ſon confus qui ne ſignifie rien, mais un veritable mot qui a une idée qui ſe lie avec lui par la coûtume que l'on a de penſer à la choſe qu'il ſignifie, en même temps qu'on le prononce & qu'on l'entend prononcer.

La raiſon & la neceſſité nous oblige de ſuivre l'uſage; car il eſt de la nature du ſigne d'être connu parmi ceux qui s'en ſervent. Les mots n'étant donc

les signes de nos idées, que parce qu'ils ont été liez par l'usage à certaines choses, on ne doit les employer que pour signifier celles dont on est convenu que les mots seroient les signes. On pouvoit appeller cet animal que nous appellons *Cheval*, un *Chien*; & celui que nous appellons *Chien*, un *Cheval*: mais l'idée du premier étant attachée à ce mot, *Cheval*, & celle du second à cet autre mot, *Chien*, on ne peut les confondre & les prendre l'un pour l'autre, sans mettre une entiere confusion dans le commerce des hommes, semblable à celle qui s'éleva parmi ceux qui voulurenr bâtir la Tour de Babel. On méprise la bizarrerie de ceux qui ne suivent pas les modes qu'une longue coûtume autorise; c'est une bizarrerie bien plus grande, & qui tient de la folie de s'écarter des manieres ordinaires de parler. Se servir de termes inconnus, c'est envelopper de tenebres ce qu'on veut expliquer.

Il arrive dans le langage la même chose que dans les habits; il y en a qui poussent les modes jusques à l'excés; d'autres prennent plaisir à s'opposer au torrent de la coûtume. Il y a des personnes qui affectent de ne se servir que des termes & des expressions qui sont reçûës depuis fort peu de temps. Les autres déterrent le langage de leurs bisayeuls, & parlent avec nous comme s'ils conversoient avec ceux qui vivoient il y a deux cens ans. Les uns & les autres pechent contre le bon sens. Lorsque l'usage ne fournit point de termes propres pour exprimer ce que nous voulons dire, on a droit de rappeller ceux que l'usage a rebuté mal à propos. Un homme est excusable quand pour se faire entendre il fait un nouveau mot; pour lors on doit blâmer la pauvreté de la langue, & loüer la fecondité de l'esprit de celui qui l'a enrichie. *Datur venia verborum novitati, obscuritati re-*

rum servienti. Pourveu toutefois que ce nouveau mot soit habillé à la mode, & qu'il ne paroisse point étranger ; c'est-à-dire qu'il ait un son qui ne soit pas entierement different de celui des mots usitez ; qu'en le faisant venir, par exemple, du Latin, on le change selon l'analogie, c'est-à-dire, en la maniere qu'on change les mots Latins qui ont une terminaison semblable, comme de *alacer* on fait *alaigre*, de *macer* on fait *maigre*. Au lieu que les noms en *er*, qui n'ont pas *c* devant *r*, comme *tener*, *Alexander*, se changent autrement : nous disons *tendre*, *Alexandre*.

Les langues s'apprennent par l'usage sans étude & sans art. Le fils d'un artisan, d'un laboureur parle le langage de son pere, il se sert des mêmes mots, des mêmes manieres de parler, & il les prononce avec le même ton, sans que son pere l'en instruise. On n'a besoin de maîtres que pour les langues étrangeres. Celles-là même s'apprennent sans presque aucun dessein d'apprendre, sans écouter aucune leçon, en les entendant parler seulement. La nature est une excellente maîtresse, qui instruit efficacement. Les organes de nos sens sont presque tous liez les uns avec les autres. Lorsque les oreilles sont remuées par un certain mouvement, la langue est déterminée à un mouvement proportionné à celui qui se fait dans les oreilles. De là vient qu'entendant chanter ou prononcer quelque parole, nous sentons dans les organes de la voix une disposition à chanter le même air, à prononcer la même parole. L'homme est porté par la nature à imiter tout ce qu'il voit faire. Si nous voyions ce qui se passe dans le mouvement des nerfs, ou petits filets qui viennent du cerveau, nous verrions sans doute cette admirable liaison, & communication des organes. Nous y remarquerions que par le chant d'une personne les nerfs

des oreilles sont remuez de maniere que leur mouvement se communique aux filets qui servent aux organes de la parole, qui reçoivent ainsi une disposition pour produire le même chant.

Outre cela nous avons de l'empressement pour dire ce que nous pensons, & la necessité où nous sommes de demander du secours, & d'entretenir commerce avec les hommes, fait que nous desirons ardemment de sçavoir ce que les autres pensent. Nous aimons la compagnie, nous prenons plaisir à parler & à entendre parler. Tout cela fait que dans un païs étranger on en apprend la langue sans peine autant qu'il est necessaire pour entendre ceux avec qui nous conversons, & pour demander nos besoins les plus pressans. Les enfans sont encore plus ardens pour tout ce qu'ils souhaitent; c'est pourquoi ils apprennent les langues plus facilement. Si on veut faire apprendre le François à un jeune étranger, il n'y a qu'à le faire joüer avec des François de son âge : le desir qu'il aura de prendre sa part du plaisir, ce qu'il ne peut faire qu'en exprimant ses desirs, & entendant tout ce que disent les autres, lui fera plus apprendre de François en quinze jours, qu'un Maître ne lui en montreroit en six mois.

Il n'est donc pas difficile de concevoir comment un enfant apprend le langage de son pere, & comment il prononce avec le même ton, & de la même maniere les paroles qu'il entend. Son pere, en lui presentant du pain, ou quelque autre chose, a souvent fait sonner à ses oreilles ce mot *pain*. Ainsi, comme nous avons dit ci-dessus, l'idée de la chose qu'on appelle *pain*; & le son des lettres qui composent ce nom, se sont liées dans sa tête; de sorte qu'il est porté à dire ce même mot en voyant du pain, qu'il se trouve disposé à le prononcer, & qu'il le fait, l'experience lui

ayant fait connoître que lorſqu'il prononce ce mot on lui en donne. C'eſt ainſi que pluſieurs oiſeaux apprennent à parler ; mais il y a bien de la difference entre les enfans & les oiſeaux, qui n'ayant point d'eſprit, ne prononcent jamais le petit nombre de mots qu'ils ont appris avec beaucoup de peine, que dans le même ordre & dans la même occaſion où ces organes ont reçu cette diſpoſition pour les prononcer : au lieu qu'un enfant arrange en differentes manieres les mots qu'il a appris, & en fait mille uſages differens. Il fait des diſcours ſuivis, qui ne peuvent être l'effet d'une impreſſion corporelle, ainſi que Virgile dit que les oiſeaux chantent d'une maniere particuliere, ſelon la diſpoſition de l'air. La parole eſt l'appanage de l'homme.

CHAPITRE XVII.

Il y a un bon & un mauvais uſage. Regles pour en faire la diſtinction.

QUand nous élevons l'uſage ſur le trône, & que nous le faiſons l'arbitre ſouverain des langues, nous ne prétendons pas mettre le ſceptre entre les mains de la populace. Il y a un bon & un mauvais uſage ; & comme les gens de bien ſervent d'exemple à ceux qui veulent bien vivre, auſſi la coûtume de ceux qui parlent bien, eſt la regle de ceux qui veulent bien parler. *Uſum qui ſit arbiter dicendi, vocamus conſenſum eruditorum, ſicut vivendi, conſenſum bonorum.* Or il n'eſt pas difficile de faire le diſcernement du bon uſage d'avec celui qui eſt mauvais ; des manieres de parler de la populace qui ſont baſſes, d'avec celles des perſonnes ſçavantes, & que la con-

dition ou le merite éleve au dessus du commun.

Il y a trois moyens de faire ce discernement. Le premier est l'experience. On peut consulter sur un doute ceux qui parlent bien : remarquer de quelle maniere ils s'expriment : quel tour ils donnent à leurs paroles ; ce qu'ils affectent ; ce qu'ils évitent. Si on ne peut avoir leur conversation, on a les Livres, où l'on parle ordinairement avec plus d'exactitude, parce qu'on a le temps & le loisir de corriger les mauvaises façons de parler qui se glissent dans le discours. La mémoire étant pleine des méchans mots qu'on entend continuellement, il est difficile qu'il n'en échappe quelqu'un dans la conversation. Dans la composition en revoyant son ouvrage, on fait sortir les manieres de parler mauvaises, qui s'y étoient glissées sans qu'on s'en apperçût.

Le second moyen que nous avons pour connoître le bon usage, est la raison, comme je vais le faire voir. Toutes les langues ont les mêmes fondemens, que les hommes établiroient, si par une avanture semblable à celle que nous avons feinte, ils étoient obligez de se faire une nouvelle langue. Il est facile, avec les connoissances que nous avons données de ces fondemens, de se rendre maître & juge d'une langue, condamner les loix de l'usage qui sont opposées à celles de la nature & de la raison. Si l'on n'a pas droit d'en établir de nouvelles, on a la liberté de ne se pas servir de celles qui sont mauvaises. Les langues ne se polissent que lorsqu'on commence à raisonner, qu'on bannit du langage les expressions qu'un usage corrompu y a introduites, qui ne s'apperçoivent que par des yeux sçavans, & par une connoissance exacte de l'Art que nous traitons. Or par ce choix d'expressions justes, les langues se renouvellent, & le non-usage, s'il m'est permis de parler ainsi, des mé-

chantes manieres de parler établit l'uſage de celles qui ſont raiſonnables. C'eſt de cette maniere que la langue Grecque s'eſt polie, & qu'elle eſt devenuë, ſans contredit, la plus belle & la plus parfaite de toutes les langues. On ſçait que les Grecs s'adonnerent entierement à la ſcience des mots; leurs Philoſophes mêloient la Grammaire avec la Philoſophie, & en faiſoient une partie de leur étude. Ainſi remarquant dans leur langue ce qui choquoit la raiſon & les oreilles, ils tâchoient de l'éviter en cherchant des expreſſions plus raiſonnables & plus commodes. Ce langage qu'ils ſe formoient dans leur cabinet & dans leurs écoles, paſſoit bien-tôt dans les converſations du peuple; car les Grecs, ſur tout les Atheniens, avoient une paſſion prodigieuſe pour l'éloquence. Ceux qui leur préparoient des diſcours étudiez, étoient écoutez favorablement. C'étoit là un des grands divertiſſemens d'Athenes. Ainſi ce peuple étant accoûtumé à entendre parler d'une maniere belle & polie, ne parloit que poliment.

Dans l'établiſſement du langage, la raiſon, comme nous l'avons vû dans les Chapitres précedens, ne preſcrit qu'un petit nombre de loix; les autres dépendent de la volonté des hommes. Tout le monde ne ſe propoſe qu'une même fin en parlant; mais comme on y peut arriver par differens chemins, la liberté de choiſir ceux qui plaiſent, cauſe les differences qui ſe remarquent entre les manieres de s'exprimer d'une même langue. Neanmoins quelque liberté que les peres de cette langue ayent pris en la formant, on y apperçoit une certaine uniformité qui regne dans toutes ſes expreſſions, & des regles conſtantes qui y ſont obſervées. Les hommes ſuivent ordinairement les coûtumes qu'ils ont une fois embraſſées; c'eſt pourquoi, bien que la parole dépende preſque entiérement du caprice des hom-

mes, on remarque, comme il a été dit, une certaine uniformité dans son usage. Si on sçait donc que les noms qui ont un tel son, sont de tel genre, quand on doutera du genre de quelqu'autre nom, il faudra le comparer avec ceux qui se terminent de la même maniere, & dont le genre est connu. Lorsque je veux être assuré si la troisiéme personne du parfait simple d'un verbe qui est proposé, se doit terminer en *a*, je considere son infinitif. S'il est en *er*, je n'ai plus de difficulté, sçachant que dans notre langue tous les verbes qui ont un semblable infinitif, terminent en *a* la troisiéme personne de ce temps. Nous voyons que les noms en *al* ont au pluriel *aux*, comme *cheval*, *chevaux*; *animal*, *animaux*.

Cette maniere de connoître l'usage d'une langue par la comparaison de plusieurs de ses expressions, & par le rapport que l'on suppose qu'elles ont entr'elles, s'appelle *Analogie*, qui est un mot Grec, qui signifie proportion. C'est par le moyen de l'Analogie que les langues ont été fixées. C'est par elle que les Grammairiens ayant connu les regles & le bon usage du langage, ont composé des Grammaires qui sont tres-utiles, lorsqu'elles sont bien faites, puisque l'on y trouve ces regles que l'on seroit obligé de chercher par le travail ennuyeux de l'Analogie.

De tous les trois moyens pour reconnoître le bon usage, le plus assuré est l'experience. L'usage est toûjours le maître. On doit choisir les expressions les plus raisonnables; & c'est par ce choix que les langues se purifient de ce qu'elles ont d'impur. Mais lorsque l'usage ne nous presente qu'un seul terme & qu'une seule expression pour exprimer ce que nous sommes obligez de dire, la raison même veut que nous cedions à la coûtume qui lui est contraire, & nous ne pechons point en employant cette expression

expreſſion, quoique mauvaiſe. Car en cette occaſion la maxime des Juriſconſultes ſe trouve veritable : *Communis error facit jus.* L'Analogie n'eſt pas la maîtreſſe du langage. Elle n'eſt pas deſcenduë du Ciel pour en établir les loix. Elle montre ſeulement celles de l'uſage. *Non eſt lex loquendi, ſed obſervatio,* comme le dit Quintilien.

Pour apprendre parfaitement l'uſage d'une langue, il en faut étudier le genie, & remarquer les idiomes, ou manieres de parler qui lui ſont particulieres. Le genie d'une langue conſiſte en de certaines qualitez que ceux qui la parlent affectent de donner à leur ſtile. Le genie de notre langue eſt la netteté & la naïveté. Les François recherchent ces qualitez dans le ſtile, & ſont fort differens en cela des Orientaux, qui n'ont de l'eſtime que pour les expreſſions myſterieuſes, & qui donnent beaucoup à penſer. Les idiomes diſtinguent les langues les unes des autres auſſi-bien que les mots. Ce n'eſt pas aſſez pour parler François de n'employer que des termes François; car ſi on tourne les termes, & qu'on les diſpoſe, comme feroit un Alleman ceux de ſa langue; c'eſt parler Alleman en François. L'on appelle *Hebraïſmes* les idiomes de la langue Hebraïque, *Helleniſmes* ceux de la langue Grecque; & ainſi des autres langues. C'eſt un Hebraïſme que de dire *vanité des vanitez*, au lieu de dire la plus grande de toutes les vanitez; & de marquer une diſtribution par la repetition d'un même mot, comme dans ce diſcours : Noë fit entrer dans l'Arche *ſept, & ſept,* de tous les animaux: pour dire Noé fit entrer *ſept paires* de tous les animaux. C'eſt un Helleniſme que de ſe ſervir de l'infinitif au lieu des noms; mais cet idiome ſe trouve auſſi dans notre langue, qui a une tres-grande conformité avec la Grecque. Les expreſſions qui ont été rejettées par l'uſage nouveau, & qui

sont ainsi particulieres aux anciens Auteurs, se nomment *Archaïsmes*. Chaque province a son idiome qu'il n'est pas facile de quitter. Tite-Live dont l'éloquence est si pure, n'a pû purger son stile des manieres de parler de Padouë, comme l'a remarqué Asinius Pollio, selon Quintilien. *In Tito Livio mira facundia viro, putat inesse Pollio Asinius quandam Patavinitatem.*

CHAPITRE XVIII.

De la pureté du langage. En quoi elle consiste. Ce que c'est que l'élegance.

PUisqu'il se faut soûmettre à la tyrannie de l'usage, nous devons étudier avec soin ses loix pour les observer religieusement. La premiere étude doit être des mots particuliers, dont il faut rechercher avec exactitude les idées, pour ne les employer que dans leur propre signification; c'est-à-dire, pour signifier exactement les idées ausquelles ils ont été attachez par l'usage. Outre cela il faut faire attention à toutes celles qui sont accessoires de cette principale idée qu'ils ont, de crainte de prendre le noir pour le blanc, en donnant une idée basse d'une chose qu'on a dessein de relever & de faire paroître.

Pour bien parler il ne suffit pas seulement d'employer des mots qui soient autorisez par l'usage; il faut que ce soit dans la signification précise que leur donne l'usage, comme nous venons de le dire. Pour faire le Portrait du Roi, ce n'est pas assez de representer un visage avec deux yeux, un nez, une bouche; il faut exprimer les traits du visage du Roi. On s'imagine devenir éloquent pourveu qu'on charge sa memoire de phrases ramassées

dans les Livres de ceux dont l'éloquence eſt eſtimée. On ſe trompe fort, & ceux qui ſuivent cette methode, ne parlent jamais juſte. Car ils accommodent les choſes qu'ils traitent à ces phraſes, ſans ſe ſouvenir du lieu où les Auteurs de qui ils les ont priſes, les avoient appliquées : ainſi leur diſcours eſt ſemblable à ces habits qu'on achete chez les fripiers, qui ne ſont jamais ſi juſtes que ceux que l'on fait faire pour ſoi. Leur ſtile eſt bizarre, ſemblable à ces groteſques qui ſont faits de mille pieces rapportées, de coquillages de differentes figures, de differentes couleurs, de rocailles qui n'ont aucun rapport naturel avec la figure quelles repreſentent.

Les phraſes ſont une marque de pauvreté dans le ſtile, comme les pieces dans un habit ; elles y remedient en rempliſſant les places vuides du diſcours ; car enfin, quand on eſt garni de phraſes, on ne demeure jamais court. C'eſt pourquoi un de nos Poëtes ſe plaint agreablement du chagrin de ſa Muſe qui rejettoit un ſecours ſi favorable.

Encor ſi pour rimer dans ma verve indiſcrete
Ma Muſe au moins ſouffroit une froide épithete,
Je ferois comme un autre, & ſans chercher ſi loin.
J'aurois toujours des mots pour les coudre au beſoin:
Si je loüois Philis en miracles feconde,
Je trouverois bien-tôt : A nulle autre ſeconde.
Si je voulois vanter un objet nompareil,
Je mettrois à l'inſtant : Plus beau que le Soleil.
Enfin parlant toujours & d'Aſtre & de merveilles,
De chef-d'œuvres des Cieux, de beautez ſans pareilles;
Avec tous ces beaux mots ſouvent mis au hazard,
Je pourrois aiſément, ſans genie, & ſans Art,
Et tranſpoſant cent fois & le nom, & le verbe,
Dans mes vers recouſus mettre en pieces Malherbe.

Ce n'eſt pas aſſez de choiſir des termes uſitez & propres, leur liaiſon doit être raiſonnable; ſans cela un diſcours n'aura aucune forme, non plus que les lettres d'Imprimerie qu'on jetteroit au hazard ſur une table; car les idées de chaque mot en particulier peuvent être tres-claires, & ne faire cependant aucun ſens jointes enſemble; parce que les idées auſquelles ils ont été joints par l'uſage, ſont incompatibles. Ces deux mots *quarré*, & *rond*, ſont tres-bons, leurs idées ſont claires. On conçoit bien ce que c'eſt qu'être quarré, ce que c'eſt qu'être rond; mais uniſſant ces deux mots en diſant un *quarré rond*, on dit une choſe qui ne peut pas être conçûë. On ne peut pas comprendre qu'on chauſſe des gans, cependant ces deux mots *chauſſer*, & *gans*, ſont tres François; ni qu'on *deſcende à cheval*, quand on y monte. Lorſque la repugnance de deux idées n'eſt pas ſi manifeſte, & que la liaiſon de deux termes n'eſt pas ſi clairement condamnée par l'uſage que celle de ceux-ci, *chauſſer des gans*, *deſcendre à cheval*, elle n'eſt apperçûë que par un petit nombre de perſonnes. La plûpart de ceux qui entendront prononcer ces paroles ſuivantes, ſeront ſurpris par leur éclat, & n'appercevront pas qu'elles ne forment aucun ſens raiſonnable. *De nobles journées qui portent de hautes deſtinées au delà des mers.* N'eſt-ce pas là une confuſion de belles paroles qui ne ſignifient rien? Le Vers ſuivant eſt encore un galimatias.

Le comble des grandeurs ſappe leur fondement.

Qui pourroit s'imaginer ce que dit l'Auteur de ce Vers? Les idées de *comble*, & de *ſapper*, ſe combattent, il eſt impoſſible de les allier. On ſçait bien ce que veut dire le Poëte, mais aſſurément il ne le dit pas. Cette faute eſt plûtôt une faute de jugement, qu'une ignorance du langage; ce qui fait voir que pour parler juſte, on doit

travailler pour le moins autant à former ſon jugement que ſa langue.

Pour le rang qu'il faut donner aux mots lorſqu'on les lie enſemble, les oreilles inſtruiſent ſi ſenſiblement de ce qu'il y faut obſerver, qu'il n'eſt pas beſoin que j'en parle. L'uſage ne garde pas toûjours l'ordre naturel dans certains mots : il veut qu'on place les uns les premiers, il veut qu'on éloigne les autres. Les oreilles qui ſont accoûtumées à cet arrangement, en apperçoivent les moindres changemens, & elles en ſont bleſſées. Nous ſommes plus touchez de ce qui choque nos ſens, que de ce qui choque la raiſon. On ſera moins choqué d'un mauvais raiſonnement, que de cette tranſpoſition *tête ma*, pour *ma tête*. Ce défaut eſt ſi viſible, qu'il n'eſt pas beſoin d'avertir que l'on y prenne garde.

Le diſcours eſt pur lorſque l'on ſuit le bon uſage : ſe ſervant de ce qu'il approuve, & rejettant ce qu'il condamne. Les vices oppoſez à la pureté ſont *le barbariſme* & *le ſoleciſme*. Les Grammairiens ne ſont pas d'accord touchant la définition de ces deux vices. Vaugelas dit que le barbariſme eſt aux mots, aux phraſes & aux particules, & que le ſoleciſme eſt aux déclinaiſons, aux conjugaiſons, & en la conſtruction. On commet un barbariſme en diſant un mot qui n'eſt point François, comme *pache*, pour *pacte* ; ou un mot qui eſt François en un ſens, & non pas en l'autre, comme *lent*, pour *humide* ; en ſe ſervant d'un adverbe pour une prépoſition ; comme *deſſus la table*, pour *ſur la table* ; en uſant d'une phraſe qui n'eſt pas Françoiſe, comme *élever les mains vers le Ciel*, au lieu de dire *lever les mains au Ciel* ; *je m'en ſuis fait pour cent piſtoles*, comme diſent les Gaſcons, au lieu de dire, *j'ai perdu cent piſtoles au jeu*. C'eſt un barbariſme de laiſſer les

particules qu'il faut mettre, ou de mettre celles qu'il faut laisser. Pour le solecisme qui a lieu dans les déclinaisons, dans les conjugaisons, & dans la construction ; voici des exemples de tous les trois. *Les émails*, pour *les émaux : il allit*, pour *il alla : je n'ai point de l'argent*, pour *je n'ai point d'argent : Un grand erreur*, pour *une grande erreur : j'avons fait cela*, pour *nous avons fait cela.*

Vaugelas remarque qu'il y a bien de la difference entre la netteté dont nous avons parlé ci-dessus, & la pureté dont nous parlons presentement. Un langage pur est ce que Quintilien appelle *emendata oratio* ; & un langage net ce qu'il appelle *dilucida oratio*. Ce sont deux choses si differentes, dit Vaugelas, qu'il y a une infinité de gens qui écrivent nettement ; c'est-à-dire, qui s'expliquent si bien, qu'à la simple lecture on conçoit leur intention : & neanmoins il n'y a rien de si impur que leur langage : comme au contraire il y en a qui écrivent purement ; c'est-à-dire, sans barbarisme & sans solecisme ; & qui neanmoins arrangent si mal leurs paroles & leurs periodes, & embarassent tellement leur stile, qu'à peine conçoit-on ce qu'ils veulent dire.

Les plus belles expressions deviennent basses lorsqu'elles sont prophanées par l'usage de la populace qui les applique à des choses basses. L'application qu'elle en fait, attache à ces expressions une certaine idée de bassesse, de sorte qu'on ne peut s'en servir sans soüiller, pour ainsi dire, les choses que l'on en revêt. Ceux qui écrivent poliment, évitent avec soin ces expressions, & c'est de là en partie que vient ce changement continuel dans le langage.

Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt ; ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modò nata, vigentque.

Les perſonnes de qualité, & les ſçavans tâchent de s'élever au deſſus de la populace. Pour cela ils évitent de parler comme elle, & ils n'employent jamais ces expreſſions qu'elle gâte par le mauvais uſage qu'elle en fait. Les hommes imitent volontiers ceux dont ils eſtiment la qualité; ainſi on voit qu'en tres-peu de temps les mots que les riches ou les ſçavans banniſſent de leur converſation, ne ſont enſuite reçûs de perſonne. Ils ſont obligez de quitter la Cour & les villes, & de ſe retirer dans les villages pour n'être plus que le langage des payſans.

Mais enfin, outre cette exactitude à garder les loix de l'uſage, & ce ſoin à n'employer que des façons de parler pures; il faut avoüer que ce qui éleve au deſſus du commun ceux qu'on admire, eſt un certain art, ou un bon-heur qui leur fait trouver des expreſſions riches & ingenieuſes pour dire ce qu'ils penſent. Avec un peu de ſoin & d'étude on évite la cenſure des Critiques; mais on ne peut plaire que par un bon-heur qui eſt tres-rare. Que peut-on blâmer dans les paroles ſuivantes: *C'eſt à Cadmus que la Grece eſt redevable de l'invention des caracteres; c'eſt de lui qu'elle a appris l'Art de l'Ecriture.* On ne peut, dis-je, blâmer cette expreſſion, mais on eſt charmé lorſqu'on entend la même choſe exprimée de cette autre maniere noble & ſpirituelle.

C'eſt de lui que nous vient cet art ingenieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

Ce choix d'expreſſions riches & heureuſes, fait ce qu'on appelle *l'élegance*; mais outre cela, pour rendre un diſcours élegant, il eſt neceſſaire que l'on y faſſe appercevoir une certaine facilité qu'on remarque dans ces belles ſtatuës qu'on appelle en La-

tin *Elegantia ſigna.* Cette facilité plaît à la vûë, en ce qu'elle imite de plus prés la nature, dont les operations n'ont rien de gêné. Ces ſtatuës groſſieres dont les membres ſont roides, & collez les uns contre les autres, *rigentia ſigna,* choquent les yeux. Quand un homme a peine à s'exprimer, on travaille avec lui, & on reſſent une partie de ſa peine. S'il s'exprime d'une maniere naturelle & facile, de ſorte qu'il ſemble que chaque mot ſoit venu prendre ſa place, ſans qu'il ait eu la peine de l'aller chercher, cela plaît infiniment. La vûë d'un homme qui ſe jouë, relâche en quelque maniere l'eſprit de ceux qui le voyent.

Cette facilité ſe fait ſentir dans un ouvrage lorſque l'on ſe ſert d'expreſſions naturelles; que l'on évite celles qui ſemblent recherchées, & qui portent les marques ſenſibles d'un eſprit qui fait les choſes avec peine. Ce n'eſt pas que pour ſe ſervir de termes naturels & propres, il ne ſoit beſoin de travail; mais ce travail ne doit pas paroître. Il faut ſe donner la torture en compoſant ſi l'on veut bien faire, mais il faut que le Lecteur conçoive à la facilité qu'il trouve d'entendre ce qu'on lui dit, qu'on étoit de fort bonne humeur lorſqu'on écrivoit. *Ludentis ſpeciem dabit, & torquebitur.* Autant qu'on le peut, & que la matiere qu'on traite le permet, il faut donner à ſon diſcours le tour libre des converſations. Lorſqu'une perſonne parle avec un air facile & enjoüé, cela ne ſert pas peu à faire entrer dans ſes ſentimens; le plaiſir de ſa converſation rend les choſes aiſées.



CHAPITRE XIX.

De la perfection des langues. L'Hebraïque a été parfaite dés sa premiere origine : C'est à elle que toutes les autres doivent leur premiere perfection. Quand, & comment la Grecque s'est perfectionnée.

NOus avons compris dans ce premier Livre ce qu'il y a de plus essentiel à l'Art de parler; ses principales regles sont fondées sur la raison ; ce n'a donc été que lorsque les hommes ont commencé d'être raisonnables, que les langues se sont polies & perfectionnées : qu'il s'est trouvé des personnes d'esprit qui les ont cultivées ; qui ont consulté la raison sur les manieres de s'exprimer clairement & noblement. Puisqu'Adam avoit été créé raisonnable, sage, on ne peut pas douter qu'il n'ait parlé raisonnablement & sagement ; ainsi sa langue qui est l'Hebraïque, fut parfaite dés sa premiere origine.

Dans le temps que Moïse écrivoit en Hebreu, la Grece étoit un païs barbare, & tel que pouvoit être l'Amerique lorsque nos Navigateurs la découvrirent. Toute l'antiquité témoigne que ce fut Cadmus qui apprit aux Grecs l'usage des lettres. Les uns le font Egyptien, les autres Phenicien ; mais tous conviennent que ce fut de la Phenicie qu'il alla en Grece, & que les lettres qu'il donna aux Grecs étoient Pheniciennes. Il auroit fallu dire qu'elles étoient Hebraïques ; car les noms des lettres de l'alphabet Grec sont les mêmes que ceux de l'alphabet Hebreu ; & ce qui démontre que ce ne sont pas les Grecs qui ont donné cet alphabet aux Hebreux, c'est que ces noms en Grec ne

signifient rien, & qu'en Hebreu, ou dans la langue Phenicienne, ils ont une signification; comme Plutarque le remarque. Ainsi ils sont barbares au regard des Grecs, & naturels aux Hebreux. Une autre preuve, c'est que les Grecs s'étant servis de l'alphabet pour compter, quand ils ont cessé de se servir de quelques-unes des lettres Hebraïques pour conserver aux autres leur valeur, ils ont substitué un signe en la place de l'ancienne lettre; par exemple, aprés avoir rejetté *le vau*, qui est le digame Eolique, & la lettre F des Latins, ils ont mis en sa place cette notte ϛ pour signe du nombre six, dont le *vau* Hebreu est le signe, étant la sixiéme lettre de l'alphabet Hebraïque. De même ayant rejetté le *Tzade*, & le *Koph* des Hebreux, ils ont substitué des signes des nombres que marquoient ces lettres, afin que les suivantes conservassent leur premiere valeur. C'est donc une verité constante que l'alphabet Grec a été formé sur l'alphabet Hebreu. Or, comme nous l'avons remarqué, les langues ne se sont perfectionnées que quand on a commencé de les écrire; c'est donc à l'Hebreu que les Grecs doivent la premiere perfection de leur langue, qui ne pouvoit être que tres-grossiere avant l'arrivée de Cadmus dans la Grece, vers le temps que la Republique Judaïque étoit gouvernée par des Juges. La Grece avoit été entierement barbare jusques à ce temps là, pendant deux mille cinq-cens ans, ou deux mille six-cens.

Cadmus porta la science des Egyptiens chez les Grecs; au moins leur donna-t-il plusieurs connoissances qu'ils n'avoient point; il leur donna des loix; il les assembla; il les gouverna. Ce fut vers ce temps là qu'ils commencerent d'obéïr à des Princes, de bâtir des Villes. L'Histoire Grecque nous apprend que la Grece eut differens Princes, qu'il se forma differens Etats, differentes Republiques.

De là eſt venu que tous les Grecs ayant conçû de l'amour pour l'éloquence, & chacun travaillant à polir la langue de ſon païs, la langue Grecque ſe parla differemment. Il ſe forma pluſieurs dialectes, ou differentes manieres de parler : chaque peuple ſe fit des termes. Les principales dialectes furent l'Attique, l'Ionique, la Dorique, l'Eolienne. La Grece n'eſt pas fort étenduë : les Atheniens, les Ioniens, les Doriens, les Eoliens ne ſont pas éloignez les uns des autres; ainſi le commerce qu'ils avoient enſembe faiſoit que toutes ces dialectes, ou manieres de parler ne leur étoient pas inconnuës ; leurs Ecrivains purent donc prendre la liberté de ſe ſervir de toutes les dialectes, de tous les termes de chaque Etat ; ce qui donna une merveilleuſe fecondité à leur langue.

Ce qui contribua particulierement à dégroſſir & à polir la langue Grecque, & la rendre la plus capable de toutes les langues d'exprimer toutes choſes avec énergie, & harmonieuſement, ce fut l'amour qu'ils eurent pour la Muſique. Les inſtrumens de Muſique furent en uſage parmi eux de fort bonne heure. Ce n'étoient pas ſeulement des airs qu'ils chantoient en pinçant leurs Luths, ou Guitares. En touchant les cordes ils prononçoient des paroles, & il paroît que leurs premiers Docteurs, Philoſophes, Theologiens, Hiſtoriens étoient des Poëtes ou des Chantres. Dans le premier Livre de l'Odiſſée Phenix chanta ſur ſa Guitare les actions des Dieux & des hommes, comme le font les Chantres :

Εργ' ἀνδρῶν τε θεῶντε, τά τε κλείουσιν ἀοιδοί.

Les Muſiciens chantoient ainſi les faits des Heros. Ils expliquoient la Religion, ſes Myſteres, la genealogie des Dieux. Ils rendoient raiſon de ce qui s'obſerve dans le Ciel. Ce n'eſt point une con-

jecture en l'air. Strabon en parlant d'Homere dans
„ le premier livre de sa Geographie, aprés avoir
„ dit qu'il y a deux especes ou sortes de discours étu-
„ diez, l'un mesuré, & l'autre libre, c'est-à-dire que
„ tout discours est vers ou prose : il soutient, que les
„ premieres pieces étudiées furent des Vers. Πρώτιστα
„ γὰρ ἡ ποιητικὴ κατασκευὴ παρῆλθεν εἰς τὸ μέσον.
„ Que les vers ayant plû, Cadmus, Pherecydes,
„ Hecatœus qui écrivirent en prose, conserve-
„ rent les manieres des Poëtes, à la reserve des me-
„ sures. Strabon ajoûte que ceux qui écrivirent aprés
„ eux, quittant davantage les manieres poëtiques,
„ changerent enfin entierement le premier stile, &
„ reduisirent la prose à l'état où elle est, l'ayant dé-
„ gradée, comme si on changeoit le stile Tragique
„ dans celui de la Comedie. Dire & chanter, c'ê-
„ toit autrefois la même chose, ce qui montre que
„ la Poësie est la source de l'éloquence. (C'est
„ toûjours Strabon qui parle.) Tous les vers étoient
„ des chants, on ne les recitoit qu'en chantant ; d'où
„ vient que toutes les pieces de Poësies se nomment
„ chant, *Rapsodie, Tragedie, Comedie.* ce mot Grec
„ ᾠδὴ signifiant *chant.* Enfin Strabon dit que le nom
„ Grec πεζὸς qu'on donne à la prose (en Latin elle
„ se nomme *pedestris,*) est une preuve que les dis-
„ cours écrits, de poëtiques qu'ils étoient autrefois,
„ élevez, & comme portez dans un chariot, ont
„ été abbaissez, & reduits à marcher à pied.

Ce passage de Strabon étoit trop considerable pour ne le pas rapporter tout entier. Il est facile de comprendre comment les Poëtes purent changer la langue Grecque, en la perfectionnant, & en faire comme une nouvelle langue toute differente de ce qu'elle étoit dans sa premiere origine. Le plaisir de la musique rend indulgents ceux qui écoutent. On souffre que les Musiciens prennent la liberté de coupper, d'allonger le discours, selon que cela s'ac-

commode avec leur chant. Ces premiers Historiens, Theologiens, Philosophes, qui étoient ensemble Poëtes & Musiciens, furent les maîtres de la langue. Ils la polirent comme il leur plut; ainsi en peu de temps ils en firent le langage le plus parfait. Ailleurs c'est l'usage qui a été le maître de la langue. C'est un tyran, comme nous l'experimentons en France, qui souvent commande sans raison, à qui il faut obéir aveuglément. Pour bien parler François il faut parler comme on parle. Nos Poëtes mêmes n'ont guére plus de liberté que ceux qui écrivent en prose. D'abord qu'on s'apperçoit qu'un Poëte employe dans ses vers un terme, une expression hors de l'usage, & qu'il paroît que c'est pour attraper une rime, on ne peut le souffrir ni lui, ni ses vers.

Ce n'étoit pas cela dans la Grece, sur-tout dans les premiers temps. Les sçavans furent les maîtres d'ajouter à un mot des lettres, d'en retrancher, de l'allonger, de le coupper. La Grece eut des esprits excellens qui voyageoient en Egypte, en Phenicie, de tous côtez, pour profiter de la doctrine & des experiences de tous les peuples. En toutes choses ils étudioient la raison; ils écoutoient ce qu'elle prescrit. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils réüssirent. Ils se formerent un goût admirable pour l'éloquence, pour les arts. Aussi tout ce qu'on a pu faire dans la suite des temps, c'est de les imiter. Nous n'avons ni Peintre, ni Sculpteur qui les ait surpassé. Les Architectes n'ont réüssi qu'autant qu'ils ont suivi les belles proportions que la Grece avoit trouvées. On voit dans la conduite des poëmes Epiques & Dramatiques, combien les Grecs sont raisonnables. Toute la Grece avoit un amour, une estime infinie pour ceux qui réüssissoient, & une déférence entiere. Une langue qui a donc été formée avec une pleine liberté & autorité par

des Maîtres si raisonnables, comment n'auroit-elle pas été la plus parfaite ?

Toutes les autres langues ne se sont perfectionnées dans la suite, que lorsque les écrivains ont pris les Grecs pour modeles de l'art de bien écrire. On peut dire que la langue Grecque étoit déja dans sa perfection du temps d'Homere, trois mille ans aprés la création du monde, lorsque Salomon regnoit en Judée. Rome fut bâtie environ deux-cens cinquante ans aprés ce temps là. Alors la langue Latine étoit fort grossiere. Ce ne fut que dans le sixiéme siecle depuis que cette ville fut bâtie, qu'elle eut des Poëtes considerables, Livius, Nevius, Plaute. Ils tâchoient d'imiter les Grecs; ils ne faisoient presque que traduire en Latin leurs ouvrages. Ceux qui vouloient profiter voyageoient dans la Grece, y demeuroient long-temps pour y acquerir la connoissance des arts, c'étoit la fin de leur voyage: *Ad mercaturam bonarum artium*, comme parle Ciceron. Enfin la langue Latine a acquis sa perfection sous ce Prince des Orateurs, & sous le siecle d'Auguste, aprés la mort duquel la langue ne fit plus que se gâter, & perdit son éclat, aussi-bien que l'Empire Romain son lustre & sa grande puissance. On n'eut plus le bon goût de Ciceron, de Virgile, d'Horace. On ne consulta plus, comme ils le faisoient, le bon sens; au moins on ne le fit pas avec tant de soin, ni tant de succés. Les peuples qui ruïnerent l'Empire Romain, & se mirent en leur place, étoient grossiers, barbares. Ce fut Ulphilas qui apprit aux Goths l'usage des lettres vers la fin du quatriéme siecle. Ils étoient encore barbares quand ils se jetterent sur l'Empire Romain. Vers ce temps-là il se fit plusieurs Etats, plusieurs Royaumes du débris de cet Empire. Il s'y forma des langues particulieres que chacun tâcha de polir. Dans le siecle passé, communément nos habiles ne s'ap-

pliquoient qu'à bien écrire en Latin. Notre langue ne s'est perfectionnée que dans ce siecle, où nos écrivains s'étant défaits des mauvais préjugez qu'on avoit contre la bonne éloquence, & formé le goût, lisant les Auteurs Grecs & Latins, ils ont rendu le Frãçois si beau, si clair, si coulant, que quoiqu'il n'ait pas tous les grands avantages de la langue Grecque & de la Latine, il engage tous les étrangers à l'étudier. On imprime, & on lit hors de France nos bons Auteurs François. A quoi doit-on cette perfection de notre langue, qu'à ce soin qu'ont eu enfin nos Auteurs d'examiner leurs compositions à la lumiere de la raison, & de chercher les veritables fondemens de l'Art de parler ?

Il est important pour l'honneur de la Religion, qu'on soit bien persuadé que c'est aux Hebreux que les Grecs doivent leur premiere politesse. Herodote le declare nettement ; car aprés avoir dit que ce fut Cadmus qui apporta les Lettres & les Sciences dans la Grece, il ajoute qu'avant luy les Grecs n'avoient point l'usage des lettres : que les premieres dont ils se servirent étoient Pheniciennes ; & qu'ils en changerent le son & la figure dans la suite du temps. Selon Pausanias les Grecs écrivoient de droit à gauche, preuve que c'est des Hebreux qu'ils avoient appris l'écriture. Il parle (*Liv. 5.*) d'une Statuë ancienne où le nom d'Agamemnon étoit ainsi écrit de droit à gauche. Cette ancienne maniere n'avoit donc changé que depuis la prise de Troie. Il dit avoir vû dans une ancienne Arche ou Coffre, qui se gardoit religieusement dans un Temple, une Inscription dont les caracteres étoient rangez comme des sillons, qui recommençoient où ils finissoient, tantôt de droit à gauche, tantôt de gauche à droit ; maniere dont nous avons parlé ci-dessus.



LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Les mêmes choses peuvent être conçuës differemment : ce que la parole, qui est l'image de l'esprit, doit marquer.



SI les hommes concevoient toutes les choses qui se presentent à leur esprit simplement comme elles sont en elles-mêmes, ils en parleroient tous de la même maniere. Tous les Geometres tiennent le même langage, quand ils démontrent ce Theorême : *Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits.* Ils se servent des mêmes expressions, parce que la nature nous détermine à parler comme nous pensons, & que quand on pense de même, on tient le même langage. Mais il s'en faut bien que toutes les pensées des hommes soient semblables, c'est-à-dire qu'ils regardent toutes choses d'une même façon.

Ils en jugent differemment, & selon le bien ou le mal qu'ils y découvrent, ou qu'ils croyent y découvrir, ils ont differens mouvemens de mépris ou de haine, d'amour ou d'aversion, qui font que chacun a des idées differentes. La même chose ne paroît jamais la même à tous les hommes. Elle est aimable aux uns; les autres ne la peuvent regarder qu'avec des sentimens d'aversion. Aprés qu'on a une fois regardé un homme comme son ennemi, on ne prend plus plaisir à considerer ses bonnes qualitez. Cette consideration augmenteroit la douleur qu'on a de le voir opposé à ses prétentions, parce qu'elle feroit voir sa puissance. On prend donc plaisir au contraire de se former des idées extraordinaires de ses défauts. On trouve de la satisfaction à le concevoir foible & méchant. Ses moindres défauts se presentent sous une forme monstrueuse; comme ses vertus paroissent toutes petites & imparfaites : l'on ne fait attention qu'à ce qui peut en donner du mépris. Ce n'est pas encore assez : à l'occasion de ses imperfections dont on s'occupe volontiers, parce que nous voulons toujours justifier nos passions, on se represente tous ceux qui se sont signalez par leurs crimes : joignant ainsi dans sa pensée cet ennemi avec tous les criminels qui ont jamais été. La finesse des renards, la malice des serpens, l'avidité des loups, la cruauté des tygres, la fureur des lions ne manquent point de venir à l'esprit; de sorte qu'on se forme une image terrible de cette personne dont on a fait l'objet de son aversion & de sa colere.

Je fais ici ce que feroit un peintre qui n'enseigne pas à son éleve ce que les choses doivent être pour qu'elles soient parfaites, mais qui ne s'applique qu'à les lui faire bien representer telles qu'elles sont. Ce n'est pas à un Rheteur à former l'esprit & le cœur de celui qui étudie la Rhetori-

que, & à lui apprendre qu'il ne doit pas concevoir les choſes autres qu'elles ſont, qu'il n'en doit avoir que des idées raiſonnables, & qu'il ne lui eſt pas permis d'entretenir dans ſon cœur des mouvemens injuſtes. Cela n'eſt pas du reſſort de ſa profeſſion. Tout ce qu'il doit faire c'eſt de l'avertir que ſi ſes penſées ne ſont pas reglées, ſi le jugement qu'il fait des choſes eſt extravagant, le diſcours qui en fera la peinture, fera paroître ſon extravagance. Je puis neanmoins faire cette reflexion, qu'il n'eſt pas poſſible que nous regardions indifferemment toute ſorte de choſes. Les paſſions ne ſont mauvaiſes que par le mauvais uſage qu'on en fait. Elles nous ont été données par l'Auteur de la nature pour nous mouvoir vers le bien, & pour fuir le mal. C'eſt une lâcheté de regarder le bien froidement ſans s'y porter, & de conſiderer le mal ſans horreur & ſans un violent deſir de le fuir. Ainſi il n'y a qu'une ame molle, & qui n'a aucun ſentiment de la nature, qui puiſſe être indifferente à l'égard de toutes choſes bonnes ou mauvaiſes. Une ame genereuſe qui a du feu, s'excite ſelon la qualité de l'objet qui l'occupe; elle en conçoit les idées qu'il en faut avoir, & elle reſſent les mouvemens qui ne manquent point de ſuivre lorſque la nature eſt vive, & qu'elle eſt bien reglée; de ſorte qu'il ſe fait une image dans ſon eſprit, où les choſes ſe trouvent repreſentées avec les traits qui leur ſont propres, & avec leurs couleurs naturelles.

Les hommes qui ont été faits les uns pour les autres, imitent ce qu'ils voyent faire. Il y a une merveilleuſe ſympathie entre eux. Ils ſont comme liez les uns aux autres. Un enfant prononce ſans peine les mots qu'il entend prononcer. Si on entend chanter, on prend le ton que celui qui chante le plus fort, oblige les autres de prendre. Il faut

faire des efforts pour ne pas ſuivre ceux qui vont devant nous, & pour ne pas marcher avec eux de compagnie. Je dis cela pour faire comprendre que tout le ſecret de la Rhetorique, dont la fin eſt de perſuader, conſiſte à faire paroître les choſes telles qu'elles nous paroiſſent; car ſi on en fait une vive image ſemblable à celle que nous avons dans l'eſprit, ſans doute que ceux qui la verront, auront les mêmes idées que nous; qu'ils concevront pour elles les mêmes mouvemens, & qu'ils entreront dans tous nos ſentimens. Il s'agit donc maintenant d'apprendre comment par le ſecours de la parole on peut faire une image de notre eſprit, où l'on voye la forme de nos penſées, c'eſt-à-dire, comment on peut faire que les choſes qui ſont la matiere du diſcours, ſoient repreſentées avec les traits & avec les couleurs ſous leſquelles nous voulons qu'elles ſoient vûës.

Il eſt certain que nous parlons ſelon que nous ſommes touchez. Les mouvemens de l'ame ont leurs caracteres dans les paroles comme ſur le viſage. Le ton de la voix, & le tour qu'on prend, fait connoître de quelle maniere on regarde les choſes dont on parle, le jugement qu'on en fait, & les mouvemens dont on eſt animé à leur égard. Ce ſont ces caracteres qu'il faut étudier & dans la pratique du monde, & dans les livres. Les Auteurs qui excellent dans ces manieres vives de peindre les mouvemens de l'ame, n'ont réüſſi que parce qu'ils ont obſervé ce que chacun fait, & de quelle maniere on parle dans l'émotion. On donne de grandes loüanges à Ariſtote pour avoir marqué dans ſa Rhetorique le caractere de chaque paſſion, & les mœurs de chaque âge, de chaque condition. Je conſens qu'il merite ces loüanges; mais je ſoutiens qu'il eſt plus utile de s'étudier ſoi-même, & remarquer comme chacun parle & agit. On pro-

fite bien davantage lorſqu'on lit le quatriéme Livre de l'Eneide, où l'on voit des peintures naturelles des paſſions ; ou que ſans s'amuſer à lire des Livres on étudie le monde même. On ne peint jamais bien une paſſion qu'aprés l'avoir vûë en original, c'eſt-à-dire, qu'aprés avoir étudié ceux qui étoient animez de cette paſſion. Les Auteurs ſe trompent, & ce qui fait qu'on eſt peu touché en liſant leurs Livres, c'eſt qu'ils ne peignent pas les mouvemens qu'ils veulent inſpirer, avec des traits naturels. Ils ne veulent employer que de riches couleurs, des paroles magnifiques, ils rejettent les expreſſions ordinaires qui ſont pourtant les traits naturels de ces mouvemens ; c'eſt-à-dire que lorſqu'on eſt ému, on ne parle point comme ils le font. Il en eſt des figures que les Déclamateurs employent, comme de ces raiſonnemens en forme des Philoſophes, qui dégoûtent, parce que ce n'eſt point la maniere naturelle de raiſonner. Il faut encore remarquer que quoique les hommes ſages n'entrent pas ſans de grands ſujets en des mouvemens de colere impetueux, que cependant ils ne parlent jamais ſans quelque feu ; c'eſt pourquoi dans l'Hiſtoire même, l'on ne doit point raconter les choſes froidement. Il y a des tours figurez de converſation : quand on les ſçait prendre, le Lecteur ne croit pas lire un Livre ; il croit voir les choſes, ou qu'un homme vivant lui raconte ce qu'il lit.

Tous ces traits qui peignent les mouvemens de notre ame, l'eſtime, le mépris, la haine, l'amour, conſiſtent en trois choſes : Premierement, dans le ton ; il y a un ton railleur & de mépris ; il y a un ton d'admirateur. Dans l'empreſſement de trouver la verité, ou de la faire connoître, on preſſe ceux à qui on parle, de la déclarer. On leur fait de vives interrogations d'un ton animé. En ſecond

lieu, on donne un tour extraordinaire, tout different de celui qu'ont les paroles d'un homme tranquille. Enfin, comme nous allons voir dans le Chapitre ſuivant, dans les grands mouvemens on employe des mots extraordinaires, parce que la paſſion nous fait concevoir les choſes tout autres qu'elles ne paroiſſent quand on les conſidere tranquillement.

CHAPITRE II.

Il n'y a point de langue aſſez riche & aſſez abondante pour fournir des termes capables d'exprimer toutes les differentes faces ſous leſquelles l'eſprit peut ſe repreſenter une même choſe. Il faut avoir recours à de certaines façons de parler qu'on appelle Tropes, dont on explique ici la nature & l'invention.

LA fecondité de l'eſprit des hommes eſt ſi grande, qu'ils trouvent ſteriles les langues les plus fecondes. Ils tournent les choſes en tant de manieres, ils ſe les repreſentent ſous tant de faces differentes, qu'ils ne trouvent point de termes pour toutes les diverſes formes de leurs penſées. Les mots ordinaires ne ſont pas toûjours juſtes, ils ſont ou trop forts, ou trop foibles. Ils n'en donnent pas la juſte idée qu'on en veut donner. C'eſt neanmoins ce que ceux qui parlent avec art recherchent avec plus d'empreſſement; car c'eſt en cela que conſiſte l'éloquence. On prend les ſentimens de ceux qui nous parlent, lorſque leurs paroles les marquent vivement, comme nous l'avons remarqué. Si l'on veut donc exprimer les ſentimens d'eſtime & d'amour qu'on a pour la choſe dont on parle, il ne faut employer aucun terme qui ne contri-

buë à donner des idées de grandeur & de perfection ; c'est-à-dire qu'il faut choisir des termes qui fassent paroître cette chose grande & parfaite. Ce choix demande un grand discernement ; ceux qui n'ont qu'un mediocre genie, se contredisent à tous momens. Il y a dans leurs discours cent choses qui sont contraires à leur dessein, qui font pleurer lorsque leur principal dessein est de faire rire, & qui ne donnent que du mépris de ce qu'ils avoient entrepris de faire estimer. Celui qui fait attention à ce défaut, & qui tâche de l'éviter, trouve steriles les langues les plus fecondes. Ainsi pour exprimer exactement ce qu'il pense, il est obligé de se servir de cette adresse dont on use quand ne sçachant pas le nom propre de celui que l'on veut indiquer, on le fait par des signes & par des circonstances qui sont tellement attachées à sa personne, que ces signes & ces circonstances excitent l'idée qu'on n'a pû signifier par un nom propre. C'est un soldat, dit-on, c'est un Magistrat, c'est un petit homme.

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læsus.

Les objets qui ont entre eux quelque rapport & quelque liaison, ont leurs idées en quelque maniere liées les unes avec les autres. En voyant un soldat, on se souvient facilement de la guerre. En voyant un homme, on se souvient de ceux dans le visage desquels on a remarqué les mêmes traits. Ainsi l'idée d'une chose peut être excitée par le nom de toutes les autres choses avec lesquelles elle a quelque liaison.

Quand pour signifier une chose on se sert d'un mot qui ne lui est pas propre, & que l'usage avoit appliqué à un autre sujet ; cette maniere de s'expliquer est figurée ; & ces mots qu'on transporte de

la chose qu'ils signifient proprement, à une autre qu'ils ne signifient qu'indirectement, sont appellez Tropes, c'est-à-dire termes dont on change & on renverse l'usage; comme ce nom *Tropes*, qui est Grec, le fait assez connoître, *τρέπω*, *verto*. Les Tropes ne signifient les choses ausquelles on les applique, qu'à cause de la liaison & du rapport que ces choses ont avec celles dont ils sont le propre nom; c'est pourquoi on pourroit compter autant d'especes de Tropes, que l'on peut marquer de differens rapports; mais il a plû aux premiers Maîtres de l'Art de n'en établir qu'un petit nombre.

CHAPITRE III.

Liste des especes de Tropes qui sont les plus considerables.

METONYMIE,

JE donne entre les especes de Tropes, la premiere place à la *Metonymie*, parce que c'est le Trope le plus étendu, & qui comprend sous lui plusieurs autres especes. *Metonymie* signifie un nom pour un autre. Toutes les fois qu'on se sert d'un autre nom que de celui qui est propre, cette maniere de s'exprimer s'appelle une Metonymie; comme quand on dit: *Cesar a ravagé les Gaules; tout le monde lit Ciceron; Paris est allarmé:* il est évident que l'on veut dire que l'armée de Cesar a ravagé les Gaules; Que tout le monde lit les ouvrages de Ciceron; Que le peuple de Paris est dans une grande crainte. Il y a une si grande liaison entre le Chef & son armée, entre un Auteur & ses écrits, entre une ville

& ses citoyens, qu'on ne peut penser à l'un, que l'idée de l'autre ne se presente aussi-tôt. Ainsi ce changement de nom ne cause aucune confusion.

SYNECDOCHE.

LA *Synecdoche* est une espece de Metonymie, par laquelle on met le nom du tout pour celui de la partie, ou celui de la partie pour le nom du tout: comme quand on dit *l'Europe*, pour la France, ou la *France* pour *l'Europe*: le *rossignol* pour un oiseau en general, ou *oiseau* pour *rossignol*; *arbre* pour une espece d'arbres en particulier, ou une espece d'arbres pour toutes sortes d'arbres. On dira: La peste est en Angleterre, quoi qu'elle ne soit qu'à Londres; qu'elle est à Londres, quoi qu'elle soit dans toute l'Angleterre. On dit en parlant d'un rossignol en particulier, d'un chêne en particulier: Voilà un bel oiseau: voilà un bel arbre: se servant avec cette liberté du nom de la partie pour signifier le tout, & du nom du tout pour signifier la partie.

On rapporte à cette espece de Trope la liberté que l'on prend de mettre un nombre certain & déterminé pour un nombre qu'on ne sçait pas précisement. On dira: Cette maison a cent belles avenuës, lorsqu'elle en a plusieurs, & qu'on n'en sçait pas le nombre. Quand aussi pour faire un compte rond, on ajoûte ou l'on retranche ce qui empêcheroit que le compte ne fût rond. S'il y a quatre-vingts dix-neuf ans, trois mois, quinze jours: on dira librement, il y a cent ans.

ANTONOMASE.

L'Antonomase est une espece de Metonymie. Elle se fait lorsqu'on applique le nom propre d'une

d'une chose à plusieurs autres ; ou au contraire lorsque l'on donne à quelque particulier un nom commun à plusieurs. Sardanapale étoit un Roi voluptueux. Neron un Empereur cruel ; c'est par Antonomase qu'on appellera un voluptueux un *Sardanapale*, & que l'on donnera le nom de *Neron* à un Prince cruel. Ces mots d'Orateur, de Poëte, de Philosophe sont des noms communs, & qui se donnent à tous ceux qui sont d'une même profession : cependant on applique ces mots à des particuliers, comme s'ils leurs étoient propres. On dit, parlant de Ciceron, l'Orateur donne ce precepte dans sa Rhetorique. Le Poëte a fait la description d'une tempête dans le premier Livre de son Æneïde, pour dire : Virgile a fait, &c. Le Philosophe l'a démontré dans sa Metaphysique, au lieu de dire, Aristote l'a démontré. Dans chaque état ceux qui y excellent pardessus le commun, s'en approprient aussi la gloire & le nom. Toutes les fois qu'on parle de l'éloquence, on pense facilement à Ciceron, & par consequent l'idée d'Orateur & de Ciceron se lient, de sorte que l'une suit l'autre.

METAPHORE.

LEs Tropes sont des noms que l'on transporte de la chose dont ils sont le nom propre, pour les appliquer à des choses qu'ils ne signifient qu'indirectement ; ainsi tous les Tropes sont des *Metaphores* ; car ce mot qui est Grec, signifie translation. Cependant on donne le nom de Metaphore par Antonomase à une espece de Trope, & pour lors on définit la Metaphore un Trope, par lequel on met un nom étranger pour un nom propre, que l'on emprunte d'une chose semblable à celle dont on parle. On appelle les Rois les Chefs de leur Royaume, parce que, comme le chef commande

à tous les membres du corps, les Rois commandent à leurs sujets. L'Ecriture sainte appelle élegamment le Ciel durant une secheresse, un ciel d'airain. On dit d'une maison qu'elle est riante, lorsque la vûë en est agréable, & semblable en quelque maniere à cet agrément qui paroît sur le visage de ceux qui rient.

ALLEGORIE.

L'Allegorie se fait lorsqu'en parlant on semble dire toute autre chose que ce que l'on dit en effet, comme l'étymologie de ce mot le marque. C'est une continuation de plusieurs Metaphores, comme dans cette Allegorie que fait Isaïe chap. 5. *Mon bien aimé avoit une vigne sur un lieu élevé, gras & fertile. Il l'environna d'une haïe, il en ôta les pierres, & la planta d'un plan tres-rare & excellent : il bâtit une Tour au milieu, & il y fit un pressoir : il s'attendoit qu'elle porteroit de bons fruits ; & elle n'en a porté que de sauvages. Maintenant donc, vous habitans de Jerusalem, & vous hommes de Juda, soyez les juges entre moi & ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'aye point fait ? Est-ce que je lui ai fait tort d'attendre qu'elle portast de bons raisins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais ? Mais je vous montrerai maintenant ce que je m'en vas faire à ma vigne. J'en arracherai la haïe, & elle sera exposée au pillage : je détruirai tous les murs qui la défendent, & elle sera foulée aux pieds. Je la rendrai toute deserte, & elle ne sera point taillée, ni labourée : Les ronces & les épines la couvriront ; & je commanderai aux nuées de ne pleuvoir plus sur elle.* Ce qu'Isaïe ajoûte fait assez connoître que ce discours est une Allegorie. *La vigne*, dit-il, *du Seigneur des ar-*

mées est la maison d'Israël, & les hommes de Juda étoient le plan auquel il prenoit ses délices : J'ai attendu qu'ils fissent des actions justes. Saint Prosper nous donne l'exemple d'une Allegorie qui est encore fort éloquente, lorsqu'il décrit les effets de la Grace.

C'est elle qui suivant son immuable loi,
Seme en l'esprit ce grain dont doit naître la foi,
Lui fait prendre racine, & par ses douces flâmes
Fait pousser puissamment son germe dans nos ames.
C'est elle qui d'enhaut veille pour le nourrir,
Qui le garde sans cesse, & qui le fait meurir.
Elle a soin que l'yvraie, ou les aspres épines
N'étouffent en croissant ses semences divines ;
Qu'un vent de complaisance, un soufle ambitieux
Ne renverse l'épi qui monte vers les cieux ;
Que le torrent bourbeux des charnelles délices
Ne l'entraîne avec soi dans le torrent des vices :
Qu'un lasche amour de l'or ne le seche au dedans
Par l'invisible feu de ses desirs ardens ;
Ou que, lorsqu'élevé sur sa tige superbe,
Il dédaigne de loin la bassesse de l'herbe,
Un tourbillon d'orgueil, comme un foudre soudain,
Ne lui donne en sa chûte une honteuse fin.

Prenez garde que dans l'Allegorie il faut finir comme l'on a commencé, & prendre toutes les Metaphores des mêmes choses dont on a emprunté les premieres expressions. Ce que vous voyez que saint Prosper observe exactement, prenant toutes ces Metaphores des choses qui regardent les bleds. Quand ces Allegories sont obscures, & qu'on n'apperçoit pas d'abord le sens naturel des paroles de l'Auteur, elles peuvent être appellées Enigmes, telle qu'est celle-ci. Le Poëte décrit les agitations du sang pendant la fiévre.

Ce sang chaud & boüillant, cette flâme liquide,
Cette source de vie à ce coup homicide,
En son lit agité ne se peut reposer,
Et consume le champ qu'elle doit arroser.
Dans ses canaux troublez sa course vagabonde
Porte un tribut mortel au Roi du petit monde.

Ce dernier vers particulierement est fort Enigmatique, & tout d'un coup on ne découvre pas que ce Roi est le cœur qui est le principe de la vie, par lequel tout le sang du corps passe continuellement. Il faut faire reflexion sur ce qu'on dit que l'homme est un petit monde.

LITOTE.

Litote ou *diminution* est un Trope par lequel on dit moins qu'on ne pense, comme quand on dit: *Je ne puis vous loüer*: laquelle expression est la marque d'un reproche secret. *Je ne méprise pas vos presens*: au lieu de dire: Je les reçois volontiers.

On peut rapporter à cette figure les manieres extraordinaires de representer la bassesse d'une chose, comme le fait Isaïe en representant ce qu'est le monde entier au regard de la grandeur de Dieu, ch. 40. *Qui est celui*, dit-il, *qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, & qui la tenant étenduë, a pesé les cieux? Qui soûtient de trois doigts toute la masse de la terre, qui pese les montagnes, & met les collines dans la balance?* Et dans le même Chapitre ce Prophete parlant encore de la grandeur de Dieu: *C'est lui*, dit-il, *qui s'assied sur le globe de la terre, & qui voit tous les hommes qu'elle renferme comme des sauterelles; qui a suspendu*

les cieux comme une toile, & qui les étend comme un pavillon qu'on dresse pour s'y retirer.

HYPERBOLE.

L'Hyperbole est un Trope qui représente les choses ou plus grandes, ou plus petites qu'elles ne sont dans la verité. On employe les Hyperboles lorsque les termes ordinaires sont ou trop foibles, ou trop forts; & qu'ils ne se trouvent pas proportionnez à nôtre idée: ainsi craignant de ne pas assez dire, on dit plus. Comme si je veux exprimer la vitesse d'un excellent coureur; je dirai qu'il va *plus vite que le vent.* Si je parle d'une personne qui marche avec une extrême lenteur; je dirai qu'il marche *plus lentement qu'une tortuë.* On peut dire que ces expressions sont des mensonges; mais ces mensonges sont fort innocens, puisque leur fin c'est la verité; comme le dit Seneque: *in hoc omnis hyperbole extenditur ut ad verum mendacio veniat.* Ces Hyperboles, comme il paroît dans les exemples que nous venons de proposer, font concevoir que la vitesse de l'un est bien grande, & que la lenteur de l'autre est extrême, puisque l'on dit du premier, qu'il va *plus vite que le vent*; & de l'autre, qu'il *marche plus lentement qu'une tortuë.* On pardonne ces excés; parce qu'en se servant de termes ordinaires, on ne diroit pas assez, il est à propos de dire plus que moins. *Conceditur amplius dicere, quia dici quantum est, non potest: meliusque ultra, quàm citra stat oratio.* C'est pourquoi saint Jean n'a pas fait de difficulté de dire à la fin de son Evangile: *Jesus a fait tant d'autres choses, que si on les rapportoit en détail, je ne crois pas que le monde entier pût contenir les Livres qu'on en écriroit.*

IRONIE.

IRonie eſt un Trope par lequel on dit tout le contraire de ce que l'on penſe ; comme quand on appelle *homme de bien* une perſonne dont les vices ſont connus. Le ton de la voix avec lequel on prononce ordinairement les Ironies, & la qualité de la perſonne à qui on ſçait que le titre qu'on lui donne ne convient pas, font connoître la penſée de celui qui parle, comme lorſque le Prophete Elie diſoit aux Prêtres de l'Idole de Baal, qui invoquoient à haute voix cette Idole qui ne les pouvoit entendre : *Criez plus haut, car votre Dieu Baal parle peut-être à quelqu'un, ou il eſt en chemin, ou dans une Hôtellerie : il dort peut-être, & il a beſoin qu'on le reveille.* L'effet de l'Ironie c'eſt de faire faire attention à la baſſeſſe de celui qu'on veut faire mêpriſer, en lui donnant des loüanges, & diſant des choſes qui ne lui conviennent point, & ne font que préparer à ſentir ſa baſſeſſe. Ce ſeroit un menſonge que l'Ironie, ſi le faux à ſa faveur ne devenoit vrai, dit un celebre Auteur. C'eſt elle qui a introduit ce que nous appellons *contre-verité*, & qui fait que quand on dit d'une femme libertine & ſcandaleuſe, que c'eſt une tres-honnête perſonne ; tout le monde entend ce qu'on dit, ou plûtôt ce qu'on ne dit pas, *intelligitur quod non dicitur.* Les *contre-veritez* ſont ce que les anciens Rheteurs nommoient *Antiphraſe.*

CATACHRESE.

CAtachreſe eſt le Trope le plus libre de tous : on prend la liberté d'emprunter le nom d'une choſe toute contraire à celle qu'on veut ſignifier,

ne le pouvant faire autrement; comme lorſqu'on dit, *un cheval ferré d'argent.* La raiſon rejette cette expreſſion; mais la neceſſité oblige de s'en ſervir. *Aller à cheval ſur un baſton ; Equitare in arundine longa.* Un bâton n'eſt pas un cheval. Ces expreſſions enferment une contradiction, mais on s'entend bien.

Voilà les eſpeces de Tropes les plus conſiderables ; & c'eſt à ces eſpeces que les Maîtres rapportent tous les Tropes dont on ſe peut ſervir. Je n'ai pas prétendu enſeigner la maniere d'en trouver. Outre que l'uſage en fournit un tres-grand nombre, dans la chaleur du diſcours, on ſçait ſe ſervir de tout ce que l'imagination preſente : & comme dans la paſſion on ne manque jamais d'armes, parce que la colere donne l'adreſſe de s'armer de tout ce que l'on rencontre, *Furor arma miniſtrat ;* lorſque l'on a l'imagination échauffée, on ſe ſert de tous les objets qui ſe trouvent dans la memoire pour ſignifier ce que l'on veut dire. Il n'y a rien dans la nature que l'on n'applique à la choſe dont on parle, & qui ne fourniſſe des Tropes au beſoin, lorſque les termes propres manquent.

CHAPITRE IV.

Les Tropes doivent être clairs.

C'Eſt particulierement dans les Tropes que conſiſtent les richeſſes du langage. Auſſi comme le mauvais uſage des grandes richeſſes cauſe le déreglement des Etats ; le mauvais uſage des Tropes eſt la ſource de quantité de fautes que l'on commet dans le diſcours ; c'eſt pourquoi il eſt important de le bien regler. Premierement l'on ne

doit employer les Tropes que pour exprimer ce qu'on n'auroit pû representer qu'imparfaitement avec des termes ordinaires; & lorsque la necessité oblige de s'en servir, il faut qu'ils ayent ces deux qualitez; en premier lieu qu'ils soient clairs, & fassent entendre ce qu'on veut dire, puisque l'on ne s'en sert que pour rendre le discours plus expressif. La seconde qualité, c'est qu'ils soient proportionnez à l'idée qu'ils doivent reveiller.

Trois choses empêchent les Tropes d'être clairs, la premiere s'ils sont tirez de trop loin, & pris de choses qui ne donnent pas occasion à l'ame de penser d'abord à ce qu'il faut qu'elle se represente pour découvrir la pensée de celui qui parle: comme si on appelloit une maison de débauche, les syrtes de la jeunesse, on ne pourroit penetrer le sens de cette Metaphore, qu'aprés avoir rappellé dans sa memoire que les syrtes sont des bancs de sable proche de l'Afrique fort dangereux, ce que tout le monde ne sçait pas; au lieu qu'en nommant cette maison l'écueil de la jeunesse, ce que l'on a voulu signifier, est aussi-tôt apperçû. Il n'y a personne qui ne comprenne d'abord ce qu'on a voulu dire.

Pour éviter ce défaut, on doit tirer les Metaphores de choses sensibles qui soient sous les yeux, & dont l'image par consequent se presente d'elle-même sans qu'on la cherche. En voulant indiquer une personne, dont le nom ne m'est pas connu, je me rendrois ridicule si je me servois de certains signes obscurs qui ne donneroient aucune occasion facile à ceux qui m'écouteroient, de se former une idée de cette personne. Mais ce défaut que l'on évite avec tant de soin dans la conversation, est recherché comme une vertu par un tres-grand nombre d'auteurs. Il y a des personnes qui prennent plaisir à faire venir de loin toutes leurs Meta-

phores, & qui les empruntent de choſes inconnuës, pour faire paroître leur érudition. S'ils parlent d'une Province, ils lui donnent par *Synecdoche* le nom d'une de ſes parties qui ſera la moins connuë. Leurs Tropes viennent tous du fond de l'Aſie, de l'Afrique. Il faut pour les entendre ſçavoir le nom des plus petits villages, de toutes les fontaines, de toutes les collines du païs dont ils parlent. Ils ne nomment jamais une perſonne par ſon nom, mais par celui de l'ayeul de ſes ayeuls, faiſant une vaine montre des connoiſſances qu'ils ont de l'antiquité.

La Sageſſe divine qui s'accommode à la capacité des hommes, nous donne un exemple dans les divines Ecritures de ce ſoin qu'on doit avoir de ſe ſervir des choſes connuës à ceux qu'on inſtruit, lorſqu'il eſt queſtion de leur faire comprendre quelque choſe de difficile. Ceux qui ont l'eſprit petit, & qui cependant oſent critiquer l'Ecriture, condamnent les Metaphores & les Allegories qui y ſont priſes des champs, des pâturages, des brebis, & des chaudieres & des marmites. Ils ne prennent pas garde que les Iſraëlites étoient tous bergers, & qu'ainſi il n'y avoit rien qui leur fût plus connu que le ménage de la campagne. L'employ des Prêtres, à qui l'Ecriture s'adreſſoit particulierement, étoient perpetuellement occupez à tuer des bêtes dans le Temple, à les écorcher, & à les faire cuire dans les grandes cuiſines qui étoient autour du Temple. Les Ecrivains ſacrez ne pouvoient donc pas choiſir des choſes dont les images ſe preſentaſſent plus facilement à l'eſprit des Iſraëlites.

2°. L'idée du Trope doit être tellement liée avec celle du nom propre, qu'elles ſe ſuivent, & qu'en excitant l'une des deux, l'autre ſoit renouvellée. Ce défaut de liaiſon eſt la ſeconde choſe qui rend

les Tropes obſcurs. Cette liaiſon eſt ou naturelle, ou artificielle. J'appelle liaiſon naturelle celle qui ſe trouve lorſque les choſes ſignifiées par les noms propres, & par les Metaphoriques, ont un rapport ſi naturel, qu'elles ſe reſſemblent, & qu'elles dépendent les unes des autres : comme quand on dit d'un homme, qu'il a les bras d'airain, pour dire que ſes bras ſont forts : on peut appeller naturelle la liaiſon qui eſt entre ce Trope & ſon nom propre. J'appelle liaiſon artificielle celle qui a été faite par l'uſage. C'eſt la coûtume d'appeller un Arabe un homme avec lequel on ne peut traiter : c'eſt un terme uſité, la coûtume qu'on a de s'en ſervir dans ce ſens, fait que l'idée de ce mot *Arabe*, réveille celle d'un homme intraitable. Une liaiſon artificielle eſt plûtôt apperçûë qu'une liaiſon naturelle, parce que cette premiere ayant été établie par l'uſage, on y eſt accoûtumé.

3°. L'uſage trop frequent des Tropes eſt la troiſiéme choſe qui les rend obſcurs. Les Metaphores les plus claires ne ſignifient les choſes qu'indirectement. L'idée naturelle de ce que l'on n'exprime que par Metaphore, ne ſe preſente point à l'eſprit qu'aprés quelque reflexion ; on s'ennuye de toutes ces reflexions, & l'on ſouhaite que celui que l'on écoute épargne la peine de deviner ſes penſées. Mais quand nous condamnons le trop frequent uſage des Tropes, nous parlons de ceux qui ſont extraordinaires. Il y en a qui ne ſont pas moins uſitez que les termes naturels ; ainſi ils ne peuvent jamais obſcurcir le diſcours.

L'on ne doit jamais ſe ſervir d'expreſſions Metaphoriques qui ne ſoient pas ordinaires, ſans y avoir préparé les Lecteurs. Un Trope doit être precedé de choſes qui les empêchent de prendre le change ; & la ſuite du diſcours leur doit faire

connoître qu'il ne faut pas s'arrêter à l'idée naturelle que presentent les termes que l'on employe. A moins que d'être extravagant, ou de vouloir prendre plaisir à n'être pas entendu, on ne continuë point depuis le commencement d'un discours ou d'un livre jusqu'à la fin, dans de perpetuelles Allegories. Nous ne pouvons connoître la pensée d'un homme que lorsqu'il nous en donne, au moins quelquefois, des signes naturels, & qui ne sont point équivoques. Comment sçavons-nous qu'une personne se joüe, & ne parle pas serieusement, sinon parce que nous l'avons vû serieux dans d'autres occasions ? Comment distingue-t-on un bâteleur qui fait le fou, d'avec un fou veritable ? N'est-ce pas parce que l'on voit que ce bâteleur ne joüe ce personnage que pendant un peu de temps, & qu'un fou est toujours fou ? Quand donc on prétend qu'un Auteur n'a jamais exprimé ses pensées que par des Metaphores, on le juge capable d'une extravagance qui est presque inoüie, à moins que quelque trait de politique ne l'obligeât à obscurcir son discours.

CHAPITRE V.

Les Tropes doivent être proportionnez à l'idée qu'on veut donner. Cette idée doit estre raisonnable.

L'Usage des Tropes est absolument necessaire, parce que, comme nous avons dit, les mots ordinaires ne suffisent pas toujours. Si je veux donner l'idée d'un rocher dont la hauteur est extraordinaire ; ces termes grand, haut, élevé, qui se donnent aux rochers d'une hauteur commune, n'en feront qu'une peinture imparfaite :

mais disant que ce rocher semble *menacer le Ciel*, l'idée du *Ciel* qui est la chose la plus élevée de toute la nature, l'idée de ce mot *menacer*, qui convient à un homme qui est au-dessus des autres, forme l'idée de la hauteur extraordinaire que je ne pouvois exprimer d'une autre maniere que par cette hyperbole. On dit plus, de crainte de ne pas dire assez. Mais il faut apporter beaucoup de temperament dans ces expressions, & prendre garde qu'il y ait toujours quelque proportion entre l'idée naturelle du Trope, & celle que l'on a dessein de donner ; autrement ceux qui écoutent s'imaginent toute autre chose que ce que pense l'Auteur. Si en parlant d'une vallée mediocrement profonde, on dit qu'elle va *jusques aux Enfers* ; si en parlant d'un rocher qui est peu élevé, on dit *qu'il touche les Cieux* ; qui ne croira pas que l'on parle d'une vallée d'une profondeur prodigieuse, & d'un rocher d'une merveilleuse hauteur ? Il faut sur tout prendre garde que le Trope ne donne une idée toute contraire à celle qu'on veut donner, & que voulant faire pleurer, on ne fasse rire, si la Metaphore dont on se sert donnoit une idée ridicule, comme celle-ci : *Morte Catonis Respublica castrata est.*

Il y a mille moyens de temperer les expressions hardies dont on est quelquefois contraint de se servir. On y peut apporter ces adoucissemens: *Pour ainsi dire* ; *si j'ose me servir de ces termes* ; *pour m'exprimer plus hardiment* ; prevenant ainsi le Lecteur, lorsqu'on a soin de sa reputation : car il est évident que le mauvais usage des Tropes est une marque d'une imagination dereglée. Ces grandes expressions sont les marques de nos jugemens & de nos passions. Lorsque les objets nous paroissent rares, & que

nous les jugeons tels, soit pour leur bassesse, soit pour leur extrême grandeur, pour lors nous ressentons des mouvemens d'estime ou de mépris, de haine ou d'amour, que nous exprimons par des paroles proportionnées à notre jugement & à notre passion. Si le jugement que nous avons formé de ces objets est donc mal fondé, si les sentimens que nous en avons conçûs sont déraisonnables, notre discours nous trahit, & découvre notre foiblesse. Ainsi ce n'est pas assez que les Tropes soient proportionnez à nos idées; mais il faut que ces idées soient justes. Les hommes n'aiment que les grandes choses; c'est pourquoi les Auteurs qui prennent pour fin & pour regle de leur art la satisfaction de leurs Lecteurs, affectent de n'employer que de grands mots, que de riches Metaphores, que des Hyperboles hardies; mais ils paroissent ridicules à ceux qui sçavent juger. Les personnes raisonnables ne peuvent souffrir qu'un homme regarde d'un même œil les petites & les grandes choses; que tout lui paroisse grand; qu'il estime aussi-bien une bagatelle, que la chose la plus serieuse & la plus importante, & qu'il parle de tout avec un stile égal.

Il faut neanmoins distinguer si c'est dans la passion qu'il parle; car c'est avec sujet que Plutarque l'a dit, que la passion est comme un nuage, au travers duquel les choses paroissent plus grandes. Ainsi les Hyperboles les plus hardies peuvent être proportionées à l'idée de celui que la passion fait parler. Mais encore une fois, son idée doit être raisonnable; c'est pour cela qu'on ne peut excuser l'Hyperbole de l'Epigramme suivante de Martial sur le Palais de Domitien : c'est une flatterie déraisonnable.

Quand je vois ce Palais que tout le monde admire,
Loin de l'admirer, je soupire
De le voir ainsi limité.
Quoi! prescrire à mon Prince un lieu qui le resserre?
Une si grande Majesté
A trop peu de toute la terre.

CHAPITRE. VI.

Utilité des Tropes.

LES Tropes font une peinture sensible de la chose dont on parle. Quand on appelle un grand Capitaine *un foudre de guerre*, l'image du foudre represente sensiblement la force avec laquelle ce Capitaine subjugue des Provinces entieres, la vitesse de ses conquêtes, & le bruit de sa reputation & de ses armes. Les hommes pour l'ordinaire ne sont capables de comprendre que les choses qui entrent dans l'esprit par les sens. Pour leur faire concevoir ce qui est spirituel, il se faut servir de comparaisons sensibles, qui sont agreables, parce qu'elles soulagent l'esprit, & l'exemptent de l'application qu'il faut avoir pour découvrir ce qui ne tombe pas sous les sens. C'est pourquoi les expressions Metaphoriques prises des choses sensibles, sont tres-frequentes dans les saintes Ecritures. Lorsque les Prophetes parlent de Dieu, ils se servent continuellement de Metaphores tirées de choses exposées à nos sens, comme nous l'avons déja remarqué. Ils donnent à Dieu des bras, des mains, des yeux, ils l'arment de traits, de carreaux, de foudres, pour faire comprendre au peuple sa puissance invisible & spirituelle par des choses sensibles & corporelles. Saint Augustin dit pour cette raison, que la sa-

gesse de Dieu n'a pas dédaigné de joüer en quelque maniere avec nous qui sommes des enfans, aux paraboles & aux similitudes. *Sapientia Dei quæ cum infantia nostra parabolis & similitudinibus quodammodo ludere non dedignata est. Prophetas voluit humano more de divinis loqui, ut hebetes hominum animi divina & cœlestia, terrestrium similitudine intelligerent.*

Une seule Metaphore dit souvent plus qu'un long discours. Quand on dit, par exemple, que *les sciences ont des recoins & des enfoncemens fort peu utiles.* Cette seule Metaphore renferme un sens que plusieurs expressions naturelles ne peuvent faire comprendre d'une maniere aussi sensible. Outre cela par le moyen des Tropes on peut diversifier le discours. Parlant long-temps sur un même sujet, pour ne pas ennuyer par une repetition trop frequente des mêmes mots, il est bon d'emprunter les noms des choses qui ont de la liaison avec celle qu'on traite, & de les signifier ainsi par des Tropes qui fournissent le moyen de dire une même chose en mille manieres differentes.

La plûpart de ce qu'on appelle expressions choisies, tours élegans, ne sont que des Metaphores, des Tropes, mais naturels, & si clairs, que les mots propres ne le seroient pas davantage. Aussi notre langue, qui aime la clarté & la naïveté, donne toute liberté de s'en servir; & on y est tellement accoûtumé, qu'à peine les distingue-t-on des expressions propres, comme il paroît dans celles-ci qu'on donne pour des expressions choisies: Il faut que la complaisance *ôte à la severité ce qu'elle a d'amer*; & que la severité *donne quelque chose de piquant à la complaisance*, &c. La sagesse la plus austere *ne tient pas* long-temps contre de grandes largesses; & les ames

venales se laissent *éblouïr* par l'éclat de l'or. Les dépits *délient* la langue des amans. Ces Metaphores sont un grand ornement dans le discours ; mais, comme je l'ai dit, il faut en user avec retenuë, autrement on tombe en ce qu'on appelle discours précieux, affecté, qui ne consiste que dans un mauvais usage des Tropes, comme dans cette expression d'une prétieuse ridicule, qui en parlant de ceux qui ont du goût & du discernement, disoit *des gens qui sçavent faire un doux accueil aux beautez d'un ouvrage, & par de chatoüillantes approbations vous regaler de votre travail.* C'est le vice des petits genies, qui ne se pouvant distinguer par des pensées nobles, tâchent de le faire par des manieres de parler extraordinaires.

CHAPITRE VII.

Les passions ont un langage particulier. Les expressions qui sont les caracteres des passions, sont appellez figures.

OUtre ces expressions propres & étrangeres que l'usage & l'art fournissent pour être les signes des mouvemens de notre volonté aussi-bien que de nos pensées, les passions ont des caracteres particuliers avec lesquels elles se peignent elles-mêmes dans le discours. Comme on lit sur le visage d'un homme ce qui se passe dans son cœur ; que le feu de ses yeux, les rides de son front, le changement de couleur de son visage, sont les marques évidentes des mouvemens extraordinaires de son ame ; les tours particuliers de son discours, les manieres de s'exprimer éloignées de celles que l'on garde dans la tranquilité, sont les signes & les caracteres des agita-

tions dont son esprit est émû dans le temps qu'il parle.

Les passions font que l'on considere les choses d'une autre maniere que l'on ne fait dans le repos & dans le calme de l'ame: Elles grossissent les objets, elles y attachent l'esprit; ce qui fait qu'il en est entiérement occupé, & que ces objets font presque autant d'impression sur lui, que les choses mêmes. Les passions produisent souvent des effets contraires; elles emportent l'ame, & la font passer en un instant par des changemens bien differens. Tout d'un coup elles lui font quitter la consideration d'un objet pour en voir un autre qu'elles lui presentent; elles la précipitent; elles l'interrompent; elles la tournent; en un mot, les passions font dans le cœur de l'homme ce que font les vents sur la mer, qui tantôt poussent ses eaux vers le rivage, tantôt les font rentrer dans son sein; & presque dans le même instant l'élevent jusqu'au Ciel, & semblent la faire descendre jusques au centre de la terre.

Ainsi les paroles répondant à nos pensées, le discours d'un homme qui est émû ne peut être égal. Quelquefois il est diffus, & il fait une peinture exacte des choses qui sont l'objet de sa passion : il dit la même chose en cent façons differentes. Une autre fois son discours est couppé, les expressions en sont tronquées; cent choses y sont dites à la fois: il est entrecouppé d'interrogations, d'exclamations; il est interrompu par de frequentes digressions; il est diversifié par une infinité de tours particuliers, & de manieres de parler differentes. Ces tours & ces manieres de parler sont aussi faciles à distinguer d'avec les façons de parler ordinaires, que les traits d'un visage irrité d'avec ceux d'un visage doux & tranquille.

On voit facilement dans le discours de Didon

combien elle est animée. Cette Reine parle à Enée aprés qu'il lui a déclaré sa resolution de quitter Carthage, que les Dieux l'avoient obligé de prendre. Un de nos Poëtes la fait ainsi parler en François. *

Pendant qu'il parle ainsi, Didon de toutes parts
Jette confusément mille incertains regards,
Et sans daigner jamais baisser sur lui la vuë,
Elle entrevoit pourtant son ame toute nuë ;
Mais ne voyant plus rien qui le pût arrêter,
Le dépit en ces mots la force d'éclater.
Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Deesse,
Tu suças en naissant le lait d'une tygresse :
Et le Caucase affreux t'engendrant en couroux,
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses cailloux.
Car qu'ai-je à menager, & qu'ai-je plus à craindre?
A quoi bon deguiser, & pourquoi me contraindre ?
Mes plaintes, mes regrets, & tout mon déplaisir
Ont-ils pû de son cœur arracher un soupir?
Mes yeux noyez de pleurs pour toutes mes allarmes
Ont-ils vû de ses yeux couler les moindres larmes ?
Et son ame insensible aux traits de la pitié
A-t-elle d'un regard flatté mon amitié ?
Grands Dieux, pourrez-vous voir de la voute étoilée
La Foi si laschement à vos yeux violée ?
Helas ! en qui peut-on s'assurer desormais ?
Ah ! qu'on se fie à tort à la foy des bienfaits !
Qui l'eût jamais pensé qu'un traitement si rude
Eût payé mes faveurs de tant d'ingratitude?
Ne te souvient-il plus, perfide, de ce jour
Que pasle & tout tremblant tu parus à ma Cour ;

* Boileau, Contrôleur de l'Argenterie du Roi, frere de celui qui a composé les Satyres.

Qu'encor tout effrayé des horreurs du naufrage,
Ma pitié mit ta flotte à l'abri de l'orage ;
Et que me demandant secours en ton malheur,
Avecque ce secours je te donnai mon cœur?
O ciel! qui ne seroit transporté de furie,
Quand à l'impieté joignant la raillerie,
Il veut pour colorer son départ de ces lieux
Rendre de son forfait coupables tous les Dieux ;
Et lorsque pour aider à couvrir l'imposture
Il vient nous effrayer des ordres de Mercure ?
Certes, les Dieux là-haut seroient bien de loisir
Si des soucis si bas alteroient leur plaisir.
Hé bien, ingrat, hé bien, suis donc ces vains Oracles.
J'y consens de bon cœur, & n'y fais plus d'obstacles.
Va malgré les hyvers & tes lasches sermens,
Exposer ta fortune à la merci des vents.
Peut-être que la mer ouvrant cent precipices ;
A ta punition offrira cent supplices.
Alors en vain, alors, sur la fin de tes jours
Tu voudras appeller Didon à ton secours.
Des feux de mon bûcher j'irai jusqu'en l'abîme
Allumer dans ton cœur les remords de ton crime,
Et mon ombre par tout te suivant pas à pas,
Te montrera par tout ton crime & ton trepas ;
Et jusques dans l'Enfer faisant vivre ma haine,
Mon ame chez les morts jouïra de ta peine.

Ces Tours qui sont les caracteres que les passions tracent dans le discours, sont ces figures celebres dont parlent les Rheteurs, & qu'ils définissent *des manieres de parler éloignées de celles qui sont naturelles & ordinaires* : c'est-à-dire differentes de celles qu'on employe quand on parle sans émotion. Cette définition n'a rien d'obscur, & qui merite une plus longue explication. Nous allons

voir l'avantage & la necessité de l'usage de ces figures.

CHAPITRE VIII.

Les figures sont utiles & necessaires.

TRois raisons obligent particulierement à s'en servir. Premierement, quand on fait parler une personne émûë de quelque passion, si on veut faire une peinture exacte de cette passion, on doit donner à son discours toutes les figures propres, & le tourner en la maniere qu'une personne animée d'un mouvement semblable, figure & tourne son discours. Les habiles Peintres, pour exprimer les pensées & les mouvemens de ceux dont ils font le portrait, donnent à leurs images tous les traits qui ne manquent jamais de suivre ces pensées, & ces mouvemens, dont par consequent ils sont les indices.

Les passions, comme nous avons dit, se peignent elles-mêmes dans les yeux & dans les paroles. Les expressions de la colere & de la gaïeté ne peuvent être semblables : ces passions ont des caracteres differens. C'est donc en vain qu'on prétend les representer ou par des couleurs, ou par des paroles, si l'on n'exprime dans la peinture & dans le discours les traits & les figures par lesquelles elles se distinguent elles-mêmes les unes des autres.

La seconde raison est encore plus forte pour prouver l'avantage & la necessité de l'usage des figures. On ne peut pas toucher les autres, si on ne paroît touché.

——Si vis me flere dolendum est
Primùm ipsi tibi.

Les hommes ne peuvent remarquer que nous ſommes touchez, s'ils n'apperçoivent dans nos paroles les marques des émotions de notre ame. Jamais on ne concevra des ſentimens de compaſſion pour une perſonne dont le viſage eſt riant : il faut avoir des yeux abbatus ou baignez de larmes pour cauſer ce ſentiment. Il faut par la même raiſon que le diſcours porte les marques des paſſions que nous reſſentons, & que nous voulons communiquer à ceux qui nous écoutent.

Les hommes ſont liez les uns avec les autres par une merveilleuſe ſympatie, qui fait que naturellement ils ſe communiquent leurs paſſions, comme nous l'avons déja obſervé. Nous nous revêtons des ſentimens & des affections de ceux avec qui nous vivons, à moins qu'il n'y ait quelque obſtacle qui arrête le cours de la nature ; & cela ſe fait, parce que notre corps eſt tellement diſpoſé, que la ſeule idée d'une perſonne en colere remuë notre ſang, & nous donne quelque mouvement de colere. Une perſonne qui fait paroître de la triſteſſe ſur ſon viſage, donne de la triſteſſe ; ſi elle donne quelque marque de joïe, ceux qui s'en apperçoivent prennent part à ſa joïe. C'eſt un effet merveilleux de la ſageſſe de Dieu, qui nous a fait premierement pour lui ; & en ſecond lieu, les uns pour les autres. Car comme les paſſions font agir l'ame pour rechercher le bien & éviter le mal, la nature par cette ſympatie nous porte à combattre le mal qui attaque ceux avec qui nous vivons, & à leur procurer le bien qu'ils ſouhaitent. Ainſi puiſque nous ne parlons preſque jamais que pour communiquer nos affections auſſi-bien que nos idées, il eſt évident que pour rendre notre diſcours efficace il faut le figurer ; c'eſt-à-dire qu'il lui faut donner les caracteres de nos affections, qui ſe communiquent, comme nous venons de

le dire, à ceux qui nous entendent parler lorſqu'elles paroiſſent. Outre cela, comme les mouvemens des paſſions ſont toujours agreables, quand ils ſont moderez, c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont point accompagnez de quelque grande douleur, on aime un diſcours animé, qui remuë l'ame, & lui inſpire differens mouvemens. Un diſcours dépoüillé de toutes ſortes de figures, eſt froid & languiſſant.

Une troiſiéme raiſon conſiderable prouve l'utilité des figures. Les animaux ſçavent ſe défendre, & acquerir ou conſerver par la force ce qui leur eſt utile. Ceux qui croyent que ce ne ſont que des machines, montrent ingenieuſement comment leur corps eſt tellement organiſé, que ſans avoir beſoin d'un eſprit qui les dirige, ils peuvent ſe défendre, & combattre pour leur conſervation. Nous-mêmes nous experimentons que nos membres, ſans la participation de l'ame, ſe diſpoſent en la maniere qui eſt propre pour éviter les injures. Le corps prend des poſtures propres à attaquer & à ſe défendre: les mains & les pieds s'expoſent pour conſerver la tête. Les pieds s'affermiſſent pour ſoûtenir le corps & le rendre capable de reſiſter aux efforts de notre adverſaire: Les bras ſe roidiſſent pour frapper avec force: Tout le corps ſe plie, ſe courbe, ſe ramaſſe, ſoit pour éviter les coups qu'on lui porte, ſoit pour ſe porter lui-même ſur ſon ennemi, & le terraſſer. Tout cela ſe fait naturellement, & preſque ſans aucune reflexion.

Il ne faut pas s'imaginer que les figures de Rhetorique ſoient ſeulement de certains tours que les Rheteurs ayent inventez pour orner le diſcours. Dieu n'a pas refuſé à l'ame ce qu'il a accordé au corps: ſi le corps ſçait ſe tourner, & ſe diſpoſer adroitement pour repouſſer les injures, l'ame peut

aussi se défendre : la nature ne l'a pas fait immobile lorsqu'on l'attaque. Toutes les figures qu'elle employe dans le discours quand elle est émûë, font le même effet que les postures du corps ; si celles-là sont propres pour se défendre des attaques des choses corporelles, les figures du discours peuvent vaincre ou flechir les esprits. Les paroles sont les armes spirituelles de l'ame, qu'elle employe pour persuader ou pour dissuader. Je ferai voir l'efficacité & la force de ces figures dans ce combat, aprés que j'aurai donné la définition de chacune en particulier. L'on ne peut pas marquer toutes les postures que les passions font prendre au corps. Il est aussi impossible d'exprimer toutes les figures dont un homme se sert dans la passion pour tourner son discours. Je parlerai seulement des plus remarquables, qui sont celles dont les Maîtres de l'art traitent ordinairement.

CHAPITRE IX.

Liste des figures.

POur entrer dans une veritable connoissance de toutes ces figures dont nous allons faire la liste, il suffit de remarquer que ce sont des tours ou manieres de parler que la passion fait prendre, comme nous venons de le dire. Ces tours étant differens, les Maîtres de l'art leur ont donné des noms differens. Il est peu important pour la pratique de l'éloquence de sçavoir le nom de toutes ces figures, comme il n'est pas necessaire pour bien combattre que l'on sçache le nom de toutes les postures qu'un corps adroit & bien exercé prend dans le combat. Cependant comme c'est un langage ordinaire dans les sciences, il y a quelque ne-

cessité de ne pas ignorer ce que veulent dire tous ces noms; ainsi l'on ne doit pas trouver mauvais si je m'arrête à les expliquer. Les reflexions que j'ajoûte à ces explications ne seront pas inutiles.

EXCLAMATION.

L'Exclamation doit être placée, à mon avis, la premiere dans cette liste des figures, puisque les passions commencent par elle à se faire paroître dans le discours. L'exclamation est une voix poussée avec force. Lorsque l'ame vient à être agitée de quelque violent mouvement, les esprits animaux courans par toutes les parties du corps, entrent en abondance dans les muscles qui se trouvent vers les conduits de la voix, & les font enfler; ainsi ces conduits étant retrecis, la voix sort avec plus de vitesse & d'impetuosité au coup de la passion dont celui qui parle est frappé. Chaque flot qui s'éleve dans l'ame est suivi d'une exclamation. Le discours d'une personne passionnée est plein d'exclamations semblables? *Helas! ah! mon Dieu! ô Ciel! ô terre!* Il n'y a rien de si naturel. Nous voyons qu'aussi-tôt qu'un animal est blessé, & qu'il souffre, il se met à crier, comme si la nature lui faisoit demander du secours.

DOUTE.

Les mouvemens des passions ne sont pas moins changeans & inconstans que les flots d'une mer agitée: ainsi ceux qui s'abandonnent à la violence de leurs passions, sont dans une perpetuelle inquietude. Tantôt ils veulent, tantôt ils ne veulent pas. Ils prennent un dessein, & puis ils le quittent; ils l'approuvent, & ils le rejettent presqu'en même

temps

temps. En un mot, l'inconſtance des mouvemens de leur paſſion pouſſe leurs eſprits de differens côtez. Elle les tient ſuſpendus dans une irreſolution continuelle, & ſe jouë d'eux comme les vents ſe joüent des vagues de la mer. La figure qui repreſente dans le diſcours ces irreſolutions, eſt appellée Doute, dont vous avez un bel exemple dans la peinture que fait Virgile des inquietudes de Didon ſur ce qu'elle devoit faire quand elle ſe vit abandonnée par Enée.

Helas! s'écria-t-elle au fort de ſa miſere,
Quel projet deſormais me reſte-t-il à faire?
Chez les Rois mes voiſins mon cœur humble & confus
Ira-t-il s'expoſer au hazard d'un refus:
Eux dont j'ai tant de fois avec tant d'inſolence
Mépriſé la recherche, & bravé la puiſſance?
Irai-je en ſuppliant, à la honte des miens,
Implorer la pitié des ſuperbes Troyens?
Trop aveugle Didon, puis-je aprés cette injure
Ne pas connoître encor cette race parjure?
Et comment mes ſoûpirs pourroient-ils retenir
Ceux de qui mes bien-faits n'ont pû rien obtenir?
Ou bien irai-je enfin juſqu'au bout de la terre
Avec tous mes ſujets leur declarer la guerre?
Mais comment voudroient-ils à travers les dangers
Pourſuivre ma vengeance en des bords étrangers,
Eux que leur intereſt, & que leur propre vie
Ont à peine arrachez du ſein de leur patrie?
Mourons donc, puiſqu'enfin en l'état où je ſuis
La mort eſt l'eſpoir ſeul qui reſte à mes ennuis.

On feint quelquefois de douter afin d'obliger ceux à qui l'on parle de conſiderer les veritez auſquelles ils ne font point d'attention. C'eſt ainſi qu'Iſaie, pour faire reſſouvenir les Iſraëlites de la protection que Dieu leur avoit donnée, leur de-

mande, ch. 63. *Où est celui qui les a tirez de la mer avec les Pasteurs de son troupeau? Où est celui qui a mis au milieu d'eux l'Esprit de son Saint: Qui a pris Moyse par la main droite, & l'a soûtenu par le bras de sa Majesté; qui a divisé les flots devant eux pour s'acquerir un nom éternel? Qui les a conduits dans le fond des abîmes comme un cheval qu'on mene dans une campagne sans qu'il fasse un faux pas.*

EPANORTHOSE.

UN homme irrité ne se contente jamais de ce qu'il a dit & de ce qu'il a fait; l'ardeur de son mouvement le pousse toujours plus loin: ainsi les mots qu'il employe ne lui semblant point assez dire ce qu'il souhaite, il condamne ses premieres expressions, comme trop foibles, & corrige son discours, y ajoûtant des termes plus forts.

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déesse,
Tu suças en naissant le lait d'une tygresse:
Et le Caucase affreux t'engendrant en couroux,
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses cailloux.

Le nom de cette figure est Grec, & signifie *correction.*

C'est une espece d'Epanorthose que ces paroles du Fils de Dieu aux Juifs touchant saint Jean, *Qu'êtes-vous donc allé voir? Un Prophete? Oüi certes je vous le dis, & plus que Prophete.*

ELLIPSE.

UNe passion violente ne permet jamais de dire tout ce que l'on voudroit dire. La langue est trop lente pour suivre la vitesse de ses mouvemens:

ainsi dans le discours d'un homme que la colere anime, l'on ne trouve qu'autant de mots que la langue en a pû prononcer dans la promptitude de la passion. Quand le mouvement de cette passion est interrompu, ou tourné d'un autre côté, la langue qui le suit profere d'autres paroles qui n'ont plus de liaison avec celles qui précedent. Dans Terence, ce pere irrité contre son fils, ne lui dit que ce mot *omnium*, que le Traducteur François a rendu heureusement par ce mot *le plus.* Car la colere de ce pere est si forte, qu'il n'acheve pas ce qu'il vouloit dire; que son fils étoit le plus méchant de tous les hommes. *Omnium hominum pessimus. Ellipse* dit la même chose qu'*Omission.*

APOSIOPESE.

APosiopese est un espece d'Ellipse ou d'omission. Elle se fait lorsque venant tout d'un coup à changer de passion, ou à la quitter entierement, on couppe tellement son discours, qu'à peine ceux qui écoutent peuvent-ils deviner ce que l'on vouloit dire. Cette figure est fort ordinaire dans les menaces. *Si je vous*, &c. *Mais*, &c.

Quos ego. Sed motos præstat componere fluctus.

HYPERBATE.

L'*Hyperbate* n'est autre chose que la transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & la suite d'un discours. Nous en avons parlé dans le premier Livre comme d'une figure de Grammaire; mais nous la devons regarder ici comme une figure qui porte le caractere d'une passion forte & violente. *En effet*, comme le dit Longin, *voyez tous ceux qui sont émus de colere, de frayeur, de*

dépit, de jalousie, ou de quelqu'autre passion que ce soit : car il y en a tant que l'on n'en sçait pas le nombre, leur esprit est dans une agitation continuelle. A peine ont-ils formé un dessein, qu'ils en conçoivent aussi-tôt un autre, & au milieu de celui-ci s'en proposant encore de nouveaux, où il n'y a ni raison, ni rapport, ils reviennent souvent à leur premiere resolution. La passion en eux est comme un vent leger & inconstant qui les entraine, & les fait tourner sans cesse de côté & d'autre : Si bien que dans ce flux & ce reflux perpetuel de sentimens opposez ils changent à tous momens de pensée & de langage, & ne gardent ni ordre, ni suite dans leurs discours.

PARALIPSE.

CEtte figure n'est qu'une feinte que l'on fait de vouloir omettre ce que l'on dit, mais une feinte qui est naturelle. Quand on est animé, les raisons se presentent en foule à l'esprit. Il desireroit se servir de toutes, mais il craint d'ennuyer, outre que l'activité de ses agitations empêche qu'il ne s'arrête à toutes; ainsi il produit en foule les raisons qu'il propose, témoignant qu'il ne prétend pas en parler, c'est-à-dire, s'y arrêter autant de temps qu'elles le demanderoient. *Je ne veux pas parler, Messieurs, du tort que m'a fait mon ennemi J'oublie volontiers les injures que j'ai reçûës de lui. Je ferme les yeux à tout ce qu'il machine contre moi.* Paralipse est un mot Grec qui signifie *Omission.* Il y en a un bel exemple dans l'Epître aux Hebreux, où saint Paul en faisant le dénombrement de ceux dont la foi avoit été forte, aprés en avoit nommé plusieurs, il ajoûte; *Que dirai-je davantage? le temps me manquera si je veux parler encore de Gedeon, de Barac, de Samson,*

de Jephté, de David, de Samuël, & des Prophetes.

REPETITION.

LA Repetition est une figure fort ordinaire dans le discours de ceux qui parlent avec chaleur, & qui desirent avec passion qu'on conçoive les choses qu'ils veulent faire concevoir. Quand on est aux prises avec son ennemi, on ne se contente pas de lui faire une seule blessure, on lui porte plusieurs coups, & de crainte qu'un seul ne fasse pas l'effet qu'on attend, on lui en donne plusieurs. Aussi en parlant, si l'on craint que les premieres paroles n'ayent pas été entenduës, on les repete, ou bien on dit les mêmes choses en differentes manieres. La passion occupe l'esprit de ceux dont elle s'est renduë maîtresse. Elle imprime fortement les choses qui l'ont fait naître dans l'ame; ainsi il ne faut pas s'étonner qu'en étant plein, on reparle souvent des choses. La repetition se fait en deux manieres, ou en repetant les mêmes mots, ou en repetant les mêmes choses en differens termes. Ces Vers de David, où il parle de l'assurance qu'il a dans les promesses que Dieu lui a faites de le secourir, serviront d'exemple de la premiere espece de repetition.

Les loix de son amour sont des loix éternelles:
Toûjours dans mon malheur je l'aurai pour appui:
Toûjours son bras puissant vangera mes querelles;
Il me sera toûjours ce qu'il m'est aujourd'hui.

Pour exemple de la seconde espece, j'ai choisi ces beaux vers de saint Prosper, dans lesquels il exprime en differentes manieres cette seule verité, que nous ne faisons aucun bien que par le secours de la Grace divine.

Grand Dieu, quoi que t'oppose une erreur temeraire,
Si l'homme fait le bien, Toi seul le lui fais faire:
Ton esprit penetrant dans les replis du cœur
Pousse la volonté vers son divin Moteur.
Ta bonté nous donnant ce que tu nous demandes,
Pour accomplir nos vœux forme encor nos demãdes.
Tu conserves tes dons par ton puissant secours,
Tu fais notre merite, & l'augmentes toûjours:
Et dans ce dernier prix qui tout autre surpasse,
Couronnant nos travaux, tu couronnes ta Grace.

En repetant les mêmes paroles, on les peut disposer avec tant d'art, que se répondant les unes aux autres, elles fassent une cadence agréable aux oreilles. Je reserve à parler dans le Livre suivant de ces repetitions, qu'on peut nommer des repetitions harmonieuses.

PARONOMASE.

C'Est une repetition du même nom, mais aprés y avoir fait quelque changement, soit en ajoûtant, soit en retranchant. L'exemple suivant est une Paronomase tres-belle & tres-vive. Elle est tirée de Ciceron. Aprés avoir dit à César: *Vous avez déja vaincu tous les autres vainqueurs par votre équité & par votre clemence, mais vous vous étes aujourd'hui vaincu vous-même:* il ajoûte: *Vous avez, ce semble, vaincu la victoire même, en remettant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait remporter sur eux: car votre clemence nous a tous sauvez, nous que vous aviez droit, comme victorieux, de faire perir. Vous étes donc le seul invincible, par qui la victoire même, toute fiere & toute violente qu'elle est de sa nature, a été vaincuë.*



PLEONASME.

PLeonasme, c'est quand on dit plus qu'il n'étoit necessaire, comme quand on dit : *Je l'ai entendu de mes oreilles*. Ce mot vient d'un verbe Grec qui signifie *surabonder*. Or il ne faut pas que ce qu'on ajoûte soit entiérement superflu. Un Pleonasme qui ne feroit pas une plus grande impression, ou s'il n'est pas necessaire d'en faire une plus grande, est vicieux : ainsi dans ce discours : " Comme je suis Auteur, il faut que " je réponde en homme du métier ; c'est-à-dire " que j'examine selon les regles que nous ont " donné nos Maîtres ; sans cela on ne me distin- " gueroit pas du *commun peuple*. L'Auteur " des Reflexions sur l'élegance & la politesse du stile, remarque fort bien que *commun* en cet endroit est un Pleonasme inutile, puisque *peuple* tout court fait le même effet que *commun peuple*.

Lorsque ce que l'on ajoûte dit plus, & qu'on monte comme par degrez, cela fait une figure que tantôt on appelle *Climax*, tantôt *Auxese*, qui sont des mots Grecs. Le premier signifie *gradation*, élevation qui se fait de degré en degré. Le second *augmentation*.

SYNONYME.

SYnonyme, c'est quand on exprime une même chose par plusieurs paroles qui n'ont qu'une même signification : ce qui arrive quand la bouche ne suffisant pas au cœur, on se sert de tous les noms qu'on sçait pour exprimer ce que l'on pense. *Abiit, evasit, erupit : Il s'en est allé, il a pris la fuite, il s'est échappé.*

Les Synonymes sont comme autant de coups

de pinceau. Mais quand ils sont inutiles ils sont vicieux, comme le second pinceau ne fait que gâter ce qui est fini. Aussi on critique ce vers :

Fuir d'un si grand fardeau la charge trop pesante.

parce qu'il n'y a pas de difference entre *fardeau* & *charge*. Si ces sortes de Synonymes sont vicieux, il faut condamner ce grand nombre d'épithetes inutiles dont les mauvais Orateurs chargent leurs discours; comme sont ces épitheres : *L'éclatant embarras* des plus superbes équipages. *Le pompeux fracas* de ces grands divertissemens.

HYPOTYPOSE.

Les objets de nos passions sont presque toûjours presens à l'esprit. Nous croyons voir & entendre ceux à qui l'amour nous attache.

——*Illum absens absentem auditque videtque.*

Nous pensons aussi fortement à ceux que nous croyons nous vouloir nuire.

Je les vois, je les vois s'apprêter au carnage,
Comme des lions rugissans, &c.

C'est pourquoi toutes les descriptions que l'on fait de ces objets sont vives & exactes, comme celle que fait Oreste dans Euripide, des furies de l'Enfer qu'il craint.

Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'Enfer, ces spectres odieux.
Ils viennent, je les vois : mon supplice s'apprête,
Mille horribles serpens leur sifflent sur la tête.

Ces descriptions qui sont si vives, se distinguent des descriptions ordinaires. Elles sont appellées hypotyposes, parce qu'elles figurent les choses, & en forment une image qui tient lieu des choses mêmes; c'est ce que signifie ce nom Grec *Hypotypose*. David parlant du secours que Dieu lui devoit donner contre ses ennemis, & que sa foi & son esperance lui rendoient present, il s'explique, comme si ses ennemis étoient déja abatus à ses pieds.

Tu m'entens, les voilà qui tombent
Ces hommes pleins d'iniquité:
Tu confonds leur temerité,
Et malgré leur orgueil sous ta main ils succombent.

DESCRIPTION.

L'Hypotypose est une espece d'entousiasme qui fait qu'on s'imagine voir ce qui n'est point present, & qu'on le represente si vivement devant les yeux de ceux qui écoutent, qu'il leur semble voir ce qu'on leur dit. La description est une figure assez semblable, mais qui n'est pas si vive. Elle parle des choses absentes comme absentes, cependant elle le fait d'une maniere qui fait une grande impression, comme il paroît dans cette description qu'Isaïe fait d'une nation que Dieu devoit appeller pour punir les Juifs de leur rebellion. Ce Prophete parle ainsi, ch. 5. *Dieu élevera son étendard pour servir de signal à un peuple tres-éloigné: il l'appellera d'un coup de siflet des extremitez de la terre, & il accourera aussi-tôt avec une vitesse prodigieuse. Il ne sentira ni la lassitude ni le travail; il ne dormira ni ne sommeillera point; il ne quittera jamais le baudrier dont il est ceint, & un seul cordon de ses souliers ne se rompra dans sa marche. Toutes ses flêches ont une pointe*

perçante, & tous ses arcs sont toûjours bandez. La corne du pied de ses chevaux est dure comme les cailloux, & la roüe de ses chariots est rapide comme la tempête. Il rugira comme un lion; il poussera des hurlemens terribles comme les lionceaux. Il fremira, il se jettera sur sa proye, & il l'emportera sans que personne la lui puisse ôter.

Voilà l'exemple d'une description fort vive à qui on pourroit donner le nom d'*hypotypose*. C'est le Soleil qui décrit à Phaëton la route qu'il devoit tenir.

Aussi-tôt devant toi s'offriront sept étoiles:
Dresse par-là ta course, & suis le droit chemin.
Phaëton à ces mots prend les rênes en main:
De ses chevaux aîlez il bat les flancs agiles.
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont; le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,
Penetre en un moment les vastes champs de l'air.
Le pere cependant plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine celeste,
Lui montre encor sa route, & du plus haut des cieux
Le suit autant qu'il peut de la voix & des yeux.
Va par-là, lui dit-il; reviens: détourne: arrête.

Ne diriez-vous pas, dit Longin, que l'ame du Poëte monte sur le char avec Phaëton; qu'elle partage tous ses perils, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux? Car s'il ne les suivoit pas dans les Cieux, s'il n'assistoit à tout ce qui s'y passe, pourroit-il peindre la chose comme il le fait.

DISTRIBUTION.

LA Distribution est encore une espece d'Hypotypose; l'on s'en sert lorsque l'on fait un dé-

nombrement des parties de l'objet de sa passion. David nous en fournit un exemple, lorsque dans le mouvement de son indignation contre les pecheurs, il fait une vive peinture de leur iniquité. *Leur gosier est comme un sepulcre ouvert, ils se sont servis de leur langue pour tromper avec adresse, ils ont sur leurs levres un venin d'aspic, leur bouche est remplie de malediction & d'aigreur, leurs pieds sont vîtes & legers pour repandre le sang.*

Voici un exemple fort animé tiré de saint Paul. *J'ai été battu de verges par trois fois; j'ai été lapidé une fois; j'ai fait naufrage trois fois; j'ai passé un jour & une nuit au fond de la mer; j'ai été souvent dans les voyages, dans les perils sur les fleuves, dans les perils des voleurs, dans les perils de la part de ceux de ma nation, dans les perils de la part des Payens, dans les perils au milieu des villes, dans les perils au milieu des deserts, dans les perils sur la mer, dans les perils entre les faux freres, &c.*

ANTITHESES, ou OPPOSITIONS.

LEs Antitheses ou oppositions, les comparaisons, les similitudes qui sont des figures propres à representer les choses avec clarté, sont les effets de cette forte impression que fait sur nous l'objet de la passion qui nous anime; & dont par consequent il est facile de parler clairement & exactement, l'ayant present devant les yeux de l'ame. On sçait que les choses opposées se font appercevoit les unes les autres: la blancheur éclate auprés de la noirceur. Voici un exemple d'une Antithese que je tire de saint Prosper, qui dit, en parlant de ceux qui agissent sans être poussez par le saint Esprit:

Leur ame en cet état recule en s'avançant,
En voulant monter tombe, & perd en amassant:
Comme elle suit l'attrait d'une lueur trompeuse,
Sa lumiere l'offusque, & la rend tenebreuse.

Ce passage du chapitre troisiéme d'Isaïe, que vous allez lire, contient de fort belles Antitheses, *Parce que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute en faisant des signes des yeux, & des gestes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas, & étudié toutes leurs démarches, le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, & il arrachera tous leurs cheveux. En ce jour là le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques; leurs croissans d'or, leurs colliers, leurs filets de perle, leurs brasselets, leurs coeffes, leurs rubans de cheveux, leurs jarretieres, leurs chaînes d'or, leurs boëtes de parfum, leurs pendans d'oreilles, leurs bagues, les pierreries qui leur pendent sur le front, leurs robes magnifiques, leurs escharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamans, leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux, & leurs habillemens legers contre le chaud de l'esté. Et leur parfum sera changé en puanteur; leur ceinture d'or en une corde; leurs cheveux frisez en une tête nuë & sans cheveux, & leurs riches corps de juppe en un cilice.*

Le Sonnet fameux de l'Avorton contient de fort belles Antitheses ou oppositions. Une fille enceinte pour sauver son honneur fit mourir son fruit dans son sein. Le Poëte parle. On fait parler cette fille à cet Avorton:

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être & du neant,
Triste Avorton, informe enfant,
Rebut du neant & de l'être.

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime,
Laisse-moi calmer mon ennui,
Et du fond du neant où tu rentre aujourd'hui,
Ne trouble point l'horreur dont ma faute est suivie.
Deux tyrans opposez ont decidé ton sort:
L'amour malgré l'honneur te fait donner la vie,
L'honneur malgré l'amour te fait donner la mort.

Je ne voudrois pas soutenir que ce Sonnet soit également beau en toutes ses pensées, & à couvert d'une critique raisonnable.

SIMILITUDE.

POur la Similitude, je ne puis choisir un plus bel exemple que celui que je rencontre dans la Paraphrase qu'a faite Monsieur Godeau du premier des Pseaumes de David; où il est parlé du bon-heur des Justes.

Comme sur le bord des ruisseaux
Un grand arbre planté des mains de la nature,
Malgré le chaud brûlant conserve sa verdure,
Et de fruit tous les ans enrichit ses rameaux:
Ainsi cet homme heureux fleurira dans le monde,
Il ne trouvera rien qui trouble ses plaisirs;
Et qui constamment ne réponde
A ses nobles projets, à ses justes desirs.

COMPARAISON.

IL n'y a pas grande difference entre la similitude & la comparaison, si ce n'est que celle-ci est plus animée, comme il paroît dans cette com-

paraiſon où David fait connoître qu'il prefere les Loix de Dieu à toutes choſes.

L'or me paroît moins deſirable
Que ſes divins Commandemens :
Pour moi les riches diamans
N'ont rien qui leur ſoit comparable ;
Et le miel le plus doux eſt ſans douceur pour moi
Auprés de ſa divine Loi.

Voici pluſieurs exemples de cette figure tirez d'Iſaïe ; on ne peut rien voir de plus animé, ch. 1. *Le bœuf connoît celui à qui il eſt, & l'aſne l'eſtable de ſon maître ; mais Iſraël ne m'a point connu, & mon peuple a eſté ſans entendement.* Et dans le chap. 10. ce Prophete reprime l'inſolence de ceux qui s'élevent contre Dieu même, à cauſe de la puiſſance qu'il leur a donnée pour châtier ſon peuple. *La coignée ſe glorifie-t-elle contre celui qui s'en ſert ? La ſcie ſe ſoûleve-t-elle contre la main qui l'employe ? C'eſt comme ſi la verge s'élevoit contre celui qui la leve ; & ſi le baſton ſe glorifioit, quoique ce ne ſoit que du bois.* Et chap. 45. *Malheur à l'homme qui diſpute contre celui qui l'a créé, lui qui n'eſt qu'un peu d'argile, & qu'un vaſe de terre. L'argile, dit-elle au Potier : Qu'avez-vous fait ?*

Remarquez deux choſes dans les comparaiſons ; La premiere, que l'on ne doit pas rechercher un rapport exact entre toutes les parties d'une comparaiſon & le ſujet dont on parle. On y fait entrer de certaines choſes qui n'y ſont placées que pour rendre ces comparaiſons plus vives, comme dans la comparaiſon que Virgile fait de ce jeune Ligurien vaincu par Camille, avec une Colombe qui eſt entre les ſerres d'un Epervier : aprés avoir dit ce qui eſt de principal, & ſur quoi tombe la comparaiſon, il ajoute :

Tum cruor, & vulsæ labuntur ab æthere plumæ.

Il n'étoit pas necessaire de dire qu'on voit le sang qui coule, & les plumes qui tombent, cela n'est point de la comparaison, & ne sert qu'à faire une peinture sensible d'une Colombe qui est déchirée par un Epervier. Je fais la seconde remarque en faveur de cet admirable Poëte, pour le défendre contre la critique de ceux qui condamnent ses comparaisons comme étant basses. Mais c'est avec bien de l'art que dans son Eneïde il tire ses comparaisons de choses simples : il veut délasser l'esprit de son Lecteur, que la grandeur & la dignité de sa matiere avoit tenu dans une trop forte application. Et pour reconnoître qu'il a eu ce dessein, on n'a qu'à considerer les comparaisons de ses Georgiques, qui sont au contraire grandes & relevées.

SUSPENSION.

Lorsqu'on commence un discours de telle sorte que l'Auditeur ne sçait pas ce que doit dire celui qui parle, & que l'attente de quelque chose de grand le rend attentif, cette figure est appellée *Suspension*. En voici une de Brebœuf dans ses entretiens Solitaires. Il parle à Dieu.

Les ombres de la nuit à la clarté du jour,
Les transports de la rage aux douceurs de l'amour,
A l'étroite amitié la discorde ou l'envie ;
Le plus bruïant orage au calme le plus doux :
La douleur au plaisir, le trépas à la vie
Sont bien moins opposez que le pecheur à vous.

Autre exemple. *L'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu ; & le cœur de l'homme*

n'a jamais conçû ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.

PROSOPOPE'E.

QUand une passion est violente, elle rend insensez en quelque façon ceux qu'elle possede ; pour lors on s'entretient avec les morts & avec les rochers, comme avec des personnes vivantes : on les fait parler comme s'ils étoient animez. C'est de là que cette figure s'appelle *Prosopopée*, parce qu'on fait une personne de ce qui n'en est pas une : Comme dans l'exemple suivant, où un Etranger ayant été accusé d'homicide, parce qu'on le trouva seul enterrant un homme mort, ce que la charité lui avoit fait faire : *Juste Dieu*, dit-il, *protecteur des innocens, permettez que l'ordre de la nature soit troublé pour un moment, & que ce cadavre déliant sa langue, reprenne l'usage de la voix. Il me semble que Dieu accorde ce miracle à mes prieres : Ne l'entendez-vous pas, Messieurs, comme il publie mon innocence, & déclare les auteurs de sa mort? Si c'est un juste ressentiment*, dit-il, *contre celui qui m'a mis dans le tombeau, qui vous anime, tournez votre colere contre ce calomniateur qui triomphe maintenant dans une entiere assurance, aprés avoir chargé cet innocent du poids de son crime.*

Quintilien dit que cette figure doit se faire avec beaucoup d'art, & qu'il faut qu'elle touche beaucoup, ou qu'on en soit extrémement rebuté : *Magna quadam vis eloquentia desideratur. Falsa enim & incredibilia naturâ necesse est, aut magis moveant, quia supra vera sunt, aut pro vanis accipiantur quia vera non sunt.* Ce Maître des Orateurs dit qu'il faut adoucir cette figure, comme le fait Ciceron dans cet exemple. *Etenim si me-*

tum patria, quæ mihi vitâ meâ multò eſt charior, ſi cuncta Italia, ſi omnis Reſpublica ſic loquatur, M. Tulli, quid agis?

La figure que l'on appelle en Latin *ſermocinatio*, c'eſt-à-dire *dialogue, entretien*, eſt une eſpece de Proſopopée. L'Orateur feint de ſe taire pour faire parler celui qui eſt le ſujet de ſon diſcours. En voilà un riche exemple: ce ſont des vers que Patris compoſa peu de jours avant ſa mort

Je ſongeois cette nuit que de mal conſumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas ſouffrir le voiſinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage:
Retire-toi, coquin, va pourir loin d'ici:
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainſi.
Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extrême!
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
Ici tous ſont égaux; je ne te dois plus rien:
Je ſuis ſur mon fumier comme toi ſur le tien.

SENTENCE.

LEs Sentences ne ſont que des reflexions que l'on fait ſur une choſe qui ſurprend, & qui merite d'être conſiderée. Une ſentence ſe fait en peu de paroles, qui ſont énergiques, & qui renferment un grand ſens; comme eſt celle-ci: *Il n'y a point de déguiſement qui puiſſe long-temps cacher l'amour où il eſt, ni le feindre où il n'eſt pas.*

On peut mettre au nombre des ſentences toutes ces expreſſions ingenieuſes, qui renferment en peu de paroles de grands ſens, ou qui diſent plus de choſes que de paroles. Neanmoins leur prix ne conſiſte pas tant dans les choſes que dans le tour des paroles, ou l'art avec lequel on peut avec peu de paroles dire beaucoup. Il y a des ſentences dont le

sens fait la beauté; n'importe que ce sens soit exprimé avec étenduë. La reflexion que Lucain fait sur l'erreur des anciens Gaulois, qui croyoient que les ames ne sortoient d'un corps que pour rentrer dans un autre, servira d'exemple d'une espece de sentence qui est plus étenduë.

Officieux mensonge! agreable imposture!
La frayeur de la mort, des frayeurs la plus dure,
N'a jamais fait paslir ces fieres Nations
Qui trouvent leur repos dans leurs illusions.
De-là naît dans leur cœur cette boüillante envie
D'affronter une mort qui donne une autre vie,
De braver les perils, de chercher les combats
Où l'on se voit renaître au milieu du trepas.

EPIPHONEME.

Epiphonême est une exclamation qui contient quelque sentence ou quelque grand sens que l'on place à la fin d'un discours: c'est comme le dernier coup dont on veut frapper les Auditeurs, & une reflexion vive & pressante sur le sujet dont on parle. Cet Hemistiche de Virgile est un Epiphonême.

——*Tantæne animis cœlestibus iræ?*

Lucain finit par une espece d'Epiphonême cette plainte qu'il fait faire aux habitans de Rimini contre la situation de leur ville, qui étoit exposée aux premiers mouvemens de toutes les guerres civiles & étrangeres.

Et Rome n'a jamais vû tonner de tempêtes,
Que leur premier éclat n'ait fondu sur nos têtes.

INTERROGATION.

L'Interrogation regne presque par tout dans un discours figuré. La passion porte continuellement vers ceux que l'on veut persuader, & fait qu'on leur adresse tout ce que l'on dit. Aussi cette figure est merveilleusement utile pour appliquer les Auditeurs à ce qu'on veut qu'ils entendent. Voici l'exemple d'une interrogation tres-animée; c'est David qui se plaint à Dieu dans le neuviéme Pseaume, de ce qu'il semble avoir abandonné les innocens affligez.

Quoi ? Seigneur, est-ce ainsi que tu veux t'éloigner
Du Juste en sa misere ?
Est-ce ainsi que tu veux d'un Sauveur & d'un Pere
Les tendres soins lui témoigner ?
Il gemit sous le faix de ses vives douleurs ;
Son ennui le consume ;
Tandis que le méchant plus fier que de coûtume,
Rit & triomphe de ses pleurs.

C'est par une figure semblable que JESUS-CHRIST fait faire attention aux Juifs qu'il est le Messie, puisque Jean Baptiste, qu'ils avoient regardé comme l'Ange du Seigneur, le leur avoit déclaré. C'étoit un fait auquel il étoit important que les Juifs fissent attention; car en leur faisant considerer que Jean étoit le Précurseur, il leur faisoit appercevoir qu'il étoit le Messie, suivant le témoignage que Jean lui avoit rendu. C'est pour cela, dis-je, que J. C. employe cette figure qui est si propre pour rendre un esprit attentif à la verité qu'on lui veut faire sentir. *Qu'étes-vous allé chercher dans le desert ? Un roseau agité du*

vent? Qu'étes-vous, dis-je, allé voir? un homme vêtu avec luxe & avec mollesse? Vous sçavez que ceux qui s'habillent de cette sorte, sont dans les maisons des Rois. Qu'étes vous donc allé voir? Un Prophete? Oüi certes je vous le dis, & plus que Prophete; car c'est de lui qu'il a esté écrit: J'envoye devant vous mon Ange qui vous preparera la voye. Naturellement quand on parle avec chaleur, dans l'envie qu'on a de persuader & d'être écouté, on agit de la main aussi-bien que de la voix, & on tire celui à qui on parle par ses habits; on lui frappe le bras afin qu'il soit attentif. C'est là l'effet de l'interrogation.

APOSTROPHE.

L'Apostrophe se fait lorsqu'un homme étant extraordinairement émû, il se tourne de tous côtez, il s'adresse au Ciel, à la terre, aux rochers, aux forêts, aux choses insensibles, aussi-bien qu'à celles qui sont sensibles. Il ne fait aucun discernement dans cette émotion; il cherche du secours de tous côtez: il s'en prend à toutes choses comme un enfant qui frappe la terre où il est tombé. C'est ainsi que David au 1. chapitre du 2. Livre des Rois, étant vivement affligé de la mort de Saül & de Jonathas, fait des imprecations contre les montagnes de Gelboë, qui avoient été le théatre funeste de cet accident.

Et vous, montagnes de Gelboë, que jamais la rosée & la pluye ne vous rafraichissent, que jamais on ne trouve de moissons sur vos funestes côteaux qui ont vû la fuite de tant de Capitaines d'Israël, & qui ont esté teints de leur sang. L'Apostrophe signifie *conversion.*

Isaïe apostrophe le Ciel & la terre pour les

prier de donner le Meſſie qu'il attendoit avec tant d'impatience. *Cieux, envoyez d'enhaut votre roſée, & que les nuées faſſent deſcendre le juſte comme une pluye; que la terre s'ouvre, & qu'elle germe le Sauveur.*

EPISTROPHE.

NOſtre langue n'a point de termes propres pour exprimer le nom que les Rheteurs Grecs donnoient à cette figure.

L'Epiſtrophe eſt une eſpece de converſion, ou plûtôt d'une reverſion ou retour lorſqu'on repete le même mot d'une maniere fort énergique, comme dans ce raiſonnement de ſaint Paul : *Sont-ils Hebreux? Je le ſuis auſſi. Sont-ils Iſraëlites? Je le ſuis auſſi. Sont-ils de la race d'Abraham? J'en ſuis auſſi*, &c. Elle a beaucoup de force, & rend ſenſible ce qu'on veut faire concevoir; comme quand Ciceron veut perſuader qu'Antoine étoit la cauſe de tous les maux de la Republique. *Doletis tres exercitus populi Romani interfectos? Interfecit Antonius. Deſideratis clariſſimos cives? Eos quoque eripuit vobis Antonius. Auctoritas hujus ordinis afflicta eſt? Afflixit Antonius, &c. Quis legem tulit? Rullus. Quis majorem populi partem ſuffragiis privavit? Rullus. Quis comitiis præfuit? Idem Rullus.*

PROLEPSE, ET UPOBOLE.

ON appelle *Prolepſe* cette figure que l'on fait lorſque l'on prévient ce que les Adverſaires pourroient objecter; & *Upobole* la maniere de répondre à ces objections que l'on a prévenuës. Je trouve dans ſaint Paul un exemple de ces deux figures. Ce Saint parlant de la Reſurrection futu-

re, s'objecte une difficulté qu'on pouvoit lui proposer, & il y répond : *Mais quelqu'un me dira, en quelle maniere les morts ressuscitent-ils, & quel sera le corps dans lequel ils reviendront? Insensez que vous estes, ne voyez-vous pas que ce que vous semez dans la terre ne reprend point de vie s'il ne meurt auparavant; & quand vous semez, vous ne semez pas le corps de la plante qui doit naître, mais la graine seulement, comme du bled, ou quelque autre chose.*

COMMUNICATION.

LA Communication se fait lorsqu'on délibere avec ses Auditeurs, qu'on demande quel est leur sentiment. *Que feriez-vous, Messieurs, dans une occasion semblable? Quelles mesures prendriez-vous autres que celles qu'a prises celui que je défens.* C'est une espece de communication que fait saint Paul, lorsque dans le sixiéme Chapitre de l'Epître aux Romains, aprés leur avoir rapporté les avantages de la Grace, & les miseres qui suivent le peché, il leur demande : *Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces desordres dont vous rougissez maintenant, puisqu'ils n'avoient pour fin que la mort?*

CONFESSION.

CEtte figure est un aveu de ses fautes, qui engage celui à qui on le fait de pardonner la faute que l'esperance de sa douceur donne la hardiesse d'avoüer. C'est une figure fort ordinaire dans les Pseaumes de David; l'exemple suivant est beau. Il parle à Dieu dans le vingt-quatriéme Pseaume.

Ne regarde point mes forfaits,
Je sçais que du pardon ils me rendent indigne;
Regarde ta bonté qui ne tarit jamais.
Plus les pechez sont grands, plus la Grace est insigne :
Pour l'amour de toi seul, non pour mon repentir,
Fais-m'en les effets ressentir.

EPITROPHE, *ou* CONSENTEMENT.

QUelquefois on accorde liberalement ce que l'on peut refuser, afin d'obtenir ce que l'on demande. Cette figure est souvent malicieuse, comme celle-ci. C'est l'illustre Poëte Satyrique qui répond à ceux qui le reprenoient d'avoir censuré avec trop d'aigreur les vers d'un honnête humme.

Ma Muse en l'attaquant charitable & discrete,
Sçait de l'homme d'honneur distinguer le Poëte :
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur & sa civilité :
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere,
On le veut : j'y souscris, & suis prêt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ses écrits :
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits :
Comme Roi des Auteurs qu'on l'éleve à l'Empire;
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.

C'est encore par cette figure que pour toucher un ennemi, & lui donner horreur de sa cruauté, on l'invite quelquefois à faire tout le mal qu'il peut faire. Elle est aussi ordinaire dans les plaintes qui se font aux amis, comme dans celle que fait Aristée dans Virgile à sa mere Cyrene.

Quin age, & ipsa manu felices erue sylvas.
Fer stabulis inimicum ignem atque interfice messes.
Ure sata, & validam in vites molire bipennem:
Tanta meæ si te ceperunt tædia laudis.

Je puis donner pour exemple de cette figure le Sonnet suivant, qui est admirable.

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité:
Toujours tu prens plaisir à nous être propice:
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta justice.

Oüi, mon Dieu, la grandeur de mon impieté
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice:
Ton interest s'oppose à ma felicité,
Et ta clemence même attend que je perisse.

Contente ton desir puisqu'il t'est glorieux:
Offense toi des pleurs qui coulent de mes yeux:
Tonne, frappe, il est temps; rends-moi guerre pour guerre:
J'adore en perissant la raison qui t'aigrit.
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de JESUS-CHRIST?

PERIPHRASE.

LA Periphrase est un détour que l'on prend pour éviter de certains mots qui ont des idées choquantes, & pour ne pas dire de certaines choses qui produiroient de mauvais effets. Ciceron étant obligé d'avoüer que Claudius avoit été tué par Milon, il se sert d'adresse. *Les serviteurs de Milon,* dit-il, *étant empêchez de secourir leur Maître, que Clodius se vantoit d'avoir tué, & le croyant,*

ils

ils firent dans son absence, sans sa participation, & sans son aveu, ce que chacun auroit attendu de ses serviteurs dans une occasion semblable. Il évite ces noms odieux de tuer ou de mettre à mort.

La Periphrase est particulierement d'usage lorsqu'on est contraint de parler de choses qui pourroient salir l'imagination si on les exprimoit naturellement. Il faut les désigner par des circonstances & des qualitez qui leur sont propres, & qui ne laissent point de mauvaises impressions dans l'esprit. Il n'étoit pas fort necessaire de traduire cet endroit d'une des Odes d'Anacréon, où ce Poëte fait le portrait de Venus qui se baigne, ou qui traverse quelque bras de mer à la nage. Mais l'Abbé qui a fait cette traduction, le fait avec toute la circonspection possible, usant de Periphrase.

Sur la mer il la represente
Tout aussi belle, aussi charmante
Qu'elle est là-haut parmi les Dieux,
Sans que de sa beauté celeste
Il cache aux regards curieux
Que ce qu'un usage modeste
Dérobe d'ordinaire aux yeux.

CHAPITRE X.

Le nombre des figures est infini. Chaque figure se peut faire en cent differentes manieres.

JE n'ai point rapporté dans cette Liste les Hyperboles, les grandes Metaphores, & plusieurs autres Tropes, parce que j'en ai parlé ailleurs: ce sont neanmoins de veritables figures; & quoique la disette des langues oblige d'employer assez

ſouvent ces expreſſions tropiques, lors même que l'on eſt tranquille ; cependant on ne s'en ſert ordinairement que durant la paſſion. C'eſt elle qui fait que les objets nous paroiſſent extraordinaires, & que par conſequent on ne trouve point de termes dans l'uſage ordinaire qui les repreſentent auſſi grands & auſſi petits qu'ils nous paroiſſent. Outre cela, je n'ai pas prétendu parler de toutes les figures ; il faudroit d'auſſi gros volumes pour marquer les caracteres des paſſions dans le diſcours, que pour exprimer ceux que les mêmes paſſions peignent ſur le viſage. Les menaces, les plaintes, les reproches, les prieres ont en chaque langue leurs figures. Il n'y a point de meilleur Livre que ſon propre cœur ; & c'eſt une folie de vouloir aller chercher dans les écrits des autres ce que l'on trouve chez ſoi. Si on deſire ſçavoir les figures de la colere, qu'on s'étudie quand on parle dans le mouvement de cette paſſion.

Enfin, il ne faut pas s'imaginer que les figures doivent être toutes ſemblables aux exemples que j'en ai donné, & que ces exemples ſoient comme des modeles ſur leſquels on doive former toutes les figures que l'on fera. L'Apoſtrophe, l'Interrogation, l'Antitheſe ſe peuvent faire en cent manieres : ce n'eſt point l'art qui les regle ; ce n'eſt point l'étude qui les doit trouver, ce ſont des effets naturels de la paſſion, comme nous l'avons déja remarqué. Je le ferai voir encore plus amplement dans le Chapitre ſuivant.



CHAPITRE XI.

Les figures sont comme les armes de l'ame. Parallele d'un Soldat qui combat, avec un Orateur qui parle.

POur faire comprendre encore plus clairement ce que j'ai dit ci-dessus, que les figures sont les armes de l'ame, je ferai ici le parallele d'un soldat qui combat les armes à la main, & d'un Orateur qui parle. Je considere un soldat en trois états : le premier est lorsqu'il combat avec forces égales, & que son ennemi n'a aucun avantage sur lui : dans le second, il est environné de dangers : & dans le troisiéme, étant obligé de ceder à la force, il n'a plus recours qu'à la clemence de son vainqueur. Dans le premier état ce soldat est appliqué à trouver les moyens de gagner la victoire ; tantôt il attaque, tantôt il repousse, tantôt il recule, tantôt il avance : il fait mine de fuir pour retourner avec plus d'impetuosité ; il redouble ses coups, il menace, il se rit des efforts de son adversaire. Quelquefois il s'excite lui-même, & combat avec plus d'ardeur. Il prévoit tous les desseins de son ennemi : Il s'empare des lieux qu'il juge lui être avantageux ; en un mot, il est dans un perpetuel mouvement ; toujours disposé, soit à se défendre, soit à attaquer.

Lorsque l'ame combat par les paroles, les passions dont elle est échauffée ne la portent pas avec moins de chaleur à se tourner de tous côtez, pour trouver des raisons & des preuves des veritez qu'elle soûtient. Dans l'ardeur que l'on a de se défendre, & de faire valoir ce que l'on dit, on repete les mêmes choses, on les dit en differentes

manieres : On en fait des descriptions, des hypotiposes ; on se sert de comparaisons, de similitudes ; on prévient ce que l'adversaire doit objecter, & l'on y répond. Quelquefois pour marque de confiance l'on accorde tout ce qu'on demande : & l'on témoigne que l'on ne veut pas se servir de toutes les raisons que la justice de la cause pourroit fournir. Un soldat tient son ennemi en haleine ; les coups qu'il lui porte continuellement, les assauts qu'il lui livre de tous côtez le tiennent éveillé. Un Orateur entretient l'attention de ses Auditeurs. Lorsque leur esprit s'éloigne, il les rapelle à lui par des Apostrophes, par des Interrogations, qui obligent ceux à qui elles sont faites de répondre à ce qu'on leur demande. Il les réveille, & les fait revenir de leur assoupissement par des exclamations frequentes & reïterées.

Un soldat environné d'ennemis, sans secours, il s'en plaint, il reproche à ses ennemis leur lâcheté. La colere le porte contre eux, la crainte le rapelle aussi-tôt. Il demeure immobile & plein d'irresolutions ; cependant le desir d'éviter le peril qui le menace, le presse & l'échauffe ; il tente ensuite toutes sortes de voyes, il s'anime, il s'excite ; la passion le rend adroit & ingenieux ; elle lui fait trouver des armes ; & il employe tout ce qu'il rencontre pour sa défense. Un Orateur peut-il étouffer les sentimens de douleur qu'il ressent, & ne les point témoigner par des exclamations, par des plaintes, par des reproches, lorsqu'il apperçoit que la verité est combattuë ou obscurcie ? Dans ces occasions l'ardeur qu'il a de la garantir des tenebres dont on veut l'offusquer, fait qu'il avance preuves sur preuves. Tantôt il les explique, tantôt aprés les avoir seulement proposées, il les abandonne, pour répondre aux objections des adversaires. Il demeure quelque temps dans l'

silence & dans l'irresolution sur le choix de ses preuves. Il avance quelque chose ; aussi-tôt il censure ce qu'il a avancé, comme n'étant point assez fort. Quand les preuves lui manquent, ou que celles qu'il produit ne sont pas suffisantes, il apostrophe toute la nature, il fait parler les pierres, il fait sortir des tombeaux les morts, & il oblige le Ciel & la terre à fortifier par leur témoignage la verité pour laquelle il parle avec tant d'ardeur, & qu'il veut établir.

Pour achever le parallele que j'ai commencé, je considere ce Soldat dans le troisiéme état auquel il est reduit, lorsqu'il ne dispute plus la victoire, & qu'il est obligé de ceder à son ennemi. Pour lors il n'employe plus les armes qui lui ont été inutiles, les traits de son visage n'ont plus rien de menaçant; il n'oppose que des larmes, il s'abaisse encore davantage que son ennemi ne l'a abbaissé; il se jette à ses pieds, & embrasse ses genoux. L'homme est fait pour obéïr à ceux de qui il dépend, & dont il est soutenu, & pour commander à ses inferieurs qui reconnoissent sa puissance. Il fait l'un & l'autre avec plaisir. Deux personnes se lient fort étroitement ensemble, quand l'une a besoin d'être soulagée, qu'elle le desire, & que l'autre la peut soulager. Dieu ayant fait les hommes pour vivre ensemble, il les a formez avec ces inclinations naturelles. Une personne affligée prend naturellement toutes les postures humiliées qui la font paroître au dessous de ceux à qui elle demande du secours; & nous ne pouvons sans resister aux sentimens de la nature, refuser à ceux que nous voyons humiliez le secours qu'ils nous demandent. Nous les secourons avec un plaisir secret, qui est comme le prix qui nous paye du soulagement que nous leur donnons : Et c'est cette espece de recompense qui entretient un commerce entre les malheureux & ceux qui les soulagent.

Dans le discours il y a des figures qui répondent à ces postures d'affliction & d'humilité, ausquelles les Orateurs ont souvent recours. Les hommes étant libres, il dépend d'eux de se laisser persuader. Ils peuvent détourner leur vûë pour ne pas appercevoir la verité qui leur est proposée, ou dissimuler qu'ils la connoissent; ainsi un Orateur est presque toujours dans ce troisiéme état où nous considerons ce soldat. Lorsqu'un homme se voit contraint de ceder, & que le desir qu'il a de se conserver l'oblige à s'abbaisser; & à gagner par ses prieres ceux qu'il ne peut vaincre par la force de ses raisons; pour lors il est éloquent à persuader le malheur de l'état auquel il est réduit. Les prieres ordinairement sont pleines de descriptions de la misere de celui qui les fait. Job dit en parlant à Dieu, qu'il n'est qu'une feüille dont les vents se joüent, une paille seche. *Contra folium quod vento rapitur ostendis potentiam tuam, & stipulam siccam persequeris.* Et David, ——

Je soupire le jour sous les rudes atteintes
De mes longues douleurs:
Le repos de la nuit est troublé par mes plaintes,
Et mon lit agité nage presqu'en mes pleurs.

En un mot, comme il y a des figures pour menacer, pour reprocher, pour épouvanter; il y en a pour prier, pour fléchir, pour flatter.



CHAPITRE XII.

Les figures éclairciſſent les veritez obſcures, & rendent l'eſprit attentif.

ON ne peut douter d'une verité connuë. On peut bien la combattre de bouche ; mais le cœur lui eſt veritablement aſſujetti. Ainſi pour triompher de l'opiniatreté ou de l'ignorance de ceux qui reſiſtent à la verité, il ſuffit d'expoſer à leurs yeux ſa lumiere, & de l'approcher de ſi prés, que ſa forte impreſſion les réveille, & les oblige d'être attentifs. Les figures contribuent merveilleuſement à lever ces deux premiers obſtacles qui empêchent qu'une verité ne ſoit connuë, l'obſcurité & le défaut d'attention. Elles ſervent à mettre une propoſition dans ſon jour, à la développer, & à l'étendre. Elles forcent un Auditeur d'être attentif, elles le réveillent, & le frappent ſi vivement, qu'elles ne lui permettent pas de dormir, & de tenir les yeux de ſon eſprit fermez aux veritez qu'on lui propoſe.

Comme je n'ai deſſein de rapporter dans la Liſte que j'ai donnée des figures, que celles que les Rheteurs y placent ordinairement, je n'y ai pas voulu parler des Syllogiſmes, des Enthymênes, des Dilemmes, & des autres eſpeces de raiſonnemens que l'on traite dans la Logique ; cependant il eſt manifeſte que ce ſont de veritables figures, puiſque ce ſont des manieres de raiſonner extraordinaires, qu'on n'employe que dans l'ardeur que l'on a de perſuader ou de diſſuader ceux à qui on parle. Ces raiſonnemens ou figures ont une force merveilleuſe, qui conſiſte en ce que joignant une propoſition claire & incon-

testable avec une autre qui n'est pas si claire, & qui est contestée, la clarté de l'une dissipe les tenebres de l'autre : & comme ces deux propositions sont étroitement liées ; si ce raisonnement est bon, on ne peut consentir que l'une soit veritable, que l'on ne demeure d'accord que l'autre l'est aussi. Mais la chaleur de la passion ne permet pas que l'on s'assujettisse entiérement aux regles que la Logique presente pour faire ces raisonnemens en forme.

Un raisonnement solide accable & desarme les plus opiniâtres : les autres figures n'ont pas à la verité tant de force, mais elles ne sont pas inutiles. Les Repetitions & les Synonymes éclaircissent une verité : si on ne l'a pas comprise par une premiere expression, la seconde la fait concevoir. Ce sont comme autant de seconds coups de pinceau, qui font paroître les traits qui ne sont pas assez formez. Quelles tenebres peuvent obscurcir la verité d'une chose qu'une personne éloquente explique, dont il fait de riches descriptions, des dénombremens qui nous menent, s'il est permis de parler de la sorte, par tous les recoins & les enfoncemens d'une affaire, des Hypotyposes qui nous transportent sur les lieux, & qui par un enchantement agréable font que nous croyons voir les choses mêmes ? Les Antitheses ne sont pas de vains ornemens ; les oppositions des choses contraires contribuent à l'éclaircissement d'une verité, comme les ombres relevent l'éclat des couleurs.

Notre esprit n'est pas également ouvert à toutes veritez. Nous comprenons bien plus facilement les choses qui se presentent à nous tous les jours, & qui sont dans l'usage commun des hommes, que celles qui en sont éloignées, & dont nous n'entendons parler que tres-rarement. C'est pour-

quoi les comparaisons & les similitudes que l'on tire ordinairement des choses sensibles, font entrer facilement dans l'intelligence des veritez les plus abstraites. Il n'y a rien de si relevé & de si subtil qu'on ne puisse faire comprendre aux esprits les plus petits, pourveu qu'entre les choses qu'ils connoissent, ou qu'ils peuvent connoître, on en trouve adroitement de semblables à celles qu'on veut leur expliquer.

Nous trouvons un exemple merveilleux de cette adresse, dans un discours que fit Monsieur Paschal à un jeune Seigneur, pour le faire entrer dans la veritable connoissance de sa condition. Il lui proposa cette Parabole.

Un homme est jetté par la tempête dans une Isle inconnuë, dont les habitans étoient en peine de trouver leur Roi qui s'estoit perdu; & ayant beaucoup de ressemblance de corps & de visage avec ce Roi, il est pris pour lui, & reconnu en cette qualité de tout ce peuple. D'abord il ne sçavoit quel parti prendre; mais il se resolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçut tous les respects qu'on lui voulut rendre, & il se laissa traiter de Roi.

Mais comme il ne pouvoit oublier sa condition naturelle, il songeoit, en même temps qu'il recevoit ces respects, qu'il n'estoit pas ce Roi que ce peuple cherchoit, & que ce Royaume ne lui appartenoit pas. Ainsi il avoit une double pensée; l'une par laquelle il agissoit en Roi, l'autre par laquelle il reconnoissoit son estat veritable, & que ce n'estoit que le hazard qui l'avoit mis en la place où il estoit. Il cachoit cette derniere pensée, & découvroit l'autre. C'estoit par la premiere qu'il traitoit avec le peuple, & par la derniere qu'il traitoit avec soi-même.

Dans cette image Monsieur Paschal fait consi-

derer à ce jeune Seigneur, que c'eſt le hazard de la naiſſance qui l'a fait grand; que c'eſt l'imagination des hommes qui a attaché à la qualité de Duc une idée de grandeur, & qu'en effet il n'eſt pas plus grand qu'un autre. Il lui apprend de la ſorte quels ſentimens il devoit avoir de ſa condition, & lui fait comprendre des veritez qui euſſent été au deſſus de ſon âge, s'il ne les avoit rendu ſenſibles par un tour ſi ingenieux.

CHAPITRE XIII.

Les figures ſont propres à exciter les paſſions.

SI les hommes aimoient la verité, il ſuffiroit de la leur propoſer d'une maniere vive & ſenſible pour les perſuader; mais ils la haïſſent, parce qu'elle ne s'accorde que rarement avec leurs interêts, & qu'elle n'éclate que pour faire paroître leurs crimes; ils fuyent donc ſon éclat, & ferment les yeux de crainte de l'appercevoir. Ils étouffent cet amour naturel que nous avons pour elle, & ils s'endurciſſent contre les bleſſures ſalutaires que font les traits dont elle frappe la conſcience. Ils ferment toutes les portes des ſens, afin qu'elle n'entre pas dans leur eſprit; ou ils la reçoivent avec tant d'indifference, qu'ils l'oublient auſſi-tôt qu'ils l'ont appriſe.

L'éloquence ne feroit donc pas la maîtreſſe des cœurs, & elle y trouveroit une forte reſiſtance, ſi elle ne les attaquoit par d'autres armes que celles de la verité. Les paſſions ſont les reſſorts de l'ame, ce ſont elles qui la font agir. C'eſt ou l'amour, ou la haine, ou la crain-

te, ou l'eſperance, qui conſeillent les hommes, qui les déterminent : ils ſuivent ce qu'ils aiment, ils s'éloignent de ce qu'ils haïſſent. Celui qui tient les reſſorts d'une machine, n'eſt pas tant le maître de tous les effets de cette machine, que celui-là l'eſt d'une perſonne dont il connoit les inclinations, & à qui il ſçait inſpirer la haine ou l'amour, ſelon qu'il faut le faire avancer vers un objet, ou l'en éloigner.

Or les paſſions ſont excitées par la preſence de leur objet : le bien preſent donne de l'amour, & de la joye. Lorſqu'on ne le poſſede pas encore, mais qu'on le peut poſſeder, il brûle l'ame de deſirs, dont il entretient le feu par l'eſperance. Le mal qui eſt preſent cauſe de la haine ou de la triſteſſe ; s'il eſt abſent, l'ame eſt tourmentée par des craintes & par des terreurs qui ſe changent en deſeſpoir lorſqu'on n'apperçoit point le moyen de l'éviter. Pour donc allumer les paſſions dans le cœur de l'homme, il faut lui en preſenter les objets, & c'eſt à quoi ſervent merveilleuſement les figures.

Nous avons vû comme les figures impriment fortement une verité, comme elles la développent, comme elles l'expliquent. Il faut les employer en la même maniere pour découvrir l'objet de la paſſion que l'on deſire inſpirer, & pour faire une vive peinture qui exprime tous les traits de cet objet. Si on parle contre un ſcelerat qui merite la haine de tous les Juges, on ne doit point épargner les paroles, ni éviter les repetitions, & les ſynonymes pour frapper vivement leur eſprit de l'image de ſes crimes. Les Antitheſes ſont neceſſaires pour faire concevoir l'énormité de ſa vie par l'oppoſition de l'innocence de ceux qu'il aura perſecutez. On

peut le comparer aux ſcelerats qui ont vêcu avant lui, & faire voir que ſa cruauté eſt plus grande que celle des tigres & des lions. C'eſt dans la deſcription de cette cruauté, & des autres mauvaiſes qualitez de ce ſcelerat que triomphe l'éloquence. Ce ſont particulierement les Hypotipoſes, ou vives deſcriptions, qui produiſent l'effet que l'on attend de ſon diſcours, qui font élever dans l'ame les flots de la paſſion dont on ſe ſert pour faire aller les Juges où l'on veut les mener. Les exclamations frequentes témoignent la douleur que cauſe la vûë de tant de crimes ſi énormes, & font reſſentir aux autres les mêmes ſentimens de douleur & d'averſion. Par les Apoſtrophes, par les Proſopopées, on fait qu'il ſemble que toute la nature demande avec nous la condamnation de ce criminel.

CHAPITRE XIV.

Reflexion ſur le bon uſage des figures.

LEs figures étant, comme nous avons vû, les caracteres des paſſions, quand ces paſſions ſont dereglées, les figures ne ſervent qu'à peindre leurs dereglemens. Elles ſont les inſtrumens dont on ſe ſert pour ébranler l'ame de ceux à qui on parle. Si ces inſtrumens ſont maniez par un eſprit animé de quelque paſſion injuſte, ces figures ſont dans ſa bouche ce qu'eſt une épée dans la main d'un furieux. Il ne faut pas s'imaginer qu'il ſoit permis de noircir par de fauſſes accuſations ceux contre qui on parle, & que pour parler éloquemment il ſoit neceſſaire d'employer contre eux les mêmes figures dont on ſe ſerviroit pour porter des Juges à condamner le

plus criminel & le plus abominable de tous les hommes. Les Déclamateurs, à qui ce défaut est ordinaire, ne trompent jamais deux fois. On s'accoûtume à entendre leurs exclamations, & il leur arrive la même chose qu'à ceux qui ont coûtume de feindre qu'ils sont malades. Quand ils le sont effectivement, on ne les croit pas.

Nec semel irrisus triviis attollere curat,
Fracto crure planum : licet illi plurima manet
Lachryma : per sanctum juratus dicat Osirim,
Credite : non ludo : crudeles tollite claudum.
Quare peregrinum, vicinia rauca reclamat.

Ce défaut dans les uns est une marque de malice, & dans les autres de legereté & d'extravagance. C'est une malice lorsqu'on prend plaisir à combattre la verité; que l'on ne desire pas éclairer l'esprit de ses Auditeurs, mais le troubler par les nuages de quelque injuste passion qui leur dérobe la vûë de la verité. On ne doit pas toûjours accuser les Déclamateurs de cette malice : souvent ils ne prennent pas garde aux impressions que peuvent faire leurs figures ; leur dessein n'est pas de persuader, mais seulement de paroître éloquens. Pour cela ils s'échauffent, & ils employent toutes les plus fortes figures de la Rhetorique, quoiqu'ils n'ayent point d'ennemis à combattre ; semblables à un phrenetique qui se sert de son épée pour combattre un ennemi phantastique que son imagination troublée lui fait voir en l'air. Ces Déclamateurs entrent dans des Enthousiasmes, qui leur font perdre l'usage de la raison, & leur font voir les choses tout d'une autre maniere qu'elles ne sont pas.

Et solem geminum, & duplices se ostendere Thebas.

Ce défaut est le caractere d'un enfant qui se fâche sans sujet : neanmoins les Ecrivains les plus élevez y tombent, parce qu'on ne croiroit pas pouvoir passer pour éloquent si on ne faisoit des figures. Il faut pour cela parler avec chaleur sur toutes les matieres, se corrompre l'esprit, & appercevoir toutes les choses autres qu'elles ne sont. Il faut faire des reflexions sur tout ce qui se presente, & ne parler que par sentences. Mais ce qui est de plus ridicule, c'est que dans toutes ces figures ces mauvais Orateurs ne tâchent qu'à plaire, sans se mettre en peine de combattre, & de terrasser leur ennemi par la force de leurs paroles. On peut dire qu'en cela ils sont semblables à un insensé, qui dans un combat ne se soucieroit pas de frapper son adversaire, & d'en être frappé, pourvû qu'il attirât sur lui les yeux de ses spectateurs, qu'il combattît avec grace, avec un air galand & agréable. Ce sont ces mauvais Orateurs que Perse raille dans une de ses Satyres en la personne de Pedius.

Fur es, ait Pedio : Pedius quid? crimina rasis
Librat in Antithetis, doctas posuisse figuras
Laudatur.

Ces mauvais Orateurs, dis-je, affectent de mesurer toutes leurs paroles, de leur donner une cadence juste qui flatte les oreilles. Ils proportionnent toutes leurs expressions : En un mot, ils figurent leurs discours, mais de ces figures qui sont au regard des figures fortes & persuasives, ce que sont les postures que l'on fait dans un

ballet, au regard de celles qui se font dans un combat.

L'étude & l'art qui paroissent dans un discours peigné, ne sont pas le caractere d'un esprit qui est vivement touché des choses dont il parle, mais plûtôt d'un homme qui est dégagé de toutes affaires, & qui se joüe. Ainsi on appelle ces figures mesurées, qui ont une cadence agréable aux oreilles, des figures de Theatre, *Theatrales figuræ.* Ce sont des armes pour la montre, qui ne sont pas d'assez bonne trempe pour le combat. Les figures propres pour persuader ne doivent point être recherchées, c'est la chaleur dont on est animé pour la défense de la verité qui les produit, qui les trace elle-même dans le discours, de telle sorte que l'éloquence n'est que l'effet de ce zele. C'est ce que dit saint Augustin du stile éloquent de saint Paul : D'où vient, dit-il, que les Epîtres de ce grand Apôtre sont si animées, qu'il se fâche, qu'il reprend, qu'il fait des reproches, qu'il blâme, qu'il menace ? qu'il marque les differens mouvemens de son esprit par le changement de sa voix ? L'on ne peut pas dire qu'il se soit étudié puerilement, comme font les Déclamateurs, à faire des figures : neanmoins son discours est tres-figuré ; c'est pourquoi, comme nous ne pouvons pas dire que saint Paul ait recherché l'éloquence, nous ne pouvons pas nier que l'éloquence n'ait suivi son discours. *Quid sic indignatur Apostolus in Epistolis suis, sic corripit, sic exprobrat, sic increpat, sic minatur? Quid est quòd animi sui affectum tam crebra & tam aspera vocis mutatione testetur? Nullus dixerit more Sophistarum pueriliter & consultò figurasse orationem suam. Tamen multis figuris distincta est ; quapropter sicut Apostolum præ-*

cepta eloquentia non secutum esse dicemus, ita quòd ejus sapientiam secuta sit eloquentia non denegamus.

Mais ce n'est pas seulement dans les grandes occasions que les figures doivent être employées. Les passions ont plusieurs degrez. Toutes les coleres ne sont pas également grandes: Toutes les figures n'ont pas aussi la même force. Il y a des Antitheses pour les grands mouvemens, il y en a pour de legeres émotions; c'est pourquoi on ne doit pas condamner toutes sortes de figures dans un discours qui est fait sur une matiere qui semble ne donner aucune occasion d'émotions justes & raisonnables. L'ardeur que l'on a de se bien exprimer, & de faire concevoir les choses que l'on enseigne, a ses figures comme les autres passions. Dans la conversation la plus douce, quoiqu'on ne trouve aucune resistance dans l'esprit de ceux avec qui l'on s'entretient, cela n'empêche pas que pour une plus grande explication on ne repete quelquefois les mêmes mots, qu'on ne se serve de differentes expressions pour dire la même chose. Il est permis d'en faire des descriptions exactes, de chercher dans les choses naturelles & sensibles des comparaisons & des images de ce que l'on dit. On peut demander le sentiment de ceux qui écoutent, les interroger pour les rendre plus appliquez, ou pour retenir leurs esprits dans l'attention necessaire, & leur faire faire des reflexions sur ce que l'on a dit. Ainsi la conversation, comme nous avons dit, a ses figures aussi-bien que les harangues & les déclamations.

On appelle froid le stile de ces Orateurs qui font un mauvais usage des figures, parce que quelques efforts qu'ils fassent pour animer leurs Auditeurs, on les écoute avec une certaine froi-

deur, qui eſt d'autant plus ſenſible, que l'on n'eſt agité d'aucune des émotions qu'ils avoient voulu exciter. Car enfin on ſe rit d'un homme & de ſes larmes quand on le voit pleurer ſans ſujet. S'il entre en colere ſans que perſonne s'oppoſe à ſes deſſeins, cette paſſion paſſe pour une veritable folie. On ne peut donc être touché quand on voit quelqu'un émû, ſi l'on ne trouve qu'il y a ſujet de l'être. Un homme qui pleure dans un peril évident, oblige ceux qui le voyent de pleurer avec lui. La colere d'un miſerable qu'on voit accablé injuſtement, engage dans ſon parti ceux qui ſont témoins de cette injuſtice. Ainſi pour toucher, ou pour faire que les figures qu'on employe faſſent leur effet, il faut que les paſſions qu'elles peignent ſoient raiſonnables, c'eſt-à-dire, que l'Orateur doit faire paroître les choſes qu'il traite ſous une telle forme, qu'on ne les puiſſe voir ſans en être émû. Il faut diſpoſer le cœur du Lecteur, n'entreprenant jamais d'y exciter aucun mouvement qu'aprés l'y avoir préparé. Si on veut le porter à la compaſſion, il faut lui faire voir une grande miſere, gardant ce temperament que la paſſion qu'on exprime par des figures ne ſoit pas plus grande que ne le merite le ſujet, & que ce ſoit toujours la paſſion qui faſſe produire les figures extraordinaires au milieu de quelque grande circonſtance. Cela demande une grande prudence; c'eſt auſſi, comme nous diſons tres-ſouvent, le jugement qui fait les grands Orateurs. Les François ſont particulierement ennemis de ces figures qui ſont trop fortes. On a en France de la douceur & de la politeſſe; on ne peut ſouffrir les humeurs chaudes & violentes. On eſtime & l'on aime ceux

qui ſçavent ſe moderer ; c'eſt pourquoi les figures extraordinaires nous paroiſſent ridicules, ſi ce n'eſt dans certaines occaſions qui ſont rares. Car il n'arrive pas ſouvent que la raiſon permette de laiſſer agir les mouvemens d'une paſſion. Cet avis bien médité donnera de grandes lumieres pour l'éloquence.





LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER.

LIVRE TROISIE'ME.

Chapitre Premier.

Dessein de ce Livre. On y traite de la partie materielle de la parole, c'est-à-dire, des sons dont les paroles sont composées. On décrit comment se forment ces sons.



JE donne beaucoup plus d'étenduë à l'ouvrage que j'ai entrepris, que n'en ont pas les Rhetoriques ordinaires. Mon but est de découvrir les fondemens de l'Art que je traitte. Je tâche de ne rien oublier pour cela. Nous avons vû comme se forme la voix. Nous avons dit que nous avons une orgue naturelle; que les poûmons en sont les soufflets; & que ce canal par lequel nous respirons, qu'on appelle la Trachée artere, ou l'âpre-artere, est comme le tuïau de l'orgue. A present que nous entrepre-

nons de traiter à fond de la partie materielle de la parole, c'est-à-dire des sons dont elle est composée, il faut expliquer avec plus d'exactitude comment se fait la voix, & comment se forme le son de chaque lettre. Il faut donc considerer en premier lieu, que le larinx, c'est ainsi qu'on nomme le haut de l'âpre-artere, est entouré de muscles. L'ouverture du larinx se nomme *glotte*, ou languette qui s'ouvre & se ferme plus ou moins par le moyen des muscles qui la font mouvoir. Cette glotte est composée de deux membranes cartilagineuses. Lorsque ces membranes sont tenduës, & qu'elles ne laissent qu'un petit passage, comme une fente, l'air qui sort soudainement des poûmons; les secouë, ce qui fait le son de la voix, de la même maniere que se fait le son d'une musette & d'un haut-bois. Les anches de ces instrumens font le même effet que la glotte. Les cartilages dont elle est composée, reçoivent un tremoussement de l'air qui les separe avec contrainte quand nous parlons. Les bons Anatomistes en distinguent cinq assez solides, polis, & faisant ressort. Ils sont entourez de plusieurs petits muscles qui ont une admirable liaison avec les oreilles, les yeux, les parties du visage, avec le cœur, la poitrine; ce qui fait que le seul son de la voix fait connoître l'état de celui qui parle, & qu'on lit sur son visage ce qu'il dit aux oreilles.

C'est ainsi que se forme la voix, qui nous seroit commune avec plusieurs animaux, si elle ne recevoit point d'autres formes que celle qu'elle prend en sortant du larinx. Les muscles qui sont attachez à cette partie, servent à la modifier. Elle est douce ou rude, selon la qualité des membranes de la glotte; & elle reçoit plusieurs degrez, ou tons, selon que l'ouverture du larinx est plus ou

moins grande : quand elle eſt petite le ſon en eſt aigu ; mais ce n'eſt pas ici le lieu de faire ces conſiderations qui regardent la Muſique. Conſiderons que la voix, aprés être ſortie du larinx, reçoit d'autres modifications differentes, ſelon qu'on diſpoſe le lieu où elle eſt reçûë, que la langue la porte contre differentes parties de la bouche qui s'ouvre ou ſe ferme differemment par le moyen des dents & des lévres. Ainſi qu'on voit dans les orgues que les tuïaux ont des ſons tout differens, ſelon leurs differentes formes. Ces differentes modifications font les ſons qui compoſent les paroles : les lettres ſont les ſignes de ces ſons.

On voit par l'experience qu'on en fait dans les orgues, qu'on peut imiter toutes ſortes de ſons. On imite avec un appeau le chant des cailles, dans lequel on entend le ſon de quelques ſyllabes ; ce qui a fait croire qu'on pourroit faire parler une machine. Il n'y auroit, dit-on, qu'à remarquer la diſpoſition particuliere des organes de la voix, & la diſpoſition de la bouche qui eſt neceſſaire pour faire le ſon de chaque lettre. En faiſant autant de tuïaux qu'il en faudroit pour prononcer toutes les lettres, on feroit une orgue parlante, qui prononceroit des paroles ſelon qu'elle ſeroit touchée. Remarquons combien la difficulté de cette entrepriſe eſt grande, afin qu'on comprenne l'habileté de celui qui nous a fait, ce que nous ne pouvons aſſez conſiderer. S'il s'agiſſoit de faire parler François à une orgue, comme nous avons cinq voïelles, & dix-ſept conſones, il faudroit déja vingt-deux machines differentes, & il ne faut pas croire qu'elles fuſſent toutes également ſimples, que ce ne fuſſent que des tuïaux. Il y a des lettres qui demandent, que la machine qui les feroit ſonner, ſe fermât & s'ouvrît, ce qui ne ſe pourroit faire qu'avec pluſieurs

ressorts. Il y a bien de la difference entre le son de deux lettres qu'on prononce separément, & le son de la syllabe qu'elles composent. Ces deux sons s'allient pour n'en faire qu'un ; ainsi deux machines, dont l'une feroit, par exemple, *a*, l'autre *b*, ne feroient pas *ab*, ni *ba*. Combinant donc *a* en ces deux manieres avec les dix-sept consones, il faudroit trente-quatre differentes machines pour marquer ces syllabes, & comme il en faudroit autant pour chacune des cinq voïelles, qui demanderoient pareillement trente-quatre machines differentes, il en faudroit par consequent pour toutes cent soixante-dix.

Il y a des syllabes de trois lettres, dont les unes ont une voïelle entre deux consones, comme *bab*, & les autres une consone entre deux voïelle, comme *aba*. La voïelle *a* se peut combiner avec les consones pour faire une syllabe de trois lettres pour le moins en deux-cens quatre-vingts neuf manieres differentes. Multipliant ce nombre par le nombre des voyelles, c'est-à-dire par cinq, cela fait mille quatre cents quarante cinq ; il faudroit autant de differens instrumens. Les syllabes de trois lettres se font encore d'une autre maniere. On peut à la syllabe *ab* ajoûter une consone, comme *abb*, *abc*, *abd* ; ce qui demanderoit encore une infinité de machines. Je n'ai point voulu remarquer ici que nous avons plus de cinq voïelles, comme nous le ferons voir. Nous avons deux sortes de *a*, trois sortes de *e*, deux sortes de *o*, deux de *u*, ce qui augmenteroit infiniment l'orgue dont nous parlons. Et quand auroit-on inventé un si grand nombre de machines qui pût les faire joüer avec la vitesse necessaire ? Car comme les sons de deux ou de plusieurs lettres qui font une syllabe, doivent être unis, il faut que les sons des syllabes qui font un

mot, ſoient liées enſemble, autrement on entend des ſyllabes, & non point des mots. Il faudroit un clavier d'une infinité de touches, & on eſt embarraſſé quand un clavier n'en a qu'un certain nombre qui eſt aſſez petit.

Admirons donc ici la diſpoſition merveilleuſe des organes de la parole qui n'ont rien d'embarraſſant, & qui ſont tellement placez, qu'on s'en ſert plus facilement qu'on ne peut remarquer comme ils ſont faits. Dieu dont nous ſommes l'ouvrage, nous fait faire, ſans que nous appercevions qu'il y ait de la difficulté, ce qui eſt impoſſible à l'art. Nous faiſons avec la bouche ce que ne pourroit pas faire un million de machines; car ce nombre ne ſuffiroit pas encore. Il y a pluſieurs millions de differens mots qui demandent des diſpoſitions particulieres dans les organes de la voix; auſſi la langue qui en eſt un des principaux, eſt compoſée d'un nombre innombrable de petits filets, qui ſont comme autant d'inſtrumens par leſquels elle ſe tire, elle s'allonge, elle ſe replie, elle ſe tourne en tant de manieres qu'on ne les peut compter.

Les levres ont pareillement pluſieurs muſcles qui les ſont joüer en differentes manieres. La bouche ſe peut ouvrir differemment; de ſorte que ce n'eſt point une exageration de dire qu'on ne feroit pas avec un million de machines ce que nous faiſons avec la bouche. Aprés quoi qu'on me vante tant qu'on voudra ces têtes parlantes, je ſuis perſuadé que ce n'étoient que des marionettes. On trompoit avec eſprit ceux à qui on ne donnoit pas le temps de remarquer l'artifice dont on ſe ſervoit. Les Hiſtoriens qui nous parlent d'une tête ſemblable faite par Albert le Grand, nous content ce qu'ils veulent. Il n'y a que ceux qui n'ont pas fait attention à la maniere dont

nous parlons, qui croyent qu'on puisse imiter un ouvrage aussi admirable qu'est la tête de l'homme.

Mais il est tres-vrai que si on ne peut pas faire parler une tête artificielle, on peut faire parler un muet avec artifice. Il n'y a qu'à lui faire prendre garde à la disposition qu'il voit que prennent les organes de la voix de ceux qui parlent pour faire sonner chaque lettre, reïterant souvent la prononciation d'une même lettre, dont on lui fait voir en même temps le caractere, afin qu'il remarque les mouvemens de la langue, l'ouverture de la bouche, comment les dents coupent les sons, comment les levres battent l'une contre l'autre pour faire ensuite ce qu'il voit faire. Les muëts ne sont muëts que parce qu'ils n'entendent pas; ainsi ils ne peuvent pas apprendre à prononcer le son de chaque lettre autrement que par cet artifice, qui leur fait voir ce qu'ils ne peuvent pas entendre. Monconis rapporte dans son voyage d'Angleterre, qu'un excellent Mathematicien d'Oxfort fit lire en sa presence un muët, & que c'étoit le second qu'il avoit fait parler. Il avoue neanmoins qu'il ne faisoit que faire sonner les lettres separément, & qu'il ne pouvoit lier leurs sons. J'ai souvent entendu parler de plusieurs sourds qui au mouvement des levres, & à la maniere qu'ils voyoient qu'on ouvroit la bouche, connoissoient tout ce qu'on disoit. Je le crois; car j'ai vû dans le Diocese de Grenoble, dans la Paroisse de Besse, une femme sourde, à qui ses parens faisoient entendre tout ce qu'ils vouloient. Ils lui parloient fort bas, de maniere qu'elle ne pouvoit remarquer que les mouvemens de leurs levres, & la disposition de la bouche; j'en fis faire plusieurs experiences en ma presence.

Cette quatriéme Edition étoit commencée lorſque j'ai vû une excellente diſſertation d'un Medecin Suiſſe qui reſide en Hollande, & ſe nomme Amman. Il aſſure qu'il a appris à pluſieurs perſonnes ſourdes & muëtes à parler, lire & écrire. Il explique ſa methode, qui conſiſte en deux choſes, dont la premiere eſt d'obſerver avec les yeux les differens mouvemens des organes de la prononciation. Il décrit les diſpoſitions particulieres à chaque lettre, & comment il les fait remarquer & diſtinguer à ceux qu'il inſtruit. Pour cela il les oblige, en ſe regardant dans un miroir, de s'habituer à faire les mêmes mouvemens qu'ils lui voyent faire. L'autre partie de ſa methode, c'eſt de donner lui-même au goſier de ſon diſciple la diſpoſition qu'il doit avoir pour certaines lettres, comme peut faire un Maître à écrire, qui prend la main de ſon diſciple, & la conduit; ou comme un Maître à danſer qui tourne les pieds de ſon écolier, & lui fait faire les pas qu'il veut qu'il faſſe. Cet admirable Maître des muëts, quand il leur donne ſes premieres leçons, forme avec ſes mains dans leurs organes la diſpoſition qui eſt neceſſaire pour prononcer chaque lettre. Il preſſe leurs levres l'une contre l'autre, ou il les ſepare; il leur fait étendre la langue, ou la replier, l'enfler, ſelon que cela eſt neceſſaire. Dans les lettres à la prononciation deſquelles le nez contribuë, il leur preſſe cette partie de la maniere qu'il convient. Sans doute qu'il faut pour cela beaucoup d'adreſſe & d'exercice. Car ſi nous avons tant de peine à faire des mouvemens extraordinaires, qu'il y a des lettres dans chaque langue qu'on ne peut prononcer lorſqu'on n'y a point été habitué dés ſa naiſſance, il ne faut pas s'étonner qu'il ſe trouve de la difficulté à faire prendre la coûtume à ceux qui

n'ont point d'oüie, de prononcer des lettres qu'ils n'ont jamais entenduës.

C'eſt une excellente remarque de ce ſçavant & ingenieux Medecin, que ſi Dieu n'avoit point donné la parole au premier des hommes, l'uſage en auroit été ignoré. Je reconnois volontiers l'impoſſibilité de la ſuppoſition que j'ai faite d'une nouvelle troupe d'hommes nouvellement ſortis de la terre, ou deſcendus du Ciel. Ces hommes n'auroient point pû ſe former un langage articulé, non plus que des muets. L'experience le fait connoître, que des muets, qui, étant inſtruits comme nous venons de le dire, peuvent apprendre à parler, ne le peuvent faire ſans Maître. Tout le langage n'eſt qu'un aſſemblage des ſons ſimples, dont les lettres que nous appellons les élemens du diſcours, ſont les ſignes. On n'a point vû qu'aucun muet ait inventé de lui-même la prononciation de ces lettres. La choſe eſt aiſée à ceux qui entendent parler; car naturellement nous imitons ce que nous entendons. Mais un ſourd, que dis-je, un ſourd? un enfant, un homme, quelque âge qu'il eût, quand il auroit de bonnes oreilles, s'il ne converſoit point avec des hommes qui ſçûſſent parler, il ne parleroit jamais, c'eſt-à-dire, qu'il ne formeroit jamais aucune parole articulée. C'eſt un conte que ce qu'on nous veut dire de ces enfans, qui nourris avec des animaux, prononcerent naturellement de certains mots. Auſſi les miracles que faiſoit Notre-Seigneur ſur les ſourds & ſur les muëts étoient grands, en premier lieu, parce qu'il leur rendoit l'ouïe, & qu'à l'inſtant même ils entendoient ce qu'on leur diſoit; choſe auſſi ſurprenante que ſi transporté parmi les Chinois, nous connuſſions à la même heure tout ce qu'ils nous diroient. En ſecond lieu, ce qui rendoit les miracles de Notre Sei-

gneur plus admirables, c'est que sans instruction ces muets parloient distinctement, ce qui ne se pouvoit pas faire naturellement, puisqu'en mille choses plus aisées, il est impossible de faire certains mouvemens qu'aprés un long exercice. Je ne crois pas que jamais les hommes eussent prononcé les differentes lettres de l'alphabet, s'ils ne les avoient entenduës prononcer. Ils peuvent bien les changer, les alterer, & faire de nouvelles langues; mais je ne conçois pas que s'ils n'avoient jamais entendu parler distinctement, ils eussent trouvé d'eux-mêmes le son de chaque lettre. L'experience le prouve comme je l'ai dit, puisqu'on n'a jamais vû de muet parler de lui-même.

Il seroit à souhaiter que la methode dont nous parlons, fût connuë, qu'en tous païs il y eût des personnes qui en fussent parfaitement instruits. Il y a des muets par tout, & des enfans à qui il ne suffit pas d'entendre parler pour parler eux-mêmes: Il y a des lettres qu'ils ne peuvent prononcer. Cette methode s'employe avec succés pour ceux-ci. La facilité avec laquelle nous parlons, est cause qu'on ne fait presque aucune attention à la disposition des organes de la parole. On croit qu'il est inutile de le faire. Un fameux Comedien* en a fait un sujet de raillerie dans l'une de ses Comedies, où il jouë un Bourgeois, qui aprés avoir amassé du bien, vouloit passer pour homme de qualité, & en avoir les airs. Pour cela il croyoit qu'il falloit sçavoir quelque chose; il prit donc un Maître. Ce Bourgeois étoit si grossier & si sot, que l'idée qu'il avoit de la science se réduisoit à vouloir apprendre l'Ortographe & l'Almanach, pour sçavoir quand il y a de la Lune & quand il n'y en a point. Il falloit donc que son Philosophe qui l'instruit sur le Theatre, choisist une leçon accommodée à sa capacité & à celle

du peuple. Il lui apprend donc ſeulement comment ſe forme chaque lettre, les voïelles & les conſones.

Un homme ſeroit ridicule qui croiroit que c'eſt là une grande ſcience ; qui s'écriroit en écoutant de ſemblables leçons : *Ah! que cela eſt beau ! vive la ſcience ;* comme fait le Bourgeois qui traite ſa ſervante d'ignorante, parce qu'elle ne ſçait pas ce qu'elle fait quand elle prononce un *U*. Un homme, dis-je, qui s'imagineroit que cela eſt neceſſaire pour parler, ſeroit auſſi ridicule que celui qui croiroit ne pouvoir manger à moins que de ſçavoir tout ce que les Anatomiſtes diſent de curieux ſur la maniere dont les viandes ſe broïent dans la bouche, & ſe mêlent avec le ſuc ſalivaire qui en fait la premiere digeſtion. Cette connoiſſance ſi facile de la maniere dont chaque lettre ſe forme, eſt le fondement de preſque tout ce qu'on peut dire de curieux ſur les irregularitez de la Grammaire. Elle ſert à rendre raiſon d'une infinité de choſes qui regardent la maniere de décliner les noms, de conjuguer les verbes ; ainſi quoiqu'on en puiſſe penſer & dire, je m'arrêterai ici quelques momens. Outre qu'à preſent on ne peut plus mépriſer une recherche qui a appris le ſecret de faire parler les muëts, & de faire que les ſourds peuvent lire ſur le viſage de celui qu'ils voyent parler, ce qu'ils ne peuvent entendre ; car ſans doute que ceux qui ont obſervé les diſpoſitions que prend la bouche propres à la prononciation de chaque lettre, & il ne faut avoir qu'un miroir pour Maître, peuvent au ſeul mouvement des levres concevoir tout ce que l'on dit en leur preſence, quoiqu'ils ne l'entendent pas. C'eſt un fait dont j'ai fait des experiences certaines.

CHAPITRE II.

Des lettres dont les mots ſont compoſez. Premierement des voyelles. Comment leur ſon ſe forme.

PErſonne n'a recherché plus utilement que ce ſçavant Medecin dont nous venons de parler, la maniere dont ſe forment les lettres. Il en traite dans deux Ouvrages qu'il a faits. Le premier a pour titre *Surdus & mutus loquens*. Le dernier qui vient de paroître eſt une excellente diſſertation ſur cette même matiere. Je n'ai pas vû le premier Ouvrage. Voilà ce que j'avois écrit dans l'Edition précédente avant que d'avoir vû cette diſſertation.

La voix, comme on l'a dit, n'eſt que le ſon que fait l'air qui ſort des poulmons lorſqu'il paſſe avec contrainte par l'ouverture du larinx entre les deux membranes de la glotte. Cette voix ſe modifie differemment dans la bouche; il s'en fait differens ſons dont on compoſe les paroles, & qui ſont comme les membres *artus* du diſcours; ce qui fait qu'on dit que la voix eſt articulée, aprés qu'elle a reçû ces differentes formes. Les caracteres qu'on a choiſis pour être les ſignes de chacun de ces differens ſons, s'appellent *lettres*. Les lettres qui marquent les differens ſons qui ſe font ſeulement par les differentes ouvertures de la bouche, s'appellent *voyelles*, parce que leur ſon n'eſt preſque que la ſeule voix qui n'a pas encore reçû de grands changemens. La voix eſt la matiere du ſon de toutes les lettres. Si l'on ne faiſoit que faire battre les levres l'une contre l'autre, ou remüer la langue, on ne feroit

point entendre le ſon d'aucune lettre ; de même qu'une flûte ne dit rien quand on n'y pouſſe point d'air, & qu'on ne fait que remuer les doigts. Il faut que la voix précede ou accompagne le mouvement des organes qui font les lettres qu'on appelle *conſones*, qui ſont ainſi nommées, parce qu'elles ne ſont point entenduës qu'on n'entende en même temps le ſon d'une voyelle, c'eſt-à-dire, qu'on n'entende une voix qui leur tient lieu de matiere, à qui elle donne une forme particuliere.

Il faut donc parler des voyelles avant que de venir aux conſones. Les differentes manieres dont on ouvre la bouche, font qu'il y a differentes voyelles. Ce paſſage de la glotte où ſe forme la voix, peut s'ouvrir ou ſe reſſerrer. Les poulmons peuvent renvoyer plus ou moins de cet air qui fait la voix ; outre que ſelon qu'on ouvre la bouche plus ou moins, on y fait retentir la voix dans ſes differentes parties, ce qui la diverſifie. Alors la langue ne fait rien, ſi ce n'eſt dans ſa racine, comme nous l'allons voir en examinant comme ſe forme chaque voyelle. Elles ont une grande affinité entr'elles ; parce que les manieres dont elles ſe forment ſont peu differentes, ce qui fait que dans toutes les langues on change facilement une voyelle dans une autre voyelle.

A. Lorſqu'on ouvre la bouche, la voix qui ſort fait ce ſon qu'on appelle *A*, lequel ſon retentit dans le fond du goſier. La langue ne fait rien. Elle demeure ſuſpenduë ſans toucher aux dents, laiſſant ainſi couler la voix qui eſt portée en haut.

E. Quand le larinx ſe reſſerre, que les poulmons pouſſent moins d'air, que la bouche eſt moins ouverte, & que les lévres ſe replient en dedans, la

voix qu'on entend eſt la lettre *E*. Il ſemble que le goſier retienne le ſon de cette lettre, & que ce ſon s'appuïe ſur la racine de la langue dont la pointe touche pour lors les dents qui ſont médiocrement ſeparées.

I. La voyelle *I* ſe prononce avec moins de travail. Il faut peu d'air pour la former. Le ſon n'en eſt point retenu dans le goſier. Il eſt porté vers les dents qui contribuent à le diſtinguer. La bouche eſt un peu ouverte, & les lévres s'étendent. Nous verrons qu'il y a un J conſone.

O. Le contraire arrive lorſqu'on prononce la voyelle O. Le larinx s'ouvre, le goſier s'enfle, & ſe fait creux : on y entend ſonner cette lettre. Toute la bouche s'arondit, & les lévres font un cercle ; au lieu que dans la prononciation d'un *i* elles font comme une ligne droite. Le ſon de cette lettre approche de celui de la lettre *A* ; c'eſt pourquoi il y a des nations qui les confondent, comme le font les Allemans. Le ſon de la Diphtongue *ou* differe de l'O ſeulement parce qu'il eſt plus obſcur.

U. La prononciation de l'*V* eſt douce. Le larinx contraint moins la voix qui ſort des poulmons, ainſi cette voix eſt moins forte. Le goſier ne s'ouvre pas, ainſi l'on n'y entend pas la voix raiſonner. Les lévres avancent en dehors, & ſe raſſemblent pour faire une tres-petite ouverture. C'eſt ce qui fait que les Hebreux rangent cette lettre entre les conſones qu'ils appellent *Labiales*.

Le ſon de l'*u*, quand il eſt adouci, approche du ſon de l'*i*. C'eſt pourquoi les Latins confondoient autrefois ces deux voyelles. Ils diſoient *optimus*, & *optumus*. Ce ſon adouci de l'*u*, que les Grecs appellent *upſilon*, c'eſt-à-dire *u* petit, eſt bien different du ſon de la diphtongue

ou. Cette voyelle ſe range comme l'*i* entre les conſones, comme nous le verrons; c'eſt-à-dire, qu'il y a un *v* conſone.

Chacune de ces cinq voyelles peut ſe prononcer differemment, ſelon la meſure du temps qu'on s'arrête à les faire ſonner, afin qu'elles ſoient mieux entenduës, ce qui les diſtingue en voyelles longues & en voyelles breves. Nous n'avons point de caracteres, non plus que les Latins, pour marquer ces differences, comme en ont les Grecs, qui pour cela comptent ſept voyelles. Il dépend de ceux qui parlent de s'arrêter plus ou moins de temps ſur les voyelles, & ainſi de mettre entre elles plus ou moins de difference.

C'eſt pourquoi le nombre des voyelles conſiderées ſelon le temps qu'on met à les prononcer, n'eſt pas le même dans toutes les langues. Les Hebreux en comptent juſques à treize, parce qu'ils ont, par exemple un *a* long, un *a* bref, un *a* tres-bref.

C'eſt une queſtion que nous examinerons dans la ſuite, ſi en notre langue une même voyelle ſe prononce toujours dans des temps égaux, c'eſt-à-dire, ſi quelquefois elle eſt longue, & quelquefois bréve. Mais il eſt certain que nous prononçons differemment une même voyelle, ſans que nous mettions de difference dans le temps que nous employons à la prononcer. Lorſqu'on ouvre la bouche davantage, le ſon en eſt plus fort & plus clair: quand on l'ouvre moins, le ſon eſt plus foible & moins clair. Ces differens degrez de force cauſent cette difference qui eſt entre un *e* ouvert, & un *e* fermé, & un *e* muet. *E* eſt ouvert dans *progrés*, *excés*, *fer*, *enfer*. Il eſt fermé dans *bonté*, *placé*, Il eſt muet dans *grace*, *place*. Il y a de la difference entre *place* en Latin *ſedes*, & *placé* ce qu'on dit en Latin *locatus*. La difference de l'*u*

& de l'*y* Grec vient de la même cause. Nous ne nous servons pas de differens caracteres pour marquer ces differences ; on met seulement sur la lettre ordinaire une note qu'on appelle *accent*, qui avertit qu'il faut élever la voix. Nos voyelles ont une prononciation toute differente quand elles sont accentuées. On prononce differemment *male* une espece de coffre, & *mâle* en Latin *masculus* : ce mot *hôte* en Latin *hospes*, & *hote* qui est une espece de panier. On compte jusques à treize voyelles differentes dans notre langue. Outre la difference que le temps qu'on employe à les prononcer peut mettre entr'elles, il est certain qu'elles ont differens sons, selon qu'on les retient dans le gosier, qu'on les pousse vers le palais, qu'on les porte vers differentes parties de la bouche. De là vient que les mêmes voyelles n'ont pas le même son dans la bouche de differentes nations.

On remarque qu'entre les voyelles celles qui ont un son plus fort, sont particulierement l'*a* & l'*i*, ensuite l'*o*. Le son de l'*e* est sourd, parce qu'il se fait dans la bouche qui en retient le son. Ceux qui ont aimé les voyelles sonnantes, ont évité cette voyelle *e*, lorsqu'elle ne se rencontroit pas avec des consones qui en relevassent le son. Quoique l'*o* soit plus fort, quelques-uns ont mieux aimé l'*ou* que le simple *o*. Lorsqu'on lie le son de deux voyelles, il s'en fait un troisiéme, ce qu'on nomme une diphtongue, c'est-à-dire, une lettre qui a deux sons, comme *æ*, *œ*.

Comme chaque voyelle a un son qui lui est particulier, plus fort ou plus foible; chaque nation, selon son inclination dominante, affecte de se servir des voyelles qui conviennent plus à son humeur ; & c'est ce qui a fait les differentes dialectes de la Grece. Cela se voit dans les lan-

gues vivantes ; car les Eſpagnols qui ſont naturellement graves & fiers, ſe ſont ſervis de mots qui rempliſſent la bouche, qui demandent une grande ouverture, de grands mots, qui ſonnent beaucoup. Ainſi ils repetent beaucoup l'*A*, voyelle magnifique, qui ſe fait par une grande ouverture. Ils terminent pluſieurs de leurs mots en O & *Os*, terminaiſon qui eſt fort ſonnante. Les François qui n'aiment point l'affectation, ſe ſervent volontiers de l'*E*, dont la prononciation eſt plus douce ; & c'eſt pour cela que les éliſions, qui ſont rudes dans les autres langues, n'ont rien de deſagréable dans la nôtre, parce que pluſieurs de nos mots ſe terminent en *E*, dont l'éliſion eſt douce, comme il paroît dans le vers ſuivant.

J'aime une amante ingrate, & n'aime qu'elle au monde.

C'eſt ce que montre fort bien l'Auteur des avantages de la langue Françoiſe, qui remarque qu'un François n'eſt point obligé de parler de la gorge, d'ouvrir beaucoup la bouche, de frapper de la langue contre les dents, ni faire des ſignes & des geſtes, comme il paroît que font la plûpart des étrangers, quand ils parlent le langage de leur païs, & comme nous ſommes contraints de faire lorſque nous voulons parler leur langage.

CHAPITRE III.

Des Conſones. Comment elles ſe forment.

ON peut dire que les voyelles ſont au regard des lettres qu'on appelle conſones, ce qu'eſt

le son d'une flûte aux differentes modifications de ce même son que font les doigts de celui qui jouë de cet instrument. Dans le son des voyelles, la langue, comme on l'a dit, ne fait presque rien; on entend une voix continuë. Au contraire dans les consones la voix est interrompuë : tantôt la langue l'arrête, & tantôt la laisse couler; elle est couppée par les dents, & battuë par les lévres. La langue est un des principaux organes de la parole. C'est elle qui conduit la voix, qui la détermine, & la change selon qu'elle se replie ou qu'elle se déploye, & qu'elle frappe certaines parties de la bouche. La capacité du gosier fait que la voix y raisonne. Il y a des consones dont le son se forme dans cette partie. Les lévres donnent aussi une forme particuliere à la voix, selon qu'elles battent les unes contre les autres, qu'elles se ferment ou qu'elles s'ouvrent. Les dents contribuent pareillement à articuler la voix. Il y a des consones dont le son se forme dans le palais. Nous avons dit qu'on entend toujours lorsqu'on prononce une consone, le son d'une voyelle, qui est entenduë dans le lieu de l'organe qui la modifie pour en faire une consone, soit dans le gosier, soit dans le palais, soit sur la langue, entre les dents, sur les lévres. D'où vient que les Hebreux distinguent les consones en differentes classes, à qui ils donnent le nom des organes qui servent à les former, c'est-à-dire qu'ils les distinguent en lettres du gosier, ou gutturales; lettres des lévres, ou labiales; lettres de la langue, lettres du palais, & lettres des dents.

Il y a des peuples dans l'Orient qui ont des lettres que leurs Grammairiens appellent *Uvales*, parce qu'elles s'entendent dans cette partie de la bouche où est la luette, qu'on nomme en Latin *uva*. Ils ont des lettres qu'ils ne prononcent qu'en

ſifflant, d'autres qu'ils prononcent en begayant, *balbutiendo*. Il y a des lettres dans leurs alphabets qui ſe prononcent la langue repliée proche de la racine des dents.

Les Grammairiens Grecs diſtinguent leurs lettres en voyelles, c'eſt-à-dire lettres qui font un ſon, & en lettres *muettes*, qui ſont celles qui par elles-mêmes n'ont point de ſon, & en lettres qui ont un demi-ſon. Ils comptent ſept voyelles, comme nous avons vû, & neuf muettes qu'ils diſtinguent en trois claſſes, chacune de trois lettres. La premiere claſſe comprend celles qu'ils appellent *tenuës*, dont le ſon eſt foible, ſçavoir, π. κ. τ. qui répondent à nos lettres P. K. T. La ſeconde claſſe contient les lettres qui ont un ſon qui n'eſt ni fort ni foible, qu'ils nomment pour cela moyennes, & qui ſont β. γ. δ. b. g. d. La troiſiéme comprend les aſpirées qu'on ne prononce qu'avec aſpiration, ſçavoir φ. χ. θ. que nous exprimons ainſi ph. ch. th. ajoûtant h. qui eſt la marque de l'aſpiration aux lettres tenuës.

Les lettres d'un demi ſon ſont celles que les Grammairiens appellent *liquides*, qui ont une prononciation coulante. On compte quatre liquides, ſçavoir, λ. μ. ν. ρ. l. m. n. r. Les lettres de demi-ſon ſont en ſecond lieu toutes les lettres qu'on appelle doubles, parce qu'elles ont la force de deux lettres, comme ſont ψ. ξ. ζ. qui enferment une muëtte avec un ſigma, c'eſt-à-dire avec une s. La lettre double ψ. vaut βσ. πσ. φσ. La lettre ξ. vaut κσ. γσ. χσ. & ζ. vaut δσ.

Il y a des lettres fort oppoſées à ces lettres doubles, qui ſont celles que les Hebreux appellent *quieſcentes*, parce qu'elles ſemblent ſe repoſer, & ne rien faire dans la prononciation. Nous avons de ces lettres dans notre langue; dans ce mot *fuſt*, comme quand nous diſons *qu'il fuſt*, la

lettre *s.* ne se prononce pas. Cependant elle n'est pas inutile, non plus que dans ce mot *paon* la lettre *o.* Ces lettres qu'on appelle *quiescentes*, ne font pas une classe à part, parce qu'en general une lettre est *quiescente* ou de repos dans le mot où elle se trouve, lorsqu'elle n'y conserve pas toute sa force: ce qui arrive souvent dans les langues qui aiment une grande douceur dans la prononciation. Il y a des rencontres, où si l'on n'adoucissoit pas certaines lettres, la prononciation seroit fort rude.

Avant que nous considerions comme se forme chaque consone, il sera bon de remarquer que les organes de la parole peuvent diversifier la voix en tant de manieres differentes, que si on marquoit ces manieres par autant de caracteres particuliers, on feroit des alphabets qui auroient une infinité de differentes lettres. On le voit par experience; chaque nation a des manieres si particulieres de prononcer certaines lettres, que s'il leur falloit donner un signe propre, il faudroit leur en donner un tout different de ceux qui sont ordinaires. C'est ce qui fait que les alphabets ne sont pas les mêmes dans toutes les langues. Il y a des peuples qui ont plus de lettres que nous, comme nous avons des lettres qu'ils n'ont point. La prononciation se peut diversifier, comme nous venons de le dire. Lorsque cette diversité est notable, on est obligé de la marquer par un signe particulier, c'est-à-dire, par une lettre ou caractere parriculier, qui ne peut être bien prononcé que par ceux du païs, parce que la prononciation de cette lettre consiste dans une maniere à laquelle il faut être habitué. On ne peut pas non plus l'exprimer avec nos caracteres, qui sont les signes d'une prononciation differente. Nous le voyons lorsque nous voulons exprimer avec nos caracteres

Grecs ou Latins les caracteres Hebreux. Personne ne s'accorde : les uns les expriment d'une maniere, les autres d'une autre ; & tous se trompent, parce que les Hebreux prononçoient ces lettres d'une maniere qui leur étoit si particuliere, que nous n'avons point de lettres qui en puissent être un signe propre.

L'ordre qu'on peut garder en examinant comme se forment ces consones, c'est de suivre la distribution que les Hebreux en font selon les organes où elles s'entendent. Commençons par les consones du gosier ou gutturales, qui sont dans la langue Hebraïque, *aleph*, *he*, *ghet* ou *chet*, *hgain* ou *gnaim* ou *aiim* ; car les Grammairiens ne s'accordent pas entr'eux touchant la prononciation de ces lettres que les anciens Grecs ne regardoient que comme des aspirations ; c'est pourquoi en exprimant les noms Hebreux ou Grecs, ils ne marquoient point ces lettres. Elles sont appellées gutturales, parce qu'elles se prononcent *in gutture*, dans le fond du gosier, c'est-à-dire que pour les prononcer il faut ouvrir le gosier plus qu'on ne fait pas pour les autres lettres. C'est ce qu'on appelle aspirer une lettre. Nous avons en Latin & en notre langue un caractere particulier pour marquer l'aspiration, qui est H. qui n'a point d'autre usage. *Spiritus magis quàm littera.* Nous n'avons point d'autres lettres aspirées. Pour exprimer les aspirées des Grecs nous joignons aux lettres tenuës, comme nous l'avons dit, un h. Ainsi pour φ. nous mettons *ph*, pour χ. nous mettons *ch*, & *th* pour θ. Le φ. est un *p* prononcé avec aspiration. Le χ. un *c* avec aspiration, & θ un *t* avec aspiration ; mais l'aspiration de l'*h* est douce. On voit dans les mots Latins qui viennent du Grec, & qui commencent par une voyelle qui s'aspire, qu'on met une *h*

devant cette voyelle. Comme de *ἁρμονία* on fait *harmonia, harmonie.* Les Orientaux aſpirent plus fortement que les Grecs ; & ils aſpirent des lettres que nous prononçons doucement. Les Hebreux prononcent leur *aleph* dans le fond du goſier d'une maniere ſi particuliere, que leurs Grammairiens prétendent qu'on n'en peut exprimer le ſon par aucune lettre des langues Européennes. L'*aleph* tient le milieu entre *a* & *o*. Le *he* & le *chet* ne ſont que des aſpirations. L'aſpiration de *he* eſt douce, c'eſt l'epſillon des Grecs, qui en traduiſant les mots Hebreux, oublient cette lettre. Le *chet* c'eſt l'*etha* du Grec. Le *gnaim* ou *aiim* leur *omicron.* Cette derniere lettre a cela de particulier, que la voix eſt portée vers les narines où elle ſonne. Nous n'avons point de gutturales que notre *h*, qui eſt la marque de l'aſpiration.

Les lettres des levres ſont en Hebreu *beth, vau, mem, pe*; dans le Latin & dans le François, *b, p, m, v, f.* On entend ces lettres ſur l'extremité des levres, auſſi voit-on qu'elles ſe confondent facilement, parce qu'elles ſe prononcent à peu prés de la même maniere, & qu'elles ſont entenduës dans un même organe; ce qu'il eſt bon de remarquer pour appercevoir comment il ſe fait que certains peuples prononcent une lettre pour une autre, ce qui change tellement une langue, qu'à peine peut-on connoître ſon origine. Les Allemans confondent ces lettres labiales ; ils diſent *ponum* pour *bonum*, & *finum* pour *vinum.* Les Gaſcons *binum* pour *vinum.* Les Latins ont de même confondu l'*v* avec *f*. de *βίος* ils ont fait *vita.* Nous avons changé *v* en *b*, de *corvus* nous avons fait *corbeau*, & le *p* en *v*, d'*Aprilis, Avril*, de *cuppa, cuve*, de *nepos, neveu.* Chez les Hebreux le *beth* a tantôt le ſon de *b*, & tan-

tôt celui de *v*. Voyons comme chacune de ces lettres labiales ſe forme.

B. La lettre *b*. s'entend lorſque la voix ſortant du milieu des lévres, elle les oblige avec une médiocre force de ſe ſeparer.

P. La lettre *p*. ſe prononce en étendant les lévres, de ſorte qu'elles ne ſont pas ſi groſſes : elles ſe compriment plus fortement que dans la prononciation du *b*. ainſi la voix fait plus d'effort pour les ſeparer.

M. Le ſon de la lettre *m*. eſt ſourd, ***mugiens littera***. On ouvre d'abord la bouche en la prononçant, & on entend une voix qui prend la forme du ſon de cette lettre lorſque les lévres viennent à s'approcher ſans ſe battre, & qu'elles ferment la bouche; ce qui fait qu'on entend un bruit obſcur comme dans une caverne.

V. L'*v* conſone eſt le Vau des Hebreux. Les Grecs l'avoient dans les commencemens, l'ayant reçûë des Hebreux avec le reſte de leur alphabet. C'étoit leur ſixiéme lettre comme elle l'eſt dans l'Hebreu. C'eſt pourquoi aprés qu'ils l'eurent retranchée, comme ils s'en étoient ſervi, comme de leurs autres lettres, pour notes numeriques, ils mirent en ſa place ς, qui n'eſt point une lettre. Cette conſone *v* eſt proprement une aſpiration; les Latins l'ont priſe pour cela, faiſant, par exemple, *veſper* de ἕσπερος. Ce qui fait que *v* differe de *b*, c'eſt que les lévres ne battent pas quand on le prononce. La voix ſort du milieu des lévres, au lieu que dans la prononciation du *b* les lévres battent l'une contre l'autre.

F. Le ſon de *f* eſt encore une aſpiration. Quand on commence de prononcer cette lettre, la bouche s'ouvre, enſuite elle ſe ferme un peu, la lévre inferieure ſe colant par ſon extremité ſur les dents. Le *p* avec l'aſpiration tient lieu de cette let-

tre chez les Hebreux comme chez les Grecs. Les Latins ont mis quelquefois *f* au commencement des mots Grecs qui commençoient par une aspiration. Ils ont dit *frango* de ῥάγω. Les Espagnols f en h, d'où ils font *harina* de *farina*, leur *hablare* de *fabulare*. On voit assez l'utilité des remarques que nous faisons ici, & qu'elles donnent de grandes lumieres pour découvrir l'origine des langues. On voit comment les Romains ont fait *forma* de μορφὴ, *pasco* de βόσκω, *fremo* de βρέμω. Quintilien, ce grand Maître de Rhetorique, veut qu'on fasse faire ces reflexions aux jeunes gens. *Discat puer quid in litteris proprium, quid commune, quæ cum quibus cognatio : nec miretur cur ex scamno fiat scabellum.*

Les lettres du palais chez les Grecs sont *gimel, iod, kaph, koph*; en Latin, & parmi nous g. i. c. k. d'où l'on apprend pourquoi ces lettres se mettent si facilement les unes pour les autres, comment de *serviens* on a fait *sergeans*, de κλέος *gloria*, *gubernator*, de κυβερνήτης, & que de l'Hebreu *gamal* on a fait κάμηλος. Dans la prononciation de ces lettres la langue en se repliant porte la voix contre le palais.

G. Quand on prononce un *g*, la pointe de la langue s'approche du palais; les lévres s'avancent & se replient un peu en dehors.

J. Quand on prononce *j* consone, la voix s'entend au milieu de la langue & du palais. La bouche ne s'ouvre qu'un peu.

C. En prononçant *c* la langue se replie en dedans, & porte la voix contre le palais, où elle s'arrête, ce qui oblige de la pousser avec force. Les lévres sont étenduës, & ainsi elles ne s'ouvrent que mediocrement.

K. Les Hebreux ont deux sortes de *c*, sçavoir le Kaph & le Khoph. Il nous seroit bien difficile de

distinguer ces deux lettres en les prononçant, parce que nous n'y sommes pas faits. Le k ne differe guere du *c* que par une aspiration. Nous adoucissons en plusieurs rencontres le son du *c*, de sorte qu'il approche du son de l'*s*, comme en ce verbe *commença*: alors on met dessous ce *c* une notte ç, que les Espagnols appellent *cedille*.

Q. Le *q* est proprement une lettre double qui a la force du *c* & de l'*u* voyelle. Les Grecs n'ont point cette lettre. Le *x* Latin qui répond au ξ des Grecs, est aussi une lettre double composée du *c* & de *s*.

Les lettres de la langue sont en Hebreu, *Daleth*, *Teth*, *Lamed*, *Nun*, *Tau*, D, TH, L, N, T. Ceux qui ont la langue épaisse ou humide ont peine à prononcer ces lettres, qui se confondent facilement *propter cognationem*. De θεὸς on a fait sans peine *Deus*.

D. Lorsqu'on appuye l'extremité de la langue sur la racine des dents de dessus, & qu'ensuite la voix l'en separe pour couler entr'elle & les dents: on entend sur l'extremité de la langue le son de la lettre *d*.

T. s'entend pareillement sur l'extrémité de la langue qui alors touche les dents de dessus, mais plus prés de leur trenchant. Les Hebreux & les Grecs ont deux *t* qui se distinguent par l'aspiration que nous marquons en Latin & en François avec la lettre *h*.

L. En commençant de prononcer *l*, on ouvre la bouche, ainsi cette lettre n'est pas muette entiérement. La langue travaille peu: elle porte seulement la voix contre le palais, contre lequel elle s'appuye par son extrémité. La machoire d'en bas contribuë à la prononciation de cette lettre, portant la voix en haut. La Trachée-artere retient aussi la voix, de sorte que cette lettre se prononce

fort vîte, parce que le larinx se ferme promptement, & tout à coup, & qu'on ne fait point d'effort pour pousser la voix.

N. La bouche s'ouvre aussi en prononçant *n*, c'est pourquoi elle n'est pas muette entierément. La langue se replie, & porte la voix dans cette partie du dedans de la bouche où est la communication des narines. Le son de cette lettre resonne en ce lieu, parce que la bouche se ferme sur la fin de la prononciation, ce qui fait qu'on appelle cette lettre *littera tinniens*.

Nous adoucissons le son de cette lettre dans ces mots *gagner*, *agnés*, *ignorer*, comme nous le faisons de la lettre *l*, particulierement quand elle est double, comme dans ce mot *fille*, dont les deux lettres ne se prononcent pas comme dans *mollis*. C'est de là que de *fol* on fait *fou*, de *col cou*, de *mala maux*, de *mel miel*, de *fel fiel*. Ces deux *ll* ont en notre langue un son particulier qu'on auroit pû marquer avec un signe particulier pour en faire une lettre distinguée de *l*, quand cette lettre a sa prononciation ordinaire.

Les lettres des dents chez les Hebreux sont *zain*, *samech*, *tsade*, *resch*, *schin*. Nous n'avons que s, z, r, qui se changent facilement les unes dans les autres. Les Latins ont dit *Valesius* & *Valerius*, *honos* & *honor*. Il y a des lieux en France où l'on dit *courin* pour *cousin*. *Nausea* vient de *ναυτία*.

S. La lettre *s* se prononce lorsque les dents approchant les unes des autres, couppent la voix qui coule sur la langue, laquelle s'appuye dans son extrémité contre les dents de dessus, & demeure droite; c'est pourquoi la voix n'étant point arrêtée, au contraire étant contrainte de passer avec vitesse entre les dents, on entend un siflement semblable à celui d'un vent qui passe avec violence

par une fente. Il faut pousser la voix fortement pour faire sonner cette lettre; c'est ce qui la faisoit éviter aux Grecs, qui aimoient mieux dire πλάττω que πλάσσω. Ils faisoient des pieces de vers où il n'y avoit pas une seule s, qu'on appelloit pour cela ἀσίγμους ᾠδάς. Nous adoucissons cette lettre en ces mots *cause*, *desir*, *plaisir*. Nous la prononçons comme le tsade des Hebreux. Nous la doublons quand nous lui conservons le son qu'elle a, comme dans ces mots, *aussi*, *baisser*, *laisser*. Les Latins se sont servi de cette lettre pour marquer l'aspiration. Ainsi de ὗς ils ont fait *sus*, de ὕλη *sylva*. Nous avons mis un *e* devant s, pour en faciliter la prononciation, disant *établir* de *stabilire*, & *écrire* de *scribere*. Dans plusieurs Provinces au-delà de la Loire, on ne prononce point cette lettre quand elle commence le mot, qu'on ne mette un *e* devant; on dit *estatuë*, *espectacle*.

Le Samech & le Schin des Hebreux ne se distinguent que par la force de la prononciation.

Le Z des Latins & le nôtre, comme le zain des Hebreux, & le zeta des Grecs, est une lettre double, qui vaut un *d* avec *s*, comme le tsade vaut un *t* avec *s*. Nous donnons au z une prononciation douce dans ces mots, *onze*, *douze*, *treize*.

R. Cette lettre n'est pas entiérement muette, parce qu'on commence par ouvrir la bouche. On pousse ensuite fortement la voix, qui étant arrêtée par les dents qui ferment le passage, elle est obligée de rouler dans le palais, à quoi contribuë la langue qui se replie un peu dans son extrémité. Il faut pousser la voix fortement; ce qui rend la prononciation de cette lettre assez rude & difficile. Ceux qui ne la peuvent pas prononcer, mettent *l* en sa place. Au lieu de *roturier* ils

disent *lotulier*, d'où l'on a dit *κλίβανος* pour *κρίβανος*. & que pour soûtenir la voix on a mis *b* devant cette lettre, comme *βρόδον* pour *ρόδον*, *bruscus* pour *ruscus*, & qu'on a fait *braire* de *rugire*, *chambre* de *camera*.

On comprend aisément que selon la disposition des organes il y a des lettres qu'on ne prononce qu'avec peine; ce qui oblige d'en substituer d'autres. C'est quelquefois par affectation, comme le fait cette Grassayeuse de la Comedie de l'Aprés souppé des Auberges, qui change tous les G en D, tous les K en T, tous les J en Z, tous les Ch en S. Elle dit *Dalant* pour *Galant*, *Tour* pour *Cour*, *Zoli* pour *Joli*, *Soux* pour *choux*. Cela vient aussi de l'inclination naturelle; & c'est ce qui change entiérement une langue, lorsqu'elle passe d'un peuple à l'autre, & d'une langue en fait plusieurs, comme on le voit dans les differentes dialectes de la langue Grecque. Aussi tous ceux qui travaillent sur les Etymologies, mettent à la tête de leurs ouvrages de longs traitez des changemens des lettres; & font remarquer comme les lettres d'un même organe, par exemple les dentales, se mettent facilement les unes pour les autres : que selon les differentes dispositions, les habitudes qu'on a prises, on évite les lettres labiales, ou on les affecte; on change les tenuës en aspirées, ou les aspirées en tenuës pour adoucir la prononciation, pour l'égaler, pour la fortifier. Ainsi au lieu de *scribtum* de *scribo*, on a fait *scriptum*: pour *scribsi* on a dit *scripsi*. On en pourroit donner un million d'exemples. Ces deux lettres V & F ayant quelque liaison, du Latin *captivus*, au lieu de *captiv*, nous avons fait *captif*; de *brevis* on n'a pas fait *brev*, mais *bref*; on conserve V dans ces noms, *breve*, *captivité*,

CHAPITRE IV.

De l'arrangement des mots. Ce qu'il y faut observer ou éviter.

C'Eſt un effet de la Sageſſe de Dieu qui avoit créé l'homme pour être heureux, que tout ce qui eſt utile à ſa conſervation lui eſt agréable. Le plaiſir qui eſt attaché à toutes les actions qui peuvent lui conſerver la vie, fait qu'il s'y porte volontairement. Nous n'avons pas de peine à manger, le goût que nous trouvons dans les viandes nous faiſant trouver la neceſſité de manger agréable. Et ce qui autoriſe cette remarque que Dieu a joint l'utilité avec le plaiſir, c'eſt que toutes les viandes qui ſervent d'alimens ont du goût: les autres choſes qui ne peuvent être changées en notre ſubſtance, ſont inſipides.

Cet aſſaiſonnement de l'utile avec le delectable, ſe rencontre dans l'uſage de la parole: il y a une ſympathie merveilleuſe entre la voix de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui entendent. Les mots qui ſe prononcent avec peine, choquent ceux qui les écoutent: les organes de l'ouïe ſont diſpoſez de telle ſorte, qu'ils ſont bleſſez par un diſcours dont la prononciation bleſſe les organes de la voix. Le diſcours ne peut être agréable à celui qui écoute, s'il n'eſt facile à celui qui le prononce, & il ne ſe peut prononcer facilement ſans qu'il ſoit écouté avec plaiſir.

On mange plus volontiers les viandes délicates qui conſervent la ſanté, & qui ſont agréables au goût. On prête auſſi plus facilement les oreilles à un diſcours dont la douceur diminuë le travail de l'attention. Il en eſt des ſciences comme des vian-

des, dit ſaint Auguſtin ; il faut tâcher de rendre agréable ce qui eſt utile. *Quoniam nonnullam inter ſe habent ſimilitudinem veſcentes atque diſcentes, propter faſtidia plurimorum, etiam ipſa ſine quibus vivi non poteſt, alimenta condienda ſunt.* Le plaiſir attire aprés lui tous les hommes, c'eſt lui qui eſt le principe de tous leurs mouvemens, & qui les fait agir. La prudence demande qu'on ſe ſerve de ce penchant pour les conduire là où l'on veut qu'ils aillent ; & afin que nos paroles reçoivent un favorable accueil, qu'on gagne les oreilles, qui en fait de ſons ſont comme les portieres de l'ame ; outre que le plaiſir que nous donnons en parlant eſt précedé de notre propre utilité, le ſoulagement de celui qui parle faiſant le contentement de celui qui écoute.

Dans toutes les langues polies, c'eſt-à-dire dans celles des peuples qui ont écouté la raiſon, on y a toujours évité ce qui pouvoit choquer les oreilles, ce qui a cauſé ces grandes irregularitez qu'on voit dans leurs Grammaires ; car ſi on n'avoit égard qu'à ſe faire entendre, on le feroit d'une maniere uniforme, comme le font les Barbares, dont les Grammaires ſont extrémement ſimples. Ils ont peu de ſocieté entr'eux, ils vivent preſque comme des bêtes farouches ; ainſi faiſant peu d'uſage de la parole, ils ne penſent pas à polir leur langage, & ils ne s'apperçoivent pas de ce qu'il a de rude. Les Hebreux, les Grecs & les Latins ne ſouffrent point d'expreſſions rudes. Ils les changent, quoiqu'elles ſoient conformes à l'analogie de la langue, c'eſt-à-dire à la maniere commune. Les Hébreux doublent quelquefois une conſone, ou ils la changent, ou ils l'accompagnent de voyelles longues ou breves. On découvre aſſez facilement que ce n'eſt que pour rendre la prononciation plus aiſée. Pourquoi change-t-on dans

le Grec les lettres douces en fortes, ou celles qui sont fortes en douces; & pourquoi tantôt ajoûte-t-on, & autres fois on retranche; que de deux voyelles on n'en fait qu'une, lesquelles on separe en d'autres lieux? cela ne se fait que pour la douceur de la prononciation. Les irregularitez n'ont point d'autres causes. Tous les noms se déclineroient de la même maniere, & tous les verbes auroient les mêmes inflexions, si la douceur de la prononciation n'obligeoit point d'éviter les inflexions ordinaires à cause du concours de quelques consones qui ne s'accommodent pas ensemble. Il faut remarquer que les Grecs, aussi-bien que les Orientaux, ont aimé des sons distincts & forts; ils ont, par exemple, preferé, selon Denys d'Halicarnasse, les lettres doubles aux lettres simples, ce qui feroit que la rudesse seroit plus sensible dans leurs langues, s'ils n'avoient eu soin de l'éviter; car les faux tons d'une trompette sont plus remarquables que ceux d'une flûte douce. Dans la langue Françoise les sons ne sont pas si forts; c'est pourquoi si elle n'est pas capable d'une si grande harmonie, elle n'est pas sujette à une si grande rudesse, qu'il seroit tres-difficile d'éviter à cause qu'elle est assujettie à l'ordre naturel que nous ne pouvons pas renverser, non plus que celui que l'usage a une fois autorisé; car quoique *blanc bonet* & *bonet blanc* ce soit une même chose, on ne dira jamais le premier qu'en riant.

Avant que d'entreprendre la recherche de ce qui peut rendre un discours harmonieux, tâchons premiérement de découvrir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots; quelles fautes on y peut commettre, & qu'est-ce qui rend la prononciation difficile. Le premier pas qu'on doit faire pour arriver à la sagesse, est de s'éloigner du vice. *Sapientia prima stultitiâ caruisse.* Outre

tre cela, dans ce qui regarde les ſens, tout ce qui ne choque pas eſt agréable, comme dit ſaint Auguſtin : *Id omne delectat quod non offendit.*

Entre les lettres, les unes ſe prononcent avec plus de facilité, les autres avec peine : celles dont la prononciation eſt facile, ont un ſon agréable : celles qui ſe prononcent avec difficulté écorchent les oreilles. Les conſones ſe prononcent avec plus de difficulté que les voyelles ; auſſi leur ſon eſt moins doux & moins coulant. Il eſt bon de temperer la rudeſſe des unes par la douceur des autres, plaçant des voyelles entre les conſones, afin qu'elles ne ſe trouvent pas pluſieurs enſemble. Quintilien dit agréablement, qu'il en eſt comme des pierres raboteuſes, irregulieres, qui trouvent leur place dans une muraille, quand elles ſont employées par un artiſan.

La rudeſſe du concours des conſones eſt ſenſible dans les langues du Nort. Le Polonois, l'Allemand, l'Anglois ſont inſupportables à ceux qui n'ont point encore endurci leurs oreilles à la rudeſſe de ces langues. La coûtume fait qu'on ne s'apperçoit pas de ce que les mots ont de rude ; neanmoins on remarque, que ſelon les differens degrez d'inclination que les peuples ont eu pour la délicateſſe, ils ont composé leurs mots de lettres ou plus ou moins douces : ils ont eu moins d'égard à ſuivre la raiſon, qu'à flatter les oreilles : c'eſt pour cette douceur de la prononciation que les Latins ont dit *aufero* pour *abfero*, *colloco* pour *cumloco*, comme l'analogie les obligeoit de parler. On a obtenu de l'analogie qu'elle relâchât de ſes droits en faveur de la douceur de la prononciation. *Impetratum eſt à conſuetudine ut ſuavitatis causâ peccare liceret.*

Lorſque les conſones ſont aſpirées, ou qu'elles

ſe prononcent d'une maniere toute contraire, on doit particulierement en éviter le concours. Il y a des conſones qui ſe prononcent la bouche fermée, comme eſt le P. Il faut pour prononcer les autres ouvrir la bouche : le C eſt de ce nombre. Ces conſones ne peuvent marcher de compagnie ; elles ne s'accordent pas, & on ne peut les prononcer immédiatement les unes aprés les autres ſans quelque difficulté, parce qu'on eſt obligé preſque en même temps de diſpoſer les organes de la prononciation d'une maniere differente.

Le concours de deux ou de pluſieurs voyelles eſt deſagréable pour une raiſon toute contraire. Les conſones ſe prononcent avec peine, les voyelles avec facilité ; mais cette grande facilité qui eſt accompagnée d'une grande viteſſe, fait que l'on ne diſtingue pas aſſez nettement leur ſon, & que l'une de ces voyelles ne s'entend pas ; ainſi il ſe fait un vuide dans la prononciation, & une confuſion qui eſt deſagréable. En prononçant pluſieurs voyelles de ſuite, il arrive preſque la même choſe que lorſque l'on marche ſur du marbre poli ; la trop grande facilité donne de la peine ; on gliſſe, & il eſt difficile de ſe retenir. En prononçant ces deux mots, *hardi, Ecuyer*, ſi l'on ne fait quelque effort pour s'arrêter un temps conſiderable ſur la derniere lettre du premier mot, *ni interſiſtat, & laboret animus*, le ſon de I, fin du mot *hardi*, ſe confond avec la voyelle E, par où commence le mot ſuivant, *Ecuyer* ; ce qui empêche que les oreilles ne ſoient ſatisfaites, ne pouvant diſtinguer aſſez clairement ces deux differens ſons.

Pour empêcher ce concours, ou l'on retranche une des voyelles qui ſe trouvent enſemble, ou bien l'on inſere une conſone pour remplir le vui-

de qui se feroit sans cet artifice ; c'est pour cette raison que nous disons en notre langue, *qu'il fit* pour *que il fit : a-t-il fait* pour *a il fait : fera-t-il* pour *fera il.* Quand une des deux voyelles a un son assez fort pour se faire distinguer, cet artifice est inutile. Ce soin d'arranger les mots doit être sans inquiétude : on ne doit pas considerer comme des fautes considerables, les manquemens qui se font dans cette partie de l'Art de parler : *Non id ut crimen ingens expavescendum est, ac nescio an negligentia in hoc, an sollicitudo sit pejor.* Je ne sçai ce que l'on doit éviter davantage de l'inquiétude, ou de la négligence, dit Quintilien. La négligence a cet avantage, qu'elle fait juger qu'on s'applique plus aux choses qu'aux paroles : *Indicium est hominis de re magis quàm de verbis laborantis.* Mais enfin naturellement, selon qu'on a plus de politesse, on évite ce qui est rude, ou on l'adoucit : on supprime quelque lettre, ou l'on en insere. Les personnes polies prononcent *nous marchons*, comme s'il y avoit *nou marchons ; il parle*, comme s'il y avoit *i parle.* Pour éviter le bâillement on fait sonner la consone dans ces mots, *Nous allons ; vous irez.* On insere des lettres, comme au lieu de *mon ami*, on prononce *mon nami ;* au lieu de *ton ame*, on prononce *ton name*, selon la remarque d'un sçavant Academicien.

La prononciation change continuellement, soit parce qu'on la veut adoucir, soit par caprice ; car en toutes choses il y a des modes. Cependant on ne change pas d'abord la maniere d'écrire ; ainsi l'orthographe ne s'accorde plus avec la maniere usitée de prononcer ; ce qui trompe les étrangers, & ceux qui ignorent les Etimologies des noms. Nous écrivons toujours avec un PH, les noms qui viennent du Grec, & qui commencent

par un φ. Ceux qui sçavent quelque chose ne l'ignorent pas, & prononcent PH, comme F. Une Dame qui n'en sçavoit pas tant, lisant un Livre où l'ancienne orthographe étoit observée, & *phaisans* étoit écrit pour *faisans :* croyant donc que la lettre H étoit inutile dans ce mot *phaisans*, comme elle l'est souvent, & prenant *phaisans* & *paysans* pour un même nom, s'écria qu'Eliogabale étoit bien cruel de se faire faire des pâtez de langues de *paysans ;* ce qu'elle croyoit lire dans son Livre.

C'est une question s'il faut écrire comme on prononce. Il y a un temperament à prendre. Il faut que la nouvelle prononciation soit bien établie, & confirmée par un long usage, avant que de changer l'ancienne maniere. Mais aprés cela je ne vois pas par quelle raison on retiendroit l'ancienne orthographe. Si c'est pour conserver les marques de l'origine de certains mots, pourquoi n'écrit-on pas *estudier*, *establir*, pour marquer que ces verbes viennent du Latin *studere, stabilire.* On voit dans les anciennes langues, dans le Grec, dans le Latin, qu'on n'a point gardé cette regle ; au contraire il semble que les langues n'acquerent leur perfection que lorsqu'elles sont tellement changées, qu'il est difficile de connoître leur origine.

CHAPITRE V.

En parlant la voix se repose de temps en temps. On peut commettre plusieurs fautes en plaçant mal les repos de la voix.

LA necessité de reprendre haleine oblige d'interrompre le cours de la prononciation ; & le

desir de s'expliquer distinctement fait qu'on choisit pour le repos de la voix la fin de chaque sens, pour distinguer par ces intervales les differentes choses dont on parle. Naturellement quand on a commencé une action, on ne se repose qu'aprés qu'elle est faite, au moins on differe à se reposer qu'une partie soit achevée. Ainsi ayant commencé de dire une chose, de l'exprimer, on continuë jusqu'à ce qu'on acheve cette expression. Il est donc naturel de ne reprendre haleine, ou de ne se reposer considerablement qu'à la fin d'un sens complet, & de ne s'arrêter en aucune maniere qu'aprés une partie de l'expression qui renferme un sens. L'on peut commettre deux fautes en distribuant mal ces intervalles. Si les expressions de chaque sens sont trop courtes, & par consequent que la prononciation soit souvent interrompuë, cette interruption diminuant la force de la voix, & la faisant tomber, l'esprit du Lecteur qu'on devoit tenir en haleine, se relâche, l'ardeur qu'il a se refroidit. Il n'y a rien qui fasse plus ralentir le feu d'une action, que de la discontinuer, & de la faire à trop de reprises. Le travail rend l'ame vigoureuse & attentive; l'oisiveté la plonge dans le sommeil & dans l'assoupissement; *Fit attentior ex difficultate*, dit S. Augustin.

Lorsque les sens ne sont point trop coupez, & qu'il faut que l'esprit du Lecteur attende quelque temps pour concevoir, ce retardement le tient en haleine: ce qui fait qu'étant plus attentif, il conçoit mieux le sens du discours. Nous avons dit dans le premier Livre, que les Latins pour ce sujet rejettoient à la fin de la sentence quelque mot, duquel dépend l'intelligence des premiers termes. Mais sans cette transposition & ce renversement de l'ordre naturel, il suffit pour

empêcher que la prononciation ne ſoit trop ſouvent interrompuë, de choiſir des expreſſions un peu étenduës qui contiennent un aſſez grand nombre de mots ; ou bien il faut que les choſes qu'on exprime ſoient liées ſi étroitement, que les premiers mots excitent le deſir d'entendre les derniers, & que la voix ſe repoſe aprés chaque ſens, de telle ſorte que l'on connoiſſe qu'elle doit aller plus loin.

Si une penſée eſt exprimée par un trop grand nombre de paroles, on tombe dans un autre excés. Comme on continuë l'action qu'on a commencée, la voix ne ſe repoſe qu'à la fin du ſens dont elle a commencé de prononcer l'expreſſion. Si ce ſens comprend donc trop de choſes, la longue ſuite de paroles qu'il demande, & auſquelles il eſt enchaîné, échauffe les poûmons, & épuiſe les eſprits ; ainſi la prononciation en eſt incommode & à ceux qui parlent, & à ceux qui écoutent.

Une des plus grandes difficultez de l'éloquence, eſt de ſçavoir tenir un milieu, & de s'éloigner de ces deux défauts. Ceux qui parlent ſans art, & qui n'ont qu'un foible genie, tombent ordinairement dans le premier défaut ; à peine peuvent-ils dire quatre mots qui ſoient liez : chaque ſens finit auſſi-tôt qu'il commence. L'on n'entend que des *car*, *enfin*, *aprés cela*, *ce dit-il*, & autres ſemblables expreſſions dont ils ſe ſervent pour coudre leurs paroles détachées. Il n'y a point de défaut dans le langage ſi mépriſable & ſi inſupportable que celui-là. Ceux qui veulent s'élever, paſſent dans une autre extrémité. Les premiers marchent comme des boiteux ; ceux-ci ne vont que par bonds & par ſaults ; de crainte de s'abaiſſer ils montent toûjours : ils n'employent que de grands mots, *ſeſquipedalia verba*. Ils ne ſe ſervent que de longues phraſes, capables de met-

tre hors d'haleine les plus forts.

Il eſt facile d'abreger ou d'alonger le corps d'une ſentence : on peut lier deux ou pluſieurs ſens, n'en faire qu'un, & ainſi ſoûtenir le diſcours par une longue ſuite de mots qui ne faſſent qu'un ſeul ſens : il n'eſt pas beſoin pour cela d'avoir recours à des phraſes creuſes & vuides, & d'enfler ſon diſcours de paroles vaines. Au contraire ſi une ſentence contient trop de choſes qui demandent un trop grand nombre de paroles, il eſt facile de couper les ſens de cette ſentence, les ſeparer, & les ſignifier par des expreſſions détachées, qui ſoient par conſequent plus courtes que celle qui exprimoit tout le corps de cette ſentence.

Nous prenons naturellement des diſpoſitions conformes à l'action que nous allons faire. Nous allons vîte ſur un mot quand nous en devons prononcer un ſecond; c'eſt pour cela que les Hebreux changent les points, c'eſt-à-dire les voyelles d'un mot, lorſqu'en le prononçant on le doit lier avec un mot qui ſuit, avec lequel il a un certain rapport. Ils changent, dis-je, les points qui ſont longs dans des points brefs : ils l'abregent afin qu'il ſe prononce vîte. Ainſi au lieu de dire *debarim Jehova, verba Dei*, ils diſent *dibre Jehova.* C'eſt la douceur de la prononciation qui fait dire grand' peine, grand' chere, Grand' Meſſe, contre la Grammaire qui voudroit qu'on dît, *grande peine, grande chere, Grande Meſſe.* On ne fait point ce retranchement lorſque le mot ſuivant eſt composé de pluſieurs ſyllabes, & qu'il eſt neceſſaire que la voix s'appuye pour les prononcer. On dit *grande clemence grande miſericorde.*

On peut encore commettre une troiſiéme faute contre la juſte diſtribution des repos de la voix. En commençant une ſentence on éleve la voix inſenſiblement, ce que les Grecs appellent τάσις, &

à la fin du ſens on la rabaiſſe ; ils appellent ce rabaiſſement *θέσις*. Les oreilles jugent de la longueur d'une phraſe par l'élevement de la voix : un grand élevement de voix leur fait attendre pluſieurs paroles ; ſi ces paroles attenduës ne ſuivent pas, ce manquement qui les trompe leur fait de la peine, auſſi-bien qu'à celui qui parle. Il eſt difficile de s'arrêter au milieu d'une courſe ; quand la nuit on eſt arrivé au plus haut degré d'un eſcalier ſans s'en appercevoir, & que l'on croit pouvoir monter encore, le premier pas qu'on fait aprés on chancele, & on reſſent la même peine que ſi le plancher ſur lequel on eſt, ſe déroboit de deſſous les pieds. Toutes les particules expletives, comme ſont notre *pas*, notre *point*, & les autres, ont été trouvées pour tenir la place des mots que l'oreille attendoit. Les Grecs ont un tres-grand nombre de ces particules, qui n'ont point d'autre uſage que d'alonger le diſcours, & d'empêcher qu'il ne tombe trop tôt. Les oreilles ſont auſſi choquées d'un diſcours qui va trop loin : tous les mots qu'elles n'attendoient pas ſont importuns. Ciceron comprend tout ce que nous venons de dire, dans le paſſage que je vais rapporter entier ; car il le merite. *Aurès quid plenum, quid inane ſit judicant : & nos admonent complere verbis quæ propoſuerimus, ut nihil deſiderent, nihil amplius expectent. Cùm vox ad ſententiam expromendam attollitur, remiſſa donec concludatur arrecta ſunt, quo perfecto completoque ambitu gaudent ; & curta ſentiunt, nec amant redundantia. Idcircò ne mutila ſint & quaſi decurtata ſententia, hoc eſt non ante tempus cadant cavendum, ne quaſi promiſſis aures fraudentur, aut productioribus, aut immoderatiùs excurrentibus lædantur.*

Entre les défauts de l'arrangement des mots, on compte la ſimilitude, c'eſt-à-dire une repetition

trop frequente d'une même lettre, d'une même terminaiſon, d'un même ſon, & d'une même cadence. La diverſité plaît; les meilleures choſes ennuyent lorſqu'elles ſont trop communes. Ce défaut eſt d'autant plus conſiderable, qu'il ſe corrige facilement; il ne faut que paſſer les yeux pardeſſus ſon ouvrage, changer les mots, les ſyllabes, les terminaiſons qui reviennent trop ſouvent. On peut exprimer les mêmes choſes en cent manieres; l'uſage fournit des expreſſions differentes pour exprimer une même penſée.

On rend le diſcours égal & coulant lorſqu'on évite les défauts dont nous avons parlé. On marche avec peine par un chemin raboteux; on ne peut manier un corps plein d'inégalité ſans ſouffrir quelque douleur : une prononciation eſt auſſi incommode & auſſi importune, lorſque ſans aucune proportion, il faut tantôt élever la voix, tantôt la rabaiſſer, allant d'une extrémité à l'autre. Les mots, les ſyllabes qui entrent dans la compoſition du diſcours, ont des ſons differens : le ſon des uns eſt clair, le ſon des autres eſt obſcur: les uns rempliſſent la bouche, les autres ſe prononcent avec un ton foible. Tous ne demandent pas une même diſpoſition des organes de la voix : cette difference fait l'inégalité de la prononciation. Pour ſoûtenir le diſcours, & le rendre égal, il faut relever la cadence d'un mot trop foible par celle de celui qui aura une forte prononciation, temperer la trop grande force des uns par la douceur des autres, faire que la prononciation des mots qui précedent, diſpoſe la voix pour prononcer les ſuivans, & que dans ceux-là la voix ſe rabaiſſe par degrez.

Je pourrois donner quelques autres preceptes, mais ce que j'ai dit ſuffit pour faire faire reflexion à ceux qui veulent écrire avec ſoin ſur ce

qu'il eſt neceſſaire de conſiderer dans l'arrangement des mots. La principale utilité, & preſque la ſeule qu'on retire des preceptes, c'eſt qu'ils nous font prendre garde à de certaines choſes auſquelles on ne penſe pas. Pour vous perſuader encore davantage de l'utilité des conſiderations que nous venons de faire ſur l'arrangement des mots, remarquez, je vous prie, encore une fois, que les *anomalies* ou irregularitez qui ſe ſont gliſſées dans les langues, y ſont ſouffertes pour éviter les défauts que nous venons de cenſurer. Pourquoi dans l'Hebreu cette multitude de points qui tiennent lieu de voyelles dans cette langue? Pourquoi cette difference de points longs, de points tres-brefs, qui ſe changent ſelon les differentes inflexions des verbes, & la diſpoſition des notes qui marquent les élevations, les rabaiſſemens, & les repos de la voix? Pourquoi enfin un *Scheva* qui eſt un point qui tantôt ſe prononce, & tantôt ne ſe prononce point, ſi ce n'eſt pour rendre égale la prononciation, la fortifier par des points longs quand il en eſt beſoin, & diminuer ſa force par la briéveté des points dont on ſe ſert quand l'égalité de la prononciation le demande?

La délicateſſe des Grecs eſt connuë de tout le monde. Conſiderez en paſſant comment pour éviter le concours trop rude de deux conſones aſpirées, ils changent la premiere dans une tenuë qui lui répond, diſant, par exemple πέφραγκα pour φέφραγκα : comment pour remplir ce vuide qui ſe rencontre entre deux voyelles de deux mots ils n'en font qu'un; par exemple, de καὶ ἐγὼ faiſant κἀγὼ; ou ils inſerent une conſone δίδωσιν αὐτῷ pour δίδωσι αὐτῷ : comme ils ne ſe ſervent point de cet artifice lorſque l'une de ces voyelles eſt longue, & qu'elle a un ſon aſſez fort pour ſe faire diſtinguer, comme dans τιμὴ αὐτοῦ. Vous ſçavez

que pour fortifier la prononciation, lorſque le mot ſuivant commence par une voyelle aſpirée, ils changent les tenuës en aſpirées dans la fin du mot qui précede, comme dans cet exemple, νύ θ' ὅλλω, pour νυκτ' ὅλλω, cet ὅλλω ayant un eſprit rude, il demande une forte prononciation, qu'il ſeroit difficile de faire aprés avoir prononcé les tenuës κ & τ dont le ſon eſt foible. Les Grammairiens remarquent que les Grecs diſent δέδοικα au preterit du medion, pour δέδοιδα, afin d'éviter la triple repetition de la même conſone δ.

Chacun peut faire les mêmes reflexions ſur la langue Latine, & generalement ſur toutes les langues qui lui ſont connuës. Cette grande multitude de termes qu'a chaque langue, differens par leurs terminaiſons, & par le nombre de leurs ſyllabes; & cette abondance d'expreſſions, dont les unes ſont courtes, les autres longues, n'ont été inventées que pour rendre le diſcours égal, & donner le moyen de choiſir dans cette varieté les paroles & les phraſes les plus commodes, rejettant celles qui ne pourroient pas s'allier avec les autres, *in compoſitione rixantes*, & mettant en leur place celles qui ſont plus accommodantes. Ce qui donne encore le moyen d'éviter la repetition trop frequente des mêmes mots, & de diverſifier le ſtile, en quoi conſiſte en partie l'éloquence. Outre que c'eſt une marque de pauvreté d'employer toujours les mêmes expreſſions; lorſque le diſcours eſt fort varié, on ne s'apperçoit preſque pas qu'on entend parler; il ſemble qu'on voit les choſes mêmes, ce qui n'arrive pas ſi les mêmes expreſſions reviennent trop ſouvent. Auſſi les bons Ecrivains, aprés s'être ſervis d'un mot remarquable, ils ne l'employent que lorſqu'ils croyent que le Lecteur ne s'en ſouvient plus. Les Grecs & les Latins ont plus de facilité & d'avantage pour cela que nous

n'en avons pas. Il ne nous est point permis de faire de nouvelles phrases. Nous sommes tellement assujettis à l'usage, que pour parler François ce n'est pas assez de se servir des termes ordinaires, il faut prendre les tours qu'on prend ordinairement.

CHAPITRE VI.

Les mots sont des sons. Conditions necessaires aux sons pour être agreables.

I.

Un son violent est desagreable : un son moderé plaît.

NOus venons de voir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots pour ne pas choquer les oreilles ; voyons ce qu'il faut faire, afin que les sons qui composent les mots soient agréables. Tout sentiment, lorsqu'il est moderé, cause quelque plaisir ; les viandes qui remuent doucement les nerfs de la langue, font ressentir à l'ame le plaisir de la douceur ; celles qui la coupent & qui l'agitent avec violence, sont aigres, piquantes & ameres. L'ardeur du feu cause de la douleur ; la rigueur du froid est insupportable ; une chaleur moderée est utile à la santé ; la fraicheur a ses agrémens. Dieu, pour rendre à l'esprit de l'homme la prison du corps agréable, & la lui faire aimer, a voulu que tout ce qui arrive au corps, & qui n'en trouble point la bonne disposition, lui donnât du contentement. On prend plaisir à voir, à sentir, à toucher, à goûter : il n'y a point de sens dont la privation ne soit fâcheuse. Le sentiment d'un son doit donc être agréable, & plaire aux oreilles, lorsque ce son les frappe avec mo-

deration. Les sons doux sont ceux qui frappent avec cette moderation les organes de l'oüie; ceux qui les blessent, sont rudes & desagréables.

II.

Un son doit être distinct, par consequent assez fort pour être entendu.

MAis aussi un son doit avoir assez de force pour se faire entendre; les viandes qui sont insipides sont plus capables de faire perdre l'appetit, que de l'exciter. L'on est obligé de les assaisonner, & d'en relever le goût avec du sel & du vinaigre. Il en est des sensations comme des connoissances qui ne dépendent point du corps; une connoissance imparfaite ne fait que mortifier la curiosité; elle fait seulement connoître qu'on ignore quelque chose. On ressent aussi une espece de chagrin quand on apperçoit obscurément un objet: la vûë d'une campagne que le Soleil éclaire, donne du plaisir. Tout ce qu'on apperçoit avec clarté, soit par les sens, soit par l'esprit, donne du plaisir. Voilà donc deux conditions necessaires aux sons, afin qu'ils puissent être agreables. La premiere, qu'ils ne soient pas si violens qu'ils blessent les oreilles: la seconde, qu'ils soient clairement & distinctement entendus. C'est pourquoi, comme nous l'avons remarqué, les Grecs estimoient plus les lettres doubles, que celles qui sont simples. Ils préferoient leur *hetha* à leur *epsilon*.

III.

L'égalité des sons contribue à les rendre distincts.

CE n'est pas toujours le manque de force qui rend les sons confus, mais leur inégalité. Les sons inégaux qui frappent les organes fortement

& foiblement, avec vitesse & avec lenteur, sans aucune proportion, troublent l'ame, comme la diversité des affaires trouble un homme qui ne peut s'appliquer à toutes en même temps. La vûë d'une multitude de differens objets disposez sans ordre, est confuse. Voyez un cabinet enrichi de bijoux, orné de Tableaux, de Bronzes, d'Estampes, de Médailles : la vûë de toutes ces richesses n'est point agréable si elles ne sont disposées avec ordre. Pourquoi est-ce que les arbres plantez en échiquier plaisent davantage que lorsqu'ils se trouvent rangez sans art comme la nature les a fait naître ? Pourquoi une armée rangée en bataille, plaît-elle à la vûë en même temps qu'elle épouvante ? On peut assigner plusieurs causes de ce plaisir : pour moi je crois que la principale est que l'égalité & l'ordre rendent une sensation plus distincte. Cette clarté avec laquelle l'ame apperçoit les choses entre lesquelles il y a de l'égalité & de l'ordre, lui donne une secrette satisfaction. Elle jouït pleinement de ce qu'elle desire. S'il n'y a quelque ordre entre les impressions des sons, elles ne peuvent être distinguées par l'ame. Dans une assemblée de plusieurs personnes qui parlent toutes à la fois, on ne peut discerner aucune parole. Dans un concert reglé & composé de plusieurs voix, & de differens instrumens, on entend sans confusion & sans peine le son de chaque instrument, & le chant de chaque Musicien; & c'est cette distinction qui plaît aux oreilles. Elles seroient choquées si ces voix & ces instrumens ne s'accordoient. Je ne m'en étonne pas, puisqu'en sonnant mal une cloche, si on lui fait faire un faux son, quelque solide & forte qu'elle soit, elle se casse aussi facilement que si elle n'étoit que de verre.

IV.

La diversité est aussi necessaire que l'égalité, pour rendre les sons agreables.

CIceron dit agréablement, que les oreilles sont difficiles à contenter : *Fastidiosissima sunt aures :* souvent on leur déplaît en pensant leur plaire. L'égalité est necessaire, & sans elle aucun sentiment n'est distinct : l'on n'apperçoit rien que confusément, & avec un chagrin semblable à celui que l'on reçoit lorsqu'on ne jouit pas pleinement des choses qu'on aime & qu'on desire ; cependant cette égalité devient insupportable lorsqu'elle continuë trop long-temps. Les oreilles sont inconstantes, comme tous les autres sens. Les plus grands plaisirs sont suivis de prés de quelque dégoût : *Omnis voluptas habet finitimum fastidium.* Ceux qui sçavent l'art de plaire, préviennent ces dégoûts ; & font goûter successivement differens plaisirs, surmontant par la varieté cette humeur difficile des hommes qui s'ennuyent de toutes choses. Ce n'est pas neanmoins le seul caprice qui rend la varieté necessaire : la nature aime le changement, & en voici la raison. Un son lasse les parties de l'organe de l'ouïe qu'il frappe trop long-temps ; c'est pourquoi la diversité est nécessaire dans toutes les actions, parce que le travail étant partagé, chaque partie d'un organe en est moins fatiguée.

L'harmonie suppose donc de la varieté. Le même son, quoique doux & agréable, ennuyeroit s'il duroit trop long-temps. Au contraire les sons desagreables d'eux-mêmes, pourveu qu'ils frappent l'oreille avec ordre, deviennent agréables ; ce qui se remarque dans la chute des goutes d'eau qui plaisent lorsqu'elles tombent differemment, & par intervalles reglez, comme Ciceron le dit élegam-

ment : *Numerus in continuatione nullus est, distinctio & æqualium intervallorum percussio, numerum conficit, quem in cadentibus guttis, quòd intervallis distinguuntur notare possumus, in amni præcipitante non possumus.*

V.

Il faut allier les conditions précedentes.

IL semble que les deux dernieres conditions soient incompatibles, & que l'une détruise l'autre ; mais elles s'accordent fort bien, & l'on peut allier l'égalité avec la varieté sans aucune confusion de ces deux qualitez. Il n'y a rien de plus diversifié qu'un parterre de fleurs. On y voit des œillets, des tulippes, des violettes, des roses. Les compartimens en sont fort differens : il y en a de circulaires, il y a des ovales, des quarrez, des triangles ; cependant si ce parterre a été tracé par un habile homme, l'égalité s'y rencontre avec la varieté, étant partagé en des pieces proportionnées entr'elles, & ornées de figures semblables.

Nous allons faire voir comment l'on peut allier l'égalité & la varieté dans les sons : c'est cette alliance qui fait la beauté & l'agrément des concerts de musique : car, comme dit S. Augustin, les oreilles ne peuvent récevoir un contentement plus grand que celui qu'elles ressentent lorsqu'elles sont charmées par la diversité des sons, & que cependant elles ne sont pas privées du plaisir que donne l'égalité. *Quid enim auribus jucundiùs potest esse quàm cùm & varietate mulcentur, nec æqualitate fraudantur ?*

VI

Cette alliance de l'égalité & de la diversité doit être sensible : ce qu'il faut observer pour cela.

CEtte alliance de l'égalité avec la varieté doit être sensible ; il faut que les oreilles apperçoivent ce temperament ; c'est pourquoi tous les sons dans lesquels elle se trouve, doivent être liez ensemble, & il est necessare que les oreilles les entendent sans aucune interruption notable. La symmetrie d'un bâtiment ne peut être remarquée lorsque l'on ne découvre qu'une petite partie de ce bâtiment : les habiles Architectes réünissent pour ce sujet leur ouvrage , de maniere qu'il puisse être consideré d'une seule vûë. Afin que les oreilles apperçoivent l'ordre & la proportion de plusieurs sons, il faut qu'elles les comparent, Or toute comparaison suppose que les termes de la comparaison soient presens, & joints les uns avec les autres ; il faut donc unir ces sons : ce qui les rend plus agréables que lorsqu'ils sont separez ; parce que cette union les faisant sentir tous en même temps, l'impression qu'ils font est plus forte, & par consequent le plaisir qu'ils causent est plus grand. *Plus delectant omnia, quàm singula, si possint sentiri omnia,* dit S. Augustin. Seneque exprime élegamment ce que nous voulons marquer ici, qu'il faut unir l'égalité & la diversité des sons, & rendre cette union sensible, comme elle l'est dans un concert de plusieurs voix & de plusieurs instrumens Chaque voix est tellement unie avec les autres, qu'elle est, pour ainsi dire, cachée dans toutes les autres qui paroissent toutes ensemble. *Non vides quàm multorum vocibus chorus constet ? Unus tamen ex omnibus sonus redditur. Aliqua illic acuta est, aliqua gravis, aliqua media. Accedunt viris*

fæminæ, interponuntur tibiæ, singulorum ibi latent voces, omnium apparent.

CHAPITRE VII.

Ce que les oreilles distinguent dans le son des paroles, & ce qu'elles y peuvent appercevoir avec plaisir.

CEs conditions dont nous venons de parler dans le Chapitre précedent, sont necessaires à tous les sons pour être agréables, soit aux sons de la voix, soit aux sons des instrumens : cependant je n'ai pretendu parler que des sons de la voix humaine. Encore je distingue deux sortes de voix, une que j'appelle contrainte, l'autre que je nomme simple & facile. La voix contrainte est celle dont on se sert en chantant, lorsque l'air qui fait le son, sort avec violence des poumons. La voix simple est celle que l'on forme en parlant, qui se fait avec facilité, & qui ne lasse point les organes comme la premiere. Ce que je dirai dans la suite de ce traité ne regarde que le son de la voix simple : il faut voir maintenant comment on peut faire que les sons ou les mots ayent les conditions qui les doivent rendre agréables aux oreilles.

L'on peut facilement arranger son discours de telle maniere que la prononciation n'en soit ni violente, ni trop foible; qu'elle soit moderée & distincte, & que ce discours ait par consequent les deux premieres conditions. On a vû ce que l'on doit faire ou éviter, afin que le discours n'écorche point les oreilles, & qu'il puisse être entendu. L'on a fait voir avec quel soin il faut éviter la rencontre des consones rudes, comme il faut remplir les vuides qui se rencontrent entre les

mots, où le cours de la prononciation seroit arrêté ; avec quelle prudence on doit moderer la rudesse de certaines syllabes par la douceur de celles qui sont plus douces ; en un mot, comment l'on peut égaler la prononciation, & soûtenir le son des lettres foibles, en les faisant accompagner de lettres plus fortes.

Les quatre autres conditions se peuvent trouver en differentes manieres dans le discours : les oreilles apperçoivent dans la prononciation plusieurs choses outre le son des lettres. Premierement elles jugent de la mesure du temps dans lequel on prononce chaque lettre, chaque syllabe, chaque mot, chaque expression. En second lieu, elles apperçoivent les élevemens & les rabaissemens de voix, par lesquels on distingue en parlant chaque mot, chaque expression. En troisiéme lieu les oreilles remarquent le silence ou le repos de la voix à la fin des mots & du sens : quand on lie deux mots, ou qu'on les sépare : si on mange quelque voyelle ; & plusieurs autres choses qui sont comprises sous le nom d'accens, dont la connoissance est absolument necessaire pour la prononciation. Ces accens peuvent être en tres grand nombre. L'on en compte plus de trente dans les Grammaires Hebraïques. Il y en a huit chez les Latins, selon Servius Honoratus, sçavoir *l'aigu* ainsi figuré (´) qui montre quand il faut hausser la voix : *le grave* (`) quand il la faut abaisser : *le circumflexe*, composé de l'aigu & du grave (^ ou ˇ) *L'accent long* figuré ainsi (¯) qui avertit que la voix doit s'arrêter sur la voyelle qui a cette marque : *le bref* (˘) que le temps de la prononciation doit être court. *Hyphen*, ou conjonction - qu'il faut joindre deux mots ensemble, comme dans *male-sanus*, qu'on ne separe pas dans la prononciation. *Diastole*, ou division marque qu'il faut separer les mots entre

lesquels elle se trouve. *L'Apostrophe* montre qu'on a rejetté une voyelle. La Diastole & l'Apostrophe, ont une même marque (') mais dans l'Apostrophe elle se met au haut de la lettre, *ad caput litteræ*; dans la Diastole au bas, *ad pedem*.

Il ne faut pas oublier ce que les Grecs appellent *esprit*, qui est une note qui se met au commencement d'une voyelle. Il y à deux sortes d'esprits, l'un doux & l'autre âpre, qui ont chacun leur note qui marque s'il faut aspirer fortement ou doucement cette voyelle. Il ne faut pas juger de toutes les langues par la nôtre : nous ne concevons pas qu'on puisse distinguer tant de differentes choses en prononçant, parce que nous sommes accoûtumez à prononcer d'une maniere fort unie ; ce qui fait que nous ne pouvons point comprendre comment les Chinois prononcent un même mot monosyllabe avec cinq tons differens, & qu'on les distingue assez pour donner à ce même mot cinq differentes significations.

Or l'on peut faire que les oreilles apperçoivent toutes ces choses avec plaisir, y faisant trouver les conditions que j'ai proposées ci-dessus. Disposant, par exemple, les mots avec cet artifice, que les mesures du temps de la prononciation soient égales, que les pauses de la voix, ou les intervalles de la respiration se répondent, que la voix s'éleve & se rabaisse par des degrez égaux. On y peut allier l'égalité avec la varieté, faisant que plusieurs mesures liées ensemble soient égales, quoique les parties dont elles seront composées soient inégales, & que les oreilles apperçoivent ce temperament avec plaisir. Mais avant que de passer outre, à present que nous parlons de l'art de plaire, & que nous sommes tout occupez à chercher dans le discours ce qui peut divertir l'oreille, il est bon de faire quelque reflexion sur cette maxime de l'art

de plaire, que les choſes les plus agréables ſont deſagréab es en certaines rencontres. Le divertiſſement n'eſt pas toujours de ſaiſon, le travail & les jeux ne s'accommodent pas enſemble, perſonne ne marche en cadence pour aller à ſes affaires. Lorſqu'il s'agit de découvrir ſimplement ſa penſée, qu'il eſt utile de faire connoître aux autres ce que l'on a dans l'eſprit, un homme de bon ſens ne s'amuſera jamais à compaſſer ſes paroles, à meſurer ſes mots, & à placer avec juſteſſe les pauſes de la prononciation. Le plaiſir n'eſt plaiſir que lorſqu'on le ſouhaite; s'il vient à contre-temps, il déplaît, parce qu'il détourne & divertit de l'application ſerieuſe où l'on étoit.

Il faut donc diſtinguer le diſcours en deux eſpeces: il eſt naturel, ou artificiel. Le naturel eſt celui dont on doit ſe ſervir dans la converſation pour s'exprimer, pour inſtruire, & pour faire connoître les mouvemens de ſa volonté, & les penſées de ſon eſprit. L'artificiel eſt celui que l'on employe pour plaire, & dans lequel s'éloignant de l'uſage ordinaire & naturel, on ſe ſert de tout l'artifice poſſible pour charmer ceux qui l'entendront prononcer. Dans le diſcours naturel, il ſuffit d'obſerver avec exactitude ce qui a été preſcrit dans les premiers Chapitres de ce Livre. Ce n'eſt pas qu'on n'y puiſſe appeller l'art à ſon ſecours; car les matieres ne ſont pas toujours ſi auſteres qu'elles ne permettent quelque petit divertiſſement.

Perſonne n'ignore la difference qui eſt entre la Proſe & les Vers; elle eſt trop ſenſible. Le diſcours qui eſt lié par les regles étroites de la verſification eſt entiérement éloigné du diſcours libre, qui eſt celui que l'on employe lorſque l'on parle naturellement & ſans art; c'eſt pour cette raiſon que les diſcours en Vers ſont appellez particulierement artificiels. Nous ſommes obligez de com-

mencer l'art que nous traitons, par enſeigner, comme l'on peut donner à un diſcours libre & naturel, c'eſt-à-dire à la Proſe, les conditions qui rendent les ſons agréables, ſans que ces conditions lui ôtent ſa liberté; aprés cela allant par ordre, nous viendrons aux diſcours artificiels, tels que ſont les Vers. Cet art dans la Proſe ſe reduit à deux choſes, ou à rendre la Proſe Periodique, ou à la figurer. Voyons ce que c'eſt que periode, ce que c'eſt que figure; comment l'on peut rendre le diſcours periodique, comment on le peut figurer. Nous verrons enſuite comment on le peut meſurer pour faire des vers.

Avant que de paſſer outre, remarquons, 1°. que ce n'eſt pas l'eſprit, mais les oreilles qui jugent de cet arrangement. Or elles ſont faſtidieuſes, & ce qui leur plaît une fois ne leur plaît pas toujours, comme on l'experimente; ce qui nous paroiſſoit bien rangé dans un temps, dans un autre paroiſſant rude. 2°. La raiſon demande bien qu'on travaille à ranger un diſcours, afin qu'il ne ſoit ni rude ni obſcur; mais elle n'approuve ni les affectations, ni cette grande application à ordonner tous les mots, comme pour les faire marcher en cadence, & par leur diſpoſition & arrangement en faire des figures qui plaiſent. C'eſt la marque d'un petit genie qui s'occupe de rien, comme le dit Quintilien dans ſon neuviéme Livre à la fin, où il donne d'excellens avis pour l'arrangement. *Totus verò hic locus non ideo tractatur à nobis, ut oratio quæ ferri debet ac fluere, dimetiendis pedibus, ac perpendendis ſyllabis conſeneſcat: nam id tum miſeri, tum in minimis occupati eſt. Neque enim qui ſe totum in hac cura conſumpſerit, potioribus vacabit: ſi quidem relicto rerum pondere, ac nitore contempto, teſſerulas, (ut ait Lucilius) ſtruet, & vermiculatè inter ſe lexeis committet. Nonne ergo refrigeratur, ſi calor & impe-*

tus pereat, ut equorum cursum, qui dirigit, minuit; & passus qui æquat, frangit.

CHAPITRE VIII.

Comment il faut distribuer les intervalles de la respiration, afin que les repos de la voix soient proportionnez. Composition des Periodes.

NOUS sommes obligez de prendre haleine de temps en temps. La necessité qu'il y a de se faire entendre, fait que l'on s'arrête ordinairement à la fin de chaque expression pour respirer, afin que ces repos de la voix servent en même temps à rendre le discours plus clair, & à reprendre de nouvelles forces pour parler plus long-temps. La voix ne se repose pas également à la fin de tous les sens. Dans une sentence qui a beaucoup de sens, on se repose un peu à la fin de chaque sens; mais ce repos n'empêche pas qu'on ne s'apperçoive fort bien qu'on a dessein d'aller plus loin.

La partie d'un sens parfait qui fait partie d'un autre plus grand sens, est appellé des Grecs κόμμα, des Latins *incisum*. Quand on entend prononcer la partie d'un sens entier, l'oreille n'est point contente, parce que la prononciation demeure suspenduë jusques à ce que le sens soit achevé. Par exemple lorsqu'on commence en Latin: *Cùm regium sit bene facere, & audire malè;* ou en François: *Puisque c'est une vertu royale de faire le bien, lors même qu'on est mepri sé;* les oreilles sont attentives & appliquées à entendre la suite. Les Grecs appellent un sens parfait, mais qui fait partie d'un sens plus achevé, κῶλον, les Latins *membrum*, membre. Les oreilles sont satisfaites aprés avoir entendu le membre d'une sentence;

neanmoins elles desirent encore quelque chose de plus parfait, comme on le sent dans ces paroles Latines. *Si quantum in agris, locisque desertis audacia potest, tantum in foro atque judiciis impudentia valeat.* Cela est aussi dans la Traduction. *Si l'effronterie étoit aussi avantageuse à ceux qui parlent dans le Barreau devant les Juges, que l'est la hardiesse aux voleurs dans les lieux écartez.* Vous pouvez juger par vos oreilles que ce sens parfait contente, mais qu'il n'ôte pas le desir de quelque chose de plus accompli, & & que l'on desire entendre le corps de la sentence aprés avoir entendu ce membre.

La voix ne peut se reposer qu'en se rabaissant, ni recommencer sa course qu'en s'élevant; c'est pourquoi dans chaque membre il y a deux parties, une élevation & un rabaissement de voix : *τάσις* & *ἀπόθεσις*. La voix ne se repose entiérement qu'à la fin de la sentence, & elle ne se rabaisse qu'en achevant de prononcer cette sentence qu'elle avoit commencée. Lorsque les membres qui composent le corps d'une sentence sont égaux, & que la voix en les prononçant se repose par des intervalles égaux, & s'eleve & se rabaisse avec proportion; l'expression de cette sentence se nomme *Periode :* c'est un mot qui vient du Grec. & qui signifie *circuit.* Les periodes entourent & renferment tous les sens qui sont les membres du corps de la sentence qu'elles comprennent. L'artifice dont nous parlons ici consiste à rendre égales les expressions de chaque membre d'une sentence; à proportionner ces parties du discours où l'on reprend haleine; où l'on finit un sens pour en recommencer un autre. *Claudendi inchoandique sententias ratio.*

Pour composer une periode, ou, ce qui est la même chose, pour exprimer une sentence qui est composée de deux ou de plusieurs sens particuliers, avec

avec cet art, que les expreſſions de cette ſentence ayent les conditions neceſſaires pour plaire aux oreilles; il faut premierement que ces expreſſions ne ſoient point trop longues, & que toute la periode ſoit proportionnée à l'haleine de celui qui la doit prononcer, *τῷ πνεύματι λέγοντος συμμετρουμένη*. Il faut envisager tout ce que contient la ſentence que l'on veut comprendre dans une periode, choiſir des expreſſions ſerrées ou étenduës; retrancher ou ajoûter, afin qu'elle ait ſa juſte longueur. Mais on doit prendre garde de ne point inſerer des paroles inutiles & ſans force pour remplir le vuide de la periode, & en achever la cadence, *inania complementa, & ramenta numerorum.*

2. Les expreſſions des ſens particuliers qui ſont les membres du corps de la ſentence, doivent être renduës égales, afin que la voix ſe repoſe à la fin de ces membres par des intervalles égaux. Plus cette égalité eſt exacte, plus le plaiſir en eſt ſenſible, comme on le peut voir dans cet exemple. *Hæc eſt enim non facta, ſed nata lex; quam non didicimus, accepimus, legimus; verùm ex naturâ ipſâ arripuimus, hauſimus, expreſſimus: ad quam non docti, ſed facti; non inſtituti, ſed imbuti ſumus.*

3. Une periode doit avoir tout au moins deux membres, & quatre pour le plus. Les periodes doivent avoir au moins deux membres, puiſque leur beauté vient de l'égalité de leurs membres. Or l'égalité ſuppoſe pour le moins deux termes. Les Maîtres de l'art ne veulent pas qu'on faſſe entrer dans une periode plus de quatre membres, parce qu'étant trop longue, la prononciation en feroit forcée; par conſequent elle déplairoit aux oreilles, puiſqu'un diſcours qui incommode celui qui parle, ne peut être agréable à celui qui l'écoute.

4. Les membres d'une periode doivent être liez

ſi étroitement, que les oreilles apperçoivent l'égalité des intervalles de la prononciation. Pour cela les membres d'une periode doivent être unis par l'unité d'une ſeule ſentence, du corps de laquelle ils ſont membres. Cette union eſt tres-ſenſible, car la voix ne ſe repoſe à la fin de chaque membre, que pour continuer plus loin ſa courſe: elle ne s'arrête entiérement qu'à la fin de toute la ſentence. On peut dire que la voix roule en prononçant une periode, qu'elle fait comme un cercle qui renferme tout le ſens d'une periode: ainſi les oreilles ſentent facilement la diſtinction, & l'union de ſes membres.

5. La voix s'éleve & ſe rabaiſſe dans chaque membre: les deux parties où ſe font les inflexions doivent être égales, afin que les degrez d'élevation & de rabaiſſement ſe répondent. En prononçant une periode entiére on éleve la voix juſqu'à la moitié de la ſentence, & elle ſe rabaiſſe dans l'autre moitié. Ces deux parties qui ſont appellées τάσις & ἀπόθεσις, doivent ſe répondre par leur égalité.

6. Pour la varieté, elle ſe trouve dans une période en deux manieres; dans le ſens, & dans les mots. Premiérement, les ſens de chaque membre de la période doivent être differens entr'eux. Dans le diſcours la varieté s'y rencontre d'elle-même: on ne peut exprimer les differentes penſées de ſon eſprit, qu'on ne ſe ſerve de differens mots. Outre cela on peut compoſer une periode de deux membres, tantôt de trois, tantôt de quatre membres. Les périodes égales ne doivent pas ſe ſuivre de fort prés; il eſt bon que le diſcours coule avec plus de liberté. Une égalité trop exacte des intervalles de la reſpiration, pourroit devenir ennuyeuſe.

Voici quelques paſſages de Ciceron que j'ai pris

pour exemples des périodes Latines, parce que la cadence de nos Françoises n'est pas si sensible. Exemple d'une période de deux membres. 1. *Quid tam est admirabile, quàm ex i finita multitudine hominum existere unum, 2. Qui id quod omnibus naturâ sit datum, vel solus, vel cum paucis facere possit.* La période suivante a trois membres. 1. *Nam cùm antea per ætatem, hujus auctoritatem loci contingere non auderem, 2. Statueremque nihil huc nisi perfectum industriâ, elaboratum ingenio afferri oportere; 3. Meum tempus omne amicorum temporibus transmittendum putavi.* Celle-ci est de quatre membres. 1. *Si quantum in agro, locisque desertis audacia potest, 2. Tantum in foro ac in judiciis impudentia valeret; 3. Non minus in causa cederet Aulus Cæcinna Sexti Æbutii impudentiæ, 4. Quantum in vi facienda cessit audaciæ.*

Quelquefois l'on termine la fin de chaque membre d'une période par des terminaisons presque semblables; ce qui fait qu'il se trouve une égalité dans les chutes de ces membres, & que l'harmonie de la période est plus sensible, comme vous pouvez remarquer dans les exemples que nous venons de rapporter. Toutes les périodes ne sont pas également étudiées.

Le soin que l'on a de placer à propos les repos de la voix dans les périodes, fait qu'elles se prononcent sans peine. Nous avons remarqué que les choses les plus aisées à prononcer, sont aussi les plus agréables à l'oreille : *Id auribus nostris gratum est inventum, quod hominum lateribus non solùm tolerabile, sed etiam facile esse potest.* C'est cette raison qui oblige les Orateurs à parler périodiquement. Les périodes soûtiennent le discours : elles se prononcent avec une majesté qui donne du poids aux paroles. Mais il est bon de

remarquer que cette majesté est hors de saison lorsque l'on suit le mouvement de sa passion, dont la précipitation ne souffre aucune maniere reglée d'arranger & de composer ses mots. Un discours également périodique ne peut se prononcer qu'avec froideur. Les périodes, comme j'ai dit, ne sont bonnes que lorsque l'on veut parler avec majesté, ou plaire aux oreilles. On ne peut pas courir, & en même temps marcher en cadence.

C'est dans cette juste mesure des intervalles où le sens finit, qu'il paroît si un homme sçait écrire. C'est le fin de l'art de sçavoir coupper les sens à propos, & de donner une juste étenduë à leur expression. C'est autre chose d'écrire que de parler. Le ton de la voix, l'air du visage, les gestes font connoître ce qu'on veut faire entendre, & suppléent à tout; ôtent les équivoques, empêchent que le discours ne paroisse sans force & sans liaison, rude, embarrassé. Un discours écrit n'a pas les mêmes avantages. Il est obscur, il est ennuyeux, il est insupportable si la composition est sans art, si les mots sont mal rangez, composez de voyelles qui se mangent, qui se confondent, & de consones qui ne peuvent s'allier, qui se choquent; si tantôt on perd haleine, parce qu'il y a trop de paroles pour chaque sens, ou que les sens soient couppez, & finissent trop tôt, de sorte qu'il semble que ce discours ne sorte de la bouche que par secousses, comme une liqueur sort d'une bouteille; il n'y a point de Lecteur qui n'en soit rebuté. Le stile doit être égal, doux. Pour cela il faut éviter ce qui arrête ou précipite trop la prononciation; mais sur toutes choses il faut avoir égard à la juste mesure des intervalles, dans lesquels la voix se repose à la fin de chaque sens, étendant ou resserrant l'expression, afin que cela se fasse avec proportion; que ces intervalles ne

ſoient ni trop éloignez, ni trop proches, que le diſcours ſe ſoutienne, & qu'il ne tombe pas. C'eſt en cela que conſiſte l'art.

CHAPITRE IX.

De l'arrangement figuré des mots. En quoi cela conſiſte.

NOus avons dit fort au long dans le ſecond Livre, que les figures du diſcours étoient les caracteres des agitations de l'ame; que les paroles ſuivoient ces agitations; & que lorſque l'on parloit naturellement, la paſſion qui nous faiſoit parler, ſe peignoit elle-même dans nos paroles. Les figures dont nous allons parler ſont bien differentes : elles ſe tracent à loiſir par un eſprit tranquille. Les premieres ſe font par ſaillies; elles ſont violentes, elles ſont fortes, propres à combattre, & à vaincre un eſprit qui s'oppoſe à la verité : celles-ci ſont ſans force; elles ne ſont capables que de donner quelque divertiſſement. Je parle de celles qui ſont étudiées; car il ſe peut faire que les conditions de ces dernieres figures dont on orne le diſcours pour le divertiſſement, ſe trouvent par hazard dans ces figures qu'on employe pour le combat.

Nous avons dit que la repetition d'un même mot, d'une même lettre, d'un même ſon étoit deſagréable : mais auſſi nous avons remarqué que lorſque cette repetition ſe fait avec art, elle ne choque point. En effet les ſons les plus deſagréables plaiſent lorſque l'on les entend par de certains intervalles meſurez. Le bruit des marteaux étourdit; cependant lorſque les forgerons frappent ſur leurs enclumes avec proportion, ils ſont

une eſpece de concert où les oreilles trouvent de l'agrément. La repetition d'une lettre, d'une même terminaiſon, d'un méme mot, par des temps meſurez, & par des intervalles égaux, doit donc être agréable. Cette repetition ſe fait tantôt au commencement, tantôt à la fin, tantôt au milieu d'une ſentence, comme vous l'allez voir dans les exemples que j'ai donné de ces figures, que j'ai tirées pour la plûpart de nos Poëtes ; il eſt difficile d'en trouver dans notre Proſe. Ne faites attention dans ces Vers qu'aux figures dont nous parlons. Dans la ſuite je ferai remarquer l'artifice de la Poëſie.

Ces figures peuvent être infinies, puiſque cette repetition qui les fait, ſe peut faire en une infinité de manieres toutes differentes. On peut repeter ſimplement le même nom, ſans lui faire perdre ſa ſignification, comme dans cet exemple : *Mon Dieu, mon Dieu, regardez-moi ;* ou en changeant la ſignification de ce mot.

Un pere eſt toujours pere, & malgré ſon couroux,
Quand il nous veut frapper l'amour retient ſes coups.

Le mot de pere eſt pris la ſeconde fois pour les mouvemens de tendreſſe que reſſentent les peres pour leurs enfans. En voici un autre exemple merveilleux des Entretiens Solitaires de Brebœuf, d'où j'ai tiré pluſieurs autres exemples.

L'inſtinct regle bien mieux les plus vils animaux,
Ils uſent mieux que nous & des biens & des maux :
Aux noirs dereglemens ils ne ſont point en butte,
Et ſans autre ſecours que ce leger appui,
La brute ne fait rien d'indigne de la brute :
Et tout ce que fait l'homme eſt indigne de lui.

On repete la même expression au commencement de chaque membre du discours.

Il n'est crimes abominables,
Il n'est brutales actions,
Il n'est infames passions
Dont les mortels ne soient coupables.
En ce siecle maudit à peine un seulement
A soin de vivre justement.

On place le même mot à la fin & au commencement d'une sentence.

Vengez-vous dans le temps de mes fautes passées,
Mais dans l'Eternité ne vous en vengez pas.

On place le même mot à la fin d'un membre, & au commencement du suivant, ou au commencement d'un membre, & à la fin du suivant : comme vous voyez dans les Vers suivans.

Se voyant l'ennemi de son Juge suprême,
L'esprit plein de son crime, ennemi de soi-même,
A soi-même à toute heure il devient odieux,
Voyant souvent qu'en lui tout contre lui s'irrite,
En tous lieux il s'évite,
Et se trouve en tous lieux.

AUTRE EXEMPLE.

Bien-tôt, vous disoit-il, je veux suivre vos traces,
Bien-tôt vous me verrez consentir à ces graces
Que vôtre bonté me départ;
Ce bien-tôt toutefois est arrivé bien tard.

Cette repetition de mêmes mots se fait dans le milieu des membres d'une sentence.

Le desir des honneurs, des biens, & des délices,
Produit seul ses vertus, comme il produit ses vices;
Et l'Aveugle interest qui regne dans son cœur,
Va d'objet en objet, & d'erreur en erreur:
Le nombre de ses maux s'accroît par leur remede,
Au mal qui se guerit un autre mal succede.
Au gré de ce tyran dont l'empire est caché,
Un peché se détruit par un autre peché.

On repete le même mot dans toutes les parties du discours, comme il paroît dans la description suivante de l'inconstance d'un homme qui quitte l'unique & le veritable bien, pour s'abandonner à la poursuite des faux biens qui ne peuvent le contenter.

Il veut, il ne veut pas: il accorde, il refuse;
Il écoute la haine, il consulte l'amour:
Il assure, il retracte; il condamne, il excuse;
Et le même objet plait, & déplaît à son tour.

On met dans le même membre les mêmes mots au commencement, & puis changeant cet ordre, on les place à la fin.

Ainsi l'homme insensé, sans trêve & sans relâche,
Va du remords au crime, & du crime au remords;
Il peche, il s'en repent; il s'emporte, il s'en fâche:
Mais ces vaines douleurs n'ont que de vains efforts.

AUTRE EXEMPLE.

Dieu punit en Pere qui veut guerir ses enfans,

qui les aime lors même qu'il les châtie, puisqu'il ne les châtie que parce qu'il les aime.

AUTRE EXEMPLE.

Dieu n'a que deux voyes pour sauver le riche : ou de briser & de ruiner son cœur dans ses biens : ou de ruiner ses biens dans son cœur. La main de Dieu n'est pas moins adorable lorsqu'elle tuë, que lorsqu'elle ressuscite, puisqu'elle ne tuë ses Elûs que pour les ressusciter ; & que comme ce qui paroît vie dans les méchans est une veritable mort, ainsi ce qui paroît mort dans les Justes, est une veritable vie.

Il y a une espece de repetition qui se fait en changeant un peu le mot que l'on repete.

Les traverses qu'il endure,
Contre leur propre nature,
Lui sont un don précieux ;
Et quoique vous puissiez faire,
Rien ne déplait à ses yeux,
Que ce qui peut vous déplaire,

AUTRE EXEMPLE.

Le temps d'un insensible cours
Nous porte à la fin de nos jours :
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite
En le ménageant comme il faut.

Ensuite l'on peut en même temps faire toutes les sortes de repetitions, comme dans ce bel exemple pris de la traduction du Poëme de S. Prosper.

Nul ne prévient la Grace, & lorsqu'on la desire,
C'est par le saint desir que son feu nous inspire :
Il faut pour la chercher qu'elle guide nos pas ;
Si l'on ne va par elle on ne la trouve pas :
Ainsi c'est le chemin qui meine au chemin même,
Nul sans un jour du Ciel ne voit ce jour suprême.
Qui tend à Dieu sans Dieu, fait un superbe effort ;
Et mort cherchant la vie, il trouvera la mort.

Les Rheteurs donnent à ces differentes figures, qui sont des especes de repetition, des noms particuliers qu'ils trouvent dans la langue Grecque. Ils nomment *Anaphore* la repetition d'un même mot qui recommence une période ou un vers. *Epistrophe*, c'est quand on finit par les mêmes paroles. *Symploque*, l'union de l'*Anaphore*, & de l'*Epistrophe*. Ils nomment *Epanalepse* la repetition qui se fait au commencement d'une période précédente, & à la fin de celle qui suit. *L'Anadiplose*, c'est tout le contraire. Lorsque l'on repete tout de suite le même mot, qu'on les joint, c'est ce qu'on nomme *Conjunctum* en Latin, & en Grec, *Epizeuxe*. Si on repete, & qu'on augmente, c'est une *Gradation*. Quand on retourne au même mot, c'est *Epanode*, ou *retour*. Il y a des répétitions où ce n'est pas le même mot qui est repeté, mais seulement le même son, ou la même terminaison, ou la même syllabe, ou la même lettre; ce qui se peut faire en differentes manieres ausquelles ces Rheteurs donnent des noms. Il n'est pas necessaire d'en charger sa memoire. Vossius les explique, & il en donne des exemples dans ses Commentaires de Rhetorique.

Je n'ai pas dessein de comprendre toutes les

eſpeces poſſibles de ces Figures dont nous parlons ; j'ai crû qu'il ſuffiroit d'en donner quelques exemples. Ces expreſſions qui ſont figurées en cette maniere, peuvent être eſtimables, à cauſe du ſens qu'elles renferment ; mais il eſt évident que ces figures ne meritent par elles-mêmes qu'une médiocre eſtime. L'artifice qu'on employe pour les produire, eſt trop ſenſible, & pour parler franchement, trop groſſiere ; auſſi notre langue, qui eſt naturelle, ne les aime pas, & nos excellens Auteurs les évitent avec plus de ſoin que quelques Ecrivains ne les recherchent. A peine les ſouffrent-ils, lorſqu'elles ſe preſentent elles-mêmes, & qu'elles ſe placent ſans qu'ils s'en apperçoivent. Les petits eſprits aiment ces figures, parce que ce foible artifice eſt aſſez proportionné à leur force, & conforme à leur genie. *Puerilibus ingeniis hoc gratius, quò propius eſt.*

Il n'y a rien de ſi facile que de figurer un diſcours en cette maniere ; c'eſt pourquoi ceux qui ne ſont pas capables d'une veritable éloquence, s'attachent à ces figures. Ils les aiment, parce qu'ils les remarquent, & qu'ils les imitent facilement. Un eſprit ſolide examine de quoi il s'agit, & aprés il s'y applique. Les choſes ne ſont belles que par rapport à leur fin ; c'eſt cette fin qu'il conſidere. Que ſert un jeu de paroles à la clarté du diſcours ? Si la matiere eſt ſerieuſe, il eſt hors de ſaiſon : on ne joüe point quand on a en tête une affaire importante. Cependant je ne ſuis pas ſi critique que je condamne toutes ces figures. Elles ſont belles quand elles ne ſont pas recherchées, qu'il ne paroît pas que l'Auteur, au lieu de s'appliquer à la verité, s'eſt amuſé à badiner. Il y a des répétitions figurées qui ſont naturelles & élegantes, comme celles-ci.

Les Grands se plaisent dans les défauts dont il n'y a que les Grands qui soient capables.

L'amour propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

J'oublie que je suis malheureux, quand je songe que vous ne m'avez pas oublié.

Il s'est efforcé de connoître Dieu, qui par sa grandeur est inconnu aux hommes, & de connoître l'homme, qui par sa vanité est inconnu à lui-même.

Nous pouvons comparer toutes ces figures aux figures d'un parterre. Comme celles-là plaisent à la vûë par leur varieté, & par cet ordre avec lequel elles sont disposées ingenieusement; les sons ou les mots dont un discours est composé étant figurez de la maniere que nous venons de le dire, ils sont agréables aux oreilles. On les peut aussi comparer à ces figures qu'on voit sur les ouvrages de la nature, où il semble qu'elle ait voulu se joüer en prenant plaisir à les diversifier. Un voyageur se délasse quelquefois en considerant une coquille, une fleur. Un Lecteur mélancolique est aussi réveillé par cet arrangement figuré de mots. Ces figures renouvellent son attention, & ces petits jeux ne lui sont pas desagréables. J'ai remarqué quelques-unes de ces figures dans les Livres sacrez, particulierement dans le texte original d'Isaïe, qui est le plus éloquent de tous les Prophetes. Les Peres ne les rejettent point, soit pour s'accommoder à leur siecle qui y prenoit plaisir, soit parce que l'on retient mieux une sentence dont l'expression a quelque cadence.



CHAPITRE X.

De la mesure du temps qu'une syllabe se peut prononcer. De la structure des Vers.

LA voix s'arrête necessairement quelque temps sur chaque syllabe pour la faire sonner & la faire entendre. Nous cherchons maintenant les moyens de mesurer la quantité de ce temps de la prononciation, de le proportionner, & de lui donner les conditions que doivent avoir les choses que les oreilles apperçoivent dans la prononciation. La maniere de prononcer n'est pas la même chez tous les peuples. La prononciation des langues vivantes de l'Europe est entiérement differente de celle des langues mortes qui nous sont connuës, comme le Latin, le Grec, l'Hebreu. Dans les langues vivantes on s'arrête également sur toutes les syllabes; ainsi les temps de la prononciation de toutes les voyelles sont égaux, comme nous le ferons voir. Dans les langues mortes les voyelles sont distinguées entr'elles par la quantité du temps de leur prononciation. Les unes sont appellées longues, parce qu'elles ne se prononcent que dans une espace de temps considerable, les autres sont bréves, & se prononcent fort vîte.

Nous ne devons pas nous imaginer que nous prononcions aujourd'hui le Grec & le Latin comme les anciens Grecs & les Latins prononçoient ces langues : ils distinguoient en parlant la quantité de chaque voyelle. Nous ne marquons en prononçant un mot Latin, que la quantité de la pénultiéme voyelle de ce mot. Nous ne prononçons pas une finale bréve d'une autre maniere qu'une finale longue. Cependant saint Au-

gustin dit, que celui qui lisant ce Vers de Virgile,

Arma, virumque cano; Trojæ qui primus ab oris,

prononceroit *primis* pour *primus*, cette syllabe *is* étant longue, & *us* bref, il troubleroit toute l'harmonie de ce Vers. Qui de nous autres a des oreilles assez délicates pour appercevoir cette difference; *Quis se sentit deformitate soni offensum*; comme les oreilles des Romains du temps de S. Augustin étoient choquées par ce changement? Quelle étoit donc cette délicatesse sous l'Empire d'Auguste? Ciceron dit que le plus petit peuple s'appercevoit des fautes qu'on faisoit dans la recitation d'un Vers. La veritable prononciation du Grec & du Latin est perduë depuis long-temps. Il y a plusieurs siecles qu'on n'a plus d'égard à la longueur & à la bréveté des syllabes, mais aux accens qui se sont introduits dans la prononciation, differens de ceux que les plus habiles & anciens Grammairiens ont marqué en certains noms; ce qui change entiérement la cadence du vers. Isaac Vossius le montre en quelques vers d'Homere, dans lesquels il rétablit les accens qu'ils devroient avoir. Cette remarque est de la derniere importance pour ne pas juger de l'harmonie de l'ancienne poësie par ce que nous y sentons aujourd'hui.

On nomme mesure un certain nombre de syllabes que les oreilles distinguent & entendent séparément d'un autre nombre de syllabes. L'union de deux ou de plusieurs mesures fait un vers. Ce mot qui vient du Latin, *versus*, signifie proprement rangée; & on donne ce nom aux vers, parce que dans l'écriture ils sont distinguez de la Prose qu'on n'écrit point par rangs, mais tout de suite, d'où elle est appellée *Prosa Oratio, quasi prorsa oratio.*

Marius Victorinus prétend que ce mot Latin, *versus*, vient *à versuris, id est à repetitâ scripturâ ea ex parte in quam desinit.* Les anciens Latins écrivoient par sillons, ayant commencé de la gauche à la droite, ils écrivoient le second vers commençant de la droite à la gauche, comme les bœufs font en sillonnant la terre; c'est pourquoi, comme remarque le même Auteur, cette maniere d'écrire étoit nommée *Bustrophe, à boum versatione.* C'est ce que nous avons dit de la premiere maniere dont les Grecs écrivoient.

L'égalité des mesures du temps de la prononciation, ne peut être agréable, comme nous avons dit, si elle n'est sensible. Pour cela il faut que les oreilles distinguent ces mesures, & qu'en même temps qu'elles sont entenduës séparément, elles soient liées ensemble, de sorte que les oreilles puissent les comparer les unes avec les autres, & appercevoir leur égalité qui suppose tout au moins deux termes, & quelque distinction entre ces termes. Car on ne dit point de deux grandeurs qu'elles sont égales, que lorsqu'elles sont toutes deux presentes à l'esprit. Outre cela l'égalité des mesures doit être alliée avec la varieté, comme nous l'avons fait voir avec étenduë dans le Chapitre huitiéme; d'où nous apprenons que l'artifice & la structure des Vers consiste dans l'observation de ces quatre choses.

1. Chaque mesure doit être entenduë distinctement, & séparément de toute autre mesure.

2. Ces mesures doivent être égales.

3. Ces mesures ne doivent pas être les mêmes, Il faut qu'il y ait quelque difference entr'elles, afin que la varieté & l'égalité y soient alliées l'une avec l'autre.

4. Cette alliance de l'égalité avec la varieté ne peut être sensible dans ces mesures, si elles ne sont

liées les unes avec les autres. Il faut que les oreilles les entendent toutes ensemble, qu'elles les comparent, & que dans cette comparaison elles apperçoivent l'égalité qu'elles ont dans leur difference.

La prononciation des langues étant differente, la structure des Vers ne peut être la même dans toutes les langues. Toute cette difference neanmoins se réduit à deux chefs; car la Poësie Latine & la Poësie Grecque ne different de la Poësie Françoise, Italienne, & Espagnole, que parce que dans ces dernieres langues on prononce toutes les syllabes également, & qu'elles n'ont point cette distinction de voyelles bréves & de voyelles longues; c'est pourquoi je ne serai point obligé de parler en particulier de la structure des Vers de chaque langue; il suffira pour mon dessein de découvrir les fondemens des regles de la Poësie Latine, & de celles de la Poësie Françoise. Je ne prétens pas qu'on devienne Poëte en lisant ce que je vais dire. Mon dessein est de faire connoître les principes de l'art, ce qui doit plaire à ceux qui sont spirituels, beaucoup plus que l'harmonie de la Poësie; les plaisirs de l'esprit étant plus grands que ceux du corps, certainement ils sont préferables; d'où S. Augustin conclut que ce seroit un déreglement d'aimer mieux un vers que la connoissance de l'artifice avec lequel il est composé. Ce seroit une marque qu'on fait plus d'état des oreilles que de l'esprit. *Nonnulli perversè magis amant versum, quàm artem ipsam quâ conficitur versus, quia plus auribus quàm intelligentiæ se se dederunt.* Lorsque Cyrus faisoit voir à Lysander ses jardins, ses vergers, ses boccages, où tous les arbres étoient plantez avec ordre; Cela est admirable, dit ce Grec; mais celui qui est l'Auteur de cette belle disposition, me paroît encore plus digne d'admiration. Je tâche par ces refle-

xions de prévenir ceux qui vont voir le détail dans lequel je descends. Il est necessaire pour connoître l'art de la Poësie Latine. Or, selon ce que je viens de dire, cette connoissance doit plaire à un esprit raisonnable, pour le moins autant que les ouvrages de cette Poësie.

CHAPITRE XI.

Des mesures, ou pieds dont les Grecs & les Latins composent leurs Vers.

CHaque mesure dans la Poësie Latine est entenduë séparément & distinctement par une élevation de voix qui se fait au commencement, & par un rabaissement de voix qui se fait à la fin. Ces mêmes mesures sont appellées pieds; parce qu'il semble que les vers marchent en cadence par le moyen de leur mesure. Ainsi les pieds d'un Vers Latin, comme le remarque Marius Victorinus, se forment par une élevation & par un rabaissement de voix, *ἄρσει & θέσει, id est, alternâ syllabarum sublatione & positione pedes nituntur & formantur.* Les Romains battoient la mesure en recitant leurs Vers: *Plaudendo recitabant. Pedis pulsus ponebatur, tollebaturque*; d'où vient cette maniere de parler, *percutere pedes versûs*, pour dire distinguer les pieds ou les mesures d'un Vers.

Pour déterminer combien il peut y avoir de differentes mesures, ou de differens pieds dans la Poësie Latine, il faut faire attention aux regles suivantes, qui sont fondées sur cette necessité qu'il y a de rendre les mesures nettes & distinctes.

PREMIERE REGLE.

Il eſt conſtant qu'un pied doit être composé tout au moins de deux ſyllabes, ſur la premiere deſquelles la voix s'éleve, & s'abaiſſe ſur la ſeconde, afin de la faire remarquer.

SECONDE REGLE.

Les deux ſyllabes d'un pied ne peuvent pas être toutes deux bréves, parce qu'elles paſſeroient trop vîte, & que l'oreille n'auroit pas le temps de diſtinguer deux differens degrez dans la voix qui les prononce ; ſçavoir, une élevation & un rabaiſſement.

TROISIE'ME REGLE.

Deux bréves dans la prononciation ont la valeur d'une longue, c'eſt-à-dire, le temps de la prononciation d'une longue eſt égal à celui que l'on employe pour prononcer deux voyelles bréves.

QUATRIE'ME REGLE.

Un pied ne peut être composé de plus de deux ſyllabes longues, ou équivalentes à deux longues ; car celles qui ſe trouvent entre les extrêmes, ſur leſquelles la voix s'éleve & ſe rabaiſſe, troublent l'harmonie, & empêchent l'égalité des meſures, comme nous le dirons. Je ne parle à preſent que des pieds ſimples qui peuvent former une harmonie parfaite. On appelle *pieds composez*, ceux qui ſont faits de deux pieds ſimples.

CINQUIE'ME REGLE.

Un pied ne peut être composé de plus de trois syllabes : Il ne peut l'être de quatre ; car ces syllabes seront ou toutes bréves , ou quelques-unes seront longues. Si elles sont toutes bréves , la prononciation en sera trop glissante, & par consequent vicieuse, une mesure de quatre bréves ne pouvant être entenduë distinctement. Si dans une mesure de quatre syllabes il y a une longue & trois bréves , ces trois bréves valent plus d'une longue : ainsi cette mesure peche contre la quatriéme regle.

SIXIE'ME REGLE.

Les oreilles rapportent toujours les mesures composées aux plus simples, parce que les choses simples s'entendent plus facilement & plus distinctement. Ainsi d'une mesure composée de quatre syllabes longues , les oreilles veulent qu'on en fasse deux.

Ces regles nous font connoître que tous les pieds simples sont ou de deux syllabes, ou de trois syllabes. Voyons de combien de sortes il peut y avoir de pieds de deux syllabes, de combien de trois syllabes.

Dans un pied de deux syllabes, ou ces syllabes sont deux longues, & ce pied s'appelle *Spondée.*

Ou ces deux syllabes sont deux bréves, & ce pied est nommé *Pyrrique*.

Ou la premiere de ces deux syllabes est longue, & la seconde bréve, ce qui fait le pied qu'on nomme *Trochée.*

Ou la premiere est une bréve, & la dernie-

re une longue ; ce qui est appellé *Iambe.*

Dans un pied de trois syllabes, ou ces trois syllabes sont longues, & ce pied est nommé *Molosse.*

Ou ces trois syllabes sont bréves, ce qui fait le pied qu'on nomme *Tribraque.*

Ou la premiere est longue, & les deux autres bréves ; ce qui est un *Dactyle.*

Ou la derniere est longue, & les deux premieres bréves, ce qui est nommé *Anapeste.*

Ou la premiere est bréve, & les deux dernieres longues : ce qui est nommé *Bachique.*

Ou les deux premieres sont longues, & la derniere est bréve, qui est appellé *Antibachique.*

Ou les deux extrêmes étant longues, elles renferment une bréve : on appelle ce pied *Amphimacre.*

Ou les deux extrêmes étant bréves, elles renferment une longue ; ce pied se nomme *Amphibraque.*

Or tous ces pieds ne peuvent pas entrer dans la composition des Vers, parce qu'ils n'ont pas les conditions qui doivent se trouver dans leurs mesures. Plusieurs sont exclus de la Poësie par les regles précedentes. Le Pyrrique par la seconde regle. Le Molosse par la quatriéme. Le Bachique & l'Antibachique par la même regle. L'Amphimacre & l'Amphibraque par la sixiéme. Outre cela nous ferons voir que l'égalité ne peut être gardée dans ces deux dernieres mesures ; si bien qu'il n'y a que six pieds ; sçavoir, le Spondée, le Trochée, l'Iambe, le Tribraque, le Dactile, & l'Anapeste. On compte plusieurs autres pieds ; mais ils se rapportent naturellement à ces six sortes de pieds dont nous venons de parler.

CHAPITRE XII.

En quoi consiste l'égalité des mesures des Vers Grecs & Latins; ou ce qui fait cette égalité.

LOrsque deux syllabes se prononcent en temps égaux, on dit que la quantité ou le temps de ces deux syllabes est égal. Cette égalité se trouve entre deux syllabes & une troisiéme, lorsque dans le temps qu'on prononce une de ces syllabes, on a le loisir de prononcer les deux autres. On dit que le temps d'une syllabe est ou le double, ou le triple du temps d'une seconde syllabe, si dans le temps qu'on prononce l'une, l'autre se peut prononcer dans le même espace de temps ou deux fois, ou trois fois. Ainsi le temps d'une longue est double du temps d'une bréve. Lorsque les temps de la prononciation de deux syllabes peuvent être mesurez par une mesure précise; par exemple, que le temps de l'une est double de celui de l'autre, cette prononciation empêche la confusion, & fait que les oreilles apperçoivent distinctement la quantité de ces syllabes; ce qui doit plaire infailliblement, puisque l'égalité, comme nous avons vû, est agréable, parce qu'elle rend les sons distincts, & ôte la confusion. Il y a dans une mesure, ou pied, comme il a été dit, une élevation, & un rabaissement: *Pes habet elationem & positionem.* Afin donc que l'égalité y soit gardée, le temps de l'élevation doit être égal à celui du rabaissement. Dans un Spondée les temps de l'abaissement & de l'élevation sont parfaitement égaux, puisque ce pied est composé de deux longues. La même chose arrive dans le Dactyle & dans l'Anapeste, le temps de deux bréves étant égal à celui d'une lon-

gue. Dans le Trochée, & l'Iambe, cette égalité n'est pas si parfaite; mais aussi la difference d'une longue & d'une bréve n'est pas si sensible que les oreilles en puissent être choquées. Outre cela il faut remarquer, qu'un silence notable tient lieu tout au moins d'une bréve; ainsi un Trochée a la valeur d'un Spondée ou d'un Dactyle, si aprés ce Pied la voix se repose & s'arrête, & pour lors le temps du rabaissement est égal à celui de l'élevation. C'est ce qu'il est important de considerer, pour répondre à une objection qu'on pourroit proposer contre ce que nous avons dit, qu'une mesure demande necessairement deux syllabes; car il se trouve dans les Odes des mesures qui ne sont que d'une seule longue; mais le repos de la voix, *distinctionis mora*, ou le silence qui suit cette longue tenant lieu d'une bréve, il fait avec cette longue un Trochée, qui est une mesure de deux syllabes.

On peut encore ici reconnoître le fondement de ce que nous avons dit ci-dessus, qu'un pied ne peut être composé de plus de deux syllabes longues; car si l'élevation ou le rabaissement comprend la syllabe moyenne; l'égalité ne sera plus entre ces deux parties. Si cette syllabe n'est comprise dans aucune des deux parties d'une mesure, elle demeure inutile pour l'harmonie, & par consequent elle ne sert qu'à la troubler. C'est pour cette raison que les pieds qu'on appelle Amphimacre & Amphibraque, ne peuvent entrer dans la structure d'aucun Vers; car dans ces pieds ou une bréve se trouve entre deux longues, ou une longue entre deux bréves; ainsi cette moyenne syllabe ne pouvant se joindre avec une des extrémitez sans troubler l'égalité, elle demeure inutile, & trouble l'harmonie. Ces pieds neanmoins peuvent entrer dans une structure harmonieuse,

les temps de l'élevation & du rabaissement de ces pieds étant proportionnels. Dans un pied de trois syllabes longues que nous avons appellé Molosse, le temps du rabaissement qui se fait sur les deux dernieres longues, est double du temps de l'élevation qui se fait sur la premiere syllabe longue; ainsi ces temps sont proportionels, & par consequent ils peuvent être agreables à l'oreille, comme nous avons vû. Aussi un discours qui est composé du mélange de ces pieds, est harmonieux; mais ils sont exclus des Vers, parce que l'harmonie des Vers doit être fort sensible; ce qui ne peut être si l'égalité des mesures n'est gardée exactement. Dans un Iambe & dans un Trochée, cette égalité ne s'y trouve pas; mais, comme nous l'avons déja dit, la difference qui est entre une bréve & une longue n'est pas fort sensible, parce qu'une bréve se prononce vîte. L'inégalité au contraire qui est entre les parties d'une mesure de trois longues, est tres-sensible, & trois fois plus grande; car deux longues valant quatre bréves, une longue est à deux longues, comme deux bréves sont à quatre bréves, & une longue est à une bréve, comme deux bréves sont à une bréve. Selon Marius Victorinus une bréve est un temps: c'est pourquoi, comme le remarque Servius Honoratus, un Spondée a quatre temps.

Une mesure est égale à une autre mesure lorsque les temps de leur prononciation sont égaux: ainsi le Spondée, le Dactyle, & l'Anapeste sont des mesures égales. *Tempora elationis & positionis æqualia sunt.* Le Trochée, l'Iambe, & le Tribraque sont aussi des mesures égales; car deux bréves des trois d'un Tribraque ayant la valeur d'une longue, ce pied est égal à un Trochée, ou à une Iambe. L'égalité n'est pas entiere entre un

Spondée & un Iambe : mais, comme nous avons dit, la difference n'eſt pas grande. On peut donc compoſer des Vers des ſix ſortes de pieds dont nous avons parlé, puiſqu'ils ſont ou égaux, ou preſque égaux. Il faut encore remarquer que les mêmes voyelles, quoique toutes bréves, peuvent n'être pas égales dans la prononciation, ſi elles ſe trouvent entre des conſones qui retardent plus ou moins leur prononciation. Par exemple, les premieres voyelles de ces quatre noms Grecs ſont breves : ὁδὸς, ῥόδος, τρόπος, στρόφος ; mais il y a de la difference entre les temps de leur prononciation. C'eſt à quoi il faut faire attention, quand on veut rendre un vers harmonieux.

CHAPITRE XIII.

De la varieté des meſures, & de l'alliance de l'égalité avec cette varieté. Comme ſe trouve l'une & l'autre choſe dans les Vers Grecs & Latins.

LA varieté eſt ſi néceſſaire pour prévenir le dégoût qu'on prend des choſes les plus agréables, que les Muſiciens, qui étudient avec tant de ſoin la proportion & la conſonance des ſons, affectent même de temps en temps quelque diſſonance dans leurs concerts. C'eſt-à-dire, qu'ils négligent d'unir leurs voix par un parfait accord, afin que la rudeſſe par laquelle ils piquent pour lors les oreilles, ſoit comme un ſel qui les réveille. Quand les Poëtes ſe diſpenſeroient donc quelquefois des regles dont nous avons parlé, on ne devroit pas ni les reprendre, ni blâmer ces regles, auſquelles nous ajoûtons celle-ci ; qu'il faut relever la douceur de l'égalité par le ſel de

de la varieté, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte.

La varieté ſe trouve en pluſieurs manieres dans les Vers Latins. Je ne parle point de celle qui conſiſte dans la difference du ſens, & dans la diverſité des mots. Premierement, il eſt conſtant que dans le Dactyle, l'Anapeſte, le Trochée, l'Iambe, le Tribraque l'élevation eſt fort differente du rabaiſſement: & quoique le temps de deux voyelles bréves ſoit égal à celui d'une longue, cependant les oreilles apperçoivent ſenſiblement la difference qui eſt entre une longue & deux ſyllabes bréves. De même, quoique les temps d'un Spondée, d'un Dactyle, d'un Anapeſte ſoient égaux, cependant leur difference eſt tres-ſenſible. *In Dactylo tollitur una longa, ponuntur duæ breves: in Anapeſto tolluntur duæ breves, ponitur una longa: in Spondeo tollitur & ponitur una longa.*

On ne compoſe pas ordinairement des Vers d'une ſeule ſorte de pieds. Les Vers Hexametres ſont compoſez de Spondées & de Dactyles, les Vers Pentametres de Spondées, de Dactyles, & d'Anapeſtes. L'Iambe reçoit pluſieurs pieds. Les Vers Lyriques ſont encore plus diverſifiez que les autres, parce que non ſeulement ils reçoivent differens pieds, mais encore le nombre de ces pieds eſt inégal, tantôt plus grand, tantôt plus petit.

Un Vers compoſé tout entier de Spondées ou de Dactyles, ne plairoit pas; il faut temperer la vîteſſe des Dactyles par la lenteur & par la gravité des Spondées. Les Vers Iambes peuvent être compoſez de purs Iambes, parce que ce Vers paſſant extrémement vîte, quoiqu'il ſoit compoſé de ſix meſures, il ſemble qu'il n'en ait que trois. Ainſi la trop grande égalité de ces meſures dans un ſi petit nombre, ne peut être ennuyeuſe, comme il eſt évident en celui-ci.

Suis & ipsa Roma viribus ruit.

Les mesures de l'Hexametre sont grandes, & fort sensibles : ainsi si leur égalité ne se trouve accompagnée de la varieté, ce Vers est desagreable.

Les Vers Lyriques sont composez ordinairement de plusieurs sortes de pieds, parce que ces Vers étant faits pour être chantez en Musique, le chant n'en seroit pas agréable, si la difference des pieds ne donnoit le moyen aux Musiciens de diversifier leurs voix.

L'alliance de la varieté avec l'égalité est manifeste dans la Poësie Latine. Premierement, dans chaque pied ; car il est évident, par exemple, que dans un Dactyle l'égalité & la varieté s'y trouvent ; l'égalité, puisque le temps de deux bréves est equivalant à une longue ; la varieté, puisque, comme nous avons dit, les oreilles apperçoivent bien de la difference entre une syllabe longue & entre deux syllabes bréves. En second lieu, cette alliance est sensible dans les vers entiers ; car ils sont composez de pieds qui sont differens & en même temps égaux, puisque les temps de leur prononciation sont égaux.

Ce n'est pas assez, selon ce qui a été démontré ci-dessus, que les Vers soient composez de mesures égales, il faut rendre cette égalité sensible, & pour cela lier ces mesures ensemble. Les Latins le font par la césure, qui est un retranchement de quelques syllabes du mot précédent pour en faire un pied, avec celles qui sont au commencement du mot suivant, comme dans cet exemple.

Ille meas errare boves, &c.

Ce mot *césure*, vient du Latin *cado*, qui signifie coupper. La syllabe *as* dans *meas*, est une césure, cette syllabe *as*, avec la syllabe *er*, du mot suivant *errare*, faisant un Spondée. C'est cette césure qui fait un corps des mesures, & qui les presente toutes ensemble aux oreilles; car la voix n'ayant pas coûtume de s'arrêter au milieu d'un mot, & de le diviser, elle achevé vîte de le prononcer. Or, la césure fait que les pieds finissent, & commencent au milieu des mots; ainsi la voix qui ne se repose point dans ces lieux, & qui lie les syllabes de chaque mot, lie en même temps les pieds, & les enchaîne les uns dans les autres. Cette observation se peut rendre sensible aux yeux, en couppant les deux Vers suivans par leurs césures.

Ille me | as er | rare bo | ves ut | cernis & | ipsum
Ludere | quæ vel | lem cala | mo per | misit a | -grefti.

La voix distingue chacune de ces mesures, comme nous avons dit, par une élevation au commencement, & par un rabaissement à la fin. Or, elle lie aussi ces mesures par la césure : car quand la voix a prononcé la syllabe *me* dans *meas*, elle prononce de suite *as*, qui fait partie de la mesure suivante; ainsi elle lie & la premiere mesure, & la suivante. Cette seconde mesure est liée avec la troisiéme; car la voix ne se reposant point au milieu du mot *errare*, elle poursuit sans interruption, aprés avoir dit *er*, la prononciation de la fin *rare*; ainsi les oreilles les entendent unies & jointes ensemble. La troisiéme mesure est liée de la même maniere avec la quatriéme. Les Vers sans césures ne paroissent pas Vers, parce que, comme nous avons dit, l'égalité des mesures qui fait la beauté des Vers, ne peut être sensible si

elles ne sont liées, & si les oreilles n'apperçoivent leur liaison. On liroit le Vers suivant sans prendre garde que c'est un Vers, parce qu'il n'a point de césure.

Urbem | *fortem* | *cepit* | *nuper* | *fortior* | *hostis.*

Il ne me reste plus qu'à parler du nombre des mesures qui doivent composer les Vers. Il est évident qu'un Vers demande tout au moins deux mesures. Nous venons de dire que c'est l'égalité de ces mesures qui plaît aux oreilles, lorsque ces mesures leur étant presentées elles en apperçoivent l'égalité en les comparant les unes avec les autres. Or, comme nous avons remarqué, toute comparaison suppose tout au moins deux termes. Si le nombre de ces mesures étoit trop grand, il est évident que les oreilles qui les doivent considerer toutes ensemble, seroient accablées de ce grand nombre; c'est pourquoi on ne compose jamais les Vers de plus de six grandes mesures, telles que sont les Spondées & les Dactyles. Les Vers Iambes reçoivent jusqu'à huit pieds, parce que le pied qui donne le nom à ce Vers, passe fort vîte, & huit de ces mesures ne font que quatre grandes mesures. Il y a cette difference entre les *Rythmes* des Anciens, & les Vers; que les Rythmes étoient bien composez de plusieurs pieds; mais le nombre de ces pieds n'étoit point déterminé, comme est celui des *Metres*, ou des Vers. Ce que nous nous avons dit ici de la Poësie Latine, regarde la Poësie Grecque qui a les mêmes regles.



CHAPITRE XIV.

Les premieres Poësies des Hebreux, & de toutes les autres Nations, n'ont été vraisemblablement que des Rimes dans leur commencement.

LA Poësie n'a pas été d'abord parfaite. La cadence qui se trouva par hazard dans quelqu'expression, plut, avant même qu'on sçût ce que c'étoit que Vers, comme le dit Quintilien: *Ante enim carmen ortum est, quàm observatio carminis.* Ensuite on affecta de mesurer ses paroles, afin qu'elles eussent quelque cadence, ce qui se faisoit d'abord fort grossierement. Les Grecs s'y appliquerent avec soin; & ce qui contribua à perfectionner les premiers commencemens de leur Poësie, ce fut que long-temps avant la guerre de Troye leurs Poëtes joignirent la Poësie avec la Musique, comme nous l'avons remarqué. Ils recitoient leurs Vers au son des instrumens. Aussi ces deux Arts semblent être nez en même temps; d'où vient que les Poëtes sont encore appellez Chantres, Musiciens. Les Vers étoient des chants; ils se recitoient en chantant. Dans la suite la Musique s'est distinguée de la Poësie; &, comme le dit Quintilien, la recitation des Vers tient un milieu entre le chant & la maniere de parler ordinaire. Mais dans les commencemens la Poësie étoit une Musique. Isaac Vossius dans un Livre qu'il a fait exprés pour cela, démontre fort bien que cette musique n'avoit pas besoin de notes; les longues & les breves en tenoient lieu; d'où vient que tous les Vers d'une Ode tres-longue se chantoient également bien, parce que les mêmes mesures y étoient observées. Nos Musiciens en faisant aujourd'hui

un air ſur une Ode Latine, ne s'aſſujettiſſent ni à la longueur, ni à la breveté des ſyllabes; ainſi cet air qui convient aux premieres ſtrophes, ne s'accorde pas toujours avec les autres ſtrophes.

Il eſt facile de concevoir comment la Poëſie Grecque ſe perfectionna, c'eſt-à-dire qu'elle devint plus charmante aux oreilles, les Muſiciens s'en mêlant, & les Grecs leur donnant toute liberté ſur le langage, pourvû qu'ils le poliſſent, & le rendiſſent harmonieux. Les Poëtes Grecs, ou les Muſiciens purent donc aſſujettir à des pieds les Vers, qui dans le commencement n'étoient que des cadences groſſieres, imparfaites, comme une Proſe rimée. C'eſt ce que dit Quintilien: *Poema nemo dubitaverit imperito quodam initio fuſum, & aurium menſurâ, & ſimiliter decurrentium ſpatiorum obſervatione eſſe generatum, mox in eo repertos pedes.* Les intervalles de la reſpiration pouvoient avoir quelques meſures que les rimes rendoient ſenſibles. C'eſt un artifice aiſé, naturel, & uſité de tout temps. Encore aujourd'hui les Poëſies des Perſes, des Tartares, des Chinois, des Arabes, des Africains, de pluſieurs peuples de l'Amerique ne conſiſtent que dans des rimes, dans des terminaiſons, ou chutes ſemblables. La langue Hebraïque eſt la premiere de toutes les langues: certainement elle eſt plus ancienne que la Grecque. Or, on voit que les Hebreux avoient des Poëſies dans le temps qu'ils ſortirent de l'Egypte. Marie aprés cette ſortie recita un Cantique que Moyſe rapporte. On trouve dans l'Ecriture pluſieurs Cantiques. Les Pſeaumes ſont une veritable poëſie. Les Sçavans diſputent ſur la nature de cette poëſie. Ce qui doit être conſtant, c'eſt qu'on y obſerve une cadence, des intervalles égaux, ou des expreſſions égales, laquelle égalité eſt renduë ſenſible par la repetition

de mêmes syllabes, ou mêmes lettres. C'est ce que l'Auteur de la Bibliotheque universelle a observé. Il le fait voir dans plusieurs passages qu'il propose, où il montre comme c'est l'égalité des expressions, & les mêmes chutes ou rimes qui en font toute la cadence. Il en donne tant d'exemples; qu'on ne peut douter de ses sçavantes observations. * On ne les avoit pas faites, parce qu'on n'avoit pas pris garde à la négligence des Copistes, qui en décrivant les anciens Cantiques & les Pseaumes, n'ont pas eu le soin de les décrire comme ils le devoient, en la maniere que se doivent écrire les vers, finissant chaque ligne avec la rime. Ainsi une partie de l'industrie de cet Auteur consiste dans le retablissement de la veritable écriture, finissant ou commençant chaque ligne comme la rime le demande; en quoi il réussit si ordinairement, qu'on ne peut pas penser que ces rimes soient un effet du hazard. Au contraire, s'il y a quelque partie d'un Pseaume où cela ne s'observe pas; on peut penser que cela est arrivé par quelque transposition qu'un Copiste mal-habile aura pû faire. L'Auteur en convainc tout homme docile qui aime & écoute la verité, de quelque bouche qu'elle sorte.

Philon & Josephe, & aprés eux Saint Jerôme, ont avancé que dans la Poësie Hebraïque il y avoit des pieds comme dans la Poësie Grecque; mais on ne sçait pas s'ils ont bien examiné la mesure de cette poësie. On soupçonne Philon & Josephe d'avoir sçû peu l'Hebreu. Ce soupçon est bien fondé. Saint Jerôme les a pû croire sans autre raison que celle qui se tire de leur autorité. Gomar a fait un Traité qu'il a intitulé: *Davidis Lyra*, exprés pour soûtenir le même sentiment; mais quand il vient au détail, il ne réussit pas. Loüis Capel l'a refuté. Quand on approfondit la chose,

on trouve même que la langue Hebraïque n'est pas capable de mesures ou pieds des vers Grecs & Latins. Ce qu'il faut considerer ici.

Nous avons dit que les anciens Poëtes Grecs ont formé la langue Grecque, qui dans son commencement fut fort imparfaite. Elle tire sa premiere origine de la langue Phenicienne ; ce sont les Poëtes qui l'ont changée. Les Grecs n'avoient d'abord que des noms & des verbes monosyllabes sans temps : leurs noms n'avoient point d'inflexions ou de cas, comme n'en ont point les Pheniciens ou Hebreux ; car c'est la même langue. La mesure des vers oblige à des transpositions qui causeroient de l'obscurité si les noms n'avoient de differens cas de differentes terminaisons, qui marquent leurs rapports. Or, il n'y a pas moyen de faire des vers qui ayent des pieds sans transpositions. Dans ce Vers de Lucain,

Bella per Emathios plusquàm civilia campos,

le mot *civilia*, n'est pas en sa place naturelle, mais on voit où il se doit rapporter. L'Hebreu ne souffre point de renversemens semblables. Il n'y a point de differens cas en cette langue, tant de differentes terminaisons. Le substantif précede toujours l'adjectif lorsqu'on ne sous-entéd rien entre deux ; comme *ben chacam*, c'est-à-dire, *un fils sage* ; & on ne peut point dire *chacam ben* ; comme en François on ne peut dire que *mon pere*, *ma mere*. Dans l'Hebreu le substantif qui est en regime, doit toujours préceder ; comme, *Dibre Scholmo*, *Les paroles de Salomon* ; & jamais *Scholmo debarim*. En Latin, *Salomonis verba*, & *verba Salomonis*, c'est la même chose. Enfin les assujetissemens de cette langue à l'ordre naturel, les terminaisons presque semblables, car tous les noms pluriels masculins se ter-

minent en IM, & les feminins en OT, ont empêché les Hebreux de faire des vers Metriques, ou des vers composez de pieds.

Les Hebreux, aussi-bien que presque toutes les autres langues du monde, excepté le Latin & le Grec, n'ont donc pû avoir qu'une poësie simple, consistant dans l'égalité des expressions d'un égal nombre de voyelles, & dans la rime qui rend sensible cette égalité. Ce mot *rimes*, vient sans doute de *Rythme*, *ῥυθμὸς*, *Rythmus*, mot Grec qui signifie un arrangement harmonieux, ou cadence agréable. Ce mot Grec comprend tout ce que l'oreille apperçoit de mesuré, soit prose, soit vers, comme Ciceron le définit. *Quidquid est enim quod sub aurium mensuram aliquam cadit, etiam si abest à versu, numerus vocatur, qui græcè ῥυθμὸς dicitur.* La prose même est ainsi capable de *rythme*; car on en peut disposer les mots dont elle est composée, de maniere qu'ils fassent une cadence lente ou accelerée, douce ou forte, selon que le sujet le demande. Dans les vers ce sont toujours les mêmes mesures : dans la prose il faut une grande varieté. Le mot *Rythmus*, signifie beaucoup : selon son idée generale, qui renferme toutes les significations qu'on lui peut donner, c'est une composition reglée, qui se fait avec un certain ordre, raison, proportion du son & du mouvement des paroles.

Dans toutes les langues qui ne sont pas capables d'avoir des vers qui ayent des pieds, la poësie consiste principalement en ce que nous appellons *rimes*. Quand la prononciation de la langue Latine commença à se perdre, qu'on ne distingua plus la longueur & la breveté des voyelles, qu'on les prononça toutes presque également, on se contenta d'une prose rimée, comme sont ces sortes de *Cantiques*, *Hymnes*, *Proses*, qui se chantent

dans nos Eglises, dont l'artifice ne consiste que dans des expressions égales, qui se terminent de la même maniere. C'est ce que les bons Poëtes Latins évitoient avec autant de soin que les mauvais Poëtes l'ont recherché depuis la corruption de la langue Latine. On sçait combien ce vers de Ciceron a été méprisé.

O fortunatam natam me Consule Romam!

Il ne se seroit jamais fait de jaloux si tout ce qu'il a dit eût été de ce stile, comme Juvenal le dit agréablement en raillant ce mauvais vers.

Antonii gladios potuit contemnere, si sic
Omnia dixisset.

Isaac Vossius observe, que pour éviter ces rimes Virgile a mieux aimé écrire,

Cum canibus timidi venient ad pocula Damæ,

que de mettre comme il le pouvoit, *timidæ*. Il ajoûte qu'on se trompe si on s'imagine qu'il y avoit une rime dans ce vers.

Cornua velatarum obvertimus antennarum.

Les deux dernieres lettres de *velatarum*, se mangeoient, & n'étoient point entenduës lorsqu'un Romain prononçoit ce vers. La poësie Grecque & Latine avoit d'autres charmes que les nôtres. Nous l'avons dit, ils recitoient leurs vers d'une maniere qui ne nous est guere moins difficile de concevoir que les cinq tons avec lesquels les Chinois prononcent differemment un même mot monosyllabe; c'est pourquoi je dirai

encore une fois qu'on a tort de s'imaginer que ces peuples pûſſent ſentir autre choſe dans l'harmonie de leurs vers, que ce que nous y ſentons aujourd'hui.

CHAPITRE. XV.

De la Poëſie Françoiſe, & de celle de toutes les autres Nations qui ont des rimes.

NOUS l'avons dit que l'artifice de la poëſie Grecque & Latine eſt ſi particulier à ces deux langues, qu'aucune autre langue n'a rien de ſemblable, & que pour toutes les autres poëſies anciennes & nouvelles, elles ne conſiſtoient que dans l'égalité du nombre des ſyllabes, & dans les rimes. Avoüons neanmoins ici qu'il y a des endroits des Pſeaumes & de quelques Cantiques où il n'eſt pas poſſible de trouver des rimes, & qui cependant different de la proſe. Les manieres contraintes & obſcures de ces endroits marquent qu'il faut que celui qui en eſt Auteur ſe ſoit aſſujeti à des meſures que nous ne diſtinguons pas. Il n'eſt pas toujours neceſſaire que la rime ſe trouve à la fin du vers; on peut lier des paroles, de ſorte qu'elles ayent une cadence, comme on en voit des exemples dans les langues Eſpagnole, Italienne & Angloiſe, dans leſquelles on fait de fort bons vers ſans rimes. Ceux qui poſſedent ces langues peuvent examiner ce qui produit cette cadence, & fait que ſans rimes quelques-uns de leurs vers ont de l'harmonie. Cela peut venir de ce que les terminaiſons dans ces langues étant plus fortes, elles font plus d'impreſſion; ainſi, l'égalité dans les expreſſions, dans le nombre des ſyllabes peut faire une harmonie ſenſible. Il n'en

eſt pas de même dans notre langue à cauſe de ſa douceur. Elle ne frappe pas ſi fortement les oreilles. Cependant on parle d'une piece de vers qui n'avoient point de rimes, faits par de Meſſiriac : c'étoit une traduction des Epîtres d'Ovide qui n'a point été imprimée. Nous ne parlerons ici que des vers avec des rimes : & comme il faut attacher à des exemples ce que nous allons dire, nous les tirerons de la poëſie Françoiſe.

Ce qui fait la difference eſſentielle de notre poëſie d'avec la Latine & la Grecque, c'eſt notre prononciation differente de celle dont on prononçoit autrefois le Grec & le Latin. Nous prononçons d'une maniere unie, & preſque également toutes les voyelles. Il eſt vrai que nous élevons la voix ſur certaines ; ce qui a fait croire à Henri Eſtienne que nos voyelles étoient longues ou breves comme les voyelles Latines. Il donne pour exemple ces mots, *grace*, *race*, *matin*, oppoſé au *ſoir* & *matin*, le nom d'un chien ; *pâté* qu'on mange, & la *pâte* d'un chien : il dit que *parŏlĕ*, ſont trois breves ; *maîtrĕsse*, une longue entre deux breves ; *mĭsĕrĭcordĕ*, trois breves avec un trochée. C'eſt pourquoi il prétend qu'on peut faire des vers François, ſemblables aux vers Latins ; & pour exemple il traduit en François ce diſtique Latin :

Phoſphore, redde diem ; cur gaudia noſtra moraris ?
Cæſare venturo, Phoſphore, redde diem.

en celui-ci :

Aube, rebaille le jour : pourquoi notre aiſe retiens-tu ?
Céſar doit revenir : aube, rebaille le jour.

Henry Estienne trouvoit ces deux vers François fort beaux. Peu de gens seroient de son goût.

Quand les voyelles en François pourroient faire differentes mesures, & que ce ne seroit pas seulement par l'accent qu'une même voyelle pût differer d'elle-même, mais encore parce qu'elle peut être prononcée differemment, en peu de temps, ou dans un temps plus long, personne ne pourroit disconvenir que pour la plûpart elles se prononcent également. Nous les faisons presque toutes breves ; ainsi il n'y a pas assez de voyelles longues pour faire différentes mesures. On ne peut pas faire des vers Latins de voyelles toutes breves. Nous sommes donc obligez de donner de l'harmonie à nos paroles d'une autre maniere que les Grecs & les Latins. L'art que nous suivons, c'est celui de toutes les nations du monde depuis plusieurs siecles, comme nous l'avons dit : il ne consiste que dans un certain nombre de syllabes : & dans les rimes.

Nous n'élevons la voix qu'au commencement du sens, & nous ne la rabaissons qu'à la fin. C'est pourquoi si une mesure dans notre poësie commençoit au milieu d'un mot, & finissoit au milieu d'un autre mot, la voix ne pourroit distinguer par aucune inflexion cette mesure, comme elle le fait en Latin. Afin donc de mettre de la distinction entre les mesures, & que les oreilles apperçoivent cette distinction par une élevation de voix au commencement, & un rabaissement à la fin, chaque mesure doit contenir un sens parfait : ce qui fait qu'une mesure doit être grande, & que chacun de nos vers n'est composé que de deux mesures, qui le partagent en deux parties égales, dont la premiere est appellée *Hemistiche*. Les mesures de nos vers se mesurent d'une maniere fort naturelle, puisque naturellement & sans art on éleve

la voix en commençant l'expression d'un sens parfait, & qu'on la rabaisse sur la fin de cette expression. L'égalité de ces mesures dépend d'un nombre égal de voyelles. Toutes les voyelles de notre langue se prononçant en temps égaux, il est évident que si deux expressions ont un égal nombre de voyelles, les temps de leur prononciation sont égaux.

L'égalité de deux mesures dont chaque vers est composé, ne peut donner qu'un plaisir médiocre: Aussi on lie tout au moins deux vers ensemble, qui font quatre mesures. Cette liaison se fait par l'union d'un même sens. Pour rendre encore cette liaison plus sensible, on fait que les vers qui renferment un même sens, riment ensemble; c'est-à-dire qu'ils se terminent de la même maniere. Il n'y a rien que les oreilles apperçoivent plus sensiblement que le son des mots; ainsi la rime qui n'est que la repetition d'un même son, est tres-propre pour faire distinguer sensiblement les mesures des vers. Cette maniere est tres-simple; aussi elle ennuye bien-tôt, si l'on n'a soin d'occuper l'esprit des Lecteurs par la richesse & par la varieté des pensées, afin qu'ils ne s'apperçoivent point de sa simplicité.

Voilà en peu de mots les fondemens de notre poësie: pour rendre plus sensible ce que j'en ai dit, j'en ferai l'application aux deux vers suivans.

Je chante cette guerre | en cruauté feconde,
Où Pharsale jugea | de l'Empire du monde.

L'oreille n'apperçoit que deux mesures dans chacun de ces vers, & elle les distingue, parce que la voix s'éleve au commencement, & se rabaisse à la fin de chacune de ces mesures qui contiennent des sens parfaits. Les quatre mesures de ces deux vers

sont liées ensemble par l'union d'un même sens dont elles sont les membres, & par la rime. Outre l'égalité du temps, nous pouvons remarquer que l'égalité du repos de la voix, qui se repose en prononçant nos vers par des intervalles égaux, contritribuë fort à leur beauté. Je ne parle point des differens ouvrages en vers, des vers Alexandrins, des Sonnets, des Stances, &c. Ces vers ne sont differens entr'eux que par le nombre de leurs syllabes. Les uns sont composez de plus grandes, ou de plus courtes mesures; dans les uns les rimes sont entremêlées. Comme chez les Latins on compose des ouvrages de differentes sortes de vers, en François on lie de petits vers avec de grands vers. L'artifice qu'on employe dans ces ouvrages n'a aucune difficulté qui merite que nous nous arrêtions à l'expliquer.

Ce n'est pas assez pour donner à un vers sa juste mesure, d'avoir égard à la quantité du temps de chaque voyelle, ou au nombre des mêmes voyelles: leurs concours & celui des consones avec qui elles se trouvent, augmente ou diminuë leurs mesures. Entre les mots qui ont même quantité, ou qui contiennent un égal nombre de voyelles, les uns sont rudes, les autres sont doux, les autres coulans, les autres languissans: c'est pourquoi pour rendre les mesures d'un vers égales, on doit avoir presque autant égard aux consones qu'aux voyelles, comme nous l'avons dit de la poësie Latine. Il faut sur-tout prendre garde aux accens, ou si l'on veut, à la mesure des voyelles, & prendre garde si elles sont breves ou longues; *male*, une espece de coffre, ne peut pas rimer avec *mâle*, en Latin *masculus*, comme l'enseignent ceux qui traitent expressément de la Poësie Françoise.

CHAPITRE XVI.

Il y a une sympathie merveilleuse entre notre ame & la cadence du discours, quand cette cadence convient à ce qu'il exprime.

NOus avons vû qu'un discours est agréable lorsque les temps de la prononciation des syllabes qui le composent, peuvent être mesurez par des mesures exactes : que le temps, par exemple, d'une syllabe est exactement ou le double, ou le triple de celui d'une autre syllabe. Les mesures exactes sont celles qui s'expriment par des nombres. Dans la Geometrie toutes les raisons exactes sont nommées raisons de *nombre à nombre* ; c'est pourquoi les Maîtres de l'Art de parler ont appellé nombres, *numeros*, tout ce que les oreilles apperçoivent de proportionné dans la prononciation du discours, soit la proportion des mesures du temps, soit une juste distribution des intervalles de la respiration. C'est ce que dit Ciceron. *Numerosum est id in omnibus sonis atque vocibus quod habet quasdam impressiones, & quod metiri possumus intervallis æqualibus.* En Latin, *Numerosa oratio*, c'est ce que nous nommons en François discours harmonieux.

Que l'harmonie plaise, c'est une chose qui ne demande point de preuves ; & nous ne devons pas être surpris si nos oreilles sont choquées d'un ton qui n'est pas reglé, puisque pour rompre les plus grosses cloches il ne faut que les sonner de maniere qu'elles fassent un faux ton. Tous les Auteurs conviennent, & entr'autres S. Augustin, qu'il y a une merveilleuse alliance de notre esprit avec les nombres, que les differens mouve-

mens de l'ame répondent à certains tons de la voix, avec qui elle a je ne ſçai quelle eſpece d'habitude. *Mira animi noſtri cum numeris cognatio. Omnes affectus ſpiritûs noſtri pro ſui diverſitate habent proprios modos in voce; quorum neſcio quâ occultâ familiaritate connectantur.* D'où Longin, cet excellent Critique, conclut que les nombres ſont des inſtrumens merveilleuſement propres à remüer & à faire agir les paſſions. θαυμάσιον πάθυς ὄργανον.

Pour pénetrer dans les cauſes de cette merveilleuſe ſympathie des nombres avec notre eſprit, & de leur puiſſance ſur nos paſſions, il faut ſçavoir que les mouvemens de l'ame ſuivent ceux des eſprits animaux. Selon que ces eſprits ſont plus lents ou plus vîtes, plus tranquilles ou plus violens, l'ame ſe ſent émûë de differentes paſſions. La plus petite force eſt capable d'arrêter ou d'exciter ces eſprits animaux : ils reſiſtent peu, & leur legereté fait que le plus petit mouvement étranger les détermine; le mouvement, par exemple, d'un ſon peut les ébranler. Notre corps eſt tellement diſpoſé, qu'un ſon rude & violent les fait couler dans les muſcles qui le diſpoſent à la fuite, de la même maniere que le fait la vûë d'un objet affreux, comme nous l'experimentons tous les jours; au contraire un ſon doux & moderé a la force d'attirer. En parlant rudement à un animal, il s'enfuit : on l'apprivoiſe en lui parlant doucement; d'où l'on apprend que la diverſité des ſons produit des mouvemens differens dans les eſprits animaux.

Chaque mouvement qui ſe fait dans les organes des ſens, & qui eſt communiqué aux eſprits animaux, ayant donc été lié par l'Auteur de la nature à un certain mouvement de l'ame, les ſons peuvent exciter les paſſions; & l'on peut dire que

chacun répond à un certain ſon, qui eſt celui qui excite dans les eſprits animaux le mouvement avec lequel elle eſt liée. C'eſt cette liaiſon qui eſt la cauſe de la ſympathie que nous avons avec les nombres, & qui fait que naturellement, ſelon le ton de celui qui parle, nous reſſentons differens mouvemens. Un ton languiſſant nous inſpire de la triſteſſe; un ton élevé nous donne du courage: entre les airs, les uns ſont gais, & les autres mélancoliques, ſelon la paſſion qu'ils excitent.

Pour découvrir tous les ſecrets de cette ſympathie, & expliquer comment entre les nombres les uns cauſent plûtôt la triſteſſe que la joye, il faudroit examiner quel eſt le mouvement des eſprits animaux en chaque paſſion. On conçoit facilement que ſi l'impreſſion d'un tel ſon dans les organes de l'ouïe eſt ſuivie d'un mouvement dans les eſprits animaux, ſemblable à celui qu'ils ont dans la colere; ſi, par exemple, ce ſon les agite violemment & avec inégalité, qu'il pourra exciter la colere, & l'entretenir: au contraire qu'il ſera languiſſant & mélancolique ſi l'émotion qu'il cauſe dans les eſprits animaux eſt foible & languiſſante, telle qu'eſt celle qui accompagne la mélancolie. Ce que je dis ne doit pas ſurprendre, aprés ce que nous rapportent tant d'Auteurs célebres des effets de la muſique. Ils diſent qu'il y a eu des Muſiciens qui ſçavoient joüer ſur leurs flûtes des airs propres à guérir toutes les maladies, qui pouvoient appaiſer les douleurs, & rendre la ſanté aux malades.

Peut-être qu'on en dit trop; mais nous ne pouvons pas douter de ce que nous experimentons tous les jours, que lorſque nous entendons quelqu'un chanter, rire, ou pleurer, que nous le voyons ſauter, danſer, nous ſommes invitez à faire la même choſe. La nature nous a liez enſemble.

Dans un Luth, lorſqu'on pince une corde, celle qui eſt à l'uniſſon ſe remuë ſans qu'on y touche, quoiqu'elle ſoit éloignée, & qu'entr'elles il y ait pluſieurs autres cordes qui demeurent immobiles. La nature, dis-je, nous a liez enſemble; ainſi nous reſſentons les mouvemens que nous appercevons dans les autres: auſſi il eſt indubitable que la ſeule cadence peut exciter les paſſions. C'eſt delà que Platon, dans ſes Livres de la Republique, tire cette conſequence, que ſelon qu'on change la muſique, les mœurs des Citoyens changent. Cela paroît paradoxe, mais il n'y a rien de plus veritable. Les chants effeminez amolliſſent. Il y en a de mâles, de graves, de religieux que les Muſiciens obſervent ſelon les mouvemens qu'ils veulent inſpirer. L'experience & l'autorité ne permettent pas d'en douter. *In certaminibus ſacris non eadem ratione concitant animos ac remittunt, nec eoſdem modos adhibent cùm bellicum eſt canendum, & cùm poſito genu ſupplicandum; nec idem ſignorum concentus eſt procedente ad prælium exercitu, idem receptui carmen.* Ces paroles ſont de Quintilien.

On ne peut donc douter que les ſons ne ſoient ſignificatifs, & qu'ils ne puiſſent renouveller les idées de pluſieurs choſes. Ainſi comme le ſon de la trompette fait naturellement penſer à la guerre; Thucidide, par la cadence élevée qu'il donne à ſes paroles en parlant des combats, fait, comme Ciceron dit de lui, qu'il ſemble qu'on ſoit preſent à une bataille, & qu'on y entende la trompette: *De bellicis ſcribens concitatiori numero, videtur bellicum canere,* Quand on entend le bruit de la mer on ſe l'imagine facilement, quoique les yeux ne la découvrent point. Quand on entend parler un homme qui eſt connu d'ailleurs, on ſe le repreſente avant qu'il ſoit preſent aux yeux. Les idées

des choses sont liées entr'elles, & s'excitent les unes les autres. Ainsi il est hors de doute que certains sons, certains nombres, & certaines cadences peuvent contribuer à réveiller les images des choses avec lesquelles ils ont quelque rapport & liaison.

Nous experimentons qu'en parlant nous prenons un ton conforme à nos dispositions interieures. Ce n'est pas seulement sur le visage que paroissent les mouvemens dont nous sommes agitez. La seule maniere dont nous parlons fait connoître ces mouvemens; nous prenons un autre ton en raillant que lorsque nous parlons serieusement. Notre voix n'est point la même quand nous loüons que quand nous blâmons. En un mot, nous changeons de voix selon nos differens mouvemens; aussi on fait bien mieux connoître ce que l'on pense quand on parle, que lorsqu'on écrit.

Cependant il est certain qu'on peut donner une cadence à ses paroles, qui tienne lieu d'une voix vivante. Virgile réüssit admirablement en cela; il donne à ses vers une cadence qui peut elle seule exciter les idées des choses qu'il veut signifier. En lisant ces paroles: *Et altos conscendit furibunda rogos*, qui est-ce qui ne conçoit pas par cette cadence précipitée & élevée, la précipitation avec laquelle Didon, dont il est parlé en ce lieu, monte en furie sur le bûcher qu'elle avoit préparé pour s'y brûler? Quand je lis cette description du sommeil:

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, & dono divûm gratissima serpit;

la douceur de ce vers qui glisse, me donne l'idée du sommeil qui semble se glisser, & couler dans nos membres, sans que nous nous en apperce-

vions. Ce nombre languiſſant de cette Harangue du fourbe Sinon :

Heu! quæ nunc tellus, inquit, quæ me æquora possunt
Accipere; aut quid jam misero mihi denique restat?

Ce nombre, dis-je, n'étoit-il pas capable d'exciter la compaſſion dans le cœur des Troyens? La ſeule cadence du vers ſuivant exprime le ton languiſſant avec lequel on parle d'un accident fâcheux.

Verùm opere in tanto ſineret dolor, Icare, haberes Partem.

Ce vers ſuivant marque la gravité & tranquillité du Roi dont parle le Poëte,

Olli ſedato reſpondit corde Latinus.

Souvent la maniere de dire les choſes, la poſture, les habits ſont plus éloquens que les paroles. Un habit négligé, une mine triſte fléchira plûtôt que les prieres & les raiſons. Auſſi la cadence des paroles fait ſouvent plus que les paroles mêmes, comme nous l'avons vû dans le premier Livre de cet Ouvrage. Un ton ferme imprime la crainte; un ton languiſſant porte à la compaſſion. Un diſcours perd la moitié de ſa force lorſqu'il n'eſt plus ſoutenu de l'action & de la voix : c'eſt un inſtrument qui reçoit ſa force de celui qui le manie. Les paroles ſur le papier ſont comme un corps mort qui eſt étendu par terre. Dans la bouche de celui qui les profere elles vivent, elles ſont efficaces : ſur le papier elles ſont ſans vie, incapables de produire les mêmes effets. Une ca-

dence conforme aux choſes conſerve en quelque maniere la vie au diſcours, en conſervant le ton avec lequel il doit être prononcé.

CHAPITRE XVII.

Moyens de donner à un diſcours une cadence qui réponde aux choſes qu'il ſignifie.

PLaton, comme nous l'avons dit, prétend que les noms n'ont point été trouvez par hazard. Sa preuve c'eſt que les premieres racines d'où ſont dérivez les autres mots, ont été compoſées de lettres dont le ſon exprimoit en quelque maniere la choſe ſignifiée. Cela n'eſt vrai que dans un petit nombre de racines. Mais il eſt conſtant que la beauté d'un diſcours conſiſtant dans le rapport qu'il a avec la choſe qu'il ſignifie, ſi ſa cadence convient, il eſt plus ſignificatif, & par conſequent plus agréable. Or, pour lier ſon diſcours par une cadence conforme au ſens, on n'a qu'à conſulter les oreilles, & apprendre d'elles quel eſt le ſon de toutes les lettres, des voyelles, des conſones, des ſyllabes, & à quelle choſe ce ſon peut convenir. Il y a des Auteurs qui ſe ſont appliquez à remarquer ces uſages. Ils obſervent, par exemple, que la conſone F, exprime le vent : *Cùm flamma furentibus auſtris :* que la conſone S, réveille l'idée d'une choſe qui coule, d'un courant ou d'eau, ou de ſang, *& plenos ſanguine rivos ;* comme auſſi les tempêtes,

Luctantes ventos, tempeſtateſque ſonoras,

La lettre L, convient aux choſes douces ;

Mollia lutteola pingit vaccinia caltha,
———est mollis flamma medullas.

Virgile se sert heureusement de plusieurs M, pour un bruit sourd & confus.

Magno cum murmure montis
Circum claustra fremunt.

Le fondement de tout cela est ce que nous avons dit, qu'un son excite naturellement l'idée de la chose qui peut produire un son semblable. Ainsi comme chaque lettre a un son qui lui est particulier, il est certain qu'il y a des lettres qui sont plus propres à marquer de certaines choses, comme le son de la lettre M, & de l'O, pour exprimer un son obscur. Platon dit que ces mots, σκληρότὴρ, τραχὺς, qui se prononcent difficilement, marquent bien par cette rudesse ce qu'ils signifient. Au contraire, la prononciation douce & facile de ce mot γλυκὺ, contribuë à faire connoître la douceur dont il est le nom. Il est certain qu'en parlant d'une chose douce, on est porté à en parler avec un son doux. Les mots qui sont donc composez de lettres d'une prononciation douce & facile, tiennent lieu sur le papier de ce ton avec lequel on auroit parlé. Il est naturel de prendre les signes qui sont les plus convenables. Il n'y a pas de termes plus propres que ceux dont nous marquons le cri des animaux, parce qu'ils expriment ce cri; ainsi c'est la nature qui a fait trouver ταύρων μυκήματα, χρεμετισμοὺς ἵππων, καὶ φρυαγμοὺς τράγων, *le mugissement* des Taureaux, *le hennissement* des Chevaux; comme nous disons aussi *aboyer*, *béeler*. βρόμος, πάταγος, συρισμος sont des noms naturels cõme nos noms François, *bourdonnement*, *sifflement*.

Nous avons vû la nature du ton de chaque lettre, il est facile de juger à quoi elle peut être propre : & par consequent un Orateur peut connoître entre plusieurs mots qu'il a pour s'exprimer, ceux dont le son est plus propre pour son dessein.

Entre les voyelles, les unes ont un son clair & élevé ; les autres ont un son obscur & foible. On peut faire entrer dans la composition de son discours celles qui sont propres au dessein que l'on a pris de faire une cadence plus foible ou plus forte, plus élevée ou plus basse.

Il faut avoir particulierement égard aux mesures du temps. Entre les mesures, les Dactyles coulent avec vitesse: le Spondée va gravement; l'Iambe marche vîte ; le Trochée semble courir : aussi il prend son nom d'un verbe Grec qui signifie *courir*. L'Anapeste, tout au contraire du Dactyle, coule avec vitesse dans son commencement, & sur la fin il semble qu'il va heurter contre quelque corps qui le repousse & qui l'arrête, d'où il a pris son nom, qui signifie *repercussion*. Les effets de ces mesures sont tout differens. Celui qui veut accorder la cadence de ses paroles avec les choses qu'il traite, doit choisir entre ces pieds ceux qui l'accommodent. Virgile se sert de dactyles pour exprimer la vitesse d'une action.

Illi æquore aperto
Ante notos, Zephirũque volant : gemit ultima pulsu
Thraca pedum.
Ferte citi ferrum, date tela, scandite muros.

Au contraire il évite les Dactyles, & choisit les Spondées ; lorsque la gravité convient mieux à l'expression.

——— *Magnum Jovis incrementum.*
Tanta molis erat Romanam condere gentem.
Illi inter sese magnâ vi brachia tollunt, &c.

Ciceron

Ciceron rapporte que Pythagore empêcha des jeunes gens d'entrer par force dans une honnête maison, & qu'il leur fit quitter leur mauvais dessein, ayant commandé à une femme qui chantoit, de faire entrer des Spondées dans son chant. *Pythagoras concitatos ad vim pudicæ domui inferendam juvenes jussâ mutare in Spondeum modos tibicinâ, compescuit.* Le Spondée & le Dactyle sont les deux grandes mesures. C'est pourquoi les vers Hexametres sont les plus majestueux. Le Spondée qui se trouve à la fin, fait qu'on les prononce avec un ton ferme, parce qu'il soutient la voix. L'Anapeste qui est à la fin du Pentametre, fait tomber la voix ; c'est pourquoi on employe le Pentametre pour exprimer les plaintes dans lesquelles la voix tombe à tous momens, & son cours est interrompu. On joint le Pentametre avec l'Hexametre, afin que la force de l'un soûtienne la foiblesse de l'autre. L'Iambe est si vîte, que la cadence du vers qui en est composé, n'est pas souvent sensible. Elle passe avec tant de vîtesse, qu'on a peine à distinguer ce vers de la Prose ; C'est pourquoi on employe ce pied dans les pieces de Theatre, dont le stile doit être fort naturel, & peu different de la prose.

Il est facile de rendre la cadence du discours douce ou rude. Pour la rendre douce, il faut éviter le concours des voyelles qui cause des vuides dans le discours, & empêche qu'il ne soit uni & égal. Ce concours de voyelles, & celui de plusieurs consones, particulierement de celles qui sont aspirées, ou qui ne s'accordent point, rendent le discours raboteux. Un discours rude convient aux choses rudes & desagréables, * *Rebus atrocibus conveniunt verba auditu aspera.* Pour décrire de grandes choses il faut employer de grands mots dont le son soit éclatant, & qui remplissent la bouche, La cadence du discours bas doit être négligée & languissante, pour ce sujet

* *Quintilien.*

il est à propos que tous les termes dont on se sert, ayent un son foible.

Plus les periodes sont longues, l'action de la voix est plus forte. Lorsqu'il est important de parler avec douleur, les expressions doivent être courtes & coupées. Si l'action est vehemente, s'il est besoin de donner du poids à ses paroles, comme ceux qui se veulent faire craindre font un grand bruit, il faut se servir de longues periodes, qu'on ne peut prononcer sans prendre un ton plus ferme qu'à l'ordinaire.

Je n'en dis pas davantage : ce seroit abuser du temps que de vouloir donner des regles plus particulieres pour chaque nombre. Cela ne s'acquiert que par une longue habitude, & par une forte application qui fait qu'on s'anime en composant, & que naturellement on choisit des termes rudes ou doux, qui conviennent à ce que l'on veut exprimer. Je ne conseillerois pas à un Auteur de s'opiniatrer à trouver une cadence significative avec les mêmes gênes que l'on cherche une rime. Il est difficile d'y réüssir : souvent c'est tenter l'impossible.

La plûpart des Poëtes semblent avoir ignoré cet accord des nombres avec les choses. Ils ne cherchent dans leurs vers qu'une douceur qui devient fade dans la suite. Chez eux les affligez & les joyeux, les maîtres & les valets parlent d'un même ton. Un païsan parlera avec autant de délicatesse qu'un courtisan. Cependant ces Poëtes ont des adorateurs qui croyent fort favoriser Virgile quand ils disent, des vers rudes & négligez, avec lesquels il décrit les choses basses, qu'il s'est négligé dans ceux-là pour faire paroître la douceur des autres. Ils n'estiment pas cette cadence admirable de ces vers, où il décrit le foible coup que le vieillard Priam porta à Neoptolemus, parce qu'elle est foible & languissante, comme elle le doit être.

Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu
Conjecit.

J'ai honte d'employer l'autorité des Maîtres de l'Art pour les convaincre d'une verité qui n'a pas besoin de preuve. Ciceron & Quintilien donnent de grandes loüanges à ceux qui accordent les nombres avec le sens. Les Historiens, les Poëtes, & les Orateurs ont recherché avec soin cette beauté. Ulpien, dans les Commentaires qu'il a faits sur les harangues de Demosthene, remarque que toutes les fois que ce Prince des Orateurs Grecs parloit des progrés de Philippe, il arrêtoit le cours de la prononciation de son discours, y faisant entrer à cette fin plusieurs particules, pour faire voir combien Philippe marchoit lentement dans ses conquêtes, *Quoties tardos Philippi progressus voluit ostendere, tardam multis interjectis particulis orationem faciebat.*

Pour Virgile, on peut dire que c'est en cela qu'il est inimitable, & qu'aucun Poëte n'approche de lui. Il ne seroit pas besoin d'en apporter des exemples, parce que chacun a ce Poëte entre les mains : neanmoins pour vous faire remarquer l'excellence de ses vers, je rapporterai quelques-uns des plus beaux endroits qui se presentent à ma memoire. Lorsqu'il fait parler Neptune dans le premier Livre de l'Eneïde, il donne à ses paroles une cadence élevée, majestueuse, & qui convient à la majesté de celui qu'il fait parler.

Tantane vos generis tenuit fiducia vestri?
Jam cœlum, terramque, meo sine numine, venti
Miscere, & tantas audetis tollere moles.

Remarquez la pompe des vers suivans, avec lesquels il flatte l'Empereur.

Nascetur pulchrâ Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris.

Personne ne lit les vers avec lesquels il décrit Polipheme, cet horrible & difforme Geant, sans ressentir quelque mouvement d'horreur & de crainte.

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum:

comme aussi les suivans;

Tela inter media, atque horrentes marte Latinos.

La cadence de ce vers, *Procumbit humi bos*, qui tombe tout d'un coup, imite la chute de ce pesant animal. Celle de celui-ci;

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum:

imite l'allure ou l'ardeur d'un cheval fougueux. Peut-on mieux exprimer la tristesse que par cette cadence interrompuë,

O pater, ô hominum, divûmque æterna potestas!
O lux Dardaniæ, ô spes fidissima Teucrûm!

Les vers suivans sont pleins de la douleur d'une personne affligée, qui regrette la perte de son ami:

Te amice, nequivi conspicere, &c.
Implerunt rupes, flerunt Rhodopeiæ arces.

Denys d'Halicarnasse que nous citons si souvent, montre qu'Homere lie ordinairement des nombres propres à sa matiere. Il cite quantité de vers de ce Poëte, sur lesquels il fait ses reflexions avec une élegance dont vous pouvez juger par cet échantillon. Il rapporte ces vers, dans lesquels Homere

ſait raconter à Ulyſſe les travaux que ſouffre Siſyphe dans les Enfers.

> Καὶ μὴν Σισυφον εισεῖδον, κρατερ' ἄλγε' ἔχοντα,
> Λᾶαν βαςάζοντα πελώριον ἀμφοτέρῃσιν.
> Ἤτοι ὁ μὲν σκηριπτόμενος χερσίν τε ποσίν τε,
> Λᾶαν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον. *Odyſſ. l.* 11.

Denys d'Halicarnaſſe fait cette reflexion judicieuſe & élegante :

> Ἐνταῦθα ἡ σύνθεσις ἐστιν ἡ δηλοῦσα τῶν γινομένων ἕκαστον, τὸ βάρος τοῦ πέτρου, τὴν ἐπίπονον ἐκ τῆς γῆς κίνησιν, τὸν διερειδόμενον τοῖς κώλοις, τὸν ἀναβαίνοντα πρὸς τὸν ὄχθον, τὴν μόγις ἀνωθουμένην πέτραν.

Homere, continuë cet habile Rheteur, ſe ſert dans ſes vers de voyelles qui s'entre-choquent, συγκρουμένων, & qui arrêtent le cours de la prononciation. Pour exprimer la longueur du temps que Siſyphe employe dans ce pénible travail, il ſe ſert de ſyllabes qui ont des arrêts, σκηριγμὺς καὶ ἐγκαθίσματα ; pour ſignifier la reſiſtance de cette pierre à cauſe de ſa propre preſanteur, & de la rencontre des autres pierres, τὴν ἀντιτυπίαν καὶ τὸ βαρὺ καὶ τὸ μόγις. Et afin qu'on ne croye pas que ce ſoit par hazard que les nombres répondent aux choſes dans ces vers, il montre comme la cadence des vers ſuivans eſt toute differente, dans leſquels il décrit la chute de la pierre de Siſyphe, & comme elle roule du haut du rocher où il l'avoit portée avec peine. Cette cadence eſt extrémement vîte ; il ſemble, dit-il, que les mots συνεκλισαίνουσι coulent & roulent avec la même précipitation que cette pierre. Cet Auteur fait les mêmes remarques ſur pluſieurs paſſages de Demoſthéne, & montre que non ſeulement la poëſie, mais encore la proſe eſt capable d'une cadence qui contribuë à donner de juſtes idées des choſes.

On ne doit pas s'imaginer qu'il ſoit neceſſaire en traitant toutes ſortes de matiere, de s'étudier à rendre le ſon de ſes paroles expreſſif: cette exactitude n'eſt point neceſſaire par tout, mais ſeulement dans quelque partie d'un ouvrage qui eſt la plus en vûë, & dans laquelle on veut toucher plus vivement ſes Auditeurs. Outre cela, cette cadence doit être naturelle. Il n'eſt pas permis de renverſer l'ordre naturel, de tranſpoſer les mots, de retrancher quelque expreſſion utile, ou d'en inſerer d'inutile, pour faire une juſte cadence. Quelque prix qu'ait un diſcours dont le nombre peut exprimer les choſes autant que les paroles, on doit bien ſe donner de garde de preferer cette beauté à une plus ſolide, qui eſt celle de la juſteſſe du raiſonnement, & de la grandeur des penſées. Notre eſprit ne peut pas toujours être attentif à deux differentes choſes à la fois; c'eſt pourquoi il arrive ſouvent que lorſqu'il s'applique à contenter les ſens, il déplaît à la raiſon. La plus noble partie du diſcours eſt le ſens des paroles qui en eſt l'ame; c'eſt cette ame qui merite nos premiers ſoins.





LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Sujet de ce quatriéme Livre. Des differens stiles. Ce que c'est que stile.



Ous avons remarqué que tous les mots ne donnent pas la même idée des choses qu'ils signifient, & que pour faire connoître la forme de nos pensées, il falloit choisir ceux qui representent en même temps leurs traits veritables, & leurs couleurs naturelles ; c'est-à-dire qui réveillent dans l'esprit des autres les mêmes idées & les mêmes sentimens que nous en avons. Nous ferons connoître dans ce quatriéme Livre, que selon la difference de la matiere, il faut employer une maniere d'écrire particuliere, & que comme chaque chose demande des paroles qui lui conviennent, aussi un sujet entier requiert un stile qui lui soit propre. Les

regles que nous avons données de l'élocution ci-dessus, ne regardent, pour ainsi dire, que les membres du discours. Ce que nous allons enseigner en regarde tout le corps.

Stile, dans sa premiere signification, se prend pour une espece de poinçon dont les Anciens se servoient pour écrire sur l'écorce, & sur des tablettes couvertes de cire. Pour dire quel est l'auteur d'une telle écriture, nous disons que cette écriture est de la main d'un tel : les Anciens disoient, c'est du stile d'un tel. Dans la suite du temps ce mot de stile ne s'est plus appliqué qu'à la maniere de s'exprimer : quand on dit qu'un tel discours est du stile de Ciceron, on entend que Ciceron a coûtume de s'exprimer de cette maniere.

C'est une chose admirable que chaque homme en toutes choses a des manieres qui lui sont particulieres dans son port, dans ses gestes, dans son marcher. C'est un effet de sa liberté, de ce qu'il fait ce qu'il veut, & qu'il n'est pas déterminé comme les animaux qui agissent également, parce que c'est une même nature qui les fait agir. On voit donc que chaque Auteur doit avoir dans ses paroles ou dans ses écrits un caractere qui lui est propre & qui le distingue. Il y en a qui ont des manieres plus particulieres & plus extraordinaires, mais enfin chacun a les siennes.

Le sujet de ce quatriéme Livre, comme je l'ai dit, est le choix d'un stile qui convienne à la matiere que l'on traite : Quel doit être le stile d'un Orateur, d'un Historien, d'un Poëte qui veut plaire, & de celui qui instruit. Mais avant que de déterminer avec quel stile il faut traiter chaque chose, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de rechercher les causes de cette difference qui se remarque dans les manieres dont s'expriment les Auteurs. Quoiqu'ils parlent la même langue, qu'ils écrivent

ſur les mêmes matieres, & qu'ils tâchent de prendre le même ſtile, chacun a une maniere qui le caracteriſe. Les uns ſont diffus, & quelque retenuë qu'ils affectent, on pourroit retrancher la moitié de leurs paroles ſans faire tort au ſens de leurs diſcours. Les autres ſont ſecs, pauvres, ſteriles; & quelque effort qu'ils faſſent pour revêtir les choſes, ils les laiſſent demi-nuës. Il y en a dont le ſtile eſt fort, les autres ſont languiſſans: les uns ſont rudes, les autres ſont doux. Enfin comme les viſages ſont differens, les manieres d'écrire le ſont auſſi; c'eſt de cette difference dont nous allons rechercher la cauſe.

CHAPITRE II.

Les qualitez du ſtile de chaque Auteur dépendent de celles de ſon imagination, de ſa memoire, & de ſon eſprit.

LOrſque les objets exterieurs frappent nos ſens, le mouvement que ces objets y excitent, ſe communique par le moyen des nerfs juſques au centre du cerveau, dont la ſubſtance molle reçoit par cette impreſſion de certaines traces. L'étroite liaiſon qui eſt entre l'ame & le corps, fait que les idées des choſes corporelles ſont liées avec ces traces; de ſorte que lorſque les traces d'un objet, par exemple celles du Soleil, ſont imprimées dans le cerveau, l'idée du Soleil ſe preſente à l'ame; & toutes les fois que l'idée du Soleil ſe preſente à l'ame, ces traces que cauſe la preſence de cet Aſtre ſe r'ouvrent. Nous pouvons appeller ces traces les images des objets. La puiſſance qu'a l'ame de former ſur le cerveau les images des choſes qu'on a une fois apperçûës, s'appelle imagination; & ce

mot signifie en même temps & cette puissance de l'ame, & ces images qu'elle forme.

Les qualitez d'une bonne imagination sont fort necessaires pour bien parler : car enfin le discours n'est rien qu'une copie du tableau que l'esprit se forme des choses dont il doit parler. Si ce tableau est confus, le discours ne peut être que confus. Si l'original n'est pas ressemblant, la copie ne le peut être. La forme, la netteté, le bon ordre de nos idées dépend de la netteté & de la distinction des traces que font les impressions des objets sur le cerveau. S'il est propre pour recevoir ces traces, on se forme sans peine les images des choses ausquelles on pense ; ainsi on en parle aisément, comme les ayant devant les yeux. C'est ce qui s'appelle avoir une imagination vive. Ceux en qui elle se trouve peuvent faire des peintures vives & naturelles de ce qu'ils s'imaginent, qui font des impressions presque aussi fortes que la vûe des choses mêmes. L'imagination est proprement necessaire à ceux qui traitent des choses sensibles, comme à un Poëte, dont une des qualitez est d'être ce que les Grecs appellent ἰυφαντασίωτος, homme d'imagination. On ne peut donc douter que la qualité du stile ne dépende de la qualité de l'imagination. Tous les hommes n'imaginent pas de la même maniere : la substance du cerveau n'a pas les mêmes qualitez dans toutes les têtes : c'est pourquoi l'on ne doit point s'étonner si les manieres de parler de chaque Auteur lui sont particulieres.

Les mots que nous lisons ou que nous entendons, laissent aussi-bien leurs traces dans le cerveau, que les autres objets. Ainsi, comme ordinairement on pense aux mots & aux choses en même temps, les traces des mots & des choses qui ont été ouvertes de compagnie plu-

ſieurs fois, ſe lient; de ſorte que les choſes ſe repreſentent à l'eſprit avec leurs noms. Lorſque cela arrive, on dit que la memoire eſt heureuſe, & ſon bonheur ne conſiſte que dans cette facilité avec laquelle les traces des mots & celles des choſes avec qui elles ſont liées, s'ouvrent en même temps, c'eſt-à-dire que le nom de la choſe ſuit la penſée que l'on en a. Lorſque la memoire n'eſt pas fidele à repreſenter les termes propres des choſes qu'on lui avoit confiées, l'on ne peut parler juſte. L'on eſt obligé de ſe taire, ou de ſe ſervir des premiers mots qui ſe rencontrent, quoiqu'ils ne ſoient pas faits pour exprimer ce que l'on eſt preſſé de dire. Les expreſſions heureuſes & juſtes ſont l'effet d'une bonne memoire.

Enfin il eſt conſtant que les qualitez de l'eſprit ſont cauſe de cette difference que l'on remarque entre tous les Auteurs. Le diſcours eſt l'image de l'eſprit : on peint ſon humeur & ſes inclinations dans ſes paroles ſans que l'on y penſe. Les eſprits étant donc ſi differens, quelle merveille que le ſtile de chaque Auteur ait un caractere qui le diſtingue de tous les autres, quoique tous prennent leurs termes & leurs expreſſions dans l'uſage commun d'une même langue?

CHAPITRE III.

Qualitez de la ſubſtance du cerveau, & des eſprits animaux, neceſſaires pour faire une bonne imagination.

DAns l'imagination il y a deux choſes; la premiere eſt materielle, la ſeconde eſt ſpirituelle. La materielle ce ſont ces traces cauſées par

l'impreſſion que font les objets ſur les ſens ; la ſpirituelle eſt la perception ou connoiſſance que l'ame a de ces traces, & la puiſſance qu'elle a de les renouveller ou ouvrir quand elles ont été faites une fois. Il n'eſt queſtion ici que de la partie materielle ; je ne puis expliquer exactement ces traces ſans m'engager dans des diſcuſſions philoſophiques dont mon ſujet m'éloigne : je dirai ſeulement que ces traces ſont faites par les eſprits animaux qui ſont la partie du ſang la plus pure qui monte en forme de vapeur, du cœur au cerveau. Ces eſprits ſont indéterminez dans leurs cours : lorſqu'un nerf eſt tiré, ils ſuivent ſon mouvement, & c'eſt par leur cours qu'ils tracent differentes figures ſur le cerveau, ſelon que les nerfs ſont differemment tirez. De quelque maniere que cela ſe faſſe, il eſt conſtant que la netteté de l'imagination dépend du temperament de la ſubſtance du cerveau, & de la qualité des eſprits animaux.

Les figures que l'on décrit ſur la ſurface de l'eau n'y laiſſent aucun veſtige ; les traces qu'elles y font étant auſſi-tôt remplies. Celles auſſi que l'on grave ſur le marbre ſont ordinairement imparfaites à cauſe de la reſiſtance que trouve le cizeau ſur la dureté de cette matiere. Cela nous fait connoître que la ſubſtance du cerveau doit avoir de certaines qualitez, ſans leſquelles elle ne peut recevoir les images exactes des choſes que l'ame imagine. Si le cerveau eſt trop humide, & que les petits filets qui le compoſent ſoient trop foibles, ils ne peuvent conſerver les plis que les eſprits animaux leur donnent ; c'eſt pourquoi les images qui y ſont tracées ſont confuſes, & ſemblables à celles que l'on tâche de former ſur la fange. S'il eſt trop ſec, & que les filets ſoient trop durs, il eſt impoſſible que tous les traits des

objets y ſoient imprimez : ce qui fait que toutes choſes paroiſſent maigres à ceux qui ont ce temperament. Je ne parle point des autres qualitez du cerveau, de ſa chaleur, de ſa froideur : quand il eſt chaud, les eſprits animaux le remuent plus facilement : ſa froideur rallentit le feu de leur cours, elle fait que l'imagination eſt peſante, & qu'on ne peut rien imaginer qu'avec peine.

Les eſprits animaux doivent avoir ces trois qualitez ; ils doivent être abondans, chauds, & égaux dans leur mouvement. Une tête épuiſée d'eſprits animaux eſt vuide d'images, l'abondance des eſprits rend l'imagination féconde ; les veſtiges que tracent ces eſprits par leurs cours étant larges, pendant que la ſource qui les produit n'eſt point épuiſée, on ſe repreſente facilement toutes choſes, & ſous une infinité de faces qui fourniſſent une ample matiere de parler. Ceux qui n'ont point cette fecondité que l'abondance des eſprits animaux entretient, ſont ordinairement ſècs. Comme les choſes ne s'expriment que foiblement ſur le ſiege de leur imagination, elles leur paroiſſent maigres, petites, décharnées. Ainſi leur diſcours qui n'exprime que ce qui ſe paſſe dans leur interieur, eſt ſec, maigre & décharné. Les premiers ſont grands cauſeurs, ils ne parlent que par hyperboles, toutes les choſes leur paroiſſent grandes. Le diſcours des derniers eſt ſimple & bas ; l'imagination des premiers groſſit les choſes, celle des derniers les retreſſit.

Lorſque la chaleur ſe trouve avec l'abondance, que les eſprits animaux ſont chauds, prompts, & en grande quantité ; la langue n'eſt point aſſez prompte pour exprimer tout ce qui eſt repreſenté dans l'imagination ; car outre que la premiere qualité fait que les images des choſes ſont tracées dans toute leur étenduë ; la ſeconde qualité qui eſt

la chaleur, rendant les eſprits animaux vifs & legers, l'imagination eſt pleine dans un inſtant de differentes images. Ceux qui poſſedent ces deux qualitez, ſans méditation trouvent ſur le champ plus de choſes ſur un ſujet qu'on leur propoſe, que les autres, aprés avoir médité long-temps ſur ce même ſujet. Un eſprit froid ne peut remuer ſon imagination qu'avec des machines. L'experience fait connoître que le défaut de chaleur eſt un grand obſtacle à l'éloquence. Dans une violente paſſion, lorſque les eſprits animaux ſont extraordinairement remuez, les plus ſecs parlent avec facilité, les plus ſteriles ne manquent point de paroles, & cette diverſité d'images dans leſquelles le ſiege de l'imagination ſe métamorphoſe pour ainſi dire, cauſe une agréable varieté de figures & de mouvemens qui ſuivent ceux de l'imagination.

Afin que l'imagination ſoit nette & ſans confuſion, le mouvement des eſprits animaux doit être égal. Lorſque leur cours eſt dereglé, qu'ils ſont tantôt lents dans leur mouvement, tantôt vîtes, les images qu'ils tracent ſont ſans proportion, comme il arrive à ceux qui ſont malades, & dont la maladie conſiſte dans un mouvement dereglé de toute la maſſe du ſang. Ceux qui ſont gais, & d'un temperament ſanguin, s'expriment avec facilité & avec grace. Dans ce temperament les eſprits animaux ont un mouvement prompt & égal; ainſi leur imagination étant nette, leur diſcours qui eſt une copie des images qui y ſont tracées, eſt néceſſairement net & diſtinct.



CHAPITRE IV.

De ce qui rend la memoire heureuse.

LA bonté de la mémoire dépend de la nature & de l'exercice. Puiſqu'elle ne conſiſte que dans la facilité avec laquelle les traces des objets que l'on a apperçûs ſe renouvellent ; elle ne peut par conſequent être heureuſe, ſi la ſubſtance du cerveau n'eſt propre à recevoir les traces des choſes, & à les conſerver, & ſi ces traces qui ne peuvent pas toûjours être ouvertes, ne ſe r'ouvrent facilement. L'exercice donne de la memoire ; chaque choſe ſe plie facilement du côté qu'on la plie ſouvent ; auſſi les filets du cerveau s'endurciſſent, pour ainſi dire, & l'on ſe rend incapable d'apprendre par memoire, ſi l'on ne prévient cet endurciſſement en les pliant ſouvent, c'eſt-à-dire en repetant ſouvent ce que l'on a appris, & tâchant tous les jours d'apprendre quelque choſe de nouveau. Il faut remplir ſa memoire de termes propres, & faire que la liaiſon des images des choſes & de leurs noms ſoit ſi étroite, que les images & les expreſſions ſe preſentent de compagnie. Un excellent homme a dit que la mémoire étoit comme une Imprimerie. Un Imprimeur qui n'a que des caracteres Gothiques, n'imprime rien qu'en caractere Gothique, quelque bel ouvrage qu'il mette ſous la preſſe. On peut dire de même, que ceux qui n'ont la memoire pleine que de mauvais mots, n'ayant dans l'eſprit que des moules Gothiques, leurs penſées, en ſe revêtant d'expreſſions, prennent toujours un air Gothique.

C'eſt pour cela que les perſonnes de qualité parlent bien. Ils vivent & converſent avec des per-

sonnes d'esprit, qui s'appliquent à ne dire aucun mot qui ne soit du bel usage. Comment donc en diroient-ils de méchants qu'ils ignorent, ou s'ils les ont entendus, c'est si rarement, qu'ils les ont oubliez ? La même chose arrive à ceux qui ne lisent que de bons Livres, à qui la mémoire ne presente que des termes purs. Les enfans parlent la langue de leur pere & de leur païs, qu'ils apprennent entendant parler. En lisant les Auteurs on apprend leur langue; mais si on s'attache également à plusieurs qui ayent vêcus en differens siecles, comme chaque siecle a, pour ainsi dire, sa langue, on se forme un stile bigarré qui n'est d'aucun siecle. C'est ce qu'on reproche à Erasme, qui ayant beaucoup lû, & conservé dans sa memoire les expressions qu'il avoit lûës, il s'en est fait un stile mêlé, qui n'est pas toûjours pur. Heureux neanmoins celui qui peut aussi-bien écrire qu'il le fait. Ce que j'ai voulu dire ici, c'est qu'il ne suffit pas de conserver en sa memoire les phrases ou manieres de parler délicates qu'on a lûës ou entenduës de tous côtez. Nous l'avons déja dit, qu'un stile de phrases ne vaut rien; qu'il faut imiter les abeilles, qui des differens sucs qu'elles cueillent sur les fleurs, en composent leur miel, liqueur simple; de même que la nature forme le chile de differens alimens qu'elle digere. Sans cela ces differentes lectures qu'on fait seront non seulement inutiles, mais même nuisibles, comme le dit Seneque. *Apes debemus imitari, & quacumque ex diversis congessimus separare. . , . . . deinde adhibitâ ingenii nostri curâ & facultate, in unum saporem varia illa libamenta confundere: ut etiam si apparuerit unde sumptum sit, aliud tamen esse quàm unde sumptum est, appareat. Quod in corpore nostro videmus sine ulla opera nostra facere naturam. Alimenta quæ accepimus, quamdiu in sua quali-*

tate perdurant, & solida innatant stomacho, onera sunt: at cùm ex eo quod erant, mutata sunt, tunc demùm in vires & in sanguinem transeunt. Idem his, quibus aluntur ingenia, præstemus: ut quæcumque hausimus, non patiamur integra esse, ne aliena sint.

CHAPITRE V.

Qualitez de l'esprit necessaires pour l'éloquence.

CE que nous venons de dire ne regarde que les organes corporels ; les qualitez de l'esprit sont plus considerables & plus importantes. C'est la raison qui doit regler les avantages de la nature, qui sont plûtôt des défauts que des avantages à ceux qui ne sçavent pas s'en servir. Celui qui a l'imagination féconde, mais qui ne sçait pas faire le choix de ses richesses, se perd & s'égare dans de longs discours. Parmi la multitude des choses qu'il dit, il y en a quantité de mauvaises : & les bonnes sont étouffées par le grand nombre de celles qui ne vallent rien. S'il a de la chaleur avec cette fécondité, & s'il suit le mouvement de sa chaleur, il tombe dans une infinité d'autres défauts ; son discours est un tissu perpetuel de figures : il ne parle jamais sans passion, mais presque toûjours sans raison. Etant prompt & chaud, les plus petites choses l'excitent, & lui font prendre feu. Sans avoir égard à la bien-séance ; sans considerer si la chose le merite, il entre en fureur ; il se laisse emporter à la fougue de son imagination, dont ses paroles peignent le déreglement & l'extravagance.

Pour acquerir la perfection souveraine de l'éloquence, il faut que l'esprit soit doüé de ces

trois qualitez ; la premiere est une capacité, ou une étenduë d'esprit qui fait qu'on découvre sur le sujet qui est proposé, tout ce qui se peut dire avec abondance. Un esprit borné est incapable de donner à une matiere l'étenduë qui lui est necessaire.

La seconde qualité consiste dans une certaine délicatesse, une certaine vivacité qui entre d'abord dans les choses, qui les aprofondit, & en éclaire tous les recoins. Ceux qui ont l'esprit pesant & grossier ne penetrent pas dans les replis d'une affaire, ils n'en voyent que le gros ; ainsi ils ne peuvent qu'effleurer la surface des choses.

La troisiéme qualité est la justesse de l'esprit, c'est elle qui regle toutes les autres qualitez, soit de l'esprit, soit de l'imagination. Un esprit juste choisit ; il ne s'arrête pas à tout ce que son imagination lui presente ; il fait le discernement de tout ce qui se doit dire, & de ce qui se doit taire. Il n'étend pas les choses selon la grandeur de leurs images ; il amplifie ou abrege son discours, selon que la chose & le bon sens le demandent. Il ne se fie pas à ses premieres idées ; il juge si les choses sont aussi grandes qu'elles lui paroissent, & choisit des expressions qui leur conviennent, selon la lumiere de la raison, & non pas selon le rapport de son imagination, qui souvent est semblable à ces verres qui font paroître les objets plus grands qu'ils ne le sont. Il l'arrête lorsqu'elle est trop legere : il l'excite, il l'échauffe lorsqu'elle est trop froide : en un mot, il use bien des avantages que la nature lui a donnez ; il les perfectionne ; & si elle ne lui a pas été favorable, il combat ses défauts, & tâche de les corriger.

Les bonnes qualitez de l'esprit ne se rencontrent

pas toûjours avec celles d'une bonne imagination, & celles d'une memoire heureuse ; ce qui met une difference tres-grande entre parler & écrire. Souvent ceux qui écrivent bien, lorsqu'on leur donne du temps pour penser, parlent mal si on les oblige de parler sans préparation. Pour écrire il n'est pas besoin d'une imagination si féconde, si chaude & si prompte. Quand on a un genie qui n'est pas entiérement malheureux, en méditant serieusement on trouve ce que l'on doit & ce que l'on peut dire sur un sujet proposé. Ceux qui parlent avec facilité, sans préparation, reçoivent cet avantage d'une imagination abondante & pleine de feu, lequel feu s'éteint & se rallentit dans le repos & dans la froideur avec laquelle on compose une piece dans un cabinet.

Les qualitez de l'esprit sont préferables à celles du corps : l'éloquence de ceux qui ont ces dernieres qualitez, est comme un grand feu de poudre à canon, qui passe en un moment. Cette éloquence fait du bruit d'abord, elle éclate ; mais aussitôt on n'en parle plus ; au contraire un ouvrage composé avec jugement, conserve sa beauté, & plus il est lû, plus il est admiré, comme remarque Tacite au sujet d'un certain Halerius qui fut celebre pendant sa vie, mais dont les écrits n'eurent pas le même succés que sa personne, parce qu'ayant plus de feu d'imagination que de justesse d'esprit ; son talent étoit de parler sur le champ, & non pas d'écrire. Un ouvrage solide & travaillé, dit Tacite, vit dans l'estime des hommes aprés la mort de son Auteur : la douceur & l'éclat de l'éloquence d'Halerius s'éteignit avec lui : *Quintus Halerius. . . . . eloquentia quoad vixit celebrata, monimenta ingenii ejus haud perinde retinentur. Scilicet impetu magis quàm curâ vigebat : utque meditatio aliorum & labor in posterum valescit, sic*

Halerii canorum illud & profluens cum ipso simul extinctum est.

„ Il y a des esprits d'un ordre superieur, qui ont „ une élevation naturelle, nourris au Grand, pleins „ & enflez d'une certaine fierté noble & genereuse, „ comme parle le Traducteur de Longin. L'éleva-„ tion d'esprit, dit-il, est une image de la grandeur „ d'ame; & c'est pourquoi nous admirons quelque-„ fois la seule pensée d'un homme, encore qu'il ne „ parle point, à cause de cette grandeur de courage „ que nous voyons. Par exemple, le silence d'Ajax „ aux Enfers, dans l'Odyssée: car ce silence a je ne „ sçai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit „ pû dire.

„ La premiere qualité qu'il faut donc supposer en „ un veritable Orateur, c'est qu'il n'ait point l'es-„ prit rampant. En effet, il n'est pas possible „ qu'un homme qui n'a toute sa vie que des sen-„ timens & des inclinations basses & serviles, puisse „ jamais rien produire qui soit fort merveilleux, „ ni digne de la posterité. Il n'y a vrai-semblable-„ ment que ceux qui ont de hautes & de solides „ pensées qui puissent faire des discours élevez; & „ c'est particulierement aux Grands Hommes qu'il „ échappe de dire des choses extraordinaires. Voyez „ par exemple, ce que répondit Alexandre quand „ Darius lui fit offrir la moitié de l'Asie avec sa „ fille en mariage. *Pour moi*, lui disoit Parme-„ nion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces of-„ fres. Et moi aussi*, repliqua ce Prince, *si j'étois „ Parmenion.* N'est-il pas vrai qu'il falloit être „ Alexandre pour faire cette réponse?

„ Et c'est en cette partie qu'a principalement „ excellé Homere, dont les pensées sont toutes su-„ blimes, comme on le peut voir dans la descrip-„ tion de la Déesse Discorde, qui a, dit-il,

„ *La tête dans les Cieux, & les pieds sur la terre.*

Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui « donne est moins la mesure de la Discorde, que « de la capacité & de l'élevation de l'esprit d'Ho- « mere. «

CHAPITRE VI.

La diversité des inclinations & du temperament diversifie le stile. Chaque personne, chaque climat a son stile qui lui est particulier.

LE discours est le caractere de l'ame; notre humeur se peint dans nos paroles, & chacun sans y penser suit le stile auquel ses dispositions naturelles le portent. Elles sont toutes differentes dans chaque homme: c'est pourquoi il y a autant de differens stiles qu'il y a de personnes qui parlent ou qui écrivent. De là vient encore que chaque climat a une maniere de parler qui lui est particuliere. Car, comme ordinairement ceux qui sont d'un même païs, ont beaucoup de rapport dans leur temperament, ils ont aussi des manieres de parler assez semblables, & conformes à ce temperament qui leur est commun. Les Espagnols, par exemple, qui sont tous graves, choisiront bien plûtôt des mots dont la cadence sera majestueuse, & des expressions nobles, que des mots doux & languissans, & des expressions délicates, comme feroient les Italiens.

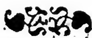
Les Orientaux qui ont l'imagination chaude & pleine d'images, ne parlent que par métaphores & par allegories; parce que lorsqu'ils se proposent de traiter quelque sujet, aussi-tôt leur imagination leur presente mille images qui ont du rapport à ce sujet, dont ils peuvent tirer plusieurs mé-

taphores. Ainſi ſi ce ſujet eſt peu ſenſible, comme ces images ſont fort vives, qu'elles frappent fortement leur eſprit, & le tournent, pour ainſi dire, vers elles, ils ſont bien plûtôt portez à ſe ſervir du nom de ces images avec leſquelles ce ſujet a rapport, que du nom propre. Ils quittent donc les expreſſions naturelles, pour employer celles qui ſont figurées; c'eſt ce qui rend leur ſtile obſcur à ceux qui n'ont pas une imagination auſſi prompte qu'eux; car pour pénétrer dans le veritable ſens de leurs paroles, il ne faut preſque jamais conſiderer ce qu'elles ſignifient naturellement, mais ce qu'elles peuvent ſignifier priſes dans un ſens métaphorique qu'il n'eſt pas facile d'appercevoir, parce que les métaphores dont ils ſe ſervent, ſont tirées d'objets qui ne nous frappent pas auſſi vivement qu'ils en ſont frappez; ainſi nous ne pouvons pas découvrir d'abord la liaiſon qu'ils ont avec la choſe qui eſt le ſujet du diſcours.

Cela ſe remarque dans les Poëſies que nous avons des Orientaux: l'Ecriture ſainte nous en fournit même des exemples dans les Cantiques de Salomon. Nous ſommes ſurpris d'abord, que ce Prince, en décrivant les beautez de ſon Epouſe, compare ſon viſage au côté de la Tour du mont Liban, qui regardoit la ville de Damas, & ſes dents à une troupe de brebis nouvellement tonduës, qui ſortent du bain: mais avec un peu d'application on pénetre dans ſa penſée, & l'on apperçoit qu'en même temps qu'il penſe aux beautez de ſon Epouſe, il eſt frappé des images de ce qu'il avoit vû de plus beau. La Tour du Liban ſe preſente à ſon imagination, qui faiſoit une face extraordinairement belle du côté de Damas; il eſt frappé de la blancheur des brebis qui ſortent du bain, & qui commencent à ſe revêtir d'une nouvelle toiſon. Les Septentrionaux n'ont pas tant de feu: leur imagination ne reçoit pas une ſi

grande varieté d'images. Quand ils pensent à un sujet, ils en sont occupez ; ainsi s'ils se servent de métaphores ; ils ne les prennent que de choses qui ont une liaison fort étroite avec ce qui fait le principal sujet de leur discours. C'est pourquoi leur stile est simple, naturel, & s'entend facilement. Ils se donnent tout le temps qui est necessaire pour expliquer les choses qu'ils proposent. Ce que les Orientaux ne peuvent faire, étant emportez par la vivacité de leur imagination, qui les oblige de quitter ce qu'ils avoient commencé de dire, pour passer tout d'un coup à d'autres choses.

Les anciens Rheteurs distinguent en trois classes les differens stiles que les differentes inclinations des peuples leur font aimer. Le premier est l'Asiatique, élevé, pompeux, magnifique. Les peuples de l'Asie ont été toûjours ambitieux, leur discours exprime leur humeur, ils aiment le luxe ; leurs paroles sont accompagnées de plusieurs vains ornemens qu'une humeur sévere ne peut souffrir. Le second stile est l'Attique : Les Atheniens étoient plus reglez dans leurs manieres de vivre : aussi sont-ils plus exacts, & pour ainsi dire plus modestes dans leurs discours. Le troisiéme est le stile Rhodien : Les Rhodiens tenoient de l'humeur ambitieuse & passionnée pour le luxe des Asiatiques, & de la modestie des Atheniens : leur stile caracterise leur humeur ; il garde un milieu entre la liberté du stile Asiatique, & la retenuë du stile Attique.



CHAPITRE VII.

Chaque siecle a son stile.

LA diversité des stiles vient encore des préjugez avec lesquels on parle. Quand on conçoit dans le monde de l'estime pour quelque maniere d'écrire, & qu'il s'en fait une mode, chacun tâche de la suivre, & de s'y conformer; mais comme l'on se lasse des modes, & que ceux qui les ont inventées en cherchent de nouvelles aprés que celles-là sont devenuës communes, pour se distinguer de la foule; ainsi il se fait un changement perpetuel dans le langage aussi-bien que dans les habits, comme nous l'avons dit ailleurs. C'est ce qui fait que chaque âge, chaque siecle a sa maniere de parler qui lui est particuliere. Les bons Critiques reconnoissent le temps auquel un Auteur a écrit en observant sa maniere d'écrire, & son goût: c'est-à-dire l'estime qu'il a pour de certains tours, pour de certaines expressions qu'il affecte d'employer.

Seneque a remarqué qu'en chaque siecle il y a toûjours quelque Auteur de reputation, qui est le modele de tous ceux qui écrivent, lequel peut ainsi introduire de certaines manieres qui, bien qu'elles soient mauvaises, quand elles ont été une fois applaudies, sont ensuite en usage, & tout le monde les affecte. C'est ainsi qu'on voit de certains défauts autorisez pendant des siecles entiers. *Hæc vitia unus aliquis inducit, sub quo tunc eloquentia est: cæteri imitantur, & alter alteri tradunt,* Il en donne un exemple dans Saluste. On aima, dit-il, de son temps les expressions concises, & une breveté obscure. *Sic Salustio vigente*

vigente amputata sententia, & verba ante expectatum cadentia fuere pro cultu. Et comme on affecte d'imiter les grands hommes, ce qu'un Auteur de reputation a dit une fois, on le dit à chaque page. Seneque reprend de ce défaut Aruntius: *Quæ apud Salustium rara fuerunt, apud hunc crebra sunt & penè continua, nec sine causa. Ille enim in hæc incidebat, at hic illa quærebat.*

Le stile de chaque siecle fait aussi connoître quelles en ont été les inclinations & les mœurs. Ordinairement dans les siecles où les peuples ont été sérieux & reglez, le stile est sec, austere, & sans ornement. Le luxe s'est introduit pendant le dereglement des Republiques, aussi-bien dans le langage que dans les habits; dans les tables, & dans les bâtimens. Seneque avoit fait cette observation: *Genus dicendi imitatur publicos mores. Si disciplina civitatis laboravit, & se in delicias dedit, argumentum est luxuriæ publicæ orationis lascivia: si modo non in uno aut in altero sint; sed approbata est & recepta. Non potest alius esse ingenio, alius animo color, si ille sanus est, si compositus, gravis, temperans, ingenium quoque siccum ac sobrium est.* C'est ce qui est arrivé à la langue Latine. Dans les fragmens qui nous restent des premiers Auteurs de cette langue, nous voyons que les Romains se contentoient seulement de se faire entendre, & qu'ils ne cherchoient aucune douceur dans leurs paroles. Elles étoient grossieres, rudes, & ne se pouvoient prononcer ni être entenduës qu'avec peine. Aussi on sçait qu'en ce temps les Romains ne recherchoient aucune façon; ils ne sçavoient ce que c'étoit que de cuisiniers, de ragoûts; leurs maisons étoient de briques sans peinture, sans architecture; en un mot, tout ce qui s'appelle

agrément étoit mal reçû chez eux; ils n'aimoient que l'utile. Lorsqu'ils commencerent de se servir de leurs grandes richesses, aprés ces grandes victoires qui les rendirent maîtres de presque tout le monde, en même temps qu'ils modererent cette premiere severité, & qu'ils ne furent plus si ennemis des plaisirs, on voit que leur langue se polit, & s'adoucit par degrez : ce qui continua depuis le siecle des Scipions jusques à celui de l'Empereur Auguste. Elle retint neanmoins encore ce premier air qui étoit simple & naturel, ayant seulement retranché ce qu'elle avoit de dur & de grossier. Ce changement lui fut ainsi avantageux, & la mit dans sa perfection. C'est pourquoi on a toujours regardé comme des modeles achevez les Auteurs Latins qui écrivirent en ce temps-là.

Mais enfin quand les Romains n'eurent plus d'ennemis considerables, & qu'ils ne penserent plus qu'à se divertir, leur langue fut pleine d'affectations, de tours étudiez qui ne sont point naturels. Ils ne rechercherent plus dans leur stile que ce qui peut flatter les oreilles; des cadences agréables, des jeux de mots, des allusions; en un mot, comme ils ne rechercherent plus dans les viandes une nourriture solide, mais des plaisirs qui sont nuisibles à la santé; aussi dans le discours ils quitterent cet air naturel & cette clarté qui sont si necessaires pour se faire entendre; ils n'aimerent plus dans les paroles que de vains ornemens qui en couvrent le sens, & empêchent qu'il ne paroisse.

Le même Philosophe que je viens de citer, recherche la cause de ce renversement : c'est, dit-il, la vanité & le luxe, qui ne se contentent point de ce qui est commun & ordinaire. Quand on a de la vanité, l'on n'aime que la nouveau-

té. *Commendatio ex novitate, ex soliti ordinis commutatione captatur.* L'ambition porte à se faire distinguer, & le luxe, ou l'amour de la volupté fait qu'on n'est point content de ce qui est ordinaire. Cette corruption s'étend sur le stile aussi-bien que sur les mœurs; aprés quoi on ne peut rien trouver de beau dans le discours, qui ne soit éloigné des manieres ordinaires. *Cùm assuevit animus fastidire quæ ex more sunt, & illi pro sordidis solita sunt, etiam in oratione, quod novum quærit.* Aussi ceux qui ont le goût bon, se donnent bien de garde d'imiter les Auteurs Latins qui ont écrit en ce temps-là; & ils regardent toutes ces choses que ces Auteurs estiment, comme des défauts qui trompent par quelqu'agrément, *dulcia vitia.* Quand la décadence se mit dans l'Empire Romain, quelque temps même auparavant, lorsque toutes les Nations du monde se mêlerent avec eux, il se fit un langage mêlé, & tout plein des impuretez des autres langues. Ceux qui écrivirent pour lors, & que l'on appelle les Auteurs de la basse Latinité, ne passent que pour la honte & l'infamie de la langue Latine, *dehonestamenta Latinitatis.*

CHAPITRE VIII.

La matiere que l'on traite doit déterminer dans le choix du stile.

C'Est la matiere qui doit déterminer dans le choix du stile. Ces expressions nobles qui rendent le stile magnifique, ces grands mots qui remplissent la bouche, donnent aux choses un air de grandeur, & font connoître le jugement avantageux qu'en fait celui qui parle d'elles d'une

maniere si relevée. Si donc ces choses ne méritent point cette estime, si elles ne sont grandes que dans l'imagination de l'Auteur, cette magnificence fait remarquer son peu de jugement, en ce qu'il estime des choses qui ne sont dignes que de mépris. Les figures, & ces tours éloignez de l'ordre naturel du discours, découvrent aussi les mouvemens du cœur : or, afin que ces figures soient justes, la passion dont elles sont le caractere doit être raisonnable. Il n'y a rien qui approche plus de la folie, que de se laisser aller à des emportemens sans aucun sujet, de se mettre en colere pour une chose qu'on doit traiter avec froideur. Chaque mouvement a ses figures. Les figures enrichissent le stile, mais elles ne peuvent mériter de loüanges si le mouvement qui les cause n'est loüable, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Je dis donc encore que c'est la matiere qui regle le stile ; lorsque les choses sont grandes, & que l'on ne peut les envisager sans ressentir quelque grand mouvement, le stile qui les décrit doit être nécessairement animé, plein de mouvemens, enrichi de figures, de toutes sortes de métaphores. Si le sujet qu'on traite n'a rien d'extraordinaire, si on le peut considerer sans être touché de passion, le stile doit être simple. L'Art de parler n'ayant point de matiere limitée, & toutes les choses qui peuvent être l'objet de nos pensées pouvant être matieres de parler, il y a une infinité de stiles differens, les especes de choses que l'on peut traiter étant infinies. Neanmoins les Maîtres de l'Art ont réduit toutes les manieres d'écrire particulieres sous trois genres. La matiere de tout discours est ou extrémement noble, ou extrémement basse, ou elle tient un milieu entre ces deux extrémitez ; sçavoir, la noblesse & la bassesse. Il y a trois genres de stiles qui répondent à ces trois genres

de matieres ; ſçavoir, le ſublime, le ſimple, & le médiocre. L'on appelle quelquefois ces ſtiles, caracteres ; parce qu'ils marquent la qualité de la matiere qui eſt le ſujet du diſcours. Quand on entreprend un ouvrage, on ſe propoſe toûjours une idée générale. Le deſſein, par exemple, d'un Orateur qui fait le Panegyrique d'un Prince, eſt de relever l'éclat des actions de ſon Heros ; & de porter ſa gloire dans un ſi haut point, qu'on le regarde comme le premier de tous les hommes. Un Avocat qui plaidera la cauſe d'un pauvre, ſe contentera de perſuader à ſes Auditeurs que celui dont il a pris la défenſe, eſt un bon homme, fort innocent, & qui parmi ceux de ſon ordre s'acquitte de tous les devoirs d'un bon citoyen. Ce que je dirai de ces trois caracteres regarde la prudence avec laquelle on doit conduire un ouvrage, ſans perdre de vûë cette idée générale qu'on s'eſt propoſé d'en donner ; car quoique toutes les choſes qui entrent dans la compoſition d'un diſcours ne ſoient pas d'une même eſpece, il faut pourtant faire enſorte qu'elles ayent un rapport avec le tout dont elles ſont partie. On ne doit rien dire qui ne convienne au principal ſujet, & qui n'en porte le caractere. On reprit avec raiſon les Alabandins comme d'une grande indécence, de ce que les Statuës qu'ils avoient placées dans le lieu de leurs exercices, repreſentoient des Avocats qui plaidoient des cauſes ; & que celles de leur Auditoire étoient des perſonnes qui s'exerçoient à la courſe, & qui joüoient au palet & à la paume. C'eſt pour éviter un ſemblable défaut, que nous recherchons dans les Chapitres ſuivans ce qui convient à chaque caractere.

CHAPITRE IX.

Regle pour le stile sublime.

APellés pour faire le portrait de son ami Antigonus, qui avoit perdu l'œil gauche à l'armée, le peignit de profil, faisant seulement paroître la partie du visage de ce Prince qui étoit sans difformité. Il faut imiter cet artifice. Quelque noble que soit le sujet dont on veut donner une haute idée, on ne peut réüssir qu'en le faisant voir par la plus belle de ses faces. Les plus belles choses ont leurs imperfections; cependant la moindre tache qu'on découvre dans ce qu'on estimoit auparavant, est capable de faire perdre toute l'estime qu'on en avoit conçuë. Aprés avoir dit mille belles choses; si on ajoûte quelque chose de bas, il se trouvera des esprits assez malins pour ne faire attention qu'à cette bassesse, & oublier tout le reste. On ne doit rien dire qui démente ce que l'on a dit, & qui détruise la premiere idée qu'on a donnée. Longin reprend Hesiode de ce que dans le Poëme qu'il a intitulé: *Le Bouclier*; aprés avoir dit ce qu'il pouvoit pour faire une peinture terrible de la Déesse des Tenebres, il gâte ce qu'il avoit dit en ajoûtant ces mots:

Une puante humeur lui couloit des narines.

Cette circonstance ne rend pas cette Déesse terrible, qui étoit le dessein d'Hesiode, mais odieuse & dégoûtante.

Il faut donc cacher les défauts, ou pour mieux parler, puisque la verité doit toûjours paroître, il faut s'attacher à tourner les choses dont on veut

donner une grande idée, de maniere qu'elles paroissent par leur bel endroit. Zeuxis, pour representer Helene aussi belle que les Poëtes Grecs la font dans leurs vers, étudia les traits naturels des plus belles personnes de la ville où il faisoit cet ouvrage, & donna à son Helene toutes les graces que la nature avoit partagées entre un grand nombre de femmes bien faites. Lorsqu'on est donc maître de son sujet, qu'on peut ajoûter ou retrancher : qu'un Poëte, par exemple, entreprend de faire une description d'une tempête, il doit considerer tout ce qui arrive dans les tempêtes, les circonstances, les suites, pour rapporter ce qui est de plus extraordinaire & de plus surprenant, comme le fait l'Auteur des vers suivans.

Comme l'on voit les flots soûlevez par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage,
Le vent avec fureur dans les voiles fremit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gemit:
Le Matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Les expressions du stile sublime doivent être nobles, & capables de donner cette haute idée qu'on envisage comme sa fin. Quoique la matiere ne soit pas également noble dans toutes ses parties : neanmoins il faut garder une certaine uniformité de stile. Dans un Palais il y a des appartemens aussi-bien pour les derniers Officiers, que pour ceux qui approchent de la personne du Prince. Il y a des sales & des écuries. Les écuries ne doivent pas être bâties avec autant de magnificence que les sales, cependant il y a quelque proportion entre tous les compartimens de cet édifice, & chaque partie, pour basse qu'elle soit, fait

assez voir de quel tout elle est partie. Ainsi dans le stile sublime, quoique les expressions doivent répondre à la matiere, il faut neanmoins parler des choses qui ne sont que médiocres avec un air qui les releve de leur bassesse, parce qu'ayant dessein de donner une haute idée de son sujet, il est nécessaire que tout porte ses livrées, lui fasse honneur, & que l'ouvrage entier fasse connoître dans toutes ses parties la qualité de ce sujet.

Les Ecrivains ambitieux, pour avoir sujet de n'employer que ce stile sublime, mêlent avec tout ce qu'ils traitent, des choses grandes & prodigieuses, sans prendre garde si l'invention de ces prodiges est fondée sur la raison. Les Grecs appellent ce vice τερατολογία. Florus qui a fait un petit abregé de l'Histoire Romaine, me fournit un exemple assez remarquable de cette *Teratologie*. Il n'étoit question que de dire, comme fait Sextus Rufus : *Que l'Empire Romain s'étoit étendu jusques à l'Ocean, par la conquête que Decimus Brutus avoit faite de toute l'Espagne* ; ce qu'il exprime ainsi en Latin. *Hispanias per Decimum Brutum obtinuimus, & usque ad Gades & Oceanum pervenimus.* Florus prenant un vol plus élevé, dit : *Decimus Brutus aliquanto latius Gallæcos, atque omnes Gallaciæ populos, formidatumque militibus flumen oblivionis, peragratoque victor Oceani littore non priùs signa convertit quàm cadentem in maria solem, obrutumque aquis ignem non sine quodam sacrilegii metu & horrore deprehendit.* Il grossit ainsi sa narration de prodiges : il s'imagine que les Romains ayant porté leurs conquêtes jusques aux extrémitez des Espagnes, fremirent de peur, appercevans l'Ocean, & qu'ils se crurent coupables d'avoir regardé avec des yeux temeraires le Soleil dans son couchant, lorsqu'il semble étein-

dre ses feux dans les eaux de l'Ocean.

Ce défaut est aussi appellé Enflure, parce que cette maniere de dire les choses avec un air sublime qui ne leur convient point, est semblable à ce faux embonpoint des malades qui paroissent gras lorsque la fluxion les rend bouffis. Le caractere sublime est difficile : tout le monde ne peut pas s'élever au dessus du commun, & continuer long-temps le même vol. Il est facile de s'élever par la grandeur des expressions ; mais si ces expressions ne sont pas soûtenuës par la grandeur du sujet, & remplies de choses solides, on les compare justement à ces grandes échasses qui font remarquer la petite taille de ceux qui s'en servent, en même temps qu'elles les élevent. On peut bien par la machine d'une phrase faire monter une bagatelle fort haut ; mais elle tombe bien-tôt dans son néant, & cette élevation ne fait que l'exposer aux yeux de ceux qui ne l'auroient jamais apperçûë, si elle étoit demeurée dans son obscurité. Cette affectation de donner un air de grandeur à toutes les choses que l'on propose, & de les revêtir de paroles magnifiques, fait naître ce soupçon aux personnes judicieuses ; qu'un Auteur a voulu cacher la bassesse de ses pensées sous cette vaine montre de grandeur. Aussi, comme dit Quintilien, plus un esprit est rampant & borné, plus il affecte de paroître élevé & fécond. Les petites gens affectent de paroître grands en s'élevant sur la pointe de leurs pieds. Ceux qui sont foibles, font le plus de rodomondades. Cette enflure du stile, ces affectations de mots qui font du bruit, sont plûtôt des témoignages de foiblesse que de force. *Quo quisque ingenio minùs valet, hoc se magis attollere & dilatare conatur; & staturâ breves in digitos eriguntur, & plura infirmi minantur; nam & tumidos, & cor-*

ruptos, & tinnulos, & quocumque alio Cacozeliæ genere peccantes certum habeo non virium, sed infirmitatis vitio laborare.

Longin donne pour exemple de l'enflure l'expression de Gorgias, qui a appellé Xerxes *le Jupiter des Perses*; & les Vautours *des sepulchres animez*. Il compare les Auteurs enflez à ces oiseaux qui s'élevent si haut qu'on les perd de vûë. Il dit qu'ils n'ont que du vent & de l'écorce, qu'ils ressemblent à un homme qui ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte. Cet habile Rheteur fait cette reflexion importante, qu'en matiere d'éloquence il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'enflure. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons sur tout d'être accusez de secheresse, ou de peu de force, il arrive je ne sçai comment que la plûpart tombent dans ce vice; fondez sur cette maxime commune,

Dans un noble projet on tombe noblement.

Un stile enflé est ordinairement *froid*; car lorsqu'on veut dire une grande chose, & que cependant on ne dit qu'une puerilité, au lieu d'échauffer on refroidit. Qui n'auroit pas été glacé par cet Orateur, qui pour loüer Alexandre le Grand, disoit de lui qu'il avoit conquis toute l'Asie en moins de temps qu'Isocrate n'en avoit employé à composer son Panegyrique? Les grandes expressions, les mots magnifiques de plusieurs syllabes, une cadence sonore, élevée, conviennent aux grandes choses qui méritent d'être dites noblement. Le stile sublime demande aussi des reflexions sérieuses, des sentences, c'est-à-dire, des manieres de s'exprimer ingenieuses, courtes, vives, qui par un tour non commun

excitent l'attention. Mais pour cela il faut que le ſujet ſoit digne de ces reflexions. Les figures conviennent au ſtile ſublime, parce que le ſujet en étant grand, on ne peut point l'envisager froidement; n'être point touché & émû de ce qu'il y a d'extraordinaire. Ainſi le diſcours qui exprime ces mouvemens, eſt néceſſairement figuré: mais ces figures marquent l'égarement, & pour ainſi dire, l'yvreſſe de celui qui entre dans de grandes paſſions ſans raiſon. C'eſt aſſez parlé des défauts où tombent ceux qui employent le ſtile ſublime mal à propos; donnons au moins un exemple d'un diſcours qui en ait les bonnes qualitez ſans ces défauts. Monſieur Flechier parle avec ces paroles magnifiques contre les Juges qui ne s'acquittent que négligemment de leur devoir; *qui renverſant l'ordre des choſes, ſe font une occupation de leurs amuſemens, & qui ne donnent à leurs charges que les reſtes d'une oiſiveté languiſſante, comme s'ils n'étoient Juges que pour être de temps en temps ſur les Fleurs de lys; où ils vont peut-être rêver à leurs divertiſſemens paſſez dont ils ont encore l'imagination remplie, ou reparer par un mortel aſſoupiſſement les veilles qu'ils ont donné à leurs plaiſirs.*

CHAPITRE X.

Du ſtile, ou caractère ſimple.

C'Eſt une regle de bon ſens, qu'il faut que les mots conviennent aux choſes. Ce qui eſt grand demande des mots qui donnent de grandes idées. Il faut dire ſimplement ce qui eſt bas, & rien d'extraordinaire; τὰ μὲν μεγάλα μεγάλως, τὰ δὲ μικρὰ μικρῶς. Or c'eſt ce qui eſt difficile,

non pour le choix de la matiere, mais pour l'élocution. Il faut avoir une connoissance parfaite de la langue dans laquelle on écrit, pour écrire simplement, & se soûtenir sans tomber. Il y a des termes & des tours qu'on n'employe que dans les grandes occasions; mais ordinairement ce qui fait le stile sublime dont nous venons de parler, ce sont les metaphores, les figures où l'on a une grande liberté. Mais quand il s'agit de dire quelque chose simplement, c'est-à-dire, d'en parler comme l'on parle ordinairement, on est assujetti à l'usage ordinaire, qu'il faut par consequent posseder en perfection pour réüssir dans le stile simple. C'est pourquoi on estime plus pour la pureté de la langue les lettres que Ciceron écrivoit à ses amis, que ses Harangues. Il en est de même de ce que Virgile a écrit dans ce stile, comme sont ses Bucoliques.

Le caractere simple dont nous parlons ici, a donc ses difficultez. Le choix des choses n'y est pas difficile, comme nous l'avons dit, puisqu'elles doivent être communes & ordinaires; mais c'est ce qui le rend difficile: car la grandeur des choses éblouït, & cache les défauts d'un Ecrivain. Quand on parle de choses rares & extraordinaires, on peut employer des métaphores, parce que l'usage ne donne point d'expressions assez fortes. Le discours peut être enrichi de figures, parce que l'on n'envisage gueres ce qui est grand tranquillement, ni sans ressentir des mouvemens d'admiration, d'amour ou de haine, de crainte ou d'esperance. Au contraire, si l'on n'a pour objet que des choses communes, on est obligé de n'employer que les termes propres & ordinaires: il n'est pas permis de figurer son discours; il faut parler simplement, ce qui n'est pas sans difficulté. Car enfin, ceux qui écrivent ne peuvent ignorer que la

liberté de recourir aux figures est souvent commode pour s'exempter de la peine de rechercher des mots propres qui ne se trouvent pas toûjours. L'experience fait connoître qu'il est plus facile de faire des figures, que de parler naturellement.

J'ai toûjours observé que c'est le caractere des petits genies que l'affectation dans le discours; un esprit élevé, solide, n'établit pas sa reputation sur des phrases, sur des expressions qui n'ont que le tour de rare. Pourquoi ne pas dire les choses d'une maniere naturelle? Pourquoi dire obscurement que *nous nous devenons plus chers à mesure que nous sommes plus prés de nous perdre*; pour dire que quand on est vieux, & sur le point de mourir, on ménage davantage la vie? Cette pensée est-elle si rare, si mysterieuse, qu'il la fallût ainsi envelopper? Il en est de même de cette expression: *A parler sainement, nous nous sommes les premiers fâcheux dans un commerce trop long & trop serieux avec nous-mêmes.* Ne parleroit-on pas plus raisonnablement en disant simplement ce qu'on veut ici marquer: qu'on s'ennuye quand on est seul, si cette solitude dure longtemps? Le fameux Rheteur que je cite souvent, Longin, remarque qu'un discours tout simple exprime quelquefois mieux la chose, que toute la pompe & tout l'ornement: qu'on le voit dans les affaires de la vie; une chose énoncée d'une façon ordinaire se faisant plus aisément croire: car les expressions simples marquent un homme qui dit bonnement les choses, & qui n'y entend point de finesse. Je suppose que ces expressions renferment un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial. Cet avis est de la derniere importance pour les conversations & pour les compositions; on doit par-tout éviter ce qui s'appelle phrase, & faire

consister l'esprit à dire des choses raisonnables, & à les dire d'une maniere naturelle, en se servant des termes propres que l'usage a établi, sans en affecter d'autres.

C'est donc dans ce que nous appellons le stile simple, qu'un honnête homme doit particulierement s'exercer. Or, il y a bien de la difference entre la simplicité & la bassesse qui n'est jamais bonne, & qu'il faut éviter. La matiere du stile simple n'a aucune élevation ; mais ce n'est pas à dire que le discours qui l'exprime doive être vil & méprisable. Elle ne demande pas les pompes & les ornemens de l'Eloquence ; ni d'être revêtuë d'habits magnifiques ; mais aussi elle rejette les façons de parler basses ; elle veut que les habits que l'on lui donne soient propres & honnêtes ; & ce qu'il faut bien remarquer, c'est que dans ce stile on peut être sublime, penser & parler sublimement. Car, comme le remarque le fameux Traducteur de Longin, par le sublime, dont Longin a fait un excellent traité, on ne doit pas entendre *ce que les Orateurs appellent le stile sublime ; mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le discours, & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, transporte. Le stile sublime veut toujours de grands mots ; mais le sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut être dans le stile sublime, & n'être pourtant pas sublime ; c'est-à-dire, n'avoir rien d'extraordinaire, de surprenant.* Le sublime demande donc quelque chose de nouveau & dans le tour, & dans la pensée. On donne ce Quatrain comme un chef-d'œuvre en naïveté. L'expression en est simple, mais la pensée du Poëte surprend, & donne en un mot plus d'idées que ne feroit un long discours.

Colas est mort de maladie ;
Tu veux que j'en pleure le sort ;
Hé bien, que veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas est mort.

CHAPITRE XI.

Du stile médiocre.

JE ne dirai rien du caractere médiocre, parce qu'il suffit de sçavoir qu'il consiste dans une médiocrité qui doit participer de la grandeur du caractere sublime, & de la simplicité du caractere simple. Virgile nous a donné l'exemple de ces trois caracteres. Son Eneïde est dans le caractere sublime : il n'y parle que de combats, que de sieges, que de guerres, que de Princes, que de Heros. Tout y est magnifique ; les sentimens & les paroles : la grandeur des expressions répond à la grandeur du sujet. On ne lit rien dans ce Poëme qui soit ordinaire. Ce Poëte ne se sert point de termes que l'usage de la lie du peuple ait, pour ainsi dire, profané. S'il est obligé de nommer les choses communes, il le fera par quelque tour particulier, par quelque Trope ; par exemple, pour *panis*, du pain, il mettra *Cerés*, qui étoit parmi les payens, la Déesse des bleds.

Le caractere des Eclogues est simple. Ce sont des Bergers qui parlent, qui s'entretiennent de leurs amours, de leurs troupeaux, de leurs campagnes d'une maniere simple, & qui convient à des Bergers.

Les Georgiques sont d'un caractere médiocre. La matiere qu'il y traite n'approche pas de celle de l'Eneïde. Virgile ne parle point dans cet ou-

vrage de ces grandes guerres, de ces illustres combats, & de l'établissement de l'Empire Romain, qui font le sujet de son Eneïde; mais aussi les Georgiques ne sont pas ravalez jusques à la condition des Bergers. Car dans ces Livres il pénetre dans les causes les plus cachées de la nature, il découvre les mysteres de la Religion des Romains; il y mêle de la Philosophie, de la Theologie, de l'Histoire: ce qui l'oblige à tenir un milieu entre la majesté de son Eneïde, & la simplicité de ses Bucoliques.

C'est aussi dans le stile dont on parle en ce Chapitre, qu'un honnête homme doit s'exercer. Le stile grand & sublime n'est que pour les choses fort extraordinaires, & par consequent qui sont hors de l'usage commun. La plûpart des choses qui sont le sujet de nos entretiens & de nos discours, sont médiocres. La question est donc de les envisager telles qu'elles sont, d'en juger raisonnablement, comme le doit faire un honnête homme. Il y a des esprits de travers qui prennent les choses tout autrement qu'elles ne sont. Tantôt les colines leur paroissent des montagnes. Ils se récrient sur tout; & tantôt ils regardent avec froideur les choses qui sont les plus dignes d'admiration. Il y a aussi des esprits grossiers qui ne découvrent rien, non pas même ce qui leur saute aux yeux. Un honnête homme, c'est-à-dire, un homme qui a du jugement, qui est délicat, voit ce que sont les choses, il ne lui échape rien; & ensuite il s'en forme des idées veritables. S'il en parle, il le fait naturellement, les peignant avec les couleurs naturelles, c'est-à-dire, exprimant les idées qu'il en a avec les termes qui sont faits pour ces idées; de sorte qu'on voit dans son stile un esprit raisonnable & naturel qui n'outre rien, qui juge des choses comme il

faut ; qui ne les fait point plus grandes qu'elles sont ; qui ne les fait point plus petites, & qui en parle dans les termes qu'on en parle lorsqu'on n'y cherche point de façon, qu'on n'affecte rien, qu'on suit la raison, la bien-séance, l'usage des honnêtes gens. C'est là le caractere d'un esprit poli, qu'on prend dans la conversation de ceux qui ont l'esprit naturel, bien fait, & que par consequent on ne se peut empêcher d'aimer & d'honorer ; ce qui leur fait donner le nom d'honnêtes gens, à cause de l'honneur dont ils se rendent dignes. Il y a peu d'Auteurs qui ayent ce caractere ; c'est pourquoi, en lisant les Livres, on y prend le plus souvent un caractere opposé, qui est celui de *Pedant*. En lisant beaucoup Homere, on prend un stile naturel. Les lettres de Ciceron, sur tout celles qu'il a écrites à Atticus, les Satyres & les Epîtres d'Horace ; Virgile, Saluste, Cesar donnent cette politesse qui fait ce qu'on appelle un honnête homme. On voit dans ces ouvrages des modeles parfaits du stile dont nous parlons. Peu en jugent bien ; car on n'aime que ce qui a un air de grandeur. On pardonne à un Auteur cent endroits bas, si on en trouve un qui brille. Seneque redresse un de ses amis qui avoit ce mauvais goût, qui n'aimoit que ce qui étoit élevé, & prenoit pour bassesse l'égalité & la douceur qui sont les qualitez du stile mediocre. Les paroles de Seneque renferment un grand sens. *Humilia tibi videri dicis omnia, & parùm erecta. . . . . Non sunt humilia illa, sed placida. Sunt enim tenore quieto compositoque formata, nec depressa, sed plana. Deest illis oratorius vigor, stimulique quos quæris, & subiti ictus sententiarum : sed totum corpus videris, quamvis sit incomptum, honestum est.*

CHAPITRE XII.

Stiles propres à certaines matieres. Qualitez communes à tous ces stiles.

NOUS allons parler des stiles particuliers qui sont affectez à certaines matieres, comme sont les stiles des Poëtes, des Orateurs, des Historiens, &c. Mais il est à propos de faire auparavant quelques observations sur les qualitez qui sont communes à tous ces stiles. Car de plusieurs Ecrivains qui s'exercent dans un même stile, les uns sont plus doux, les autres sont plus forts: les uns sont fleuris, les autres sont austeres. Voyons en quoi consistent ces qualitez, & comment on les peut donner à un stile lorsqu'elles conviennent à la nature du sujet.

La premiere de ces qualitez est la douceur. On dit qu'un stile est doux lorsque les choses y sont dites avec tant de clarté, que l'esprit ne fait aucun effort pour les concevoir, comme nous disons que le penchant d'une montagne est doux, lorsque l'on y monte sans peine. Pour donner cette douceur à un stile, il ne faut rien laisser à deviner au Lecteur. On doit débroüiller tout ce qui pourroit l'embarrasser; prévenir ses doutes. En un mot, il faut dire les choses dans l'étenduë qui est necessaire, afin qu'elles soient apperçuës; ce qui est petit se dérobant à la vûë. J'ai dit dans le Livre précedent de quelle maniere on adoucissoit la cadence & la prononciation du discours. La douceur du nombre contribue merveilleusement à la douceur du stile. Cette douceur peut avoir plusieurs degrez. On dit d'un Auteur qui écrit avec une douceur extraordinaire, que son

ſtile eſt tendre & délicat. Je ne veux pas oublier ici qu'il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur du ſtile, que le ſoin d'inſerer où il faut, toutes les particules neceſſaires pour faire appercevoir la ſuite & la liaiſon de toutes les parties du diſcours. On donne pour modele d'un ſtile doux Herodote dans la langue Grecque, & pour la Latine Tite-Live.

La ſeconde qualité eſt la force. Cette qualité eſt entiérement oppoſée à la précedente : elle frappe fortement l'eſprit, elle l'applique, & le rend extrémement attentif. Pour rendre un ſtile fort, il faut ſe ſervir d'expreſſions courtes, qui ſignifient beaucoup, & qui réveillent pluſieurs idées. Les Auteurs Grecs & Latins, comme Thucidide & Tacite, ſont pleins d'expreſſions fortes. Elle ſont rares dans le François ces expreſſions. Notre langue aime que le diſcours ſoit naturel, libre, & un peu diffus ; c'eſt pourquoi on ne doit pas s'étonner que les traductions Françoiſes des Auteurs Grecs & Latins ſoient plus abondantes en paroles que les originaux, puiſqu'on ne peut pas ſe ſervir d'expreſſions ſi courtes & ſi ſerrées, ſelon le genie de notre langue, qui veut qu'on dévelo ppe toutes les idées que le mot Grec ou Latin renferme. Saint Paul, par exemple, dit d'une maniere noble, qu'il eſt prêt de mourir, ſe ſervant de cette expreſſion : ἐγὼ γὰρ ἤδη σπένδομαι : que la verſion Latine rend par ces mots : *Ego enim jam delibor.* Pour traduire en François ce paſſage, il faut neceſſairement le faire de cette maniere : *Car pour moi, je ſuis comme une victime qui a déja reçû l'aſperſion pour être ſacrifiée.* Toutes ces paroles ne font que développer les idées que donne le mot Grec σπένδομαι, lorſqu'on conſidere ſa force avec toute l'attention neceſſaire.

Je le penſois ainſi lorſque j'ai fait imprimer ce Livre les premieres fois. Je crois à preſent qu'il faut traduire ; *Car pour moi, je ſuis comme une victime*, dont le ſacrifice va être bientôt achevé : *déja on fait l'effuſion de mon ſang.* Saint Paul fait alluſion aux Sacrifices Judaïques. Il n'eſt point vrai qu'on fiſt aucune aſperſion ſur la tête de la victime, comme cela ſe pratiquoit chez les Gentils. Aprés la mactation on verſoit le ſang de la victime au pied de l'Autel ; & c'eſt cette action dont le verbe σπένδομαι donne l'idée. Enſuite on coupoit la victime, on la partageoit ; & c'eſt ce que Saint Paul appelle *tempus reſolutionis meæ* : Le temps de la ſéparation de ſon ame d'avec ſon corps.

La troiſiéme qualité rend un ſtile agréable & fleuri. Cette qualité dépend en partie de la premiere, & elle en veut être précedée, l'eſprit ne ſe divertiſſant pas lorſqu'il s'applique trop fortement. Les Tropes & les Figures ſont les fleurs du ſtile. Les Tropes font concevoir ſenſiblement les penſées les plus abſtraites. Ils font une peinture agréable de ce que l'on vouloit ſignifier. Les figures réveillent l'attention, elles échauffent, elles animent les Lecteurs, ce qui lui eſt agréable ; le mouvement étant le principe de la vie & des plaiſirs ; la froideur au contraire mortifiant toutes choſes. Quinte-Curce eſt fleuri.

La derniere qualité eſt auſtere, elle retranche du ſtile tout ce qui n'eſt pas abſolument neceſſaire, elle n'accorde rien au plaiſir, elle ne ſouffre aucun ornement, & comme un Juge de l'ancien Areopage, elle ne permet pas que le diſcours ſoit animé ; elle en bannit tous les mouvemens capables d'attendrir les cœurs. Lorſque l'auſterité va trop loin, elle dégenere en ſechereſſe.

L'on doit faire en sorte que le stile ait des qualitez qui soient propres au sujet que l'on traite. Vitruve, cet excellent & judicieux Architecte qui vivoit sous Auguste, remarque que dans la structure des Temples on suivoit l'ordre qui exprimoit le caractere de la Divinité à qui le Temple étoit dédié. Le Dorique qui est le plus solide & le plus simple, étoit employé dans les Temples de Minerve, de Mars & d'Hercule; les délicatesses & les ornemens des autres ordres ne convenant pas à la Déesse de la sagesse, au Dieu des combats, ni à l'exterminateur des Monstres. Les Temples de Venus, de Flore, de Proserpine, & des Nymphes étoient bâtis selon l'ordre Corinthien, qui est tendre, délicat, chargé de festons, de feüillages, & paré de tous les ornemens de l'Architecture. L'ordre Ionique étoit consacré à Diane & à Junon, & aux autres Dieux; les regles de cet ordre donnent le caractere de leur humeur. Il tient un milieu entre la solidité de l'ordre Dorique, & la gentillesse du Corinthien. Il en est de même du discours, les fleurs & les gentillesses de l'éloquence ne sont pas propres pour un sujet grave & plein de majesté. L'austerité du stile est importun lorsque la matiere permet de rire: la force des expressions est inutile quand les esprits se gagnent par la douceur, & qu'il n'est pas besoin de les combattre ni de les forcer.

CHAPITRE XIII.

Quel doit être le stile des Orateurs.

IL semble que ceux qui ont traité jusqu'à present de l'Art de parler, n'ayent écrit que pour les Orateurs. Ils ne donnent des preceptes

que pour leur ſtile ; & ceux qui étudient cet art regardent l'abondance & la richeſſe des expreſſions que nous admirons dans le diſcours des grands Orateurs, comme le principal & l'unique fruit de leur étude. Il eſt vrai que l'éloquence paroît avec éclat dans ce ſtile, ce qui m'oblige de lui donner la premiere place.

Les Orateurs parlent ordinairement pour éclaircir des veritez obſcures ou conteſtées ; ce qui demande un ſtile diffus, puiſque dans cette occaſion il eſt néceſſaire de diſſiper tous les nuages & toutes les obſcuritez qui cachent ces veritez. Ceux qui entendent parler un Orateur, ne prennent pas autant d'interêt que lui dans la cauſe qu'il défend ; ils ne ſont donc pas toûjours attentifs, ou n'ayant pas l'eſprit aſſez vif, il ne conçoivent qu'avec peine ce qu'on leur dit. L'Orateur eſt donc obligé de redire les mêmes choſes en pluſieurs manieres, afin que ſi les premieres paroles n'ont pas porté coup, les ſecondes faſſent l'effet qu'il ſouhaite.

Mais cette abondance ne conſiſte pas dans une multitude d'épithetes, de mots, & d'expreſſions entiérement ſynonymes. Pour perſuader une verité, pour la faire comprendre par les plus groſſiers, & la faire appercevoir aux eſprits les plus diſtraits ; il faut la repreſenter ſous pluſieurs faces differentes, avec cet ordre que les dernieres expreſſions ſoient plus fortes que les premieres, & ajoûtent quelque choſe au diſcours ; de ſorte que ſans être ennuyeux, on rende ſenſible & palpable ce que l'on vouloit faire connoître. Un habile homme s'accommode à la capacité des Auditeurs, il s'arrête aux choſes qui ſont obſcures, & il ne les quitte point juſques à ce qu'elles ſoient entrées dans leur eſprit, & qu'elles s'y ſoient établies.

Les veritez qui se démontrent dans les plaidoyers & dans les harangues, ne sont pas de la nature des veritez Mathematiques. Ces dernieres ne dépendent que d'un tres-petit nombre de principes certains & infaillibles. Les premieres dépendent d'une multitude de circonstances qui, séparées, n'ont pas de force, & qui ne peuvent convaincre que lorsqu'elles sont ramassées & unies ensemble. On ne peut les ramasser sans art, & c'est où paroît l'adresse des Orateurs. Ils ménagent les moindres circonstances, & souvent ils font le fondement de leur preuve d'une particularité qu'un autre auroit rebutée, & n'auroit daigné employer. Pourquoi Ciceron grossit-il ses Oraisons de circonstances qui semblent inutiles & basses? A quoi bon rapporter que Milon changea de souliers, qu'il prit ses habits de campagne, qu'il partit tard, attendant sa femme, laquelle fut long-temps à se préparer, selon la coûtume des femmes? C'est que cette peinture simple & naïve qu'il fait sans oublier le moindre trait de l'action qu'il veut mettre devant les yeux des Juges, persuade efficacement qu'on ne peut rien appercevoir dans la conduite de Milon qui le fasse soupçonner d'avoir prémedité d'assassiner Clodius, comme prétendoient ses ennemis.

Les grands Orateurs n'employent que des expressions riches, capables de faire valoir leurs raisons. Ils tâchent d'éblouir les yeux & l'esprit, & pour ce sujet ils ne combattent qu'avec des armes brillantes. L'usage ne leur fournissant pas toûjours des mots propres pour exprimer le jugement qu'ils font des choses, & pour les faire paroître aussi grandes qu'elles sont: ils ont recours aux Tropes, qui leur servent encore à donner telle couleur qu'ils desirent à une action, à la faire paroître petite ou grande, loüable ou méprisable,

juste ou injuste, selon que les termes metaphoriques dont ils se servent, la relevent ou l'abaissent. Mais l'abus qu'ils font de cet art les rend souvent ridicules. On n'a pas droit de déguiser une action, de l'habiller comme l'on veut, de donner le nom de crime à une faute excusable, & d'en parler comme d'une faute legere, si elle est criminelle. Les mots de crimes & de fautes donnent des idées contraires. Si l'on n'applique ces termes avec justesse, on doit passer ou pour n'avoir pas de jugement, ou pour avoir peu de bonne foi. Les personnes sages qui écoutent, s'attachent aux choses, & avant que de se laisser persuader par les mots, ils examinent s'ils sont justes. J'admire ces Déclamateurs qui croyent avoir triomphé de leur ennemi, quand ils se sont raillez de ses raisons : ils croyent l'avoir terrassé quand ils l'ont chargé d'injures, & qu'ils ont épuisé toutes les figures de leur art pour le representer tel qu'ils veulent qu'ils paroissent.

Mais aussi un Orateur ne doit pas être froid & indifferent. On ne peut défendre fortement une verité, si l'on ne s'interresse dans sa défense. Le discours est languissant qui ne part pas d'un cœur échauffé & ardent à combattre pour la verité, dont il a pris le parti. Nous avons montré dans le second Livre, que comme la nature fait prendre aux membres du corps des postures propres à attaquer & à se défendre dans un combat singulier, elle fait aussi que l'on figure son discours, & que l'on lui donne des tours propres à soûtenir une verité contestée, à l'établir, & à refuter ce qu'on lui oppose. Aussi nous voyons qu'il n'y a rien de plus figuré que le discours d'un grand Orateur qui entre dans tous les sentimens de celui dont il plaide la cause, & se revêt de toutes ses affections.

C'est

C'eſt la qualité des choſes dont il parle, qui doit regler ſon ſtile : lorſque les choſes le meritent, il doit s'échauffer : on attend de lui de la vehemence. Par exemple, quand il déclame contre le vice, contre les crimes énormes, il ne le doit pas faire foiblement, comme le dit Seneque écrivant à un de ſes amis. *Deſideres, inquies, contra vitia aliquid aſperè dici, contra pericula animosè, contra fortunam ſuperbè, contra ambitionem contumeliosè. Volo luxuriam objurgari, libidinem traduci, impotentiam frangi : ſit aliquid oratoriè acre, tragicè grande, comicè exile.* Ces paroles Latines diſent beaucoup : elles peuvent tenir lieu de pluſieurs preceptes.

La clarté eſt particulierement neceſſaire à un Orateur; mais il faut prendre garde qu'en voulant trop dire, il ne fatigue; car on n'aime pas à entendre rebattre ce que l'on ſçait déja. Quand on eſt ſerré, on n'eſt pas entendu : ce qui eſt étudié & profond, eſt obſcur : ce qui eſt clair, ſuperficiel, connu, & entendu de tout le monde, eſt mépriſé. La difficulté eſt de trouver le juſte milieu. Auſſi il ſe peut faire que deux Orateurs, aprés s'être entendus, eurent raiſon de dire l'un de l'autre; l'un, aprés que le premier eut parlé : *Les eaux claires ne ſont jamais profondes ;* le premier ayant entendu le ſecond : *Les eaux profondes ne ſont jamais claires ;* ſe reprochant reciproquement leurs défauts; à l'un d'être ſuperficiel, à l'autre d'être obſcur. Eſt-il neceſſaire que j'avertiſſe que c'eſt une extravagance, ou un orgueil mal entendu que d'affecter l'obſcurité pour faire mine qu'on dit de grandes choſes ? La reputation eſt facile à acquérir à ce prix là ; mais il faut parler devant de ſottes gens, qui effectivement n'admirent que ce qui eſt énigmatique, que ce qu'ils n'entendent point. Auſſi, comme

il ne s'en rencontre que trop, je ne m'étonne pas s'il s'est trouvé un mauvais Maître qui donnoit pour preceptes à ses écoliers, de jetter de l'obscurité sur leurs écrits, sans doute pour paroître merveilleux. Son mot ordinaire étoit, σκότισον; c'est-à-dire, obscurcissez ce que vous dites. Quintilien parle de ce mauvais Rheteur, à qui les choses paroissoient d'autant meilleures, qu'il avoit peine à les entendre: *Tantò melior, ne ego quidem intellexi:* Cela est excellent, je ne l'entens pas moi-même.

Pour le nombre, ou cadence propre à l'Orateur, son discours doit être périodique de temps en temps; les périodes se prononçant avec plus de majesté, elles donnent du poids aux choses.

CHAPITRE. XIV.

Quel doit être le stile des Historiens.

APrés les harangues, il n'y a point de sujet où l'éloquence se fasse davantage admirer, que dans l'Histoire; car c'est le métier de l'Orateur d'écrire l'Histoire, comme dit Ciceron: *Historia opus est maximè Oratorium.* C'est par sa bouche que les actions des grands hommes doivent être publiées: c'est son stile qui en conserve la memoire à la posterité. Les principales qualitez du stile historique sont la clarté & la brièveté. Un Historien éloquent fait une vive peinture de l'action qu'il rapporte; il n'en oublie aucune notable circonstance. Celui qui est sec ou aride, ne represente que la carcasse des choses, il ne les dit qu'à demi: ainsi son Histoire est maigre & décharnée. Quand on rapporte un combat qui a été suivi d'une victoire signalée, ce

n'eſt pas être Hiſtorien que de dire ſimplement que l'on a combattu : il faut rapporter les cauſes de la guerre, dire comment elle s'eſt allumée, faire connoître quel étoit le deſſein des Princes, quelles étoient leurs forces : il faut faire une deſcription du lieu du combat, particulierement ſi ce lieu a été cauſe de quelque accident conſiderable, & découvrir tous les ſtratagêmes dont on s'eſt ſervi Mais il faut ſur toute choſe que l'Hiſtoire ſoit comme un miroir qui rend les objets tels qu'ils ſe preſentent à lui, ſans augmentation ni diminution de leur grandeur naturelle.

La briéveté contribuë à la clarté : je ne parle point de celle qui conſiſte dans les choſes, & dans un choix de ce qu'il faut dire & de ce qu'il faut négliger. Le ſtile d'un Hiſtorien doit être coupé, dégagé de longues phraſes, & de ces périodes qui tiennent l'eſprit en ſuſpens. Il faut que ſon cours ſoit égal, & qu'il ne ſoit point interrompu par ces figures extraordinaires, par ces grands mouvemens qui ſont défendus à un Hiſtorien dont le devoir eſt d'écrire ſans paſſion. Ce n'eſt pas qu'un Hiſtorien qui eſt bon Orateur, ne puiſſe faire uſage de ſon éloquence. L'occaſion s'en preſente aſſez ſouvent. Comme il eſt obligé de rapporter ce qui a été dit, auſſi-bien que ce qui a été fait, il y a des harangues à faire dans l'Hiſtoire, où les figures ſont neceſſaires pour peindre la paſſion de ceux qu'on fait parler.



CHAPITRE XV.

Quel doit être le ſtile Dogmatique.

LE zele que l'on a pour la défenſe d'une verité conteſtée, cauſe dans l'ame des mouvemens qui font qu'elle ſe tourne de tous côtez, qu'elle cherche par tout des armes, & qu'elle employe toutes les forces de l'éloquence pour triompher de ſes adverſaires. Dans les matieres dogmatiques, où pour Auditeurs on n'a que des perſonnes dociles, qui reçoivent ce qu'on leur dit comme ils recevroient des Oracles, ces ſujets de zele & de chaleur ne ſe preſentent point. Dans un traité de Geometrie, quel ſujet auroit-on de s'échauffer ? Les veritez qu'on y démontre ſont évidentes. Elles n'empruntent point leur clarté des lumieres de l'éloquence : il ne faut que les propoſer. Ce n'eſt pas comme dans les procés, où la verité eſt fâcheuſe aux uns, & avantageuſe aux autres, & où étant reconnuë, elle enrichit l'un, & apauvrit l'autre. Qui eſt celui qui prend interêt à conteſter ou à défendre une propoſition de Geometrie ? Les Geometres démontrent que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux angles droits. Que cela ſoit vrai ou faux, cela ne fait ni bien ni mal à perſonne, l'on ne s'y oppoſe point. C'eſt pourquoi le ſtile d'un Geometre doit être ſimple, ſec, & dépoüillé de tous les mouvemens que la paſſion inſpire à l'Orateur. Outre que plus une verité eſt claire, & conçûë avec évidence, on eſt plus déterminé à l'exprimer d'une même façon, & en peu de paroles.

En traitant la Phyſique & la Morale, on peut

prendre une matiere d'écrire moins ſeche que ce ſtile des Geometres. Un homme qui s'applique avec contention à réſoudre un problême de Geometrie, à trouver une Equation d'Algebre, eſt chagrin & auſtere ; il ne peut ſouffrir ces paroles qui ne ſont placées dans le diſcours que pour l'ornement. Mais la Phyſique & la Morale ne ſont pas des matieres ſi épineuſes, qu'elles rendent de mauvaiſe humeur les Lecteurs. Il n'eſt donc pas neceſſaire que le ſtile de ces ſciences ſoit ſi ſevere.

Les veritez qui ſe démontrent dans les ſciences profanes, ſont ſteriles, & peu importantes. Les paſſions ne ſont juſtes & raiſonnables que lorſqu'elles portent l'ame, & la pouſſent à chercher un bien ſolide, & à fuïr un mal veritable ; c'eſt donc une choſe aſſez ridicule de ſe paſſionner pour ſoûtenir ces veritez qui ne font ni bien ni mal, d'en parler avec des emportemens, des tranſports & des figures que le bon ſens veut qu'on reſerve à d'autres occaſions. Je ne puis ſouffrir ceux qui ſe paſſionnent pour défendre la reputation d'Ariſtote, qui diſent des injures à ceux qui n'eſtiment pas aſſez Ciceron, qui font des exclamations & des figures contre ceux qui ſe trompent en parlant des habits des Grecs & des Latins. Mais auſſi je ne puis diſſimuler que c'eſt avec peine que je lis les ouvrages de ces Theologiens qui parlent avec autant de froideur & de ſechereſſe, des principales veritez de notre Religion, que ſi elles n'étoient importantes à perſonne. C'eſt une eſpece d'irreligion que d'enviſager les choſes de Dieu ſans des mouvemens d'amour, de reſpect & de veneration qui ſe faſſent paroître au dehors. On ne peut aſſiſter aux ſaints Myſteres que dans une poſture reſpectueuſe. Ceux qui ſe mêlent de parler de Theologie, qui veulent

instruire, doivent imiter le Maître des Maîtres JESUS-CHRIST : il éclairoit l'esprit, & touchoit la volonté ; il embrasoit le cœur de ses Disciples en même temps qu'il les enseignoit ; & c'étoit à ce feu Divin qu'il allumoit dans leurs cœurs, que ses Disciples le reconnoissoient. *Nonne cor erat ardens in nobis dum nobiscum loqueretur in via?* Avec quelle froideur les plus dévots lisent-ils les écrits de la plus grande partie des Scholastiques ? On n'y trouve rien qui réponde à la majesté des choses qu'ils traitent. Leurs expressions sont rampantes, leur stile languissant & sans mouvement. L'Ecriture Sainte est majestueuse : Les écrits des Peres portent les traits de l'amour dont ils brûloient pour les saintes veritez qu'ils enseignent. Lorsque le cœur est plein de feu, les paroles qui en sortent sont ardentes.

CHAPITRE XVI.

Quel doit être le stile des Poëtes.

ON donne toute liberté aux Poëtes, ils ne s'assujettissent point aux loix de l'usage commun, & ils se font un nouveau langage. Il est facile de justifier cette liberté. Les Poëtes veulent plaire, & surprendre par des choses extraordinaires & merveilleuses : ils ne peuvent arriver à ce but qu'ils se proposent, s'ils ne soûtiennent la grandeur des choses par la grandeur des paroles. Tout ce qu'ils disent étant extraordinaire, les expressions qui doivent égaler la dignité de la matiere, doivent être extraordinaires, & éloignées des expressions communes. Les Hyperboles & les Metaphores sont absolument necessaires

dans la poësie, l'usage ne fournissant pas des termes assez forts. Le tour du discours poëtique doit être aussi figuré pour la même raison; car la dignité de la matiere remplissant l'ame du Poëte de transports d'estime & d'admiration, le cours de ses paroles ne peut être égal; il est necessairement interrompu par les flots de ces grands mouvemens dont son esprit est agité. Aussi lorsque le sujet de ses vers n'a rien qui puisse causer ces fougues & ces transports, comme dans les Comedies, dans les Eclogues, & dans quelques autres especes de vers dont la matiere est basse, son stile doit être simple & sans figures. C'est la qualité des choses qui sont grandes & rares, qui excuse & autorise la maniere de parler des Poëtes; car si ces choses sont communes, il ne leur est pas plus permis qu'à un Historien de s'éloigner de l'usage commun.

On n'aime pas ordinairement les veritez abstraites, qui ne s'apperçoivent que par les yeux de l'esprit. Nous sommes tellement accoûtumez à ne concevoir que ce que les sens nous presentent, que nous sommes incapables de comprendre un raisonnement s'il n'est établi sur quelque experience sensible: de là vient que les expressions abstraites sont des Enigmes à la plûpart des gens; & que celles-là plaisent, qui forment dans l'imagination une peinture sensible de ce qu'on leur veut faire concevoir. C'est pourquoi les Poëtes dont le but principal est de plaire, n'employent que ces dernieres expressions: & c'est pour cette même raison que les Metaphores, qui rendent toutes choses sensibles, comme nous avons vû, sont si frequentes dans leur stile.

Ce desir de frapper vivement les sens, & de se faire entendre sans peine, a porté les anciens Poëtes à user si souvent de fictions, donnant à

chaque chose un corps fait comme le nôtre, une ame & un visage. Lorsqu'un Poëte est une fois échauffé, il ne considere plus les choses dans leur état naturel.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre :
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.

Cela touche d'une autre maniere que les expressions communes. Quand un Poëte vient à parler de la guerre, & qu'il dit que Bellonne, Déesse de la guerre, porte la terreur & l'épouvante dans toute une armée, que le Dieu Mars anime l'ardeur des soldats; ces manieres de dire les choses font bien une autre impression sur les sens, que celles-ci dont on se sert dans l'usage ordinaire. *Toute l'armée fut épouvantée : Les soldats étoient animez au combat.* Chaque vertu, chaque passion est une divinité dans la poësie. Minerve est la prudence. La crainte, la colere, l'envie sont des Furies. Ces noms *de crainte, de colere, d'envie*, quand on ne considere que les idées que l'usage y a jointes, ne font pas grande impression. Mais on ne peut se representer la Déesse de la colere avec ses yeux pleins de fureur, ses mains teintes de sang, ces flâmes qui sortent de sa bouche, ces serpens sifflans autour de sa tête, cette torche allumée qu'elle tient à la main, sans fremir & sans s'effrayer.

Dans les Poësies saintes, c'est-à-dire, dans celles mêmes qui se chantoient devant le Sanctuaire, les Prophetes se servoient de manieres à peu prés semblables pour se rendre intelligibles à la populace. David fait concevoir comme Dieu l'avoit secouru & protegé contre ses ennemis, d'un

ſtile qui eſt auſſi vif & auſſi hardi que celui des Poëtes profanes dont nous venons de parler. Il repreſente Dieu qui deſcend du Ciel, & vient combatre pour ſa défenſe.

En cette extremité derniere
J'invoquai le Seigneur, j'eus recours à mon Dieu ;
Et voilà que de ſon haut lieu
Il entendit ma voix, il oüit ma priere.

Pour moi ſes forces il aſſemble :
Ces hauts monts dont l'orgueil s'éleve juſqu'aux Cieux
Agitent leurs fronts glorieux ;
Et juſqu'au fondement toute la terre tremble.

De courroux ſon viſage fume,
De ſes yeux irritez ſort un feu dévorant,
Qui court comme un affreux torrent,
Et tout ce qu'il rencontre auſſi-tôt il l'allume.

Les Cieux pour le laiſſer deſcendre
Abaiſſent par reſpect leurs grands cercles voutez ;
Et ſous ſes pas de tous côtez
Les nuages épais commencent de s'étendre.

Les Cherubins qui de ſa gloire
Sont avec tant d'ardeur les Miniſtres ſçavans,
Tirent ſur les aîles des vents,
Son char, où ſa puiſſance attache la victoire.

Il cache ſa Majeſté ſainte
Sous un noir pavillon fait de ſombres broüillards ;
Qui, comme de fermes remparts,
Font autour de ſon trône une effroyable enceinte.

La proſe endort, la poëſie réveille. Les narra-

tions que font les Poëtes sont interrompuës par des exclamations, par des apostrophes, par des digressions, & par mille autres figures qui entretiennent l'attention. Ils ne regardent jamais les choses que par les endroits capables de charmer. Ils n'en apperçoivent que la grandeur & que la rareté: ils ne considerent rien de tout ce qui pourroit refroidir la chaleur de leur admiration; ce qui fait qu'ils sortent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, & que se laissant aller au feu de leur imagination, ils deviennent semblables à une Sibille, qui étant pleine d'un esprit extraordinaire, ne parloit plus le langage ordinaire des hommes.

Sed pectus anhelat,
Et rabie fera corda tument; majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore Dei.

La cadence des vers leur donne une force particuliere; d'où vient que les mêmes choses insipides en prose, sont picquantes en vers. *Eadem negligentiùs audiuntur, minúsque percutiunt, quandiu solutâ oratione dicuntur: ubi accessere numeri, & egregium sensum astrinxere certi pedes, eadem illa sententia velut lacerto excussa torquetur.* Mais pesez bien ce que dit ici Seneque, qu'il faut que les vers renferment quelque beau sentiment: car il en est de la poësie comme de toutes les autres choses que le seul plaisir fait rechercher. Ce n'est pas assez qu'elles soient bonnes, il faut qu'elles soient agréables. Aussi on ne peut lire un Poëte qui n'est que médiocre.



CHAPITRE XVII.

Des ornemens, premierement de ceux qu'on peut nommer naturels.

IL ſemble que nous n'ayons travaillé juſqu'à preſent qu'à rendre ſolides les ouvrages qu'on a entrepris, ſans penſer à leur embelliſſement. On ſe trompe; car la beauté, ainſi que l'a dit un Ancien, n'eſt autre choſe que la fleur de la ſanté. Les fleurs ſont un effet & une marque du bon état de la plante qui les a produites. Les ornemens du diſcours naiſſent pareillement de ſa ſanté; c'eſt-à-dire, de la juſteſſe avec laquelle il a été composé. Ainſi il ne faut point d'autres regles pour parler avec ornement, que celles que nous avons données pour parler juſte.

La même choſe reçoit differens noms, ſelon les differentes faces par leſquelles on la regarde. Quand on conſidere la beauté en elle-même, c'eſt la fleur de la ſanté; mais quand on la conſidere par rapport à ceux qui jugent de cette beauté, on peut dire que la veritable beauté eſt ce qui plaît aux honnêtes gens, qui ſont ceux qui jugent raiſonnablement des choſes. Il n'eſt pas difficile de déterminer ce qui plaît, & en quoi conſiſte ce que l'on appelle, *un je ne ſçai quoi*, que l'on ſent dans la lecture des bons Auteurs; car ſi on refléchit un peu ſur ce ſentiment, on trouvera que le plaiſir que l'on ſent dans un diſcours bien fait, n'eſt cauſé que par cette reſſemblance qui ſe trouve entre l'image que les paroles forment dans l'eſprit, & les choſes dont elles ſont la peinture. De ſorte que c'eſt la verité qui plaît; car la verité d'un diſcours n'eſt

autre chose que la conformité des paroles qui se composent avec les choses. Ainsi lorsque cette conformité est extraordinairement parfaite, le discours est extraordinairement parfait. Il en est comme de la peinture, lorsqu'elle est ressemblante, elle plaît, quoique les choses qu'elle represente, soient en elles-mêmes desagréables & horribles. Le plus affreux serpent plaît dans un Tableau. De même quelques mediocres que soient les choses qu'un Ecrivain raconte, s'il le fait clairement & vivement, il se fait lire.

L'harmonie contribuë à la beauté. Le discours est un instrument qui est fait pour signifier ce que l'on pense : cet instrument plaît quand il rend le service que l'on en attend, & qu'il le fait d'une maniere facile. Nous avons fait voir ailleurs qu'un discours qui se prononce facilement, donne du plaisir. D'où l'on peut conclure qu'il n'y a rien de veritablement beau dans un discours, que ce qui est utile, soit pour la clarté des expressions, soit pour la facilité de la prononciation. Il est constant que dans les ouvrages de la nature, tout ce qui est beau, est accompagné d'une grande utilité. Dans un verger la disposition des arbres qui sont plantez à la ligne, & en échiquier, est agréable & utile ; car elle fait que la terre communique également son suc à tous ces arbres. *Arbores in ordinem certaque intervalla redacta placent ; quincunce nihil speciosius est, sed id quoque prodest, ut succum terra aqualiter trahant.* Dans un bâtiment les colones qui en font le principal ornement, y sont si necessaires, & leur beauté est si étroitement liée avec la solidité de tout l'édifice, qu'on ne peut les renverser sans le ruïner entierement.

Cependant nous sommes obligez de reconnoître qu'outre cette beauté naturelle, il y a de cer-

tains ornemens que nous pouvons appeller artificiels, en les comparant à ceux dont les personnes bien-faites, accompagnent les graces naturelles de leur visage. Il faut avoüer que dans les ouvrages des Ecrivains les plus judicieux, on trouve de certaines choses qu'on pourroit retrancher sans faire tort au sens de leur discours, sans en troubler la clarté, sans en diminuer la force. Elles n'y sont placées que pour l'embellissement, & elles n'ont point d'autre utilité que celle d'arrêter l'esprit du Lecteur par le plaisir qu'il reçoit de sa lecture, & de faire qu'il s'applique plus volontiers. Souvent aprés avoir dit tout ce qui est necessaire, on ajoûte quelque chose d'agréable. Aprés que les mots & les expressions sont assez bien arrangées, & qu'elles se peuvent prononcer commodement, on fait davantage, on les mesure, & on leur donne une cadence agréable aux oreilles. La nature se joüe quelquefois dans ses ouvrages, toutes les plantes ne portent pas des fruits, quelques-unes n'ont que des fleurs.

CHAPITRE XVIII.

Des ornemens artificiels.

LES ornemens artificiels consistent dans les Tropes, dans les Figures, dans un arrangement harmonieux des paroles qui composent le discours, dans des pensées spirituelles conçûës en des termes rares, dans des allusions, & des applications ingenieuses de passages de quelque Auteur fameux. Allons jusqu'à la source du plaisir que donnent ces ornemens. L'homme étant fait pour la grandeur, tout ce qui en porte les mar-

ques, donne du plaisir. Ainsi la fécondité, la richesse des expressions, les grandes periodes, les grands mots, les figures hardies, les pensées relevées sont agréables. De cette inclination que nous avons pour la grandeur, vient cet amour que nous avons pour tout ce qui est rare & extraordinaire. La capacité de notre cœur est infinie, il n'y a que Dieu qui la puisse remplir. Toutes les choses communes, & que nous avons mesurées, pour ainsi dire, avec cette capacité, nous doivent donc paroître petites, & nous dégoûter. Ce qui n'arrive pas si-tôt quand les choses sont extraordinaires, parce que nous n'en avons point encore trouvé les bornes, ainsi elles nous plaisent. Il semble que tout ce qui se presente à nous d'extraordinaire, est ce qui nous va satisfaire. C'est pour cette raison que les Metaphores & les Figures, qui sont des manieres de parler extraordinaires, & generalement toutes les expressions qui ne sont pas communes, nous sont agréables.

Nous avons aussi naturellement de l'estime & de l'amour pour ce qui est fait avec esprit, & ce qui marque quelque rare perfection. Ainsi quand un Auteur dit sur un sujet quelque chose qui ne vient pas dans la pensée de tout le monde, quand il se sert adroitement d'un passage de quelque Auteur, qu'il l'applique bien, qu'il fait quelque allusion spirituelle, qu'il trouve un moyen fin de s'exprimer, il plaît, parce que ce sont là des marques de son esprit qui brille dans son [illegible]age.

[illegible] vient encore que les imitations inge[illegible] souvent aussi agréables que la verité [illegible] prend-on pas autant de plaisir à en[illegible]mme qui imite fort-bien la voix [illegible], que le rossignol même ? Quand

un Orateur se sert de quelque expression qui n'est pas naturelle , & qui néanmoins fait concevoir les choses, cette imitation est agréable, l'adresse avec laquelle il s'est servi de cette expression, qui n'étoit pas faite pour cet usage, plaît. C'est pour cela que les allusions sont agréables ; mais ce n'est pas la seule beauté de l'esprit de l'Auteur qui charme dans ces occasions ; un Lecteur spirituel prend part à sa gloire, parce qu'il remarque qu'il a lui-même de l'esprit, puisqu'il a pû appercevoir sa pensée au travers du voile de l'allusion dont il l'avoit couverte.

Les emblêmes doivent être mises dans le rang de ces expressions ingenieuses, qui font concevoir d'une maniere courte & rare ce que veut dire celui qui les propose. Il plaît, parce qu'il se sert adroitement de quelque peinture sensible pour faire concevoir une pensée spirituelle. Comme dans cet emblême qu'un sujet prit pour Simbole de sa fidelité à son Prince, auquel il demeura attaché aprés que ce Prince fut tombé dans une disgrace fâcheuse. Le corps de cet emblême étoit un lierre qui embrassoit le tronc d'un chêne, & qui demeuroit enlassé aprés que le chêne avoit été renversé par terre, avec ces mots : *Hæretque cadenti.* Les hommes ne conçoivent qu'avec une application pénible les choses spirituelles ; les expressions sensibles qui leur épargnent cette peine, leur sont agréables ; c'est pourquoi les emblêmes qui sont des peintures sensibles, plaisent. Pour cette même raison, comme nous l'avons dit souvent, les Metaphores qui sont prises de choses sensibles, sont mieux reçûës, & quelquefois sont plus claires que les expressions ordinaires.

Enfin un discours figuré, & qui porte les caracteres d'un esprit animé, doit causer un plaisir

secret : car, comme nous avons vû, la nature a mis les passions dans le cœur de l'homme, comme des armes dont il se peut servir pour repousser le mal, & acquerir ce qui lui est avantageux. Ainsi le mouvement de ces passions qui sont si utiles pour sa conservation, est toûjours accompagné de quelque plaisir secret. Une trop grande tranquilité de l'ame cause de l'ennui. On aime à ressentir quelques petites émotions, quand on ne craint point d'ailleurs aucune fâcheuse suite. Selon ce qu'on a dit, les figures impriment dans l'esprit des Lecteurs les passions dont elles sont les caracteres. Un discours figuré doit donc être beaucoup plus agréable qu'un discours uni. On ne lit jamais les vers suivans sans ressentir des mouvemens de tendresse & de douleur. Virgile fait dans ces vers la peinture de Nisus, lorsque Volcens s'avançant l'épée à la main contre Euriale qu'il croyoit avoir mis à mort Tagus : Nisus, pour mettre à couvert de ce danger Euriale son ami, se déclare auteur de cette action ; il dit que c'est lui qui a tué Tagus, il se presente pour recevoir le coup dont Volcens alloit frapper Euriale.

Me me, adsum qui feci, in me convertite ferrum,
O Rutuli : mea fraus omnis, nihil iste nec ausus,
Nec potuit : cœlum hoc & conscia sydera testor ;
Tantùm infelicem nimiùm dilexit amicum.

CHAPITRE XIX.

Des faux ornemens.

L'On trouve peu de personnes qui examinent avec jugement les choses qui se presentent.

On se laisse surprendre par les apparences. Ainsi, parce que les grandes choses sont rares & extraordinaires, les hommes se forment une telle idée de la grandeur, que tout ce qui a un air extraordinaire, leur paroît grand. Ils n'estiment ensuite que ce qui n'est pas commun; ils méprisent les manieres de parler naturelles, parce qu'elles ne sont pas extraordinaires. Ils aiment les grands mots, les phrases enflées, *Sesquipedalia verba & ampullas.* Pour les éblouïr, il faut seulement revêtir d'un habit étranger & magnifique ce qu'on leur propose. Ils ne rechercheront pas si sous cet habit extraordinaire il y a quelque chose de caché, qui soit effectivement grand & extraordinaire. Ce qui fait remarquer encore plus sensiblement leur sottise, c'est qu'ils admirent ce qu'ils n'entendent pas, *mirantur quæ non intelligunt*; parce que l'obscurité a quelque apparence de grandeur, & que les choses sublimes & relevées sont ordinairement obscures & difficiles.

Les hommes ayant donc une si fausse idée de la grandeur, il ne faut pas s'étonner si les ornemens dont ils chargent leurs ouvrages, sont faux, & en si grand nombre; car enfin, comme nous avons dit ailleurs, ils ne veulent rien dire que de grand. Leur ambition les porte plus loin qu'ils ne peuvent aller, ainsi ils tombent en voulant s'élever, & crevent en voulant s'enfler. La fécondité est une marque de grandeur; l'ardeur qu'ils ont de paroître féconds, fait qu'ils étouffent leurs pensées par une trop grande abondance de paroles. Quand quelque chose leur plaît, ils s'y arrêtent, ils la repetent: *Nesciunt quod bene cessit relinquere.* Ils sont comme ces jeunes chiens qui ne peuvent quitter leur proye, & qui s'en joüent long-temps. Il faut donner à chaque chose son étenduë naturelle. Une statuë dont les parties ne sont pas proportionnées,

qui a de grandes jambes & de petits bras, un petit corps & une grosse tête, est monstrueuse. Le plus grand secret de l'éloquence est de tenir les esprits attentifs, & d'empêcher qu'ils ne perdent de vûë le but où ils faut les conduire. Quand on s'arrête trop long-temps à de certaines parties, le Lecteur en est si occupé, qu'il ne se souvient plus du sujet principal. La fécondité n'est donc pas toûjours bonne. Les repletions, aussi-bien que le jeûne, causent des maladies.

Entre les sçavans, on estime ceux qui ont plus de lecture; la difficulté des sciences en releve le prix; on a de l'estime pour ceux qui sçavent l'Arabe & le Persan. On n'examine pas si par le moyen de ces langues on acquiert quelque rare connoissance qui ne se puisse trouver dans nos Auteurs. Il suffit que ceux qui ont chargé leur memoire de ces langues, sçachent ce qu'il est difficile de sçavoir, & ce qui n'est sçu que d'un tres-petit nombre de personnes. L'ambition qu'on a de paroître sçavant, & de faire remarquer son érudition, fait donc qu'en parlant ou en écrivant on allegue continuellement les Auteurs, quoique leur autorité ne soit necessaire que pour faire sçavoir qu'on les a lus, & pour passer pour docte, comme saint Augustin le reproche à Julien. *Quis hæc audiat, & non ipso nominum sectarumque conglobatarum strepitu terreatur, si est ineruditus qualis est hominum multitudo; & existimet te aliquem magnum qui hæc scire potueris?* On entasse du Grec sur du Latin, de l'Hebreu sur l'Arabe. Une sottise, lorsqu'elle est dite en Grec, est souvent bien reçûë: un mot Italien dans un discours, quelque application qu'on en fasse, fait passer son Auteur pour galand & poli. Si cette coûtume n'étoit point ordinaire, nous serions aussi étonnez de cette maniere bizarre de

parler, que d'entendre un phrenetique. Ce défaut gâte un ſtile, & empêche qu'il ne ſoit net & coulant. Si c'eſt pour donner du poids à ſes paroles qu'on allegue les Auteurs, on ne le doit faire que dans la neceſſité d'appuyer ce que l'on avance de l'autorité d'un Auteur de reputation. Qu'eſt-il beſoin d'alleguer Euclide pour prouver que le tout eſt égal à ſes parties : de citer les Philoſophes pour perſuader le monde qu'il fait froid l'hyver. Je ne blâme pas toutes les citations : au contraire, je les approuve lorſque les paroles ſont belles, & qu'il eſt à propos de réveiller l'eſprit du Lecteur par quelque diverſité ; le ſeul excés en eſt blâmable.

Les ſentences trop frequentes troublent auſſi l'uniformité du ſtile. Par ſentences on entend ces penſées relevées qu'on exprime d'une maniere conciſe, ce qui leur fait donner le nom de pointes. Je ne parle point de ces ſentences pueriles & fauſſes, qui ne contiennent rien d'extraordinaire & de particulier qu'un tour forcé, & qui n'eſt point naturel. Les plus belles, ſi elles ſont placées trop prés-à-prés, s'étouffent, & rendent le ſtile raboteux : & comme elles ſont détachées du reſte du diſcours, on peut dire d'un ſtile qui eſt chargé de ces pointes, qu'il eſt hériſſé d'épines. Ces penſées détachées ſont comme des pieces couſuës & rapportées, qui étant d'une couleur differente du reſte de l'étoffe, font une bizarrerie ridicule ; ce qu'il faut éviter avec grand ſoin ; *Curandum eſt ne ſententiæ emineant extra corpus orationis expreſſæ, ſed intexto veſtibus colore niteant.* On aime à parſemer ſes ouvrages de ſentences, parce qu'on croit qu'on paſſera pour un homme d'eſprit. *Facie ingenii blandiuntur.*

En effet, comme on l'experimente en ouvrant Seneque, on eſt charmé de cette maniere inge-

nieuse de dire beaucoup de choses en si peu de paroles, & d'un tour rare & nouveau, comme quand pour exprimer l'entiere ruïne de la Ville de Lyon, qui avoit été réduite en cendre; il dit, *Lugdunum quod ostendebatur in Gallia, quæritur.* On cherche à present dans les Gaules où étoit autrefois la Ville de Lyon. Et pour marquer en peu de paroles la rapidité de son incendie, il dit: *In hac, una nox fuit inter urbem maximam, & nullam.* On rencontre dans cet Auteur à chaque page des choses admirablement dites, d'un grand sens, exprimées en peu de mots: *Quid est Eques Romanus, aut libertinus, aut servus? Nomina ex ambitione aut ex injuria nata.* Mais afin que ces expressions plaisent, il faut les lire détachées de l'ouvrage; car il en est comme de toutes les choses où l'on ne cherche que le plaisir: on s'en dégoûte bien-tôt. Aussi ces pensées & ces expressions ingenieuses, qui d'ailleurs ornent un stile, le gâtent, si elles ne sont si bien enchassées qu'elles y soient comme naturelles, & ne paroissent point étrangeres: que ce soit la nature même qui les presente, qui les fasse naître. Tout ce qui est recherché, ou semble l'être, qui est tiré de loin, n'a point une certaine naïveté qui se fait aimer & estimer. Faites attention aux paroles Latines suivantes du Maître des Rheteurs, Quintilien. *Nihil videatur fictum, nihil sollicitum: omnia potius à causa quàm ab Oratore profecta videantur.* Ces paroles sont du même Rheteur: *Optima minimè accersita, & simplicibus, atque ab ipsa veritate profectis similia.* Ces paroles contiennent un grand sens; ce sont des regles qu'il faut avoir toûjours presentes pour se défendre de la corruption qui s'introduit dans l'éloquence, qu'on gâte par des affectations dans la trop

grande passion de s'exprimer avec esprit.

En parlant des ornemens, il ne faut pas oublier les portraits dont on embellit un discours, comme on fait une sale & une gallerie en y plaçant les images des Princes, des Rois, des Grands-hommes; car comme les images se peuvent détacher du lieu où elles ont été mises, aussi ce qu'on entend par portraits dans le discours, ce sont des descriptions sur lesquelles on s'arrête, & qu'on auroit pû passer. Voilà le portrait de ces flateurs qui assiegent les Princes, & corrompent leur vertu.

Par de lâches adresses
Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du vice applanir le chemin:
Detestables flateurs, present le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colere celeste.

CHAPITRE XX.

Regles qu'on doit suivre dans la distribution des ornemens artificiels.

L'On ne peut pas condamner absolument les ornemens artificiels, qui ne sont inserez dans les ouvrages que pour divertir & délasser les Lecteurs, comme nous l'avons dit ci-dessus. Ils ont leur prix; mais c'est le bon usage qu'on en fait qui le leur donne. Les regles suivantes ne seront pas inutiles pour bien user de toutes ces richesses du langage, & pour les ménager avec prudence. La premiere regle que l'on doit suivre dans la distribution des ornemens artificiels, c'est de les appliquer en temps & lieu. Les jeux

ſont importuns, quand on eſt accablé d'affaires. Quand une matiere eſt difficile, & que la difficulté rend le Lecteur chagrin, il faut éviter tous les jeux de paroles qui ne feroient qu'augmenter ſon travail, le détournant de ſon application ſerieuſe. Si on ne cherche que l'utilité, l'agréable déplaît. Il y a des matieres qui ne ſouffrent aucun ornement, telles que ſont celles qu'on appelle dogmatiques.

Ornari res ipſa negat, contenta doceri.

Lorſque la matiere du diſcours eſt ſimple, tout doit être ſimple. Les habits chargez de pierreries, & extraordinairement ornez, ne ſe portent qu'à certaines Fêtes dans les cérémonies extraordinaires. Il faut proportionner les paroles aux choſes, & avoir toûjours égard à la bien-ſeance. C'eſt pourquoi, comme le remarque ſaint Auguſtin, lorſqu'on traite quelque matiere ſerieuſe, comme ſont celles qui regardent la Religion, il ne faut pas donner à ces paroles une cadence qui leur faſſe perdre beaucoup de ce poids & de cette gravité qui les doit rendre venerables. *Cavendum ne divinis gravibuſque ſententiis dum additur numerus, pondus detrahatur.*

Les ornemens doivent être raiſonnables, c'eſt-à-dire, qu'il ne faut rien dire qui choque le ſens commun. Vous trouverez de petits eſprits qui ne ſe mettent pas en peine de dire une impertinence, & d'avancer une choſe fauſſe, pourvû que ce qu'ils diſent ait l'air d'une ſentence; de parler ſans jugement, pourvû qu'ils faſſent entrer une métaphore & une figure dans leur diſcours. Ils ne font pas de reflexion ſi ce qu'ils diſent eſt pour ou contre eux. S'ils peuvent faire une antitheſe, une repetition, une cadence qui

flate les ſens, n'importe qu'ils bleſſent la raiſon, ils ſont ſatisfaits de leur eſprit. On doit être convaincu qu'il n'y a rien de beau qui ne ſoit raiſonnable, & ſi on eſtime quelquefois ces faux ornemens, c'eſt qu'on ſe laiſſe éblouïr par leur faux brillant, & étourdir par un certain bruit qui ne ſignifie rien; ou pour le dire franchement, c'eſt qu'on a l'eſprit petit. Une ame élevée aime, & cherche dans le diſcours la verité, & non pas des paroles. *Bonorum ingeniorum inſignis eſt indoles, in verbis verum amare non verba.* Je ne puis eſtimer un diſcours dont le ſon flate les oreilles, lorſque les choſes choquent le bon ſens, diſoit S. Auguſtin. *Nullomodo mihi ſonat diſertè, quod dicitur ineptè.*

Les ornemens ſont raiſonnables lorſque la verité n'eſt point choquée, c'eſt-à-dire, que toutes les expreſſions dont on ſe ſert, ne donnent que des idées veritables. Ceux qui veulent éblouïr, ne parlent jamais naturellement; leurs paroles font paroître tout ce qu'ils diſent ſi extraordinaire, qu'il n'y a point de vraiſemblance. Pour rendre ce défaut ſenſible, je rapporterai ici un paſſage de Vitruve, qui eſt admirable pour cela. Ce judicieux Architecte ſe plaint de ce que dans la peinture l'on ne prenoit plus pour modele les choſes comme elles ſont dans la verité. On met, dit-il, pour colones des roſeaux: on peint des chandeliers qui portent de petits châteaux, deſquels, comme ſi c'étoient des racines, il s'éleve quantité de branches délicates, où l'on voit des figures aſſiſes, & ſortir de leurs fleurs des demi-figures, les unes avec des viſages d'hommes, les autres avec des têtes d'animaux, qui ſont des choſes qui ne ſont point, & qui ne peuvent être, comme elles n'ont jamais été. Les nouvelles fantaiſies prévalent de telle ſorte, qu'il ne ſe trouve presque

personne qui ſoit capable de découvrir ce qu'il y a de bon dans les arts, & qui en puiſſe juger. Car quelle apparence y a-t-il que des roſeaux ſoûtiennent un toît; qu'un chandelier porte des châteaux; que de foibles branches portent les figures qui y ſont comme à cheval, & que d'une fleur il puiſſe naître des moitiez de figures ? Pour moi (dit Vitruve) je crois qu'on ne doit point eſtimer la peinture ſi elle ne repreſente la verité. Ce n'eſt pas aſſez que les choſes ſoient bien peintes, il faut auſſi que le deſſein ſoit raiſonnable, & qu'il n'ait rien qui choque le bon ſens. Il faut appliquer à l'éloquence ce que Vitruve dit ici de la peinture. Quand on parle, il faut prendre la verité pour modele, & il ne faut pas pour donner plus d'éclat aux choſes, les repreſenter autres qu'elles ſont.

C'eſt donc à quoi il faut travailler, que les choſes paroiſſent ce qu'elles ſont; ſimples, ſi elles ſont ſimples. Philoſtrate loüant un tableau où étoient repreſentez les chevaux d'Amphiaraüs, dit que le peintre les avoit repreſentez baignez de leur ſueur, & couverts d'une pouſſiere qui les rendoit moins agréables, mais plus reſſemblans à ce qu'ils étoient; *Deformiores, ſed veriores.* Il y a des perſonnes à qui tout eſt égal, qui habillent tout le monde magnifiquement; c'eſt-à-dire, qu'ils parlent ſur un même ton des grandes & des petites choſes, & prodiguent partout les ornemens de l'élocution. D'où vient cela? C'eſt qu'il eſt aiſé d'employer de riches couleurs, & qu'il eſt difficile de tirer les traits propres d'un objet qu'on veut peindre. C'eſt ce qu'Apellés diſoit à un jeune peintre: N'ayant pu faire Helene auſſi belle qu'elle eſt, vous l'avez fait riche.

Je dis donc encore, qu'il ne faut rien eſtimer ni dire que ce qui eſt veritable: il le faut faire d'une

d'une maniere noble, rare, nouvelle, qui attire l'attention; mais que la verité s'y trouve. C'est en quoi pechent les Vers suivans de Racan sur Marie de Medicis.

Paissez, cheres brebis, joüissez de la joye
Que le Ciel vous envoye.
A la fin sa clemence a pitié de nos pleurs.
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs;
Il en revient assez sous les pas de Marie.

Cela n'est fondé sur aucune verité. C'est une flaterie ridicule. Je sçai qu'on dit que c'est une allusion à ce que quelques anciens Poëtes ont dit: Cette allusion ne me paroît pas fort ingenieuse, ni à propos; car ce n'est pas loüer une Reine que de lui attribuer ce qu'elle sçait ne lui pouvoir convenir. On dit que dans l'Epigramme suivante sur l'incendie du Palais, le faux y domine, & que le vrai n'y a nulle part: cela ne me paroît pas.

Certes l'on vit un triste jeu,
Quand à Paris Dame Justice
Se mit le Palais tout en feu
Pour avoir trop mangé d'épices.

Cette allusion fait appercevoir un reproche réel qu'on fait aux Juges de prendre trop d'Epices.

Avant que de penser en aucune maniere aux ornemens, il faut travailler à rendre utile ce qu'on doit dire, choisissant des expressions qui puissent imprimer dans l'ame les pensées & les mouvemens qu'on en veut donner. Aprés, si la bien-séance le permet, on peut travailler à rendre agréable ce qu'on a dit utilement. Un sage Architecte songe premié-

rement à jetter de bons fondemens : il éleve des murailles capables de soûtenir le faîte de la maison qu'il bâtit. S'il veut que son ouvrage soit agréable à la vûë, il y ajoûte des ornemens. Mais remarquez que tous ces ornemens qui pourroient être retranchez, c'est-à-dire, qui ne sont pas absolument utiles, ne sont placez qu'aprés qu'il a travaillé à la solidité de l'édifice. Les colonnes de marbre qui ne se mettent que pour l'ornement, ne se placent que lorsque le corps de l'ouvrage est achevé. Ce n'est qu'aprés ce temps-là qu'on taille les ornemens, & qu'on pose les statuës.

Nous pouvons prouver la même chose par une comparaison du corps humain, dans lequel il semble que la nature établit les os pour le soûtenir & fortifier, avant que de le couvrir d'une belle peau qui le rend agréable. C'est ce que dit Seneque : *In corpore nostro ossa, nervique & articuli, firmamenta totius & vitalia, minimè speciosa visu, priùs ordinantur ; deinde hac, ex quibus omnis in faciem aspectumque decor est : post hac omnia, qui maximè oculos rapit color, ultimus perfecto jam corpore affunditur.*

Enfin, la raison demande qu'on garde quelque moderation dans les ornemens. Ils ne doivent pas être trop frequens. Les grandes douceurs sont fades. Il n'y a rien de plus beau que les yeux ; mais si dans un visage il y en avoit plus de deux, au lieu de plaire, il feroit peur. La confusion des ornemens empêche qu'un discours ne soit net : & ce que je vous prie de remarquer comme un des plus importans avis que j'aye donné dans ce traité, c'est que l'excés des ornemens fait que l'esprit des Auditeurs, qui en est entiérement occupé, ne s'applique point aux choses. Cela arrive assez souvent dans les Panegyriques, où les Orateurs prodiguent leur éloquence, & jettent à pleines mains toutes les fleurs de l'art. L'Auditeur se retire plein d'admiration pour celui qui a

parlé, & à peine pense-t-il à celui dont on a fait le Panegyrique. On doit toûjours dans chaque chose en rechercher la fin. Quand on veut arriver où l'on s'est proposé d'aller, on choisit un beau chemin, mais qui y conduise. Lorsque les feüilles couvrent les fruits, & les empêchent de meurir, on les ôte, sans avoir égard qu'on dépoüille l'arbre de ses ornemens.

Il y a des esprits si petits, qu'ils n'estiment que les bagatelles: ils ne font point d'attention à ce qui est solide, si on ne retire de devant leurs yeux ce qui les amuse, comme on ôte aux enfans les joüets qui les arrêtent trop. C'est ce que fit Protogene, qui ayant apperçû qu'une perdrix qu'il avoit peinte dans un de ses Tableaux pour ornement, attiroit les yeux du peuple, & l'empêchoit de considerer ce qui le meritoit plus, resolut de l'effacer. Elle étoit si bien peinte, cette perdrix, que les veritables perdrix s'approchoient d'elle comme d'une de leurs compagnes. Mais il voulut ôter au peuple cet amusement, pour tourner ailleurs ses yeux. Il gagna les Officiers du Temple où étoit placé son Tableau, & y étant entré secretement, il l'effaça.

C'est pour cette même raison que le Saint-Esprit, qui conduisoit la plume des Ecrivains sacrez, n'a pas permis qu'ils employassent cette éloquence pompeuse des Orateurs profanes, qui arrête les yeux, & fait que l'on ne considere que les superbes paroles dont les choses sont revêtuës. Les saintes Ecritures ne nous ont pas été données pour entretenir notre vanité, mais pour remplir le vuide de notre ame. Ceux qui ne recherchent dans les Livres qu'un divertissement sterile, les méprisent; ceux qui aiment les choses, trouvent de quoi se remplir dans ces Livres divins. Un seul Pseaume de David vaut mieux que toutes les Odes de Pindare, d'Anacreon, & d'Horarace: Demosthene & Ciceron ne méritent pas d'être

comparez à Iſaïe. Tous les Livres de Platon & d'Ariſtote n'égalent pas un ſeul Chapitre de S. Paul. Car enfin, les paroles ne ſont que des ſons: on ne doit pas préferer le plaiſir que peut donner l'harmonie de ces ſons, à celui de la connoiſſance ſolide de la verité. Pour moi, je n'eſtime l'art de parler, que parce qu'il contribue à la faire connoître, qu'il la tire, pour ainſi dire, du fond de l'eſprit où elle étoit cachée; qu'il la dévelope, qu'il l'expoſe aux yeux. C'eſt ce qui m'a porté à travailler avec ſoin à cet Art qui pour cette raiſon m'a paru ſi utile & ſi neceſſaire.





LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

C'est un Art que de sçavoir parler de maniere qu'on persuade. Ce qu'il faut faire pour cela. Projet de ce Livre.

L'Idée de la Rhetorique comprend l'Art de persuader, aussi-bien que celui de parler. L'on n'étudie la Rhetorique que pour parler de maniere qu'on fasse ce qu'on desire en parlant; & ce qu'on desire, c'est de persuader. Ainsi il est évident que la Rhetorique, qui est l'Art de parler, doit enseigner les moyens de persuader. Ces moyens ne consistent pas seulement en des paroles. Il y a des manieres de gagner les cœurs, & de les remuer. C'est particulierement de ces manieres que je dois traiter dans ce dernier Livre, où je renfermerai les choses

qui se trouvent dans les Rhetoriques ordinaires, & dont je n'ai point encore parlé.

Ce n'est pas seulement en prêchant & en plaidant qu'on veut persuader; on a cette intention dans toutes les occasions où l'on parle. Car nous desirons qu'on croye que les choses sont comme nous le disons, ou au moins si nous rapportons les jugemens des autres, nous voulons qu'on soit persuadé que le rapport que nous faisons est fidele. C'est pour cela que la Rhetorique est tres-utile; & si effectivement elle pouvoit donner des moyens seurs pour persuader, il n'y auroit aucun autre art qui fût d'un plus grand usage dans la vie. Mais je fais voir qu'il faut plus de connoissance que la Rhetorique n'en donne, pour persuader les hommes en toutes rencontres. Les Maîtres de Rhetorique ne se sont appliquez qu'à donner quelques preceptes pour persuader des Juges en plaidant dans un Barreau. Ils ne se sont attachez qu'à suivre ce que les anciens Payens ont écrit, qui n'ayant point d'autres Orateurs que des Avocats, leur Rhetorique n'étoit occupée qu'à leur donner des preceptes. Quoique je ne juge pas ce qu'ils disent là-dessus fort utile aux Avocats mêmes, je le rapporte sommairement, mais de telle sorte que si on compare cette Rhetorique avec les autres, on trouvera que ce que j'en dis, est plus que suffisant, & que je m'applique plus qu'aucun autre à donner les veritables moyens de persuader. Ce qu'on trouve en ces Rhetoriques, ne sert presque point pour cette fin. Voilà les preceptes que les Rheteurs donnent pour persuader.

Il faut trouver les moyens de faire tomber dans son sentiment ceux qui sont dans un sentiment contraire; mettre en ordre ce que l'on a trouvé, & employer les paroles propres pour s'exprimer. Il faut enfin apprendre par mémoire ce que l'on a écrit,

pour le prononcer ensuite. Ainsi l'Art de persuader a, dit-on, cinq parties. La premiere est l'invention des moyens propres pour persuader : la seconde la disposition de ces moyens : la troisiéme l'élocution : la quatriéme la memoire : la cinquiéme la prononciation.

Si on conteste une verité de bonne foy, si ce n'est point l'interêt, ni la mauvaise humeur, ni la passion qui aveuglent, & qui empêchent qu'on ne se rende, il n'est besoin que de bonnes preuves, qui levent toutes les difficultez, & qui dissipent par leur clarté les obscuritez qui cachoient la verité. Mais lorsqu'on a affaire à des gens qui ne l'aiment pas, qu'il s'agit de leur persuader une chose qui choque leur inclination, & dont leurs passions les éloignent, la raison seule ne suffit pas : l'adresse est necessaire. Dans cette occasion il faut faire deux choses. Premiérement, il faut étudier leur humeur & leur inclination pour les gagner. En second lieu, puisque chacun juge selon sa passion, qu'un ami a toûjours raison, qu'un ennemi est toûjours coupable, il faut leur inspirer des mouvemens qui les fassent tourner de notre côté. Ainsi les Maîtres de l'Art reconnoissent trois moyens de persuader, les argumens ou les preuves, les mœurs, & les passions. Il faut trouver des preuves, il faut parler conformément à l'inclination de ceux que l'on veut gagner, il faut exciter les passions dans leur esprit, qui les fassent pancher du côté où l'on veut les conduire. C'est ce que nous allons voir en détail. Nous parlerons premierement de l'invention des preuves.



CHAPITRE II.

Premiere partie de l'Art de persuader, qui est l'Invention.

LA clarté est le caractere de la verité, l'on ne peut douter d'une verité claire. Lorsque son évidence est dans le dernier degré, les plus opiniâtres sont obligez de quitter les armes, & de s'y soûmettre. Personne osera-t-il nier que le tout ne soit plus grand que sa partie : que les parties prises ensemble n'égalent leur tout? Quelquefois on détourne la vûë pour ne pas appercevoir des veritez claires qui blessent. Mais enfin, lorsque leur éclat, malgré toutes nos fuites, vient à frapper nos yeux, il faut se rendre, & la langue ne peut démentir l'esprit. Pour persuader ceux qui nous contestent quelque proposition, parce qu'elle leur semble douteuse & obscure, il faut se servir d'une ou de plusieurs propositions, qui ne souffrent aucune difficulté, & leur faire voir que cette proposition contestée est la même que celles qui sont incontestables. Les Juges de Rome doutoient si Milon avoit commis un crime en tuant Claudius. Ils ne doutoient point qu'il ne fût permis de repousser la force par la force. Ciceron voulant donc prouver l'innocence de l'accusé, il leur étale ces deux propositions : *qu'on peut tuer celui qui nous veut ôter la vie ; que Claudius vouloit ôter la vie à Milon.* L'une est claire, l'autre est obscure ; l'une contestée, l'autre reçûë : étant bien éclaircies, la consequence étoit claire & certaine, que Milon en tuant Claudius, n'avoit fait que repousser la force par la force, ce qui étoit excusable.

C'eſt à la premiere partie de la Philoſophie, qu'on appelle *Logique*, à donner les regles du raiſonnement. C'eſt pourquoi, vous pouvez commencer à reconnoître dés l'entrée de ce diſcours, que pour traiter l'Art de perſuader dans toute ſon étenduë, il faudroit embraſſer pluſieurs autres arts, ce qui ne ſe pourroit faire ſans confuſion. La matiere de l'Art de perſuader n'eſt point limitée. Cet Art ſe fait paroître dans les Chaires de nos Egliſes, dans le Barreau, dans toutes les negociations, dans les converſations. En un mot, le but que nous avons dans tout le commerce de la vie, eſt de perſuader ceux avec qui nous traitons, & de les faire tomber dans nos ſentimens. Pour être donc parfait Orateur, & parler utilement ſur toutes les matieres qui ſe preſentent, comme les Rheteurs prétendent que leurs diſciples le peuvent faire, il faudroit poſſeder toutes les connoiſſances, & n'ignorer rien. Car enfin, un homme n'eſt capable de raiſonner que lorſqu'il connoît à fond le ſujet ſur lequel il parle, & qu'il a l'eſprit plein de veritez conſtantes, de maximes indubitables, dont il peut tirer des conſequences propres à décider la queſtion qui eſt agitée. Par exemple, un Theologien raiſonne bien, & perſuade lorſqu'il tire des ſaintes Ecritures, des Peres, des Conciles, & de la Tradition, les témoignages propres pour faire voir que ſon ſentiment a toûjours été celui de l'Egliſe.



CHAPITRE III.

Des lieux communs d'où l'on peut tirer des preuves generales.

ON ne se remplit l'esprit de veritez certaines sur les matieres qu'on est obligé de traiter, que par de serieuses méditations, & par de longues études, dont peu de gens sont capables. La science est un fruit environné d'épines, qui éloigne de lui presque tous les hommes. Ainsi s'il n'étoit permis de parler que de ce que l'on sçait, la plûpart de ceux mêmes qui font métier de haranguer, seroient obligez de se taire. Pour remedier à une necessité qui seroit si fâcheuse à plusieurs Déclamateurs, on a trouvé des moyens courts & faciles de discourir sur des sujets entiérement inconnus. On distribue ces moyens en certaines classes qu'on appelle lieux communs, parce qu'ils sont exposez au public, & que chacun y peut prendre librement des preuves, pour prouver avec abondance tout ce qui lui sera contesté, quoiqu'il ignore d'ailleurs la matiere sur laquelle il dispute. Les Logiciens parlent de ces lieux communs dans la partie de la Logique qu'ils appellent la *Topique*. J'expliquerai en peu de paroles l'artifice de ces lieux. Ensuite nous verrons quel jugement on en doit faire.

Les lieux communs ne contiennent proprement que des avis generaux, qui font ressouvenir ceux qui les consultent, de toutes les faces par lesquelles on peut considerer un sujet : ce qui peut être utile, parce qu'envisageant une matiere de tous côtez, on trouve sans doute avec plus de facilité tout ce que l'on en peut dire. On peut re-

garder une chose par cent endroits differens : cependant il a plû aux Auteurs de la Topique de n'établir que seize lieux communs.

Le premier de ces lieux est le *Genre* ; c'est-à-dire, qu'il faut considerer dans un sujet ce qu'il a de commun avec tous les autres sujets semblables. Si on parle de faire la guerre contre le Turc, on pourra considerer la guerre en general, & tirer des preuves de cette generalité.

Le second lieu est appellé *Difference*, il faut examiner ce qu'une question a de particulier.

Le troisiéme est *la Définition* ; c'est-à-dire, qu'il faut considerer toute la nature du sujet. Le discours qui exprime la nature d'une chose, est la définition de cette chose.

Le quatriéme lieu est *le Dénombrement des parties*, que le sujet que l'on traite contient.

Le cinquiéme, *l'Etymologie* du nom du sujet.

Le sixiéme, *les Conjuguez*, qui sont les noms qui ont liaison avec le nom du sujet, comme ce nom, *amour*, a liaison avec tous ces autres noms, *aimer*, *aimant*, *amitié*, *aimable*, *ami*, &c.

On peut considerer que les choses dont il est question, ont quelque *ressemblance*, ou *dissemblance*. Ces deux considerations font le septiéme & le huitiéme lieu.

On peut faire quelque comparaison, & dans cette comparaison remarquer toutes les choses ausquelles le sujet dont on parle est opposé : *Cette comparaison* & *cette opposition*, sont le neuviéme & le dixiéme lieu.

L'onziéme lieu est *la Repugnance* ; c'est-à-dire, qu'en examinant une chose, il faut prendre garde à celles qui lui repugnent, pour découvrir les preuves que cette vûë peut fournir.

Il est tres-important de considerer toutes les *circonstances* de la matiere proposée. Or, ces

circonſtances ont ou précedé, ou accompagné, ou ſuivi la choſe dont il eſt queſtion : ainſi ces circonſtances ſont diſtribuées en trois lieux, qui ſont le douziéme, le treiziéme, & le quatorziéme lieu. Toutes les circonſtances qui peuvent accompagner une action, ſont compriſes dans ce vers Latin.

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

C'eſt-à-dire qu'il faut examiner quel eſt l'auteur de l'action ; quelle eſt cette action ; où elle s'eſt faite ; par quels moyens, pourquoi, comment, quand.

Le quinziéme lieu eſt *l'Effet* : le ſeiziéme, *la Cauſe* : c'eſt-à-dire, qu'il faut avoir égard aux effets dont la choſe que vous traitez, peut être la cauſe, & aux choſes dont elle-même eſt l'effet.

Ces lieux communs fourniſſent ſans doute une ample matiere de diſcourir. Ces conſiderations differentes font que l'on apperçoit pluſieurs preuves : & cette methode pourroit rendre féconds les eſprits les plus ſteriles. Je n'examine pas à preſent ſi cette fécondité eſt loüable ou inutile. Selon cette methode, ſi on parle contre un parricide, on s'étend ſur le parricide en géneral, & on rapporte ce qui eſt commun à l'accuſé, & à tous les autres parricides : & aprés on deſcend aux circonſtances du parricide : on en repreſente la noirceur d'une maniere étenduë, par des définitions, par des deſcriptions, par des dénombremens. Quelquefois l'Etymologie du nom de la choſe ſur laquelle on parle, & les autres noms qui ont liaiſon avec celui-là, donnent ſujet de parler, & font trouver de bonnes preuves. On peut diſcourir long-temps de l'obligation que les

Chrétiens ont de bien vivre, on les faisant ressouvenir du nom qu'ils portent.

Les grands discours sont grossis par les similitudes, les dissimilitudes, les comparaisons, qui servent à éclaircir une difficulté, & mettre une verité obscure dans un grand jour. En un mot, quand on veut circonstancier une action, rapporter ce qui l'a précedé, & ce qui s'en est ensuivi, les circonstances qui l'ont accompagnée, ce qui l'a causée, ce qu'elle a produit ; on lasseroit plûtôt ses Auditeurs, qu'on ne manqueroit de matiere.

CHAPITRE IV.

Des lieux propres à certains sujets d'où se peuvent tirer des preuves.

CES lieux dont nous venons de parler, sont appellez communs, parce qu'ils fournissent des preuves pour toutes les causes : il y a d'autres lieux qui sont propres à certain sujets. Avant que de parler de ceux-ci, il faut considerer qu'il y a deux sortes de questions : la premiere s'appelle These ; la seconde Hypothese. These, c'est une question qui n'est point déterminée par aucune circonstance, soit du lieu, soit du temps, soit de la personne, comme si on doit faire la guerre. Hypothese, c'est une question finie & circonstanciée, comme est celle-ci, s'il faut faire la guerre avec le Turc en Hongrie cette année, &c. Or, toutes ces questions se peuvent rapporter à trois genres. Car l'on délibere si on doit faire une action, ou l'on examine quel jugement on doit faire de cette action, ou on loüe, ou on blâme cette action. Le premier genre

s'appelle *Déliberatif* : le ſecond genre *Judiciaire* : le troiſiéme genre *Demonſtratif*. Chacun de ces genres a ſes lieux propres, c'eſt-à-dire, comme nous avons dit pour chacun de ces genres, on donne de certains avis : comme pour le Déliberatif, ſelon qu'on voudra conſeiller d'entreprendre une action ou de la quitter, il faut faire voir qu'elle eſt utile ou inutile ; neceſſaire, ou qu'elle ne l'eſt pas ; qu'elle eſt poſſible ou impoſſible ; que l'évenement en ſera avantageux, ou fâcheux : que l'entrepriſe eſt juſte ou injuſte.

Une queſtion dans le genre judiciaire peut être conſiderée en l'un de ces trois états. Ou l'on ne connoît pas l'auteur de l'action qui fait le ſujet du diſcours : & pour lors, parce que l'on tâche de découvrir cet auteur par des conjectures ; cet état eſt appellé état de *conjectures*. Si l'auteur eſt connu, on examine quelle eſt la nature de l'action : par exemple, un voleur a pris dans un Temple les coffres qu'un particulier y avoit mis en dépôt, on examine ſi cette action doit être appellée ou ſacrilege, ou un ſimple vol : on cherche la définition de ce crime : ainſi cet état s'appelle l'état *de la définition*. Le troiſiéme état eſt appellé l'état *de la qualité*, parce qu'on examine la qualité de l'action, ſi elle eſt juſte, ou injuſte.

Pour le premier état, il faut conſiderer ſi celui qu'on ſoupçonne a voulu faire une telle action, s'il l'a pû, & ſi on en a quelque marque. On conſidere quelle eſt ſa volonté, en conſiderant s'il avoit quelque interêt à commettre cette action ; ſa puiſſance, par la conſideration de ſa force, de ſes moyens. On reconnoît s'il eſt effectivement auteur de l'action propoſée, par les circonſtances de cette action, comme s'il a été trouvé ſeul dans le lieu où elle s'eſt faite ; ſi avant ou aprés cette action il a fait ou dit quelque choſe qui le puiſſe faire

ſoupçonner raiſonnablement. Pour le ſecond état, il faut ſimplement conſiderer la nature de cette action. Tout ce qu'on en peut dire, dépend de la connoiſſance particuliere que l'on en a. Pour le troiſiéme état, on conſulte la raiſon, les loix, la coûtume, les préjugez, les conventions, l'équité.

Dans le genre Démonſtratif, pour loüer ou blâmer, il faut rapporter le bien ou le mal. Il y a trois ſortes de biens dans l'homme; les uns regardent le corps, les autres l'eſprit, les autres dépendent de la fortune. Les biens du corps ſont, une patrie glorieuſe, une naiſſance noble, une bonne éducation, la ſanté, la force, la beauté. Les biens de l'eſprit ſont, les vertus, la ſageſſe, la prudence, la ſcience, & les autres vertus & bonnes qualitez. Les biens de la fortune ſont, les richeſſes, les dignitez, les charges, &c. Rema quez que dans ces dénombremens je rapporte les ſentimens des autres.

Tous les lieux propres & communs à chacun des trois genres dont nous avons parlé, ſont appellez interieurs ou intrinſeques, pour les diſtinguer de ceux qu'on nomme exterieurs ou extrinſeques, qui ſont quatre; ſçavoir, les loix, les témoignages, les tranſactions, les réponſes de ceux que l'on met à la torture. L'Orateur n'a pas beſoin de chercher ces preuves; celui qui donne une cauſe à plaider, met entre les mains de ſon Avocat ſes pieces, ſes contrats, ſes tranſactions; produit les dépoſitions des témoins, & les réponſes de ceux qui ont été appliquez à la torture.

CHAPITRE V.

Reflexion sur cette Methode des lieux.

VOilà en peu de paroles quel est l'art de trouver des argumens sur toutes sortes de matieres, que les Rheteurs ont coûtume d'enseigner, & qui fait la plus grande partie de leur Rhetorique. C'est à vous à juger de l'utilité de cette methode. Le respect que j'ai pour les Auteurs qui l'ont loüée, m'a obligé d'en faire un abregé, & de vous en faire connoître le fond. On ne peut douter que les avis qu'elle donne, n'ayent quelque utilité : ils font prendre garde à plusieurs choses dont on peut tirer des argumens ; ils montrent comme l'on peut tourner un sujet de tous côtez, & l'envisager par toutes ses faces. Ainsi ceux qui entendent bien la Topique, peuvent trouver beaucoup de matiere pour grossir leur discours : il n'y a rien de sterile pour eux ; ils peuvent parler sur tout ce qui se presente autant de temps qu'ils le voudront, comme nous l'avons dit.

Ceux qui méprisent la Topique, ne contestent point sa fécondité. Ils demeurent d'accord qu'elle fournit une infinité de choses ; mais ils soûtiennent que cette fécondité est mauvaise, que ces choses sont triviales, & que par consequent la Topique ne fournit que ce qu'il ne faudroit pas dire. Si un Orateur, disent-ils, connoît à fond le sujet qu'il traite, s'il est plein de maximes incontestables, par lesquelles il peut resoudre toutes les difficultez qui s'élevent sur ce sujet ; si c'est une question de Theologie, & qu'il soit Theologien, par la connoissance qu'il a des Peres, des Conciles, des saintes Ecritures, il appercevra d'abord si le

dogme qu'on a proposé est Heretique ou Catholique. Il ne sera pas necessaire qu'il consulte la Topique, qu'il aille de porte en porte frapper à chacun des lieux communs, où il ne pourroit trouver les connoissances necessaires pour décider la question presente. Si un Orateur ignore le fond de la matiere qu'il traite, il ne peut atteindre que la surface des choses, il ne touchera point le nœud de l'affaire; de sorte qu'aprés avoir parlé long-temps, son adversaire aura sujet de lui dire ce que disoit saint Augustin à celui contre qui il écrivoit: Laissez ces lieux communs qui ne disent rien, dites quelque chose, opposez des raisons à mes raisons, & venant au point de la difficulté, établissez votre cause, & tâchez de renverser les fondemens sur lesquels je m'appuïe. *Separatis locorum communium nugis, res cum re, ratio cum ratione, causa cum causâ confligat.*

Si on veut dire en faveur des lieux communs, qu'à la verité ils n'enseignent pas tout ce qu'il faut dire, mais qu'ils aident à trouver une infinité de raisons qui se fortifient les unes les autres: ceux qui prétendent qu'ils sont inutiles, répondent, & je serois bien de leur avis, que pour persuader il n'est besoin que d'une seule preuve qui soit forte & solide, & que l'éloquence consiste à étendre cette preuve, & la mettre en son jour, afin qu'elle soit apperçûë. Car enfin, il le faut avoüer, les preuves sont foibles qui sont communes aux accusez, & à ceux qui accusent, dont on se peut servir pour détruire & pour établir. Or, celles qui se tirent des lieux communs sont de cette nature: ce sont de mauvaises herbes qui étouffent la bonne semence.

Cet art est donc dangereux pour les personnes qui n'ont qu'un petit sçavoir, pace qu'ils se contentent de ces preuves qui se trouvent facilement,

& qu'ils ne prennent pas la peine d'en chercher d'autres qui ſoient plus ſolides. Un homme d'eſprit, en parlant de cette methode que Raimond Lulle a traitée d'une maniere particuliere, dit que c'eſt un art qui apprend à diſcourir ſans jugement des choſes qu'on ne ſçait point, ce qui eſt un défaut indigne d'un homme raiſonnable. J'aimerois mieux, dit Ciceron, être ſage, & ne pouvoir parler, que d'être parleur & être impertinent. *Mallem indiſertam ſapientiam, quàm ſtultitiam loquacem.* Ajoûtez que dans toutes ſortes de diſcours il faut abſolument retrancher tout ce qui ne peut ſervir à la reſolution de la difficulté. Aprés un tel retranchement, je crois qu'il reſteroit peu des choſes que la Topique auroit fournies.

CHAPITRE VI.

Il n'y a que la verité, ou l'apparence de la verité qui perſuade.

CE ne ſont point les ſeules paroles, ni l'abondance des choſes qui perſuadent; c'eſt pourquoi, tout ce qui ſe tire des lieux communs ne peut être utile qu'aux jeunes gens, qui n'étant pas capables de trouver des raiſons ſolides, connuës ſeulement de ceux qui ont étudié à fond les matieres, ont beſoin de ce ſecours pour pouvoir faire leurs déclamations de College. C'eſt pour cela que les Maîtres qui ſe ſerviront de cet ouvrage, pourront traiter cette méthode des lieux avec plus d'étenduë, donnant ſur chacun des exemples qui ſe trouvent dans pluſieurs Livres de Rhetorique. Il y en a de beaux : car quoique les grands Orateurs ne s'amuſent pas à conſulter les lieux com-

muns, cependant on peut rapporter tout ce qu'ils disent à quelqu'un de ces lieux communs. Ciceron n'étoit point allé frapper à la porte du douziéme, du treiziéme & du quatorziéme lieu, lorsque pour faire voir que Roscius n'avoit pas été capable de commettre les crimes effroyables dont on l'accusoit, il dit : *Quæ in re prætereo illud, quod mihi maximo argumento ad hujus innocentiam poterat esse, in rusticis moribus, in victu arido, in hac horrida incultaque vita illiusmodi maleficia gigni non solere. Ut non omnem frugem, neque arborem in omni agro reperire possis : sic non omne facinus in omni vita nascitur. In urbe luxuries creatur : ex luxuria existat avaritia necesse est ; ex avaritia erumpat audacia : inde omnia scelera, ac maleficia gignuntur. Vita autem rustica quam & agrestem vocas, parsimoniæ, diligentiæ, justitiæ magistra est.* Ciceron dans ce lieu presse l'accusateur de Roscius, & fait voir par toutes les circonstances possibles, qu'il n'a point tué son propre pere, comme on l'en accusoit.

On trouve assez de ces exemples dans les Rhetoriques ordinaires. Je crois devoir m'appliquer à des choses plus utiles. Ce que je vais dire dans ce Chapitre, appartient à la Logique ; mais je ne puis me dispenser de le rapporter, parce que cela est necessaire pour découvrir les fondemens de l'Art que j'entreprens d'expliquer.

L'homme est fait pour connoître. Nous ne pourrions vivre, ni arriver à notre fin, qui est la felicité, si nous étions sans connoissance. Il est pareillement necessaire que nous puissions connoître les choses comme elles sont, & que nous ne nous trompions pas. La capacité que nous avons de sçavoir, nous seroit desavantageuse si nous n'avions aucun moyen de distinguer la verité d'avec la fausseté. On peut bien concevoir que l'homme use

mal de ses facultez ; mais on ne peut pas penser que la nature dont Dieu est l'Auteur, soit d'elle-même mauvaise : toutes les inclinations vrayment naturelles sont donc bonnes, & nous ne pouvons manquer en les suivant. Voilà un principe dont il faut voir les consequences, par rapport à ce que nous cherchons.

L'experience fait connoître qu'il y a des connoissances claires, ausquelles nous nous sentons comme forcez de consentir. Je ne puis point douter que je n'existe, que je n'aye un corps, qu'un & deux ne soient pas trois. Ainsi toutes les fois que je sentirai que ma nature m'oblige de consentir à ce qui m'est proposé avec une pareille clarté, c'est-à-dire que je me trouve egalement engagé de consentir, je puis croire que je ne me trompe pas. Car si je me trompois, ce seroit la nature qui me tromperoit, puisque ce seroit elle qui m'engageroit dans l'erreur. Nous n'avons aucun lieu de nous défier de la bonté de celui qui nous a fait ; ainsi nous devons être certains que les choses sont comme nous les connoissons, lorsque notre connoissance est si évidente que nous ne pouvons pas suspendre notre consentement. La clarté est donc le caractere de *la* verité, c'est-à-dire, que toute connoissance évidente est conforme à la chose qui est connuë, & par consequent qu'elle est vraye : la verité est un rapport de conformité ; c'est ainsi qu'elle persuade. Comme nous sommes tellement faits que la volonté suit le bien, & que c'est par le plaisir que nous sentons, que nous desirons le bien, l'esprit suit de même la verité ; & il est attiré par la clarté, comme la volonté l'est par le plaisir : c'est lui qui nous fait agir, & ce qui nous persuade, c'est la verité.

Mais outre que l'homme étant libre, il peut detourner son esprit de la consideration d'une verité,

& par consequent empêcher que la clarté ne le persuade ; il peut, sans bien écouter la nature, donner son consentement, comme il peut aimer une chose avant que d'avoir reconnu certainement qu'elle est capable de lui procurer un veritable plaisir. L'apparence du bien trompe & engage : la seule apparence de la verité éblouït pareillement. On ne se veut pas donner la peine d'écouter la nature, de sonder ses inclinations veritables. D'abord on consent, sans examiner si elle nous y oblige : ce qu'il faudroit faire pour éviter l'erreur, comme pour juger sans erreur si le sucre est doux, on le met sur la langue, on le goûte, on fait attention à ce qu'on sent, ou à ce que la nature nous fait sentir. Le peuple qui ne raisonne point, est sujet à cette erreur. Ce n'est presque jamais la verité qui le persuade, ce n'est que la vrai-semblance qui le détermine, de la même maniere qu'il ne cherche que les biens apparens, & qu'il les prefere aux biens réels & solides.

Il n'est pas inutile à un Orateur qui doit s'accommoder à la foiblesse de ses Auditeurs, de considerer en quoi consiste cette vrai-semblance qui persuade le peuple, puisque pour le persuader ce n'est pas assez de lui proposer la verité. Il n'arrive que trop souvent qu'il n'est pas capable de l'appercevoir. Il n'a que les yeux du corps ouverts ; & il seroit necessaire qu'il ouvrît les yeux de l'esprit. Arrêtons-nous un peu ici.

Nous experimentons que nous sommes tristes ou joyeux, selon que notre conscience nous rend témoignage que nous nous sommes trompez, ou que nous sommes exempts d'erreur. Un homme qui sent que sa cause ne vaut rien, est abattu. S'il se sent coupable, il est triste. Au contraire il parle avec confiance quand il a pris le bon parti. Il est gai, il ose attaquer ses ennemis, & il les insulte.

Voilà ce qui arrive ordinairement quand on suit la nature, & qu'on ne combat pas ses sentimens. C'est pourquoi, pour persuader le peuple qu'on dit vrai, il suffit de parler avec un discours encore plus hardi que son adversaire; il n'y a qu'à crier plus fort, & lui dire plus d'injures qu'il n'en dit pas, se plaindre de lui plus aigrement, proposer tout ce que l'on avance comme des oracles, se railler de ses raisons comme si elles étoient ridicules, pleurer s'il en est besoin, comme si on avoit une veritable douleur que la verité qu'on défend fût attaquée & obscurcie. Ce sont là les apparences de la verité. Le peuple ne voit gueres que ces apparences, & ce sont elles qui le persuadent.

Les Déclamateurs n'étudient guere que cette vraisemblance; & c'est là leur difference d'avec un veritable Orateur qui aime la verité. Comme le eu-ple n'examine point, qu'il juge par la couleu sous laquelle paroissent les choses, le Décla nate r ne pense qu'à donner cette couleur qui trompe. Le veritable Orateur instruit, il aide son Auditeur à découvrir la verité. Il ne néglige pas de se servir de tout ce qui peut toucher le peuple; & c'est pour cela qu'il allegue quelquefois des raisons foibles en elles-mêmes, mais qui sont fortes par rapport à ceux à qui il parle, parce qu'elles s'accommodent avec leurs préjugez. Neanmoins sa principale application est de prouver solidement la verité, de la bien mettre en son jour : nous allons voir comment cela se peut faire.



CHAPITRE VII.

Comment on peut trouver la verité, la faire connoître, & découvrir l'erreur.

L'Eloquence feroit pernicieufe fi elle n'avoit pour fa fin que de tromper le peuple. Elle ne réüffiroit pas même fi elle ne fçavoit que tromper; car enfin, on ne fe laiffe guere tromper deux fois de fuite. Un Sophifte n'eft eftimé que peu de temps: auffi-tôt que l'art dont il s'eft fervi eft connu, on le méprife. Puifqu'il s'agit donc de perfuader, & non pas de tromper, qu'il n'y a que la verité qui perfuade pour toûjours, il faut voir comment on la peut trouver, & la faire connoître.

On peut dire en un mot tout ce qui eft neceffaire pour cela. Nous avons propofé le principe fur lequel nous pouvons être affurez que nous ne nous trompons pas. Lorfque la clarté d'une propofition nous paroît fi évidente qu'il n'eft pas en nôtre pouvoir de fufpendre notre confentement, que nous nous fentons comme forcez d'acquiefcer, nous n'avons point fujet de craindre de nous tromper. Nous avons dit qu'alors c'eft la nature qui nous fait agir. Tout ce qu'elle fait eft bien fait: elle a Dieu pour Auteur, qui ne peut tromper ni être trompé. Nous ne devons point craindre l'erreur pendant que nous ne fuivrons que les inclinations qu'il nous donne; mais il faut bien diftinguer la voix de la nature d'avec ce que nous difent nos paffions & nos préventions. Nous allons quelquefois trop vîte; nous donnons d'abord notre confentement avant que d'avoir bien confulté la nature. Nous ne nous tromperons pas en la fuivant: mais il ne la faut pas prévenir, il faut marcher aprés elle.

Voilà donc en peu de mots tout ce qu'il faut faire pour ne se pas tromper. Comme les Orateurs ont plus souvent à combattre l'erreur qu'à établir la verité, ils doivent examiner en détail tout ce que leurs adversaires ont avancé comme indubitable, pour reconnoître si effectivement la verité en est si claire, qu'on ne puisse s'empêcher d'y consentir, & que ce soit parler contre ce qu'on sent, que de la contredire. Si on découvre au contraire qu'ils se sont trompez, il faut rendre sensible leur erreur. Je suppose qu'ils ne trompent que parce qu'ils sont trompez. Voyons ce que doit faire un Orateur : mais auparavant faisons cette remarque, que personne ne peut être convaincu entiérement que de ce qui est vrai, ou de ce qu'il croit veritable, & que ceux qui se trompent, croyent voir la verité aussi-bien que ceux qui ne se trompent pas : ils sont prêts de soûtenir avec une égale fermeté leurs sentimens. Or, qu'est-ce que voit celui qui se trompe, croyant voir la verité qu'il ne voit pas ? Car enfin, il voit quelque chose, sans cela il se rendroit. Je répons en premier lieu, qu'on ne voit rien clairement que ce qui est vrai. Que voit donc celui qui se trompe ? C'est une consequence qui suit clairement d'un principe qu'il n'a point examiné, & qui est faux. Il n'envisage que cette consequence qui est vraie, supposé le principe lequel il ne considere point. Un exemple éclaircira cette importante remarque. Allant par la Ville, j'ai vû un homme habillé comme Metius, & de sa taille. Dabord, sans aucune autre reflexion, j'ai conclu que c'étoit Metius ; j'ai ainsi supposé que je l'ai vû : venant ensuite à parler de lui, on dit qu'il est à la campagne, moi je soutiens qu'il est à la Ville. Je ne considere que cette consequence qui est claire. Je l'ai vû en Ville, donc il y est ; & c'est ce qui me rend opiniâtre ; car je cederois si j'examinois

minois bien le principe dont je tire cette conſequence, faiſant reflexion que deux perſonnes peuvent être habillées de même maniere, & avoir beaucoup de rapport pour la taille, & qu'effectivement je n'ai vû autre choſe qu'un homme fait comme Metius que je n'ai point vû au viſage. Cet exemple dit beaucoup. Avec un peu d'attention il ſera facile de reconnoître l'erreur de ceux qui ne conteſtent que parce qu'ils n'apperçoivent pas ce qui les trompe. C'eſt toûjours, comme nous l'avons dit, l'apparence de la verité qui ſéduit. Ainſi l'application d'un Orateur doit être d'examiner ce qui a pû tromper ceux qu'il veut deſabuſer, c'eſt-à-dire de quels principes ils tirent leurs conſequences: s'ils ont ſuppoſé ces principes pour vrais ſans en être convaincus, ou s'ils ont tiré de fauſſes conſequences. Il n'y a rien qui perſuade mieux ceux dont on combat les ſentimens, que de démêler ainſi les choſes où ils ont raiſon, d'avec celles où ils ſe trompent; de leur accorder ce qui eſt vrai, & de leur faire voir ce qui eſt faux & ce qui les a ſéduits.

Tout ceci demanderoit peut-être plus de détail, mais cela appartient à la Logique, dont l'étude eſt abſolument neceſſaire à un Orateur. Nous avons dit qu'il faut connoître à fond les matieres dont il s'agit. Pour connoître une verité inconnuë, ou pour la faire connoître, il la faut déduire de ſes principes. Comme dans la nature tout ſe fait par des loix ſimples, & en petit nombre, auſſi dans les ſciences tout ſe peut déduire d'un petit nombre de veritez. C'eſt à ceux qui traitent les ſciences particulieres d'indiquer ces premieres veritez, qui ſont des ſources fécondes d'où coulent toutes les autres veritez. On ſe trompe ſi on croit qu'en liſant une Rhetorique bien faite, on apprendra à diſcourir raiſonnablement ſur toute ſorte de matiere.

CHAPITRE VIII.

L'attention est necessaire pour connoître la verité. Comment on peut rendre attentif un Auditeur.

PArlant en général de ce qu'il faut faire pour persuader, je ne veux pas oublier une chose qui est plus considerable qu'on ne pense, puisque sans elle les plus solides raisonnemens sont inutiles. Il n'y a que ceux qui font souvent reflexion sur notre corruption, qui apperçoivent que la cause de l'ignorance des hommes, & du peu d'effet des plus beaux & des plus forts discours ne vient que du défaut d'attention. Il arrive à l'esprit ce qui arrive au corps. Un corps malade & languissant ne peut agir. Une ame qui est malade, est sans action; si elle travaille à connoître la verité, aussi-tôt elle est fatiguée. Les corps qui font impression sur elle, l'en détournent; elle ne la peut donc envisager sans combatre contre son corps; & dans l'état de langueur où le peché l'a réduite, elle n'en est presque plus capable. On aura peine à le croire; cependant il n'y a rien de plus vrai, que de mille personnes qui écoutent un Predicateur un peu spirituel, il n'y en a peut-être pas dix qui soient attentifs. Le son de ses paroles frappe bien les oreilles; mais la verité que ses paroles expriment, est peu apperçûë: elle n'est à leur égard que comme une image qui passe promptement devant leurs yeux. Nous l'experimentons; il y a des veritez que nous avons entenduës mille fois sans en être touchez; & lorsque Dieu tourne vers elles notre esprit, nous nous trouvons frappez, & nous les voyons d'une maniere si particuliere, que nous croyons ne les avoir jamais vûës. Ce n'est que l'attention qui distingue les habiles gens d'avec

les ignorans. Tout homme qui eſt capable d'attention, eſt en même temps capable de toutes les plus hautes ſciences; rien n'eſt difficile pour lui.

C'eſt à quoi un Orateur doit prendre garde : autrement il parle à des rochers. Toutes les figures de Rhetorique ne s'employent que pour cela. Les Apoſtrophes, les Interrogations ne ſe font que pour réveiller les Auditeurs, & les tourner vers ce que l'on veut qu'ils conſiderent. Interroger, c'eſt comme tirer un homme par le manteau, pour lui faire appercevoir ce qu'il ne voit pas. Les deſcriptions, les Hypotipoſes, les dénombremens repreſentent ſous differentes faces la verité qu'on veut perſuader, afin que ſi elle n'eſt pas vûe ſous une face, on la voye ſous une autre. Les Metaphores, les Allegories en font des peintures ſenſibles qui frappent les ſens. Cela a été dit avec étenduë dans le ſecond Livre; mais la choſe eſt ſi importante, qu'on n'en peut aſſez parler : c'eſt de ce côté-là que l'Orateur doit tourner ſon adreſſe.

Comme l'ame eſt faite pour la verité, qu'elle a un deſir ardent de ſçavoir, auſſi-tôt qu'elle apperçoit quelque choſe qu'elle n'a point vûe, & qui la frappe d'une maniere extraordinaire, elle a de la curioſité, elle la veut connoître. Ainſi pour rendre l'ame attentive, c'eſt-à-dire, pour lui donner de la curioſité, il n'eſt queſtion que de trouver des tours ingenieux, qui donnent un air extraordinaire à ce qu'on veut faire conſiderer. La nouveauté attire : qu'un homme vêtu en étranger paſſe par une ruë, il ſe fera regarder de tout le monde. Vitruve rapporte qu'un fameux Architecte n'ayant pû obtenir audience d'Alexandre le Grand pour lui propoſer le deſſein d'un grand ouvrage; comme on le rebutoit, & qu'on le laiſſoit parmi la foule du peuple, à qui on ne donnoit pas la liberté d'approcher du Prince, il s'aviſa de paroître nud à la

porte du Palais, couvert de feuïlles. Alexandre l'ayant apperçû dans cet habillement extraordinaire, eut la curiosité de lui demander ce qu'il étoit, & pourquoi il paroissoit dans cet état. Ce qui lui donna l'occasion de proposer son desseïn, ce qu'il n'avoit pas pû faire auparavant. Quand on a trouvé la verité, pour en persuader les autres, il ne s'agit que d'inspirer un desir veritable de la connoître, en la proposant d'une maniere qui la fasse regarder. Lorsqu'on lit les Orateurs, il faut remarquer l'adresse dont ils se servent pour se faire écouter. Les preceptes servent peu de chose, si l'on n'observe l'usage qu'en ont fait les grands Maîtres.

Il ne sera pas neanmoins inutile de faire ces deux reflexions, ausquelles se peut réduire l'art, s'il y en a un, de rendre attentifs ceux à qui on parle. Considerons donc, 1°. Que les hommes desirant sçavoir, & ce desir ayant pour fin un objet infini, il faut que la chose dont on promet de parler, soit grande, ou paroisse grande; car si on connoissoit qu'elle est petite, on la négligeroit. 2°. De ce que l'objet de notre curiosité naturelle est une chose infinie, je conclus encore que le grand secret pour entretenir le feu de la curiosité, c'est de ne point faire connoître entiérement ce qu'on propose, qu'aprés qu'on ne demande plus d'attention, n'ayant plus rien à dire. Jusqu'à ce moment il faut nourrir la curiosité sans la remplir, l'enflammant toûjours, afin qu'elle soit plus ardente. Car enfin, tout ce qu'on peut enseigner n'est point ce que la nature fait desirer. Ainsi on se dégoûte de ce qu'on a appris, & le temps du plaisir ne dure que pendant ces momens que ce qu'il entre-voit lui donne l'esperance de connoître quelque chose de nouveau & de considerable.

C'est ce que les Poëtes sçavent si bien prati-

quer. Voyez dans l'Eneïde comme Virgile propose d'abord une histoire fameuse d'un homme de consideration, qui par l'ordre des destins étoit venu en Italie y jetter les fondemens de l'Empire Romain. Il ne commence pas cette histoire par la naissance de son Heros. Il le represente au milieu de la mer, battu de la tempête qu'une Déesse avoit excitée; les Dieux prennent parti, les uns sont pour lui, les autres contre. Sa flotte est dissipée. Il fait naufrage, dont à peine il se sauve, jetté sur un bord étranger. Cela donne la curiosité de sçavoir quel étoit cet Enée, & comment un fugitif comme lui, si malheureux, pourroit enfin arriver dans l'Italie, & y établir un puissant Empire. A mesure qu'on lit l'Eneïde, on apprend ce qu'on desire sçavoir; mais il y a toûjours quelque circonstance qui éloigne le dénouëment des difficultez qu'on voudroit voir éclaircies. La curiosité est de plus en plus satisfaite; mais jusqu'à la fin il reste quelque chose qu'on ignore, ce qui fait qu'on lit avec ardeur ce poëme depuis les premiers vers jusques aux derniers.

Je puis dire que c'est en cela que consiste un des grands secrets de l'éloquence; car pour persuader, il faut se faire écouter. Or, quand un Orateur trouve le moyen de donner de la curiosité pour ce qu'il va dire, qu'il l'entretient, & que ce n'est que lorsqu'il cesse de parler qu'elle est parfaitement contente, on peut dire qu'il a réussi. Autrement son Auditeur s'ennuye. C'est ce qu'il doit le plus apprehender. La plus méchante qualité d'un Orateur c'est d'être ennuyeux. S'il ne plaît pas, s'il dégoûte, de quelle utilité sont ses discours? Pourquoi s'empresse-t-il de parler?

Naturellement on estime & on prend plaisir à ce qui est bien fait, & répond à la fin qu'on s'y est proposé. On estime le portrait d'une chose mé-

priſable en elle-même, s'il eſt reſſemblant. Ainſi quoiqu'aprés avoir lû l'Eneïde, quand on le relit, on n'ignore plus toute l'hiſtoire d'Enée; cependant on y prend encore plaiſir, parce que ſi ce n'eſt pas les nouvelles connoiſſances qu'on acquiert qui divertiſſent, le Poëte qui ſçait conduire ſon ouvrage, plaît par ſon eſprit. Ce n'eſt pas ſeulement dans le Poëme Epique & dans les pieces de Théatre, mais dans les plus petites pieces que cette conduite reüſſit. Quand un Auteur commence de maniere qu'il fait attendre quelque choſe de rare, de nouveau, ſans faire connoître ce que c'eſt, on ſent ſa curioſité émûe. Il l'enveloppe, il la cache en même temps qu'il la laiſſe entre-voir par quelque bel endroit; ce qui augmente le deſir de la voir entiere. La difficulté où il jette le Lecteur, le rend plus attentif: *Animus fit attentior ex difficultate.* Ainſi il s'applique davantage; & c'eſt ce qui lui fait trouver bon ce qu'il lit, comme c'eſt l'appetit qui nous fait trouver bon ce que nous mangeons. Ne pouvant pas produire ici une piece d'une longueur conſiderable pour prouver ce que j'avance; en voici une petite qui ſervira d'exemple.

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je diſois, A quoi ſers-tu,
Pauvre & miſerable vertu?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté, tout rabattu,
Ne valent pas un fétu.
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pompone,
Auſſi-tôt je me ſui teu;
A quelque choſe elle eſt bonne.

CHAPITRE IX.

Ce qui fait la difference de l'Orateur d'avec le Philosophe.

NOUS pouvons ici décider une question qui servira à l'éclaircissement de l'Art de persuader. On demande ce qui fait la difference de l'Orateur d'avec le Philosophe : d'où vient que le Philosophe peut convaincre, & qu'il ne persuade presque jamais ; au lieu qu'un excellent Orateur ne manque point de faire l'un & l'autre. On peut comprendre par ce que nous venons de dire, qu'il n'y a que la verité qui puisse convaincre & persuader ; mais comme elle ne le peut faire qu'étant connuë, ce n'est pas assez de la proposer, si on ne trouve les manieres de la faire appercevoir, & si en même temps l'on n'ôte les préventions qui lui sont un obstacle.

Le Philosophe se contente de donner les principes sur lesquels il s'appuye. Il les explique en peu de paroles, supposant que son disciple est attentif, qu'il a de la curiosité pour l'écouter, de l'empressement pour être instruit : qu'il ne veut que voir la verité pour la suivre : ainsi il ne cherche aucun tour rare pour le tenir attentif. Il ne s'avise point d'exciter en son ame aucun mouvement pour le porter vers la verité, & pour l'éloigner des objets qui l'en détournent. Effectivement il ne seroit pas necessaire de le faire si tous les hommes étoient dans cette disposition au regard de la verité, où ce Philosophe suppose qu'est son disciple : mais il n'en est pas ainsi ; les hommes ont peu de curiosité ; le desir que Dieu nous a donné pour la verité est languissant, il ne se réveille que lorsqu'il se

presente des objets extraordinaires. Nous avons tous l'esprit fort distrait, peu perçant ; ainsi à moins qu'on ne s'accommode à notre foiblesse comme fait l'Orateur pour nous faire voir la verité par tant d'endroits qu'enfin nous l'appercevions, nous ne la concevrons jamais.

On voit donc pourquoi les Philosophes convainquent bien, c'est-à-dire, qu'ils obligent d'avoüer qu'on ne peut tenir contre ce qu'ils veulent prouver, & que cependant on n'entre point dans leurs sentimens. C'est qu'on sent la force de leur raisonnement sans le comprendre, & qu'on ne sort point de l'état où l'on se trouvoit avant que de les avoir entendu parler. L'Orateur ne souffre point d'indifference dans son Auditeur ; il le remuë en tant de manieres, qu'enfin il trouve par où il le pourra renverser, & pousser du côté où il veut qu'il tombe. Personne ne peut resister à la force de la verité. Les hommes l'aiment naturellement ; il est impossible qu'ils ne se laissent gagner quand ils la connoissent avec tant d'évidence qu'ils n'en peuvent douter, ni s'imaginer qu'elle soit autre qu'elle leur paroît. Ainsi l'Orateur qui a le talent de mettre la verité dans un beau jour, doit charmer, puisqu'il n'y a rien de plus charmant que la verité, & elle doit triompher de la resistance qu'on lui faisoit, puisqu'effectivement pour être victorieuse, elle n'a qu'à se faire connoître. Nous allons parler de ces manieres qui sont particulieres aux Orateurs.




CHAPITRE X.

Des manieres de s'insinuer dans l'esprit de ceux à qui l'on parle.

SI les hommes aimoient la verité plus que ce qui flatte leurs passions, & s'ils la cherchoient sincerement, il ne seroit besoin pour la leur faire recevoir, que de la leur proposer simplement, & sans art. Ils la haïssent, parce qu'elle ne s'accommode pas avec leurs interêts, & ils s'aveuglent volontairement pour ne la pas voir; car ils s'aiment trop pour se laisser persuader que ce qui leur est desagréable, soit vrai. Avant que de recevoir une verité, ils veulent être assurez qu'elle ne sera point incommode. C'est donc en vain qu'on se sert de fortes raisons quand on parle à des personnes qui ne veulent pas les entendre, qui persecutent la verité, & la regardant comme leur ennemie, ne veulent pas envisager son éclat, de crainte de reconnoître leur injustice. On est donc contraint de traiter la plûpart des hommes qu'on veut delivrer de leurs fausses opinions, comme on traite les phrenetiques, à qui on cache avec artifice les remedes qu'on employe pour les guerir. Il faut proposer les veritez dont il est necessaire qu'ils soient persuadez, avec cette adresse qu'elles soient maîtresses de leur cœur avant qu'ils les ayent apperçûës; & comme s'ils étoient encore enfans, il faut obtenir d'eux par de petites caresses, qu'ils veüillent bien avaler la medecine qui est utile à leur santé.

Les Orateurs qui sont animez d'un veritable zele, étudient toutes les manieres possibles de gagner les hommes, pour les gagner à la verité. Une

mere pare ses enfans avec soin, & l'amour qu'elle a pour eux la porte à faire que toutes les autres personnes les aiment avec la tendresse qu'elle ressent. Si nous aimons donc sincerement la verité, nous devons travailler à ce qu'elle soit aimée. Les saints Peres de l'Eglise ont toûjours tâché d'éviter tout ce qui la pouvoit rendre odieuse. Lorsque JESUS-CHRIST commença à prêcher son Evangile aux Juifs, qui étoient jaloux de la gloire de la Loi de Moïse, pour ne les pas choquer, comme remarque saint Jean Chrysostome, il témoigna qu'il ne prétendoit pas renverser cette Loi; mais au contraire qu'il étoit venu pour l'accomplir. Sans cela ils eussent bouché leurs oreilles pour ne le pas entendre, comme firent ceux que par un juste jugement il ne daigna pas gagner.

Nous avons dit que les anciens Maîtres font consister l'Art de persuader dans la science de faire ces trois choses, instruire, gagner, & émouvoir : *Docere, flectere, & movere.* J'ai rapporté les moyens que ces Maîtres ont découvert pour trouver les choses qui peuvent instruire & éclaircir la matiere sur laquelle on parle. Je ferai ici quelques reflexion sur les moyens de s'insinuer dans les cœurs de ceux que l'on veut gagner. Dans les Rhetoriques ordinaires on ne fait point ces reflexions : ainsi, quoique je n'aye pas eu dessein de traiter l'Art de persuader dans toute son étenduë, j'en dirai plus que ceux qui promettent de ne rien oublier. Il est vrai que la science de gagner les cœurs est bien au dessus de la portée d'un jeune écolier, pour lequel on fait des Rhetoriques. Elle s'acquiert par de sublimes speculations, par des reflexions sur la nature de nôtre esprit, sur les inclinations, sur les mouvemens de notre volonté. C'est le fruit d'une lon-

gue experience qu'on a fait de la maniere que les hommes agiſſent, & qu'ils ſe gouvernent. En un mot, cette ſcience ne ſe peut enſeigner methodiquement que dans la Morale.

CHAPITRE XI.

Qualitez requiſes dans la perſonne de celui qui veut gagner ceux à qui il parle.

IL eſt important que les Auditeurs ayent de l'eſtime pour celui qu'ils écoutent, & qu'il paſſe dans leur eſprit pour une perſonne ſage. Un Orateur doit donner des témoignages d'amitié à ceux qu'il veut perſuader, & faire paroître que c'eſt un zele ſincere de leur interêt qui le fait parler. La modeſtie lui eſt neceſſaire, la fierté & l'orgueil étant d'invincibles obſtacles à la perſuaſion. Ainſi il faut qu'on remarque ces quatre qualitez dans la perſonne d'un Orateur; de la probité, de la prudence, de la bien-veillance, & de la modeſtie; comme nous l'allons faire voir plus au long.

Il eſt conſtant que l'eſtime que l'on a de la probité & de la prudence d'un Orateur, fait ſouvent une partie de ſon éloquence, à laquelle on ſe rend avant même que de ſçavoir ce qu'il doit dire. C'eſt ſans doute l'effet d'une grande préoccupation: mais cette préoccupation n'eſt pas mauvaiſe, & on ne doit pas la confondre avec un certain entêtement, par lequel on demeure attaché à de fauſſes opinions ſans aucune raiſon. Outre que les paroles qui ſortent d'un cœur plein d'ardeur pour la verité, embraſent le cœur de ceux qui écoutent; il eſt fort raiſonnable d'ajoûter foi à ce que dit un homme de bien, & qu'on ſçait

n'être point un trompeur. C'eſt pourquoi il eſt plus avantageux à un Orateur que ſa vertu éclate, que ſa doctrine : * *In Oratore non tam dicendi facultas quàm honeſta vivendi ratio eluceat.* Le Chriſtianiſme oblige ceux qui font profeſſion de perſuader les autres, de travailler à s'acquerir de l'autorité dans l'eſprit des peuples ; & le même Evangile qui commande à tout le monde de fuir l'éclat, les oblige de faire éclater leurs bonnes œuvres, avec cette intention que ceux qu'ils inſtruiſent, ſoient autant portez par leurs exemples à embraſſer la vertu, que par leurs paroles. *Sic luceat lux veſtra coram hominibus, ut videant opera veſtra bona.* Cette neceſſité a porté quelquefois les plus modeſtes à ſe donner des loüanges, & à défendre leur reputation en même temps que la patience & la douceur les portoient à aimer les injures dont on les chargeoit. La bonne vie eſt la marque que JESUS-CHRIST nous a donnée pour diſtinguer les Predicateurs de la verité d'avec ceux que l'eſprit d'erreur envoye pour tromper les hommes.

On eſt bien-aiſe de ſe décharger de la peine d'examiner un raiſonnement, & pour cela de s'en fier à l'examen de ceux que l'on eſtime, & de ſoûmettre ſon jugement aux lumieres de ceux en qui on voit briller une grande ſageſſe. * *Auctoritati credere magnum compendium, & nullus labor.* L'autorité d'un homme de bien, ſage, & éclairé, eſt à ceux qui ſe défient de leurs lumieres, ce qu'eſt un appui à un malade. Perſonne ne veut être trompé, peu ſe peuvent défendre de l'erreur ; c'eſt pourquoi l'on eſt ravi de trouver une perſonne ſous l'autorité de laquelle on ſe tienne à couvert. Dans toutes les diſputes on voit que deux ou trois têtes, à qui leur ſuffiſance a acquis

* *Quintilien.* * *S. Auguſtin.*

de l'eſtime, partagent tout le monde, & que chacun ſe range du parti de celui qu'il croit être le plus habile. Lorſqu'un Orateur n'a pû encore gagner une grande autorité; il n'attirera jamais dans ſes ſentimens qu'un tres-petit nombre de perſonnes, parce que peu ſont capables d'appercevoir la ſubtilité de ſes raiſonnemens. S'il veut avoir la multitude de ſon côté, il faut qu'il faſſe voir qu'il a pour lui ceux à l'autorité de qui elle a coûtume de ſe rendre, & dont elle ſuit les ſentimens aveuglément.

Il n'y a rien qui ſoit plus capable de gagner les hommes, que les marques d'amitié qu'on leur donne. L'amitié donne toutes ſortes de droits ſur la perſonne aimée. On peut dire toutes choſes à ceux qui ſont convaincus qu'on les aime: *Ama, & dic quod vis.* Il faudroit que l'amour qu'on a pour la verité fût bien deſintereſſé pour vouloir la recevoir lorſqu'elle vient de la bouche d'un ennemi. L'on ne peut pas s'imaginer qu'une perſonne ennemie veüille procurer un auſſi grand bien qu'eſt la connoiſſance de la verité. Les Epîtres de ſaint Paul ſont pleines de marques d'affection & de tendreſſe, qu'il faiſoit paroître à ceux à qui il écrivoit; & jamais il ne les reprend de leurs défauts, qu'aprés les avoir convaincus que c'étoit le zele qu'il avoit pour leur ſalut, qui l'obligeoit de les en avertir.

La quatriéme qualité que je crois neceſſaire à un Orateur, eſt la modeſtie. Souvent la reſiſtance que quelques-uns font à la verité, n'eſt cauſée que par la fierté avec laquelle on veut extorquer de leur bouche un aveu de leur ignorance. Pourquoi chicane-t-on dans les converſations? pourquoi eſt-ce qu'on diſpute ſans vouloir demeurer d'accord des veritez les plus inconteſtables? C'eſt que les uns veulent triompher, & les autres

s'opiniâtrent à ne pas ceder, & à disputer une victoire, dont la perte leur paroît honteuse. Ceux qui sont sages, laissent refroidir la chaleur de la dispute, & laissent passer le temps de l'opiniâtreté. Ils cachent tellement leur triomphe, que les vaincus ne s'apperçoivent pas de leur défaite, & qu'ils ne se considerent pas tant comme vaincus, que victorieux de l'erreur où ils étoient engagez. *Non de adversario victoriam, sed contra mendacium quæremus veritatem*, disoit saint Jerôme écrivant contre les Pelagiens.

Un sage Orateur ne doit jamais parler de soi avantageusement. Il n'y a rien qui soit plus capable d'éloigner de lui l'esprit de ses Auditeurs, & de leur inspirer des sentimens d'aversion & de haine ; que cette vanité que font paroître ceux qui se vantent. La gloire est un bien où chacun prétend avoir droit. On ne peut souffrir qu'un particulier se l'approprie ; car, comme Quintilien l'a fort bien remarqué, nous avons tous une certaine ambition qui ne peut rien souffrir au dessus de soi. De là vient que nous prenons plaisir à relever ceux qui s'abaissent eux-mêmes, parce qu'il semble que nous le faisons comme étant plus grands qu'eux. *Habet enim mens nostra sublime quiddam, & impatiens superioris ; ideoque subjectos & submittentes se lubenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur.* Cette modestie ne doit rien avoir de bas : la fermeté & la generosité sont inséparables du zele que notre Orateur a pour la défense de la verité, & comme elle est invincible, il doit être intrepide. Il est constant qu'un homme se rend redoutable, qui ne craint rien davantage que de blesser la verité ; ainsi il ne sied pas mal quelquefois de relever les avantages de son parti, qui est celui de la verité. Ajoûtez que le discours

doit convenir à la qualité de celui qui parle. Un Roi, un Evêque doivent parler avec majesté ; & ce qui est la marque d'une autorité legitime dans leur personne, seroit en celle d'une personne privée une marque de fierté & d'arrogance.

CHAPITRE XII.

Ce qu'il faut observer dans les choses dont on parle, pour s'insinuer dans l'esprit des Auditeurs.

APrés avoir parlé de la personne de l'Orateur, voyons ce qui regarde les choses que l'on traite. Si les Auditeurs n'y prennent aucune part, & qu'elles ne blessent point leur interêt, l'artifice n'est pas necessaire. Lorsqu'il n'est question que de prouver que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits, il n'est pas besoin de disposer les esprits à recevoir cette verité : ne pouvant causer aucun dommage, il ne faut pas craindre que quelqu'un la rejette. Mais lorsqu'on propose des choses contraires aux inclinations de ceux à qui on parle, l'adresse est necessaire. L'on ne peut s'insinuer dans leur esprit que par des chemins écartez & secrets ; c'est pourquoi il faut faire en sorte qu'ils n'apperçoivent point la verité dont on veut les persuader, qu'aprés qu'elle sera maîtresse de leur cœur ; autrement ils lui fermeront la porte de leur esprit, comme à une ennemie, ainsi que nous l'avons dit.

Les hommes n'agissant que par interêt, lors même qu'il semble qu'ils y renoncent, il faut necessairement leur faire voir que ce qu'on leur persuade, ne leur sera point desavantageux. On doit combattre leurs inclinations par leurs incli-

nations, & s'en servir pour les attirer dans les sentimens qu'on leur veut faire prendre, comme les Matelots se servent du vent contraire pour arriver dans le port d'où le vent les éloignoit: cela se comprendra mieux par des exemples. Afin d'inspirer de l'aversion pour le fard à une femme qui n'a de l'amour que pour elle-même, & que rien ne touche que sa beauté, il faut, selon le conseil de saint Jean Chrysostome, se servir de la passion qu'elle a pour sa beauté, pour moderer cette passion, en lui montrant que les poudres & le fard gâtent le teint. On détache de la débauche un homme qui ne refuse rien à ses plaisirs, en lui proposant des plaisirs plus doux, ou le persuadant fortement que ces débauches seront suivies de quelque grande douleur. Il faut toûjours dédommager l'amour propre; c'est-à-dire, désinteresser ceux que l'on veut faire renoncer à quelqu'interêt. Car enfin, à moins que la grace divine ne change le cœur, les passions peuvent changer d'objet : mais elles demeurent toûjours les mêmes. Or, ce changement d'objet n'est pas difficile. Un orgueilleux fera tout ce qu'on voudra, pourveu qu'il évite l'humiliation, & que son orgueil soit content. Ainsi il n'y a rien qu'on ne puisse persuader, quand on sçait bien se servir des inclinations des hommes.

Lorsqu'on veut obtenir de ceux à qui on parle une chose qu'ils ont dessein de ne point accorder, quoiqu'on la puisse exiger d'eux avec droit, il faut se contenter de la recevoir comme une grace. On ne doit pas leur faire cette demande qui les choque, qu'aprés qu'on aura clairement prouvé que ce qui leur restera, servira plus à leur gloire, & sera plus avantageux que ce qu'ils accorderont. Saint Jean Chrysostome loüe la prudence de Flavien, Patriarche d'Antioche, qui fit revoquer à

l'Empereur Theodoſe l'Arrêt ſanglant qu'il avoit donné contre les habitans de cette Ville, qui avoient renverſé les ſtatues de l'Imperatrice. Ce Patriarche étant venu à Conſtantinople pour fléchir la colere de Theodoſe, il exagera la faute de ceux d'Antioche ; il confeſſa qu'une ſemblable faute meritoit les châtimens les plus rigoureux. Mais enſuite ayant montré que la gloire du pardon ſeroit d'autant plus illuſtre que l'offenſe étoit grande, & qu'un Prince Chrétien ne pouvoit vanger une injure avec une ſi grande ſeverité, il gagna l'eſprit de Theodoſe, qu'il auroit irrité, s'il eût entrepris de diminuer le crime du peuple d'Antioche, outre qu'il eût ſemblé approuver leur ſédition, & en eût paru complice.

Il eſt avantageux à un Orateur, que ſes Auditeurs ſoient perſuadez qu'il entre dans leur ſentiment : ce qui n'eſt pas impoſſible, quoiqu'il travaille à ce que ſes Auditeurs changent de ſentiment. Dans une opinion, quelle qu'elle ſoit, tout n'eſt pas faux, tout n'eſt pas déraiſonnable. On peut, ſans bleſſer la verité, s'attacher d'abord à ce qui eſt vrai, dans l'opinion que l'on veut combattre, & la loüer en ce qu'elle a de veritable, & qui merite des loüanges. Un peuple, par exemple, s'eſt revolté contre ſon legitime Souverain, & a enlevé la puiſſance d'entre ſes mains pour la partager à ceux qu'il a choiſis pour le gouverner. On pourra donc commencer ſon diſcours par louer l'amour de la liberté. Enſuite faiſant voir à ce peuple que la liberté eſt plus grande ſous un Monarque que dans une Republique, où cent tyrans uſurpent l'autorité ſouveraine ; on le gagne, & on ſe ſert de la paſſion qui l'a porté à la revolte, pour le ramener à l'obéïſſance.

C'eſt avec cette même prudence que l'on dé-

tache les hommes de ceux pour qui ils ont un amour déraisonnable, contre lesquels par consequent il faut bien se donner de garde de déclamer d'abord : au contraire il est bon de commencer par leur donner quelques loüanges. Par exemple : Il est vrai, ô Romains, que personne n'a jamais été plus liberal que Spurius Melius; il vous a fait des profusions de toutes ses richesses. Mais prenez garde que c'est un ambitieux; que toutes ses liberalitez sont des appas pour vous surprendre, & que tous ces presens qu'il vous fait, sont le prix avec lequel il prétend acheter votre liberté, & se rendre votre maître.

L'humilité est la plus rare de toutes les vertus; elle est l'appanage des ames innocentes, & elle ne se rencontre que fort rarement dans ceux qui sont criminels; c'est pourquoi ces derniers ne peuvent souffrir que l'on leur reproche leurs fautes. Il est difficile par consequent de gagner ceux qu'on veut corriger; néanmoins lorsque les coupables sont effectivement persuadez que leur faute leur est pernicieuse, que c'est l'amour de leur interêt qui fait parler celui qui les reprend, qu'ils reconnoissent qu'ayant plus de prudence, il prévoit les malheurs qui les regardent, & qu'ils n'apperçoivent pas; ils supportent avec patience ce reproche pénible, comme les malades souffrent qu'on leur coupe un membre pourri.

Ce qui fait souvent que les avertissemens sont desagréables, c'est qu'on les fait avec empire & avec insulte. Quand on veut corriger les coupables, on doit quelquefois se contenter de leur montrer ce qu'il falloit faire, sans leur reprocher ce qu'ils ont fait. Il y a de certaines choses qui ne sont mauvaises que par le défaut d'une circonstance; on peut loüer cette chose, mais faire voir qu'elle n'a pas été faite dans le temps ni dans le lieu necessaire.

Afin qu'un coupable n'ait point de honte d'avoüer ſa faute, & de s'en repentir, il eſt bon de la faire paroître petite, en la comparant avec une plus grande : & afin qu'il ne la ſoûtienne point, il faut trouver des moyens de l'en décharger. Il y a de certaines gens qui ne veulent jamais condamner ce qu'ils ont fait. On doit ſéparer l'erreur de ces perſonnes, & ne point prouver qu'ils en ſont coupables qu'aprés qu'ils l'auront condamnée. C'eſt ce que fit le Prophete Nathan, lorſqu'ayant voulu reprendre le Roi David de l'adultere qu'il avoit commis, il lui fit des plaintes d'un homme qu'il diſoit coupable d'une action qui étoit moins criminelle que celle de David. Aprés que ce Roi eut condamné cet homme, pour lors Nathan lui dit que c'étoit de ſa Majeſté même dont il avoit parlé, & qu'il étoit plus coupable que cet homme qu'il venoit lui-même de condamner.

Quelquefois on eſt ſi attaché aux reſolutions qu'on a priſes ſur une affaire, qu'on ne veut plus écouter de nouvelles propoſitions. L'artifice eſt donc neceſſaire ; celui dont ſe ſervit Agrippa eſt admirable. Il vouloit rappeller le peuple Romain qui avoit quitté la Ville, ſe plaignant de la dureté des Magiſtrats, qui ſans rien faire, vivoient de ſon travail. Il leur propoſa la parabole de la guerre qui s'éleva entre les parties du corps humain, qui ne voulant plus rien donner à l'eſtomach, qui étoit, diſoient-elles, un pareſſeux, reconnurent enſuite par l'experience, que l'eſtomach leur rendoit bien ce qu'elles lui donnoient. Cette ſeule parabole que le peuple écouta avec plaiſir, ne voyant point où elle alloit, ſuffit, aprés qu'il en vit l'application, pour lui faire quitter ſa premiere reſolution. Il n'y a point de meilleure maniere pour inſtruire les peuples, que les paraboles. Elles inſtruiſent en un mot de pluſieurs cho-

ſes qu'on ne pourroit expliquer autrement que par des diſcours ennuyeux, & difficiles à comprendre.

CHAPITRE XIII.

Les qualitez neceſſaires à un Orateur pour gagner ceux à qui il parle, ne doivent pas être feintes.

JE ne doute point qu'on ne puiſſe faire un tres-mauvais uſage de cet Art que nous enſeignons; ce qui n'empêche pas que les regles que nous avons données ne ſoient tres-juſtes. On peut feindre que l'on a de l'amour pour ceux à qui l'on parle, afin de cacher le mauvais deſſein que la haine aura fait concevoir contr'eux. On peut prendre le maſque d'honnête homme pour ſurprendre ceux qui ont de la vénération pour tout ce qui a les apparences de la vertu. Mais il ne s'enſuit pas qu'on ne doive point témoigner d'amour à ſes Auditeurs, & s'acquerir quelque eſtime dans leur eſprit lorſque cet amour eſt ſincere comme il le doit être, & que l'on n'a point d'autre fin que l'interêt de la verité.

Les Rheteurs Payens ont donné ces mêmes preceptes que nous donnons, & les Sophiſtes s'en ſont ſervis. Il eſt vrai; mais c'eſt ce qui nous oblige de les ſuivre avec plus de ſoin. Les impies auront-ils plus de zele pour le menſonge, que les Chrétiens pour la verité? Ce ſeroit une choſe honteuſe aux amis de la verité, de rejetter les moyens naturels qu'ils ont pour la faire recevoir, pendant que les partiſans du menſonge employent tant d'artifices pour tromper. Ces moyens ſont bons & juſtes d'eux-mêmes; & tout homme qui a de la cha-

rité & de la prudence les employe, quoiqu'il n'y fasse pas de reflexion.

Il faut aimer les hommes. On ne doit ressentir pour leur personne que de la tendresse, quand même ils seroient criminels. Il n'y a que leurs crimes qui meritent de la haine. *Diligite homines, interficite errores.* Ceux qui ont de la pieté, n'ont pas besoin de feindre : leur charité se peint elle-même dans leurs discours : elle supporte avec patience les fautes des autres : elle les corrige avec douceur, elle ne les considere que du côté qu'elles paroissent plus legeres. Elle cherche tous les moyens pour ne point choquer, pour ne point contrister les personnes qu'elle est obligée d'avertir ; & pour cela elle adoucit les corrections qui sont un remede amer : * elle tâche de répandre un miel sur ses paroles, qui en puisse ôter toute l'amertume. En un mot, elle fait pour Dieu tout ce que fait faire l'amour de son propre interêt; de sorte que la conduite exterieure de l'une ne paroît pas differente de la conduite de l'autre ; la maniere d'agir de l'une n'est distinguée de l'autre que par son principe. Un Orateur Chrétien n'a pas moins de complaisance pour ceux qu'il veut persuader, sans aucun autre interêt que celui de la verité, que les gens du monde en ont pour ceux de qui ils attendent quelque recompense.

Quand j'ai dit qu'on ne doit pas choquer ceux à qui on parle, je n'ai pas conseillé de se servir d'une lâche complaisance, qui n'a point d'autre fin qu'une vaine satisfaction de n'être pas rebuté. Les hommes aiment qu'on les entretienne de choses qui leur plaisent : *Loquere nobis placentia.* C'est le métier d'un flateur d'entretenir les

* *Monitio acerbitate, objurgatio contumeliâ careat.* Cicero de Amicit.

hommes dans cette humeur délicate. Pendant qu'un Orateur Chrétien espere de gagner ses Auditeurs par la douceur, il s'en doit servir : mais s'ils sont endurcis, & qu'ils ne veuillent point quitter les armes qu'ils ont prises contre la verité, ce seroit pour lors flaterie, & non pas charité, que de s'amuser à vouloir leur plaire. Si les prieres n'ont point de force, il faut avoir recours aux menaces.

C'est la conduite que les Peres de l'Eglise ont toûjours tenuë. Ils ont commencé par la douceur; mais ils ont fini par la severité, lorsque la douceur a été inutile. Saint Augustin dit qu'il n'avoit pas voulu nommer Pelage dans les premiers Livres qu'il composa contre cet Heretique, afin de lui épargner la honte de se voir reconnu pour Auteur d'une Heresie. Mais quand ce Pere vit que cet Heresiarque ne profitoit point de cette retenuë, & qu'elle pouvoit contribuer à lui donner de la fierté, il crut que la même charité qui l'avoit fait parler d'abord avec douceur, l'obligeoit à se servir de remedes plus violens, & proportionnez à la maladie de cet Heresiarque, ou pour le guérir, ou pour avertir les peuples du danger qu'il y avoit de communiquer avec lui.

CHAPITRE XIV.

Manieres d'exciter dans l'esprit de ceux à qui l'on parle, les passions qui les peuvent porter où on les veut conduire.

LE troisiéme moyen que l'Orateur doit employer pour persuader ses Auditeurs, c'est d'exciter dans leur esprit les passions qui les feront pancher du côté où il les veut porter, & d'éteindre le

feu de celles qui pourroient éloigner de lui ses mêmes Auditeurs. Mais on me dira qu'il n'est point permis d'user de moyens aussi injustes que sont les passions : Que c'est mal s'y prendre pour regler & pour éclairer l'esprit de ses Auditeurs, que d'y exciter les troubles & les fumées obscures des passions. Répondons à cette objection que nous avons prévenuë : la chose merite qu'on la considere.

Les passions sont bonnes en elles-mêmes : leur seul déreglement est criminel. Ce sont des mouvemens dans l'ame, qui la portent au bien, & qui l'éloignent du mal, qui la poussent à acquerir l'un, & qui l'excitent lorsqu'elle est trop paresseuse, a fuir l'autre. Jusques-là il n'y a point de mal dans les passions; mais lorsque les hommes, suivant les fausses idées qu'ils ont du bien & du mal, n'aiment que la terre, alors ces passions qui les font agir, qui étoient bonnes par leur nature, deviennent criminelles par les qualitez mauvaises de l'objet vers lequel on les tourne. Qui peut douter que les passions ne soient mauvaises, lorsque dans l'idée de ce nom de passion, on comprend les mouvemens de l'ame avec tous ses dereglemens ? Si par la colere il faut entendre ces rages, ces emportemens, ces fureurs qui troublent la raison, j'avoüerai que la colere est une chose tres-mauvaise. Mais si on la prend pour un mouvement, pour une affection de l'ame qui nous anime à vaincre les empêchemens qui nous retardent la possession de quelque bien, & pour une force qui nous fait combattre & surmonter le mal ; je ne crois pas qu'on puisse dire raisonnablement qu'il n'est pas permis d'exciter la colere, & se servir de son mouvement pour animer les hommes à chercher le bien qu'on leur propose.

Dans les passions les plus dereglées, dans celles qui n'ont pour objet que de faux biens, il y a

toujours quelque chose de bon. N'est-ce pas une bonne chose d'aimer ce qui est bien fait, ce qui est grand, ce qui est noble ? On peut donc se servir de ce mouvement qui nous porte vers la beauté & vers la grandeur, pour faire agir les hommes. On peut sans scrupule réveiller dans leur cœur ce mouvement, en proposant la beauté & la grandeur de la chose vers laquelle on les porte, puisque je suppose qu'on n'entreprend de faire aimer que ce qui est beau d'une veritable beauté, & ce qui possede une grandeur réelle.

L'on ne peut faire agir les hommes que par le mouvement des passions; chacun est emporté par le poids de son amour, & l'on suit ce qui donne plus de plaisir. Il n'y a donc point d'autre moyen de conduire les hommes, que celui dont nous parlons. Vous ne détournerez jamais un avare de l'inclination qu'il a pour l'or & l'argent, que par l'esperance de quelques autres richesses plus grandes; un voluptueux de ses sales plaisirs, que par la crainte de quelque grande douleur, ou par l'esperance d'un plus grand plaisir. Pendant que nous sommes sans passion, nous sommes sans action, & rien ne nous fait sortir de l'indifference que le branle de quelque affection. On peut dire, que les passions sont le ressort de l'ame : quand une fois l'Orateur s'est pû saisir de ce ressort, & qu'il le sçait manier, rien ne lui est difficile, il n'y a rien qu'il ne puisse persuader.

Les Chrétiens sçavent que tant d'illustres Martyrs n'ont triomphé que par un secours du Ciel; que tant de saintes Vierges n'ont soûtenu dans leur corps foible une vie austere, & accablée de penitence, que parce qu'elles étoient aidées de la Grace. Il est pareillement constant que les plus méchans sont capables d'entreprendre les mêmes actions; & de faire tout ce que les Martyrs & les

les Vierges ont fait, s'il arrive qu'ils ne puissent satisfaire la passion qui les domine, qu'en supportant ces peines. Catilina a été un tres-méchant homme : cependant on remarque dans sa vie des exemples d'une austerité & d'une patience extraordinaires. Je sçai que ces vertus apparentes n'étoient que les servantes de son ambition, comme parle un grand Docteur. Aussi je ne fais cette reflexion que pour prouver que l'on peut faire entreprendre toutes choses à un homme, lorsqu'on a pû lui inspirer les passions propres pour cela, & que par consequent le défenseur de la verité ne doit pas négliger un moyen si efficace.

Saint Augustin dit fort bien au pecheur : Faites par la crainte des peines, ce que vous ne pouvez faire encore par un pur amour de la justice. *Fac timore pœnæ, quod nondum potes amore justitiæ.* Je ne ferois point de difficulté, pour inspirer à une femme du monde de l'horreur pour le fard, de lui faire connoître qu'il n'y a rien qui gâte davantage le visage. Je tâcherois par cette crainte de la détourner d'une action qu'elle ne peut encore haïr par un amour de Dieu. Cette crainte n'est pas sans peché, mais enfin les Peres ont approuvé ce saint artifice par l'usage qu'ils en ont fait. Les grandes playes ne se guérissent que par des blessures : pour faire crever un apostume, il faut faire des incisions. Cette conduite se peut justifier sans peine ; mais ce n'est point ici le lieu de le faire.



CHAPITRE XV.

Ce qu'il faut faire pour exciter les passions.

LE moyen géneral pour remuer le cœur des hommes, est de leur faire sentir vivement l'objet de la passion dont on desire qu'ils soient émûs. L'amour est une affection qui est excitée dans l'ame par la vûë du bien present. Pour allumer donc cette affection dans un cœur capable d'aimer, il faut lui presenter un objet qui ait des qualitez aimables. La crainte a pour objet des maux qui arriveront certainement, ou qui peuvent arriver. Pour donner de la crainte à une ame timide, il faut lui faire connoître les maux qui la menacent. On a quelque raison de ne pas séparer l'Art de persuader de l'Art de bien dire; car l'un ne sert pas de grand chose sans l'autre. Pour émouvoir une ame, il ne suffit pas de lui representer d'une maniere seche l'objet de la passion dont on veut l'animer: il faut déployer toutes les richesses de l'éloquence, pour lui en faire une peinture sensible & étenduë, qui la frappe vivement, & qui ne soit pas semblable à ces vaines images qui ne font que passer devant les yeux. Il ne suffit pas, dis-je, pour donner de l'amour, de dire simplement que la chose qu'on propose est aimable; il faut approcher des sens ses bonnes qualitez, les faire sentir, en faire des descriptions, les representer par toutes leurs faces, afin que si elles ne gagnent pas, étant vûës d'un certain côté, elles le fassent quand elles sont regardées de l'autre. On doit s'animer soi-même: il faut, si je l'ose dire, que notre cœur soit embrasé, qu'il soit comme une fournaise ardente,

d'où nos paroles ſortent pleines de ce feu que nous voulons allumer dans le cœur des autres.

Pour bien traiter cette matiere, je ſerois obligé de parler au long de la nature des paſſions, de les expliquer toutes en particulier, de dire quels ſont leurs objets, quelles choſes les excitent & les calment. Mais il faudroit pour cela comprendre dans cet Art la Phyſique & la Morale, ce qui ne ſe peut faire ſans confuſion; néanmoins je ne puis m'exempter de parler plus exactement ici de quelques-unes de ces paſſions : ſçavoir, de l'admiration, de l'eſtime, du mépris, & du ris, qui ſont de tres-grand uſage dans l'Art de perſuader.

L'admiration eſt un mouvement dans l'ame, qui la tourne vers un objet qui ſe preſente à elle extraordinairement, & qui l'applique à conſiderer ſi cet objet eſt bon ou mauvais, afin qu'elle le ſuive, ou qu'elle l'évite. Il eſt important à un Orateur d'exciter cette paſſion dans l'eſprit de ſes Auditeurs. La verité perſuade, mais il faut pour cela qu'elle ſoit connuë. Or, afin qu'elle ſoit connuë, il faut que celui à qui on la déclare, s'applique à la connoître. Tous les jours nous voyons que de certains raiſonnemens n'ont point été goûtez, qui ſont approuvez dans la ſuite, lorſqu'on prend la peine de les examiner. Il y a de certaines opinions, qui aprés avoir été négligées pendant pluſieurs ſiecles, ſe réveillent, & font du bruit, parce qu'on les étudie, & que par l'étude on en reconnoit la verité ou la fauſſeté. Ainſi ce n'eſt donc pas aſſez de trouver de bonnes raiſons, de les expoſer avec clarté : il faut les dire avec un certain tour extraordinaire qui ſurprenne, qui donne de l'admiration, & qui attire les yeux de tout le monde.

Saint Jean Chryſoſtome remarque que ſa- int

Matthieu commence l'Hiſtoire du Fils de Dieu par dire qu'il étoit Fils de David & d'Abraham, au lieu de dire Fils d'Abraham & de David, pour obliger les Juifs à lire ſon Hiſtoire avec plus d'attention; car les Juifs attendoient le Meſſie de la Famille de David; ainſi rien n'étoit plus capable de les rendre attentifs, que de leur parler d'un Fils de David. Tous les Livres qui ſont lûs, tous les Orateurs qui ſont écoutez, ont tous quelque choſe d'extraordinaire, ſoit pour la matiere qu'ils traitent, ſoit pour la maniere de la traiter, ſoit pour quelques circonſtances de temps & de lieu.

L'admiration eſt ſuivie d'eſtime ou de mépris. Lorſqu'on remarque du bien dans l'objet qu'on a enviſagé avec application, on l'eſtime, on le recherche, on l'aime. C'eſt pourquoi, comme vous le voyez, on n'eſtime proprement que ce qui eſt veritable, que ce qui eſt grand, que ce qui eſt bien fait, & lorſqu'on fait eſtime des choſes mauvaiſes, c'eſt en ſe trompant dans ſon jugement, ou en conſiderant ces choſes ſous une face qui n'eſt pas mauvaiſe. Ainſi un Orateur trompeur ne perſuade que pour quelque temps, & ſes Auditeurs changent leur eſtime & leur amour en haine & en mépris auſſi-tôt qu'ils reconnoiſſent qu'ils ont été trompez.

Le mépris a pour objet la baſſeſſe & l'erreur; c'eſt-à-dire, que cette paſſion eſt excitée lorſque l'ame n'apperçoit dans l'objet qu'elle conſidere, que de la baſſeſſe & de l'erreur. On ſe laiſſe aller volontiers à cette paſſion. Elle eſt agréable: elle flatte cette ambition naturelle que tous les hommes ont pour la ſuperiorité & pour l'élevation. On ne mépriſe veritablement que ce qu'on regarde au deſſous de ſoi. Ce regard donne du plaiſir, au lieu que ce n'eſt qu'avec chagrin qu'on leve

les yeux pour conſiderer ce qui eſt au deſſus de nous, parce que nous nous appercevons de ce que nous ne ſommes pas. Les autres paſſions épuiſent, & intereſſent la ſanté; mais celle-là lui eſt utile, & on peut dire qu'elle eſt plûtôt un repos qu'un mouvement de l'ame, qui ſe délaſſe dans cette paſſion, au lieu que dans les autres elle travaille avec contention.

Tout mépris n'eſt pas agréable : car ſi le mal qui en eſt l'objet, eſt redoutable, pour lors on reſſent de la crainte, qui eſt une veritable douleur; mais ſi ce mal ne nous touche pas de fort prés, & qu'on n'y prenne pas grand interêt, le mépris qu'on en fait donne du plaiſir, & eſt ſuivi du ris, qui accompagne ordinairement les excés de joye imprévûs & extraordinaires. Il n'y a rien de plus utile pour détourner les hommes de quelque erreur, que de leur en donner du mépris, & de la faire paroître ridicule. Car il n'y a rien qu'on apprehende davantage que d'être mépriſé, & d'être expoſé à la riſée de tout le monde. Auſſi une raillerie faite à propos, fait quelquefois plus d'effet, que le plus fort raiſonnement.

Ridiculum acri
Fortiùs & meliùs magnas plerumque ſecat res.

Quand on combat avec de fortes raiſons, la peine que trouve l'Auditeur à concevoir la ſuite d'un raiſonnement ſérieux, le rebute. Lorſqu'on lui propoſe quelque choſe de grand, cette grandeur l'éblouït, & lui eſt un ſujet d'humiliation; mais lorſqu'il n'eſt queſtion que de rire & de ſe divertir, cet Auditeur s'applique volontiers, cette application lui tenant lieu de divertiſſement. Outre cela, le mépris qu'il fait de la choſe qui lui paroît ridicule, & qu'il regarde de haut en bas,

flatte sa vanité. C'est pourquoi on excite & on entretient plus facilement le mépris, que toutes les autres passions, puisque les hommes aiment mieux mépriser qu'estimer, se divertir que de travailler. Ajoûtez qu'il y a beaucoup de choses qu'il faut ainsi mépriser, & rendre ridicules, de peur de leur donner du poids en les combattant sérieusement. *Multa sunt sic digna revinci ne gravitate adorentur.*

CHAPITRE XVI.

Comment on peut donner du mépris des choses qui sont dignes de risée.

PUisqu'il est permis de se servir du mouvement des passions pour faire agir les hommes, l'on ne peut pas blâmer l'Art que nous enseignons, de rendre ridicules les choses dont on veut détourner ceux que l'on instruit. Mais il faut avoüer que si les railleries ne sont faites avec prudence, elles ont un effet tout contraire à celui que l'on en attendoit. Les Poëtes prétendent dans leurs Comedies combattre le vice en le rendant ridicule: leurs prétentions sont bien vaines, l'experience ne faisant que trop connoître que la lecture de ces sortes d'ouvrages n'a jamais produit aucune veritable conversion. La cause en est bien évidente. On ne méprise & on ne se rit que d'une chose basse que l'on regarde comme un petit mal. L'on ne rit pas du mauvais traitement que souffrent les innocens. Si les libertins se raillent d'un adultere, & de crimes semblables, qui sont un sujet de larmes aux gens de bien, c'est qu'ils ne considerent ces crimes que comme des bagatelles.

Or les Poëtes dans les Comedies ne travaillent point à inſpirer l'averſion qu'on doit avoir du vice, ils tâchent ſeulement de le rendre ridicule; ainſi ils accoûtument leurs Lecteurs à regarder les débauches comme des fautes de peu de conſequence. On n'y conçoit point cette horreur neceſſaire pour reſiſter à la concupiſcence. La crainte d'être raillé, ne peut point dompter l'amour des plaiſirs; auſſi voyons-nous que les débauchez ſont les premiers à ſe railler de leurs déſordres. Il y a des vices qui ne ſe ſurmontent que par le ſilence & l'oubli, & dont la bienſéance ne permet jamais de parler. Les deſcriptions d'un adultere n'ont jamais rendu chaſtes ceux qui les ont entenduës: cependant ces ſortes de crimes ſont la matiere ordinaire des Comedies.

L'Orateur doit garder la bien-ſéance dans les railleries, & ne s'arrêter jamais aux choſes que l'honnêteté oblige de paſſer ſous ſilence. Puiſqu'il eſt ſage & homme de bien, il n'eſt pas neceſſaire de l'avertir qu'il doit éviter ces railleries bouffonnes & ridicules qui ſe font à contre-temps, & qu'il n'y a que le mal qui merite d'être raillé. Si ce mal eſt pernicieux & conſiderable, il ne doit pas ſe contenter de le rendre ridicule, il faut qu'il en donne de l'horreur. Néanmoins on peut quelquefois commencer par les railleries, en combattant des erreurs de grande conſequence, lorſque c'eſt une neceſſité de rendre ſes Auditeurs attentifs par le plaiſir: ce qui eſt l'effet & l'utilité des railleries, & ce qui m'oblige de donner quelques regles touchant la maniere de tourner en ridicule les choſes qui le méritent.

Puiſque le ris eſt un mouvement qui eſt excité dans l'ame, lorſqu'aprés avoir été frappée de la vûë d'un objet extraordinaire, elle apperçoit qu'il eſt extrémement petit: pour rendre une choſe ridicu-

le, il faut trouver une maniere rare & extraordinaire de repreſenter ſa baſſeſſe. L'on ne peut donner des preceptes particuliers pour faire des railleries. Ceux qui ont voulu, comme dit Ciceron, enſeigner le moyen de railler les autres, ſe ſont fait railler eux-mêmes. Néanmoins on peut remarquer que tous les tours & toutes les manieres extraordinaires ſont propres pour faire une raillerie, c'eſt-à-dire, pour faire appercevoir la baſſeſſe de l'objet que l'on veut faire mépriſer. C'eſt pourquoi l'Ironie eſt de grand uſage dans ces occaſions, parce que diſant le contraire de ce que l'on penſe, & avec des termes extraordinaires qui ne conviennent pas à la choſe dont on parle, cette diſpoſition fait que l'on remarque ce qu'elle eſt effectivement. Quand on donne à un frippon la qualité d'honnête-homme, cette expreſſion fait reſſouvenir de ce qu'il n'eſt pas. L'on ne peut faire connoître plus ſenſiblement la lâcheté d'un homme ſans cœur, qu'en lui mettant des armes entre les mains, dont il n'a pas la hardieſſe de ſe ſervir. Ainſi quand le Prophete Elie diſoit aux Prophetes de Samarie, qui invitoient avec de grands cris leur Idole à faire deſcendre le feu du Ciel, pour réduire en cendre le ſacrifice qu'ils lui offroient: *Criez encore plus haut ; car peut-être que ce Dieu ne vous entend pas, à cauſe qu'il parle à d'autres perſonnes, ou qu'il eſt dans une hôtellerie, ou en chemin, ou qu'il dort, & ne peut être éveillé que par un grand bruit;* cette maniere de parler de cet Idole, qui étoit extraordinaire, faiſoit faire attention à ſon impuiſſance & à ſa baſſeſſe.

Les alluſions ſont propres pour les railleries, parce que la difficulté qu'il y a de les entendre, fait qu'on s'applique à en pénétrer le ſens, & cette application eſt cauſe qu'on le découvre avec beau-

coup plus de clarté. Lorſqu'auſſi aprés avoir loüé la choſe qu'on veut faire mépriſer, & l'avoir relevée par des expreſſions magnifiques, qui font attendre quelque choſe de grand, on vient tout d'un coup à marquer ſa baſſeſſe, cette ſurpriſe fait qu'on s'applique : ainſi l'on rend tres-ſenſible ce que l'on dit, comme dans cette Epitaphe de la façon de Scarron.

Cy gît qui fut de belle taille,
Qui ſçavoit danſer & chanter,
Faiſoit des vers, vaille que vaille,
Et les ſçavoit bien reciter.
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Heros compter ;
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.
Il parloit fort bien de la terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon,
Et connoiſſoit aſſez les choſes
Par leurs effets & par leurs cauſes :
Etoit-il honnête homme ? Oh non !

Quand on expoſe toute nuë la baſſeſſe d'une choſe, en lui ôtant toutes les qualitez dignes d'eſtime, dont elle paroît revêtuë, on la rend ridicule infailliblement. Lucien ne rapporte rien des Dieux & des Sages de la Grece, que ce que les adorateurs des uns, & les admirateurs des autres publient dans les loüanges qu'ils leur donnent. Mais dans les écrits de cet Auteur ils paroiſſent ridicules, parce qu'il détache la baſſeſſe des Divinitez de la Gentilité & des Sages de la Grece, de ces qualitez imaginaires que les Anciens admiroient dans leurs Dieux & dans leurs Sages ; ainſi on ne peut lire ſes ouvrages ſans concevoir du mépris de la Religion & de la vaine ſageſſe des

Grecs. Outre cela la nature des Dialogues, qui est la maniere d'écrire de Lucien, est tres-propre pour découvrir la bassesse de ceux qu'on veut joüer : car les faisant parler conformément à leurs propres inclinations, & aux principes qu'ils suivent ; on fait qu'ils publient eux-mêmes ce qu'ils ont de ridicule & de bas ; de sorte qu'il n'est pas possible d'en douter.

CHAPITRE XVII.

Seconde partie de l'Art de persuader, qui est la Disposition. Elle a quatre parties. De la premiere, qui est l'Exorde.

POur persuader, il faut disposer les Auditeurs à écouter favorablement les choses dont on doit les entretenir. En second lieu il faut leur donner quelque connoissance de l'affaire que l'on traite, afin qu'ils sçachent de quoi il s'agit. On ne doit pas se contenter d'établir ses propres preuves, il faut renverser celles des adversaires ; & lorsqu'un discours est grand, & qu'il y a sujet de craindre qu'une partie des choses qu'on a dites avec étenduë, ne se soient échappées de la mémoire des Auditeurs, il est bon sur la fin de dire en peu de mots ce qu'on a dit plus au long. Ainsi un discours doit avoir cinq parties, l'Entrée ou l'Exorde, la Narration ou la Proposition de la chose sur laquelle on doit parler, les Preuves ou la confirmation des veritez que l'on défend, la Refutation de ce que les ennemis de ces veritez alleguent contre, & l'Epilogue ou la recapitulation de tout ce qui a été dit dans le corps du discours. Je parlerai de ces cinq parties separément.

L'Orateur doit se proposer trois choses dans

l'Exorde ou l'entrée de ſon diſcours, qui ſont la faveur, l'attention & la docilité des Auditeurs. Il gagne ceux à qui il parle, & acquiert leur faveur, en leur donnant d'abord des marques ſenſibles qu'il ne parle que par un zele ſincere de la verité, & par un amour du bien public. Il les rend attentifs, en prenant pour Exorde ce qu'il y a de plus noble, de plus éclatant dans le ſujet qu'il traite, & qui par conſequent peut exciter le deſir d'entendre la ſuite du diſcours.

Un Auditeur eſt docile lorſqu'il aime, & qu'il eſt attentif. L'amour lui ouvre l'eſprit, & le dégageant de toutes les préoccupations avec leſquelles on écoute un ennemi, elle le diſpoſe à recevoir la verité. L'attention lui fait percer dans les choſes les plus obſcures. Il n'y a rien de caché qui ne ſe découvre à une perſonne qui s'applique, & qui s'attache aux choſes qu'elle veut connoître.

J'ai dit qu'il étoit bon de ſurprendre d'abord ſes Auditeurs, en plaçant quelque choſe de noble à l'entrée de ſon diſcours; mais il faut auſſi prendre garde de ne pas promettre plus qu'on ne peut tenir, & qu'aprés s'être élevé dans les nuës, on ne ſoit contraint de ramper par terre. Un Orateur qui commence d'un ton trop élevé, excite dans l'eſprit de ſes Auditeurs une certaine jalouſie, qui fait qu'ils ſe préparent à le critiquer, & qu'ils conçoivent le deſſein de ne le pas épargner, en cas qu'il ne ſoûtienne pas ce ton. La modeſtie ſied fort bien en commençant, & gagne un Auditoire. Outre cela c'eſt aller contre la raiſon que de commencer d'abord par des mouvemens extraordinaires, avant que d'avoir fait paroître qu'on en ait ſujet. Un Auditeur ſage ne peut concevoir que du mépris d'un homme qui lui paroît s'emporter ſans raiſon. Auſſi les Maîtres donnent cette

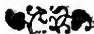
regle, qu'il faut commencer ſimplement. Ils traitent de ridicules ceux qui commencent d'une maniere élevée qui ne ſe peut point ſoutenir, qui promettent beaucoup, & donnent peu; de qui on peut dire :

Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu?
Parturiunt montes; naſcetur ridiculus mus.

Ce n'eſt pas que le commencement d'un diſcours doive être ſans art, puiſque tout dépend de ce commencement. Si un Orateur ne tourne vers lui l'eſprit de ſes Auditeurs, c'eſt en vain qu'il parle, & il ne le peut faire qu'en leur donnant de la curioſité. Il eſt donc obligé de faire paroître ce qu'il va dire, extraordinaire. On n'eſt point touché de ce qui eſt commun. Mais la principale choſe que doit faire un Orateur, c'eſt de prévenir d'abord ſes Auditeurs de quelque maxime claire, évidente, qui les frappe, d'où il puiſſe conclure dans la ſuite ce qu'il veut prouver. S'il les trouve prévenus de quelque ſentiment contraire aux ſentimens qu'il leur veut inſpirer, c'eſt pour lors qu'il doit employer l'adreſſe; car s'il ne peut pas leur ôter ces ſentimens, il faut au moins qu'il les détourne, afin qu'ils ne lui ſoient point oppoſez. Cela ne ſe peut point enſeigner. C'eſt en vain qu'on veut donner des méthodes pour trouver des Exordes; car tous ces préambules qui peuvent être communs à toutes ſortes de matieres, ne ſervent de rien. Ils ſont inutiles & ennuyeux, puiſqu'on les peut retrancher.

Tout ce que l'on peut dire de raiſonnable touchant la maniere de commencer un diſcours, c'eſt que lorſqu'on a un ſujet à traiter, il faut examiner les diſpoſitions de ceux à qui l'on va parler, & voir ce qui leur peut être agréable, ce qui leur déplaît,

ce qui les gagne. Il n'y a point de ſujet qui n'ait pluſieurs faces, & qu'on ne puiſſe tourner en differentes manieres. Quand on a du jugement, or comme nous l'avons démontré en tant d'occaſions, c'eſt le jugement qui fait les grands Orateurs; Quand, dis-je, on a du jugement, on ſçait comment il faut prendre un Exorde par rapport à la fin qu'on doit enviſager, c'eſt-à-dire pour ouvrir le cœur auſſi-bien que les oreilles de ceux qu'on a pour Auditeurs. C'eſt par conſequent du ſujet même, *ex viſceribus cauſæ*, qu'il faut tirer un Exorde; ce qu'on ne peut faire qu'aprés qu'on a médité ce ſujet, & qu'on a trouvé l'endroit par lequel il le faut faire paroître. C'eſt pourquoi l'Exorde devroit être la derniere choſe dans le projet, quoique la premiere dans le diſcours; car il faut qu'on y voye en quelque maniere tout le ſujet. C'eſt une diſpoſition, une entrée dans tout ce qui ſe dira. *Principium aut rei totius quæ agitur ſignificationem habeat, aut aditum ad cauſam.* Les exemples ſont plus utiles que les preceptes; mais quand il eſt queſtion de faire remarquer l'adreſſe dont un Orateur s'eſt ſervi, il ne faut pas ſe contenter de propoſer le commencement de ſon diſcours, il faut rapporter l'état de toute l'affaire ſur laquelle il a parlé, afin de faire remarquer avec quelle adreſſe il traite ſon ſujet, comment il le fait d'abord paroître par la plus belle de toutes ſes faces, qui eſt propre pour rendre ſes Auditeurs attentifs, & les prévenir de ſentimens qui lui ſoient favorables.



CHAPITRE XVIII.

De la seconde partie de la Disposition, qui est la Proposition.

QUelquefois on commence son discours par en proposer le sujet, sans se servir d'Exorde : ce qu'il faut faire de telle maniere que la justice de la cause qu'on défend, paroisse dans cette Proposition, qui ne consistant que dans une déclaration de ce qu'on a à dire, elle n'a point de regle pour sa longueur. Quand il ne s'agit que de traiter une question, il suffit de la proposer, ce qui demande peu de paroles. Si c'est une action qui soit la matiere du discours, on doit faire un recit de cette action, en rapporter toutes les circonstances, en faire une peinture qui l'expose aux yeux des Juges, afin qu'ils jugent aussi exactement que s'ils avoient été presens lorsqu'elle s'est faite.

Il y a des personnes qui ne font point de scrupule pour faire paroître une action telle qu'ils souhaitent, de la revêtir de circonstances favorables à leurs desseins, & qui sont contraires à la verité. Ils croyent le pouvoir faire, parce que, comme ils le disent, ce n'est que pour faire valoir la cause qu'ils défendent. Il n'est pas necessaire que je combatte cette fausse persuasion ; car il est manifeste qu'employer le mensonge contre la verité, c'est une chose mauvaise, puisqu'on abuse de la parole qui ne nous a été donnée que pour exprimer la verité de nos sentimens : si c'est pour la défendre, cet office qu'on lui rend lui est desagreable : elle n'a pas besoin du secours du mensonge pour se défendre.

On doit donc dire les choſes ſimplement comme elles ſont, & prendre garde de ne rien inſerer qui puiſſe porter les Juges à rendre un jugement injuſte. Mais auſſi une affaire a pluſieurs faces dont les unes ſont plus agréables, les autres ont quelque choſe de choquant, & qui peut rebuter les Auditeurs. Il eſt de l'adreſſe d'un ſage Orateur de ne pas propoſer une affaire par une face choquante, & qui puiſſe donner une opinion deſavantageuſe de ce qui doit ſuivre.

L'Orateur doit faire choix des circonſtances de l'action qu'il propoſe. Il ne doit pas s'arrêter à toutes également. Il y en a qu'il faut paſſer ſous ſilence, ou ne dire qu'en paſſant. Quand on eſt obligé de rapporter quelque circonſtance odieuſe, & qui peut faire paroître criminelle l'action que l'on défend, il ne faut pas paſſer outre ſans avoir remedié au mal que ce recit pourroit faire, & laiſſer l'Auditeur dans la mauvaiſe opinion qu'il aura pû concevoir. Il faut apporter quelque raiſon, ou quelqu'autre circonſtance qui change la face de la premiere, & lui en faſſe prendre une moins odieuſe. Vous étes obligé de rapporter la mort de celui qui a été tué par celui que vous défendez: comme vous ne parlez que pour un homme innocent, en même temps que vous rapportez cette mort, il faut rapporter les juſtes cauſes de cette mort, & faire voir que celui qui a tué, ne l'a fait que par malheur, que par haſard, & ſans deſſein. On doit auſſi prévenir l'eſprit des Juges, & faire préceder toutes les raiſons, toutes les occaſions, toutes les circonſtances qui peuvent juſtifier cette action, afin que lorſqu'ils en entendront la propoſition, ils ſoient diſpoſez à l'examiner, & à reconnoître qu'elle n'a que l'apparence de crime, & qu'en effet elle eſt juſte, puiſqu'elle a été accompagnée de toutes les circonſtances qui rendent

innocentes de ſemblables actions. Non ſeulement cet artifice n'eſt pas défendu, mais ce ſeroit une faute de ne s'en pas ſervir. L'on doit craindre de rendre la verité odieuſe par ſon imprudence. C'en ſeroit une bien grande que de dire les choſes d'une maniere dure, & de donner occaſion à ceux qui écoutent, de faire un jugement temeraire. Les hommes jugent d'abord, & ſuivent aprés leurs premiers jugemens; ainſi il eſt important de les prévenir.

Les Rheteurs demandent trois choſes dans une narration, qu'elle ſoit courte, qu'elle ſoit claire, qu'elle ſoit probable. Elle eſt courte lorſqu'on dit tout ce qu'il faut, & que l'on ne dit que ce qu'il faut. On ne doit pas juger de la briéveté d'une narration par le nombre des paroles, mais par l'exactitude à ne rien dire que ce qui eſt neceſſaire. La clarté eſt une ſuite de cette exactitude; le nombre des choſes inutiles étouffe une hiſtoire, & empêche qu'elle ne repreſente exactement à l'eſprit l'action qu'on raconte. Il n'eſt pas difficile à nôtre Orateur de rendre vrai-ſemblable ce qu'il dira, puiſqu'il n'y a rien de ſi ſemblable à la verité qu'il défend, que la verité même. Cependant pour cela il faut un peu d'adreſſe, & il eſt évident qu'il y a de certaines circonſtances qui toutes ſeules ſeroient ſuſpectes, & ne pourroient être cruës ſi elles n'étoient ſoutenuës par d'autres circonſtances. Pour faire donc paroître une narration vraye comme elle l'eſt en effet, il ne faut pas oublier ces circonſtances.



CHAPITRE XIX.

De la troisiéme partie de la Disposition, qui est la Confirmation, ou de l'établissement des preuves, & en même temps de la Refutation des raisons des adversaires.

SAvoir établir par des raisonnemens solides la verité, renverser le mensonge qui lui est opposé, c'est ce que la Logique enseigne. C'est d'elle qu'il faut apprendre à raisonner, comme nous l'avons dit. Cependant nous pouvons donner ici quelques regles, qui avec ce que nous avons enseigné dans le Chapitre second, pourront suppléer en quelque maniere à la Logique, que ceux qui lisent cet Ouvrage n'ont peut-être point encore étudiée.

Premierement, il faut étudier son sujet, faire attention à toutes ses parties, les envisageant toutes, afin d'appercevoir quel chemin l'on doit prendre ou pour faire connoître la verité, ou pour découvrir le mensonge. Cette regle ne peut être pratiquée que par ceux qui ont une grande étenduë d'esprit, qui se sont exercez à resoudre des questions difficiles, à percer les choses les plus cachées, qui sont rompus dans les affaires, qui d'abord qu'on leur propose une difficulté, quoiqu'embarrassée, en trouvent aussi-tôt le dénouëment, & ayant l'esprit plein de vûës & de veritez, apperçoivent sans peine des principes incontestables pour prouver les choses dont la verité est cachée, & convaincre de faux celles qui sont fausses.

La seconde regle regarde la clarté des principes sur lesquels on appuye son raisonnement. La

ſource de tous les faux raiſonnemens que font les hommes, eſt cette facilité de ſuppoſer témérairement pour vraies les choſes les plus douteuſes. Ils ſe laiſſent éblouïr par un faux éclat, dont ils ne s'apperçoivent que lorſqu'ils ſe trouvent précipitez dans de grandes abſurditez, & obligez de conſentir à des propoſitions évidemment fauſſes, s'ils ne ſe retractent.

La troiſiéme regle regarde la liaiſon des principes, avec leurs conſequences. Dans un raiſonnement exact les principes & les conſequences ſont ſi étroitement liez, qu'on eſt obligé d'accorder la conſequence, ayant conſenti aux principes; puiſque les principes & la conſequence ne ſont qu'une même choſe; ainſi vous ne pouvez pas raiſonnablement nier ce que vous avez une fois accordé. Si vous avez accordé qu'il ſoit permis de repouſſer la force par la force, & d'ôter la vie à un ennemi, lorſqu'il n'y a point d'autre moyen de conſerver la ſienne; aprés qu'on aura prouvé que Milon en tuant Clodius n'a fait que repouſſer la force par la force, vous étes obligez d'avoüer que Milon eſt innocent; parce qu'effectivement en conſentant à cette propoſition, qu'il eſt permis de repouſſer la force par la force, vous conſentez que Milon n'eſt point coupable d'avoir tué Clodius qui lui vouloit ôter la vie; la liaiſon de ce principe & de cette conſequence étant manifeſte.

Il y a bien de la difference entre la maniere de raiſonner des Geometres, & celle des Orateurs. Les veritez de Geometrie dépendent d'un petit nombre de principes: celles que les Orateurs entreprennent de prouver, ne peuvent être éclaircies que par un grand nombre de circonſtances qui ſe fortifient, & qui ne ſeroient pas capables de convaincre, étant détachées les unes des autres. Dans les preuves les plus ſolides, il y a toûjours des dif-

ficultez qui fournissent de la matiere de chicaner aux opiniâtres, qu'on ne peut vaincre qu'en les accablant par une foule de paroles, par un éclaircissement de toutes leurs difficultez & de toutes leurs chicanes. Les Orateurs doivent imiter un soldat qui combat son ennemi. Il ne se contente pas de lui faire voir ses armes, il l'en frappe, il s'étudie à le prendre par son défaut, par où il lui fait jour, il évite les coups que cet ennemi tâche de lui porter. En un mot, il prend toutes les postures que la nature & l'exercice enseigne pour attaquer & pour se défendre, comme nous avons dit ailleurs. Les Geometres se contentent de proposer leurs preuves, & cela leur suffit.

Il y a de certains tours & de certaines manieres de proposer un raisonnement, qui font autant que le raisonnement même, qui obligent l'Auditeur de s'appliquer, qui lui font appercevoir la force d'une raison, qui augmentent cette force, qui disposent son esprit, le préparent à recevoir la verité, le dégagent de ses premieres passions, & lui en donnent de nouvelles. Ceux qui sçavent le secret de l'éloquence, ne s'amusent jamais à rapporter un tas & une foule de raisons: ils en choisissent une bonne, & la traitent bien. Ils établissent solidement le principe de leur raisonnement, ils en font voir la clarté avec étenduë. Ils montrent la liaison de ce principe avec la consequence qu'ils en tirent, & qu'ils vouloient démontrer. Ils éloignent tous les obstacles qui pourroient empêcher qu'un Auditeur ne se laissât persuader. Ils repetent cette raison tant de fois, qu'on ne peut pas en éviter le coup. Ils la font paroître sous tant de faces, qu'on ne peut pas l'ignorer, & ils la font entrer avec tant d'adresse dans les esprits, qu'enfin elle en devient la maîtresse.

Les preceptes que l'on trouve dans les Rhetori-

ques communes touchant les preuves & la Refutation, ne ſont point conſiderables. Les Rheteurs conſeillent de placer d'abord les plus fortes raiſons, & de les mettre à la tête du diſcours, les plus foibles au milieu, & de reſerver quelqu'une des plus fortes à la fin. L'ordre naturel que l'on doit tenir dans la diſpoſition des argumens, c'eſt de les placer de ſorte qu'ils ſervent de degrez aux Auditeurs pour arriver à la verité, & qu'ils faſſent entr'eux comme une chaîne qui arrête celui que l'on veut aſſujettir à la verité.

La Refutation ne demande point de regles particuliere. Qui ſçait démontrer une verité, peut bien découvrir l'erreur oppoſée, & la faire paroître. Ce que nous venons de dire du ſoin que l'Orateur doit avoir de bien faire paroître la force de ſes principes, & leur liaiſon avec les conſequences qu'il en tire, s'entend pareillement du ſoin qu'il doit avoir de faire remarquer la fauſſeté des principes des adverſaires, ou ſi leurs principes ſont vrais, que leurs conſequences ſont tres-mal tirées.

CHAPITRE XX.

De l'Epilogue, derniere partie de la Diſpoſition.

UN Orateur qui apprehende que les choſes qu'il a dites ne s'échappent de la mémoire de ſon Auditeur, doit lui renouveller ces choſes avant que de finir ſon diſcours. Il ſe peut faire que ceux à qui il parle ont été diſtraits pendant quelque temps, & que la quantité des choſes qu'il a rapportées n'ont pû trouver place dans ſon eſprit; ainſi il eſt à propos qu'il repete ce qu'il a dit, & qu'il faſſe comme une eſpece d'abregé

qui ne charge point la mémoire. Tout ce grand nombre de paroles, ces amplifications, ces redites ne ſont que pour expliquer davantage la verité, & la mettre dans ſon jour. C'eſt pourquoi aprés avoir convaincu les Auditeurs, aprés leur avoir fait comprendre nettement toutes choſes, afin que cette conviction dure toûjours, il faut faire en ſorte qu'ils ne perdent pas facilement le ſouvenir de ce qu'ils ont entendu. Pour cela il faut faire ce petit abregé, & cette petite repetition dont je viens de parler, d'une maniere animée, & qui ne ſoit pas ennuyeuſe, réveillant les mouvemens qu'on a excitez, & r'ouvrant, pour ainſi dire, les playes qu'on a faites. Mais la lecture des Orateurs, ſur tout de Ciceron qui excelle particulierement dans ſes Epilogues, vous fera connoître mieux que mes paroles, cette adreſſe & cet art de ramaſſer dans l'Epilogue, ce qui eſt répandu dans le diſcours.

CHAPITRE XXI.

Des trois autres parties de l'Art de perſuader, qui ſont l'Elocution, la Memoire, & la Prononciation.

Reſtent trois parties à expliquer, l'Elocution, ou la maniere d'exprimer les choſes que l'on a trouvées, & diſpoſées, la Memoire, & la Prononciation. J'ai donné quatre Livres à la premiere de ces trois parties. Pour la ſeconde, qui eſt la Mémoire, tout le monde demeure d'accord qu'elle eſt un don de la nature que l'Art ne peut perfectionner que par un continuel exercice qui ne demande point de preceptes. La Prononciation eſt trop avantageuſe à un

Orateur pour être dite en peu de paroles. Il y a une éloquence dans les yeux, & dans l'air de la personne, qui ne persuade pas moins que les raisons. Dés qu'un Orateur qui a cet air commence à parler, on lui donne les mains. Telles Predications sont bien reçûës, étant bien prononcées, qui sont méprisées dans la bouche d'un homme qui prononce mal. Les hommes se contentent de l'apparence des choses. Dans le monde ceux qui parlent avec un ton ferme & élevé, & qui ont l'air agréable, sont assurez de remporter la victoire. Peu de personnes font usage de leur raison. On ne se sert ordinairement que des sens : On n'examine pas les choses que dit un Orateur. : On en juge avec les yeux & avec les oreilles. S'il contente les yeux, s'il flatte les oreilles, il sera maître du cœur de ses Auditeurs.

La necessité de prendre les hommes par leur foible, oblige donc notre Orateur zelé pour la verité, à ne pas négliger la prononciation. Il y a sans doute de certains défauts, des postures indécentes, ridicules, affectées, basses, qui ne se peuvent souffrir, & des tons de voix qui blessent les oreilles, & qui les fatiguent. Il n'est pas necessaire que je les specifie, elles se remarquent assez. Les sentimens, les affections de l'ame ont un ton de voix, un geste & une mine qui leur sont propres. Ce rapport des choses & de la maniere de prononcer, fait les bons Déclamateurs. Ils étudient le ton de voix qu'ils doivent prendre, leurs gestes. Ils sçavent quand ils doivent s'animer, & parler avec vehemence. Un Predicateur qui crie toûjours, est importun. Il doit élever ou rabbaisser sa voix, selon les impressions que ses paroles doivent faire. Tout doit être étudié dans un homme qui parle en public, son geste, son visage; & ce qui rend cette

étude difficile, c'eſt que ſi elle paroiſſoit, elle ne feroit plus ſon effet. Il faut employer l'art, & il n'y a que la nature qui doive paroître ; auſſi c'eſt elle qu'il faut étudier. Quand elle agit, qu'elle nous fait parler, le ſeul air avec lequel nous parlons, le ton de la voix, font autant & plus que nos paroles. Ceux qui nous voyent & entendent, ſçavent, pour ainſi dire, ce que nous voulons dire avant que de nous avoir entendu. Jamais Déclamateur ne réüſſit que quand il a acquis d'être naturel, parlant neanmoins avec art, c'eſt-à-dire, qu'il peut dire ce qu'il a appris par cœur, comme ſi la nature ſeule ſans art & ſans préparation le faiſoit parler.

Dieu ayant fait les hommes pour vivre enſemble dans une grande union, il les a tellement diſpoſez, qu'ils prennent les ſentimens de ceux avec qui ils vivent, lorſqu'ils paroiſſent naturellement. On s'afflige avec une perſonne qui paroît affligée : On a de la joye avec ceux qui rient. Les ſignes naturels des paſſions font impreſſion ſur ceux qui les voyent, & à moins qu'ils ne faſſent de la reſiſtance, ils s'y laiſſent aller. Ainſi tout homme qui parle naturellement, ſelon les ſentimens qu'il a dans le cœur, ne manque point de toucher ſans qu'il y penſe : ceux qui l'écoutent, prennent ſes mêmes ſentimens. Comme les hommes n'agiſſent preſque point par raiſon, que c'eſt l'imagination ou les ſens qui les gouvernent, on voit que ceux qui ſçavent repreſenter au dehors les ſentimens qu'ils veulent inſpirer, ne manquent point de réüſſir. Les Déclamateurs ordinaires n'affectent qu'une prononciation éclatante, qui effectivement donne de l'admiration ; & en cela ils réüſſiſſent : car comme naturellement on parle avec un ton élevé, & avec des geſtes extraordinaires de ce qui eſt extraordi-

naire, & dont on eſt ſurpris, quand un Déclamateur ouvre la bouche fort grande, qu'il fait de grands geſtes, le peuple ne manque pas de croire qu'il dit de grandes choſes, il l'admire, mais cette admiration n'a aucun fruit. Il ne fait pas même attention à ce que dit le Déclamateur; il eſt trop occupé de ſes manieres extraordinaires.

Il faut déclamer naturellement comme parlent ceux qui ſont veritablement perſuadez des mêmes ſentimens qu'ils veulent inſpirer. Alors, comme on vient d'en donner la raiſon, les Auditeurs ſont portez par la nature à prendre ces ſentimens. Il y a peu de gens qui déclament naturellement: On s'imagine que pour bien faire il faut faire quelque choſe d'extraordinaire. Au contraire on fait toûjours mal quand on ne ſuit point la nature. Il eſt rare que ceux qui recitent des pieces appriſes par mémoire, ayent un grand talent pour la prononciation, parce qu'ils diſent les choſes comme la mémoire les leur rend. Cependant l'ame ne prend pas de ſuite les mouvemens ſelon l'ordre qu'ils ont été couchez ſur le papier, & qu'ils ſont dans la mémoire. Il eſt difficile ſans un grand art de feindre des mouvemens qu'on n'a pas. Comme le Déclamateur ne peut donc faire paroître dans ſes yeux, dans ſon air, les mouvemens que ces paroles marquent, les Auditeurs ne reſſentent point les effets de cette Sympathie mutuelle, qui fait prendre les mouvemens de ceux qui en paroiſſent touchez.



CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

De la disposition qui est particuliere aux Discours Ecclesiastiques, ou Sermons.

ON ne doit pas s'étonner que je n'aye encore rien dit de la Predication. Ce n'est pas la coûtume de le faire dans des Livres de Rhetorique. Tout ce qui se dit de cet Art dans les écoles, est tiré des anciens Rheteurs. Ni les Grecs, ni les Romains ne faisoient point d'assemblées pour l'instruction du peuple, comme on le fait parmi les Chrétiens. Leurs discours publics ne regardoient que les affaires du Barreau ou de l'Etat; quelquefois ils donnoient des loüanges en public à ceux qui avoient servi la Republique. La Rhetorique, comme ils l'enseignoient, & comme on l'enseigne aujourd'hui, n'avoit point d'autre fin. Les preceptes qu'elle donne, ne sont que pour ces sortes de piéces. La coûtume n'excuse pas; ainsi si c'étoit pour moi une obligation de donner des preceptes pour les discours qui se font pour l'instruction des peuples, je serois coupable, à moins que ce que j'ai dit en general touchant l'Art de parler & de persuader, ne pût suffire; & c'est ce que je prétens. Car je crois avoir enseigné toute la Rhetorique qui est necessaire aux Prédicateurs, & qu'ils ne peuvent attendre de cet Art, que ce que j'en ai dit. Il est vrai qu'il n'y en a point assez pour prêcher; mais c'est qu'outre la maniere de dire les choses, ce que l'Art de parler enseigne, il faut avoir de quoi parler. Je n'ignore pas qu'il y en a qui souhaiteroient que comme j'ai donné des lieux communs aux Avocats pour trouver de la matiere de quoi compo-

l'explication, s'appliquant à combattre les Heresies qui troubloient l'Eglise, ou prenant occasion de reprendre les vices qui regnoient. Cela s'appelloit, *Homelie, Sermon:* c'est-à-dire entretien, conversation, parce que ces discours se faisoient d'une maniere familiere qui ne demande point d'art. Ceux qui voudront bien faire une Homelie, n'ont qu'à lire Saint Chrysostome, & les autres Peres. On profitera plus en considerant ces modeles animez, qu'en lisant des preceptes secs, qui font peu d'impression.

Aujourd'hui on a une autre maniere qui a plus d'art. On ne choisit qu'un verset de l'Ecriture, qu'on applique à son sujet. On propose d'abord ce sujet : & pour le traitter comme il le doit être, on demande les lumieres du Saint Esprit par l'intercession de la Vierge, qu'on saluë en recitant l'*Ave Maria.* Ensuite on partage son discours en deux ou trois points, ausquels on rapporte tout ce que l'on a à dire. Il y en a qui font ce partage avant l'*Ave Maria*, aprés lequel ils commencent à expliquer leur premier point.

Cette disposition est arbitraire, & n'est fondée que sur la coûtume. L'*Ave Maria* est assez nouveau. On remarque que cette priere commença de se faire à la naissance des dernieres Heresies, pour distinguer les Predications des Catholiques d'avec les Prêches des Heretiques. La division en trois points vient de la Scholastique, qui explique les sciences par divisions & subdivisions. Les anciens Sermonaires ne se contentoient pas de trois points. Voyons ce qu'on peut dire d'utile touchant cette disposition reçûë & autorisée dans l'Eglise.

Un Predicateur doit choisir pour matiere de ses instructions, ce qui convient au lieu & au temps

qu'il prêche, & à la condition de ceux à qui il parle. Pour ſatisfaire à la coûtume, il doit prendre un Texte, ou paſſage de l'Ecriture, dont le ſens litterale, s'il eſt poſſible, ne ſoit pas éloigné de ce qu'il va dire : car ceux qui ont quelque connoiſſance de l'Ecriture, ſont choquez lorſque dés l'entrée d'un diſcours où l'on fait profeſſion d'expliquer l'Ecriture, on la prend à contre-ſens.

A l'entrée de ſon diſcours il faut donner une idée generale de ſon ſujet, préparer l'eſprit des Auditeurs, leur faire voir l'importance de ce qu'on va traitter. Ce que nous avons dit touchant les Exordes, eſt d'uſage ici pour ſe faire écouter. Un Exorde doit avoir quelque trait extraordinaire, qui puiſſe procurer l'attention. La pieté, & la connoiſſance que nous avons de la neceſſité de la Grace, nous oblige auſſi de ne pas continuer un diſcours ſans l'interrompre, pour attirer l'eſprit de Dieu par nos prieres.

Puiſque c'eſt l'uſage, il faut reduire ce que l'on veut enſeigner à deux ou trois chefs, qui ayent du rapport à une principale choſe, & que le Predicateur doit avoir en vûe ; car comme il s'agit de perſuader & de toucher, il faut tenir en haleine ſon Auditeur, le tenant toûjours attentif à cette principale verité, qui eſt le ſujet de ſon diſcours. Nous l'avons dit, l'Orateur doit donner une grande idée de ce qu'il va dire ; enflammer ſes Auditeurs du deſir de le ſçavoir à fond ; entretenir ce deſir, éclairant toûjours de plus en plus ce qu'il a entrepris d'éclaircir, mais juſqu'à la fin, à chaque pas, pour ainſi dire, faiſant entrevoir qu'il y a de plus grands éclairciſſemens à attendre ; ce qui fait que la curioſité eſt toûjours ardente tout le temps qu'il continue de parler. Pour cela il faut qu'il y ait de l'unité dans ſon deſſein, c'eſt-à-dire qu'il

ait en vûë une grande verité dont il veüille convaincre, & qu'il veüille faire aimer. Il peut dire plusieurs choses, mais c'est à cette verité que tout doit se rapporter. Or, c'est cette liaison qui est rare dans une Predication. C'est souvent un ramas de differentes choses, de differens genres, un pot pourri. Quand l'Auditeur se sent poussé d'un côté, presque aussi-tôt on le rappelle ailleurs, & il ne sçait ce qu'on veut faire de lui. C'est pour cela qu'il est rare qu'un homme d'esprit ne s'ennuye pas au Sermon, & qu'il y puisse être attentif. Je parle de ces Sermons où le Predicateur veut plaire. Car ces Predicateurs qui n'ont point d'autre vûe que d'instruire, selon l'obligation de leur Charge, sont toûjours écoutez avec édification.

Revenons à un Predicateur qui employe toute sa Rhetorique pour bien faire. Puisque c'est l'usage, il peut diviser sa matiere en deux ou trois points. Mais ces trois points doivent être trois parties tellement liées, qu'elles ne fassent qu'un tout; qu'elles ne composent qu'un corps proportionné qui ait une seule forme, & qui ne soit pas monstrueux, composé de parties differentes qui ne se réünissent point sous un chef, *ut nec pes, nec caput uni reddatur formæ*. Un Prédicateur ne réüssit point, à moins qu'il n'y ait pas un seul mot qui ne porte l'Auditeur vers le terme où il a dessein de le conduire; ce qui demande beaucoup d'art, & une grande justesse d'esprit

Je n'ai rien à dire de particulier sur la maniere dont un Predicateur doit traitter sa matiere. Pour persuader, il faut proposer la verité: il faut établir les principes d'où elle se tire, & les mettre dans un grand jour. Les principes sur lesquels s'appuyent les Predicateurs, c'est l'Ecriture, c'est la Tradition, ce sont les passages des Conciles & des Peres

qui nous ont conservé cette Tradition. Ainsi le raisonnement d'un Prédicateur consiste dans l'exposition des passages de l'Ecriture & des Peres. Il suffit ordinairement de rapporter le sens des passages, sans alleguer les textes originaux, parce que cela fait une bigarrure desagréable. On s'en fie au Predicateur; il ne doit point citer les propres paroles des Auteurs, que dans de certains points importans, ou de temps en temps pour réveiller l'attention par un langage extraordinaire. Il n'est pas necessaire que je repete ici ce que j'ai dit de la maniere d'éclaircir la verité, & de la faire comprendre aux esprits les plus simples & les plus abstraits, comme aussi ce qui a été proposé touchant l'exactitude avec laquelle on doit poursuivre le fil d'un raisonnement. On a vû combien les Tropes & les Figures étoient utiles pour mettre la verité dans un beau jour, & pour toucher. Il faut rappeller tout cela ici.

Ce qui fait la principale difference des Predicateurs qui instruisent les peuples, & des Avocats, c'est que ceux-ci ont pour Auditeurs des Juges qui ne se laissent persuader que par la force d'un raisonnement exact; & des adversaires qui examinent ses raisonnemens. Tout l'Auditoire est convaincu de ce que dit le Predicateur : on ne le va entendre que pour être touché de quelque sentiment de dévotion. Il n'est donc pas necessaire qu'il entre dans des controverses, comme s'il avoit à disputer dans une conference contre des Heretiques, ou dans une école contre des adversaires qui impugnent ses sentimens. Il ne doit pas faire une leçon de Theologie: il faut qu'il évite tout ce qui est abstrait, les raisonnemens trop subtils; choisissant ceux que les peuples entendront le mieux, les plus forts à leur égard, parce qu'ils font plus d'impression sur

leur eſprit, ne ſuppoſant rien, expliquant tout, développant la verité. En un mot, il ne doit rien laiſſer à deviner, ſe ſouvenant qu'il parle au peuple peu inſtruit, à qui tout eſt nouveau, tout eſt obſcur. Comme ſon but eſt de porter à Dieu ſes Auditeurs, de les détacher du monde, de leur faire embraſſer la Penitence, haïr le peché, aimer la vertu, il doit ménager tous les avantages qu'il a pour cela; c'eſt-à-dire, qu'aprés qu'il voit que ſon Auditeur eſt convaincu d'une verité, il doit en déduire toutes les conſequences favorables à la fin qu'il a en vûë, faiſant de vives deſcriptions de la beauté des choſes qu'il veut faire aimer, de la difformité de ce qu'il veut faire haïr. Nous avons donné des regles pour cela.

Pour dire beaucoup en peu de mots, diſons que c'eſt le jugement qui fait les grands Predicateurs, auſſi-bien que tous les autres grands Orateurs. Je parle d'une grandeur réelle, qui n'eſt pas fondée ſur une vaine reputation, ſur le peu de jugement d'une populace qui ſe laiſſe ſurprendre par l'apparence, & émouvoir ſans raiſon. Outre que parmi la foule il ſe trouve des gens d'eſprit, tout ce que l'on dit doit être raiſonnable. Les mouvemens qu'on veut inſpirer doivent naître de la connoiſſance de la verité qu'on a expoſée, autrement on ne touche que pour un moment. L'Auditeur qui ſe retire ſans ſçavoir ce qui l'a émû, reprend ſes premieres inclinations auſſi-tôt qu'il n'entend plus le Predicateur; au lieu que lorſqu'on l'a convaincu d'une verité, cette conviction entretient les bons mouvemens qu'on lui a donnez. Je crois avoir dit ce qui ſe peut dire d'utile pour cela, & generalement pour tout ce qui regarde l'éloquence de la Chaire; quand j'en dirois davantage, ceux qui m'écouteroient n'en deviendroient pas meilleurs Predicateurs.

En finiſſant cet Ouvrage il faut que je faſſe cet aveu ſincere, qu'il ne peut être utile qu'à celui qui lira avec ſoin les Ouvrages de ceux qui écrivent avec l'Art que nous avons enſeigné. Comme en ſe promenant au Soleil on prend un teint baſané ſans qu'on s'en apperçoive, auſſi on prend les manieres des Auteurs en les liſant. Cela ne ſe fait qu'à la longue, & inſenſiblement; car il ne faut pas s'imaginer, par exemple, que pour avoir lû une fois Ciceron d'un bout à l'autre, on prenne ſon ſtile. Il faut s'attacher à un petit nombre d'Auteurs excellens qu'on liſe aſſiduement. Cet Ouvrage ne doit ſervir qu'à faire remarquer les beautez qu'on rencontre dans les Orateurs fameux. On imite plus facilement ce qu'on connoît; ainſi les ſpeculations qu'on fait ſur la Rhetorique, ne ſont pas inutiles. Elles ſervent à former le goût, qui n'eſt autre choſe qu'une habitude de bien juger ſur les idées qu'on a priſes en liſant les excellens ouvrages, comme on ſe forme le goût de la peinture en voyant d'excellens Tableaux. Tout eſt beau à ceux qui n'ont rien vû. Qui n'auroit jamais lu ni Virgile ni Horace, ne ſeroit pas ſi difficile à ſe contenter en liſant des vers Latins. Accoûtumé aux bonnes choſes, on ſe dégoûte des communes. Le goût eſt donc une habitude de bien juger ſur les idées juſtes qui viennent de la lecture de ceux qui au jugement de tout le monde, ont parfaitement réüſſi. *Le goût*, dit un Auteur celebre, *eſt un ſentiment naturel qui tient à l'ame, & qui eſt indépendant de toutes les ſciences qu'on peut acquerir; le goût n'eſt autre choſe qu'un certain rapport qui ſe trouve entre l'eſprit & les objets qu'on lui preſente; enfin le bon goût eſt le premier mouvement, ou pour ainſi dire, une eſpece d'inſtinct de la droite raiſon qui l'entraîne avec rapidité, & qui*

la conduit plus ſurement que tous les raiſonnemens qu'elle pourroit faire. Je n'en demeure pas d'accord, & pour exprimer plus ſimplement ce que c'eſt que le goût; je dis que ſi un Peintre qui ſçait à fond les principes de ſon art, remarque mieux les beautez d'un Tableau, & eſt plus en état d'en profiter, & de ſe former une plus excellente idée de la peinture; auſſi celui qui ſçait ſur quels fondemens les regles de l'Art de parler ſont appuyées, ſe met lui-même au deſſus de l'Art, il en peut juger, & ſe former une plus parfaite idée de ce qu'on doit appeller beau en matiere d'éloquence.

FIN.



AVIS DE L'IMPRIMEUR.

IL y a plus de trente ans que l'Auteur communiqua à ses amis les premiers essais de l'Ouvrage qu'on vient de lire. Le R. P. Mascaron alors Prêtre de l'Oratoire, aujourd'hui Evêque d'Agen, dont il avoit eu le bonheur d'estre le Disciple, lui fit faire un reproche obligeant de ce qu'on ne lui avoit point fait voir cet essai. L'Auteur le lui fit presenter, avec une Lettre où il marquoit sa joye d'apprendre qu'il avoit été nommé à l'Evêché de Tulles. Ce Prelat fit la réponse qu'on va lire avec plaisir ; car les matieres les plus seches fleurissent sous la plume de ce grand Orateur. Aussi cette Lettre peut s'ajoûter aux exemples d'éloquence qu'on a proposé dans cet Ouvrage. Elle fut à l'Auteur un presage que son travail pourroit être bien reçû. Il tâcha donc de le finir, & il le publia pour la premiere fois l'an 1670. Il l'a retouché dans toutes les Editions qui s'en sont faites à Paris. Aprés celle-ci il n'y a pas d'apparence qu'il y fasse desormais de changement.

LETTRE

Du Reverend Pere Mascaron, Prêtre de l'Oratoire nommé à l'Evêché de Tulles, aujourd'hui Evêque d'Agen, au P. Lamy, Prêtre de l'Oratoire.

IL y a trop long-temps que je connois le caractere de votre esprit & de votre cœur, mon Reverend Pere, pour pouvoir douter de la beauté de l'un, & de la bonté de l'autre. J'ai toujours crû que vous feriez un progrés si considerable dans toutes les sciences ausquelles vous vous appliqueriez, que vous vous trouveriez à la fin en état de vous mettre à la tête de ceux que vous auriez suivi quelque temps. Ce temps est venu aussi vîte que je le souhaitois ; & par ce que le Pere Malebranche

m'a fait voir de votre part, je suis tout convaincu que vous étes arrivé où les autres ne se trouvent d'ordinaire qu'à la fin de leur vie. Vous m'avez fait connoître la Theorie de cent choses, dont je ne sçavois que la pratique, & ce que je ne croyois que de la jurisdiction de mes oreilles, vous l'avez porté jusques au tribunal de ma raison. Vous étes à l'égard des éloquens de pratique, ce que sont ceux qui étant éveillez, voyent marcher des hommes endormis. Ils leur voyent faire avec une raison distincte, ce que les autres ne font que par le seul mouvement des esprits qui les font mouvoir. Nous n'allons que par les sentiers où l'instinct d'une éloquence naturelle nous fait marcher. Vous allez, mon Pere, jusques à la source de cet instinct. Nous joüissons de la nature telle qu'elle est : vous auriez été capable de la faire si elle n'étoit pas. Enfin votre connoissance est celle du matin, & nous n'avons pour partage que celle du soir. Tout de bon, on ne peut pas démêler avec plus de penetration & de netteté les causes Physiques de l'Art de bien dire ; & si je crois n'en avoir lû que la moindre partie, qui est l'élocution : & je pense que vous allez bien plus loin dansleTraité des Figures du discours, qui ne s'arrêtant pas à chatoüiller l'ame, la remuent jusques au fond. Votre stile est tres-net, tres-poli, & tres-exact : & il me semble que pour le stile dogmatique, on ne sçauroit en choisir un qui soit plus propre. Vos Comparaisons sont belles & justes ; je ne les voudrois pas tout-à-fait si longues que sont celles du Parterre, & d'autres. Tout ce que j'aurois pu remarquer sur cet écrit que j'ai renvoyé au Pere Malebranche, est si peu de chose, que je le regarde comme de petites taches qu'une petite application de votre esprit dissipera avec autant de facilité, que le Soleil dissipe celles qui le couvrent en tant de petits endroits. Cependant ne vous abandonnez pas tellement à la speculation, que vous en ruiniez votre santé. La Philosophie doit être la meditation de la mort ; mais il ne faut pas qu'elle en devienne l'instrument. Faites-moi la grace de m'aimer toujours, & d'être persuadé que je suis tres-veritablement, mon R. P. Votre tres-humble & tres-obéïssant serviteur, MASCARON.



TABLE DES LIVRES ET CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

LIVRE QUATRIE'ME.

LIVRE CINQUIE'ME.

Fin de la Table des Livres & Chapitres.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roi, données à Chaville le 2. Juillet 1684. signées par le Roi, JUNQUIERES: Et scellées du grand Sceau de cire jaune: Il est permis à ANDRE' PRALARD, Libraire & Imprimeur à Paris, d'imprimer, vendre & débiter par tous les lieux de l'obeïssance de Sa Majesté, un Livre intitulé *l'Art de parler, &c.* composé par le R. P. Bernard Lamy, Prêtre de l'Oratoire de JESUS, durant le temps & espace de dix années consecutives; avec défenses à tous Libraires & autres personnes de l'imprimer ou débiter, à peine de trois mille livres d'amende, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 26. Juillet 1687. Signé, C. ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois en vertu du Privilege ci-dessus, le 30. Octobre 1687.

JESUS MARIA.

Permiſſion du R. P. Superieur general de la Congregation de l'Oratoire de Jeſus.

NOUS ABEL LOUIS DE SAINTE-MARTHE, Prêtre, Superieur General de la Congregation de l'Oratoire de JESUS-CHRIST

Notre Seigneur : Suivant le Privilege à Nous donné par Lettres Patentes du Roi, en datte du 22. Decembre 1672. Signé, NORLET, par lesquelles sont fait défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & à tous autres, d'imprimer ni mettre au jour aucun des Livres composez par ceux de notre Congregation, sans notre expresse licence par écrit, à peine de confiscation des exemplaires, & de mille Livres d'amende : Permettons au sieur Pralard, Libraire & Imprimeur à Paris, de faire imprimer & exposer en vente un Livre intitulé *La Rhetorique, ou l'Art de parler*, composé par le P. Bernard Lamy, Prêtre de notre Congregation. DONNE' à Paris le premier Octobre 1687.

Signé, A. L. DE SAINTE-MARTHE.

De l'Imprimerie de J. B. CUSSON, rue S. Jacques, au Nom de JESUS & au Bon Pasteur.

Fautes à corriger.

PAge 12. ligne 33. *supertuet*, corrigez *superesset*. Même ligne, *emendassero*, corrigez *emendaturo*.

